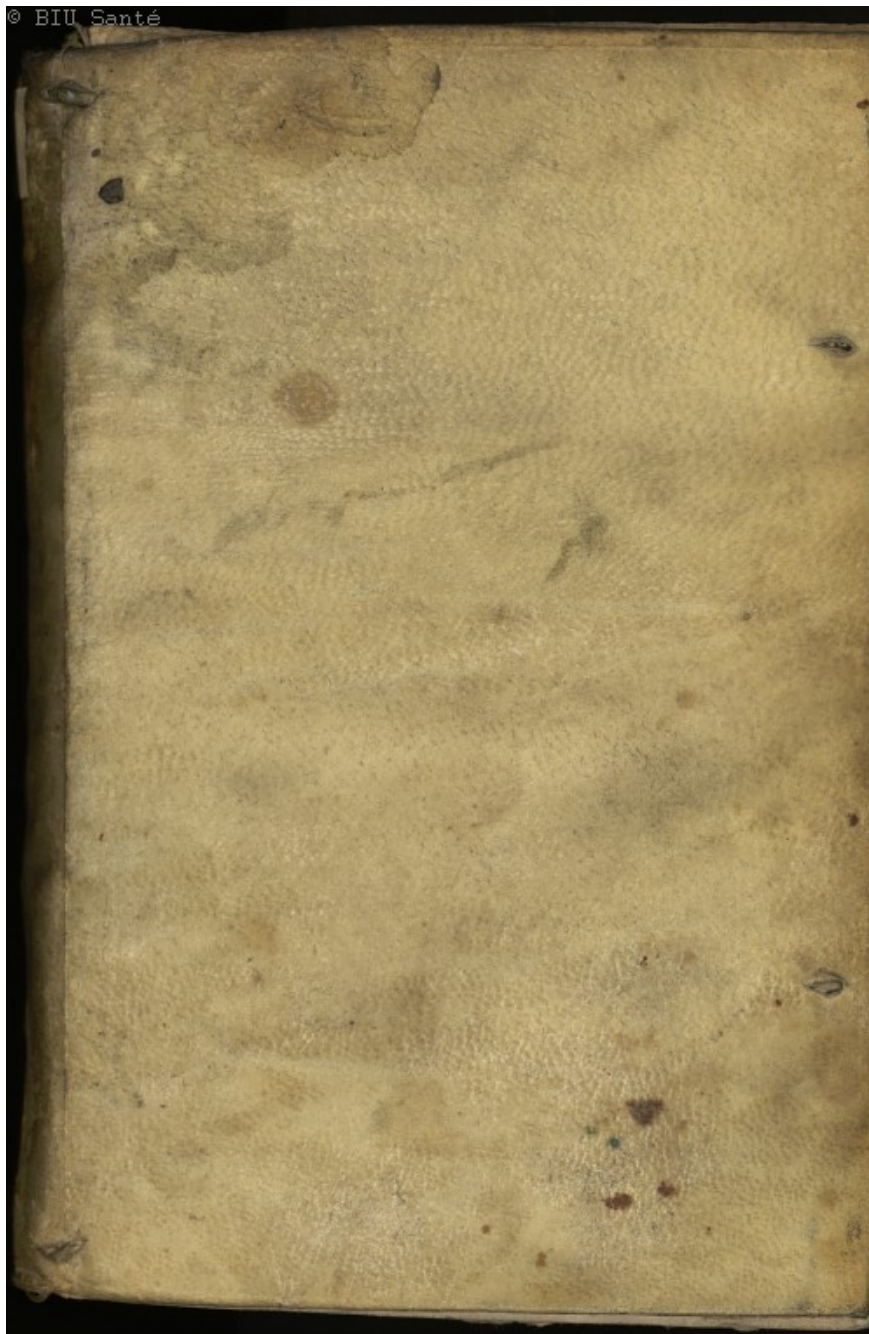
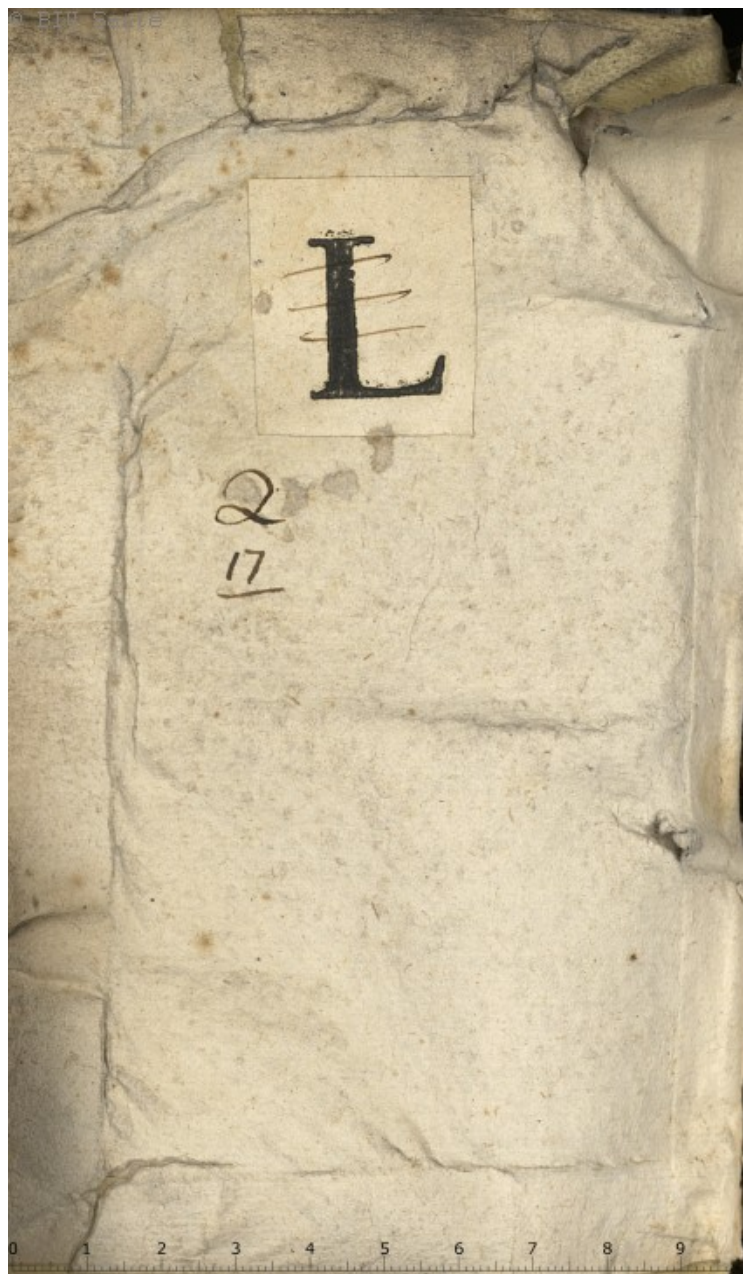


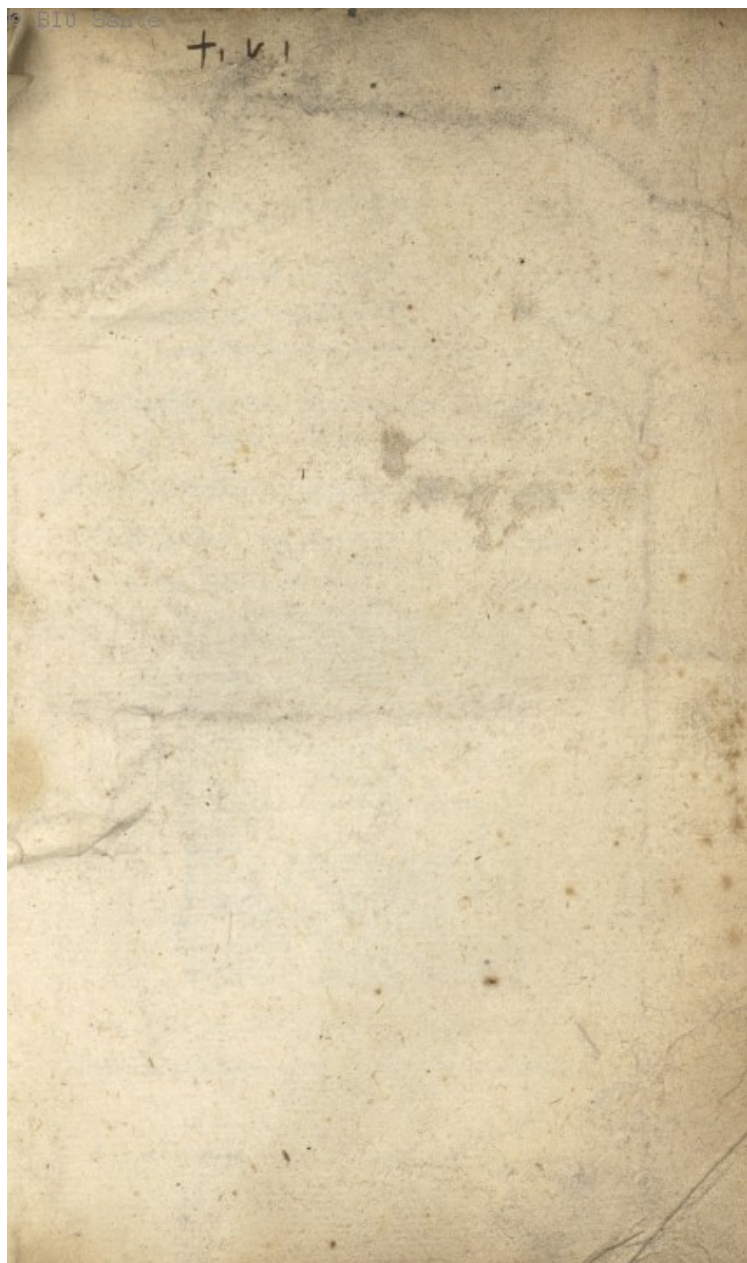
Quiqueran de Beaujeu, Pierre. La Nouvelle agriculture, ou instruction générale pour ensementer toutes sortes d'arbres fruitiers, avec l'usage et proprietez d'iceux, ensemble la vertu d'un nombre de fleurs et le moyen de les conserver. Avec divers traictez des couleurs et naturel des animaux...

Tournon : pour Robert Reignaud libraire d'Arles, 1616.

Cote : 40646







15.30f

LA 40646

NOUVELLE AGRICULTURE,

OU INSTRUCTION GENERALE
pour ensementer toutes sortes d'arbres fruitiers,
avec l'usage & propriété d'iceux.

Ensemble la vertu d'un nombre de fleurs : & le
moyen de les conserver.

Avec divers traictez des couleurs & naturel des animaux.

Par PIERRE DE QVIQVERAN, de Beau-jeu,
Euesque de Senés.

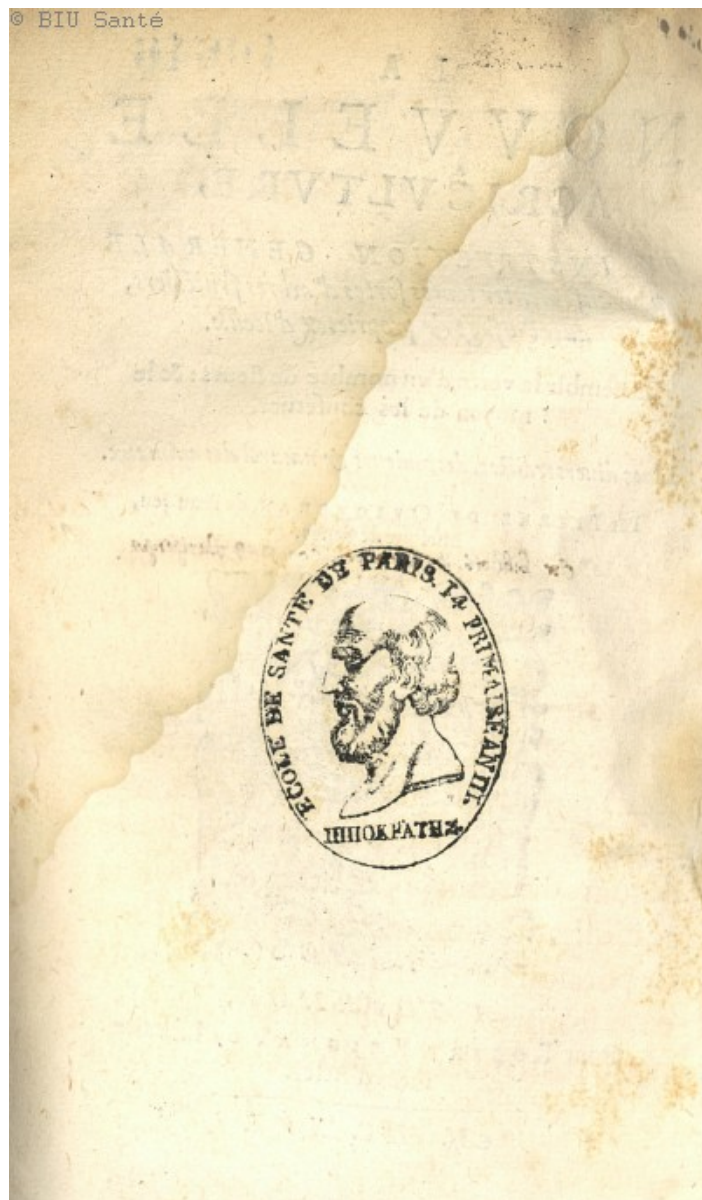
Ex Biblioth. pp. Recollet. Conventu Nazimie.



A TOURNON,

Pour ROBERT REIGNAUD, Libraire
juré d'Arles.

M. DC. XVI.



A MONSIEUR DE
 BOCHES, CONSEILLER DV
 ROY EN SES CONSEILS D'ESTAT,
 & priué, Baron de Baux, Seigneur de
 Vers, Céderon, &c.



MONSIEUR,
 Le mesme zélé, qui meit iadis la plume en main à Monsieur l'Euesque de Senés vostre Oncle pour honnorer la PROVENCE, m'a faict entreprendre la version de son liure : afin d'estaller au reste de la France les raretez, & excellences de nostre pays, & faire reuiure l'œuure, le nom, & la memoire d'un si grand personnage, que le décours des anneés, & le relent alloit ia consumant. Comme en l'un i'ay estimé de pouuoir seruir au public, i'ay voulu en cest autre vous tesmoigner mon inclination particuliere à vostre seruice. Ayant

eu l'honneur de m'estre souuent trouué
avec vous en des bonnes compagnies, ie
vous y ay veu receuoir de si viues poin-
ctes pour faire parler François ce graue
auteur à quelqu'un de vos amis, & vous
en ay ouy interpellier tant de fois par des
personnes d'autorité, que la premiere
semonce qu'il vous pleust m'en faire,
m'attacha dez aussi tost à ce dessein. Au-
quel leur recherche, vostre desir, & mon
labeur ayàs rencontré vn mesme object,
aussi ne peuvent-ils faillir d'en rappor-
ter vne gloire commune, dont la Pro-
uence receura de l'auantage, vous de
l'honneur, & moy l'espreuue d'une affe-
ction esgale à eux, & à vous. La plus part
des Arbres s'esleuent beaucoup mieux à
les laisser es lieux de leur naissance, où
l'aspect du Ciel, l'Air, l'Eau, & le terroir
leur agreent, qu'à les transplanter en
autre climat, où ils ne poussent, que par
artifice, & quelle culture qu'on leur
donne

donne, portet tousiours ie ne sçay quels
 fruiçts insipides, ou de moindre goust.
 Ce liure est cōme nay en vostre maison,
 & vous en celle de son autheur, vous l'a-
 uez preseruë du naufrage du temps, & de
 l'oubli: ie tien de vos mains son original,
 bref estant vn fruiçt de vostre cru, il ne
 deuoit aller au iour, que sous la faueur de
 vostre droiçt, ni moins chercher ailleurs
 son adresse, que chez vous, à ce qu'en
 prenant son vol, comme vn oiseau ge-
 nereux de vostre maison en nostre Pro-
 uence, & de là l'essor dans les contrees
 de la France, il peut par tout, où il iroit,
 estre recogneu à ses veruelles, où vostre
 nom se trouue empraint. En vous le
 dediant i'ay imité ceux, qui entent en
 escusson sur l'oliuier. Le tige, ou les scions
 de cest arbre ne reçoient autres greffes,
 que de son propre: c'est pourquoy refu-
 sant toute autre espee, il ne s'abastardit
 iamais. I'ay pensé que le vray moyen de

lui conferuer son estre, & lui accroistre la vogue parmi les hommes, estoit de le reenter sur le tige de vos propres armes, sans le meslanger avec d'autres, pour luy obtenir son passeport. Son style Latin est tres-graue, ample, majestueux, ses periodes fort longues, & fournies: la multiplicité de son sçauoir eminent y paroist admirable: l'election de ses mots propres & significatifs est inimitable. Pour l'approcher, & le suyure, i'eusse eu plus de besoin du pinceau, que de la plume, tant il a excellé à tirer en viues couleurs la variété des choses de son sujet. Si en rompant (comme i'ay fait) la file de ses discours, & les distinguant par chapitres, on m'accuse d'auoir passé les limites d'une simple version: le seul soulagement du lecteur me lauera fort aisement de ceste tache. Ce n'est pas pourtant que ie aye alteré en rien le sens ny le texte, auquel ie me suis accroché au possible, selon

lon que vous verrez : & m'y suis conten-
té , en m'efforçant de vous complaire.
Aussi a ce esté la seule Idee, laquelle pen-
dant mon travail, m'a baillé l'anneau de
Gyges, avec lequel i'estime tout auoir
assez bien reüssi. Ores, Monsieur, puis
que vos volontez ont esté les premiers
motifs de mon entreprise, ie vous supplie
qu'elles me soyent à l'aduenir autant de
bouches des Psylles, qui au rapport de
Pline, & de Dion auoyent le pouuoir de
tirer le poison d'un corps , sans qu'ils en
fussent aucunement offensez. Vostre
credit ioint à vos merites assurez à tout
accident humain succera le venin , que
l'enuie , & la calomnie pourroyent es-
pancher sur cest œuure. Vous mettrez au
ceps la fureur de ces deux fieres Bellones
qui vont grondant sous la force de la
vertu , mordants tousiours les plus bel-
les actions. L'appuy que ce liure recher-
che de vostre faueur, fera non seulement

voir à tout le pays le support, que les
Muses, & les bonnes lettres reçoivent de
vostre douceur, mais augmètera le nom-
bre infini des devoirs, que ie vous ay,
dont ie chers, & honnore le souuenir
pour estre toute ma vie,

M O N S I E U R,

Vostre tres-humble, & obeïssant seruiteur
F. DE CLARET Archidiacre
del'Eglise d'Arles.

A Arles le dernier iour de Iuillet, 1613.

Sur la version de l'œuvre de PIERRE DE
 QUIQUERAN, par le Sieur DE
 CLARET, dedice à Monsieur de
 Boches, Seigneur de Vers,
 Céderon, &c.

S O N N E T.

A V temps, que sous les cours d'une guerre felone
 Les vieux Princes des Baux, à leur mere adberans,
 Sont veuz pour la Prouence en mortels disferans,
 Avec le vieil Raymond Comte de Barcelone.
 Au même temps, qu'un Sanche est Roy de Pampelone,
 Les Boches, les Claretz, & les preux Quiquerans,
 Des lauriers immortels par Armes conquerans,
 Sont veuz sous l'Etandard de Mars, & de Bellone.
 Troncs Nobles & fameux, qui n'allerent chargeant,
 Que de pointes d'or fin, & des feuilles d'argent,
 Que les vaillans Heros, & des hommes celebres.
 Si que de tels rameaux Quiqueran fut produit,
 Et Claret, qui l'arrache à ce coup des Tenebres,
 Et Vers pour qui Claret en François le redmit.

N O S T R A D A M E.

N Il erat humanum finxisse in puluere corpus,
 Ni Diua in vitam, duceret ossa virum.
 Ergo quis poterit statuas laudare Promethei,
 Ni Ignes è cœlis Diua Minerua trahat?
 Sic Salyum BELLO IOCANO extollere laudes,
 Et Patriæ mores composuisse satis.

† §

Sed quid erat fortes latiis inuoluere Gallos,
 Ni Gallus Gallos separaret latiis?
 Fecit CLARETVS, QUI QVERANO dignior an non,
 Ignifero, quantum dignior Armigera?

Aliud.

Non sibi constat homo, inconstans fors omnia
 versat,
 Inque vices varias sorte trahente ruit.
 Prima suos vidit florentis Gracia linguis,
 Vidit florentis Roma subinde suos.
 Lege sed alterna, natos florere ruetur
 Casto quos nutrit Gallula terra sinu.
 Qui negat, ista legat, Gallumque trophæa ferentem
 Pennâ CLARETVM cernet, & eloquio.

P. SAXIVS. D. T. S. Arelat. Ecelesiæ Canon.

Docta Quiquerani quondam (Prouincia) nomen,
 Inuexit patulo prima Latina solo.
 Aurea poma, fruges, oleas, armenta, gregesque
 Lanigeros portus, balnea, vina, sale.
 Nunc latio, & Francæ claret tua gloria genti
 CLARETI claro clarior eloquio.
 Téque, QUI QVERANVM QVE tuû illustrauit, & ambo,
 Lethæo solers eripuit tumulo.

G. D. D. T.

Mirum quid nostri peragens præconia tractus
 Materna doctum Pallade vertat opus?

For

Forſan vt inſignes foueat Gens martia laudes.
 Claraque ſub grato nomina corde gerat?
 Nec dum: ſed quoniam tibi laus, Prouincia, tantum
 Luſtrari tanto defuit vna viro.

MΗ' δεῖ σε κλέειν, ΚΑΡΗΤΕ, πρὸς ῥυτὰ ἔργα
 τ' ἐνόματι σουτὸ ἔστιν ὄνομα ἄλλο.

Troph. de Mandon Arelat.

PHœbe, noui noua nunc in terris lumina Phœbi
 Diſce Pati phœbum terra nouum didicit.
 Tune fugas noctes ſolus? fugat iſte, ſed impar
 Nobilitate, fugas corporis, hic animi.

Antonius d'Ycard, Arelat.

QVo doctus quondam Præſul QVIQVERANVS
 amore
 Hoc natale fuit viſus amare ſolum.
 Hoc patriam laudas patrio ſermone, tuuſque
 Illius eſt ſimilis viſus amoris amor.
 Ille colit Patriam, patriam venerariſ & ipſe,
 Amborum Genioſ quiſ neget eſſe pareiſ?

Alind.

QVod tu concordi QVIQVERANI docta labore
 Scripta addiſ ſcriptiſ, quæ peritura forent.
 Docta per ora virum lauro redimituſ adibiſ,
 Et te ætaſ noſtra, & ſæcla futura colent.

I. Taxillus D. Medic.

Nomen

Nomen habes clarū. Quidni, CLARETTE Deorū
 Æmule, quem Tellus nouit & aula Iouis?
 Aula Iouis templum, populi sit concio Tellus.
 Aure bibens oris flumina larga tui.
 Quin & scripta mouent, quanti sit gloria linguae
 Mentis honos, generis laus, patriæque decus.
 Inde tibi Pallas, Pitho, Cyrrheus, & Hermes
 Eloqui primas, ingenijque ferunt.

Ioan. Gleyfius Quæfitor Arelar.

Quam dederas patriæ laudem, squallore iacebat
 Obruta, nil addens BELLOIOCANE, tibi.
 Te, patriamque pio CLARETTI lumen amore
 Eruit è tenebris, puluereoque situ.
 Augusti debent quod Arati scripta nepoti,
 Hoc tua CLARETTO, quo rediuiua nitent.

A L I V D.

BELLOIOCANE, tibi multum Prouincia debet:
 Tu mage CLARETTO, quo sine mutus eras.
 Notus eras Latio, sed te non Gallica nôrat
 Gens tua; nunc linguâ clarus vtrâque micas.

Aρχὴν μὲν δόξα πέλει, καὶ πρῶτον ἐπαίνων
 Ἑρμῶν τε ὁμῶς δ' ἐν γένεσσι καὶ κλέσσι.
 Λαμπρὸς ἔην πρότερον δ' ἀγθίνης γράμμασι πολλοῖς.
 Ἀλλ' ἔσεται μᾶλλον πράγμασι τῷδε παύσιν.

Muræus Sammaximinus.

Sur

SVR LA VERSION DE PIERRE
DE QUIQUERAN, par le fleur
DE CLARET.

STANCES.

*S*es douces filles de memoire,
Venez offrir tous mes desirs
A DE CLARET de qui la gloire
Pour eterniser sa victoire
Le conduit triomphant sur son char de saphirs.
D'une voix doucement sucee
Portez son nom dedans les Cieux,
Affin que la troupe sacree
Qui dans l'Olympe se recree
Juge son los egal à celui des grands Dieux.
Entonnez ores sans obstacle
La hautesse de son Renom
Estallant au iour son miracle
Qui le fait appeller l'Oracle
Cent fois plus reueré que celui d'Apollon.
Batissez luy de chrysolite
Vn autel richement parfaict
Estofé de perles d'elise
En faueur de son beau merite
Qui le rend en la terre vn Soleil en effect.
D'un Vert laurier l'honneur des armes
Couronnez son chef tout diuin,
Et par la douceur de voz carmes

Con

Confus dans le miel de voz charmes
 Cantez à noz Neueux qu'il dompte le destin.
 Portez dans sa main triomphante
 Pour decorer ses raretez
 La palme toujours verdoyante
 Que Minerue mesme presente
 Aux Esprits vertueux dignement enfantez.
 Bref offrandez en sacrifice
 Mille beaux vœux à ses escrits
 Et par un veritable auspice
 Chantez d'un ton grave & felice
 Qu'il est l'esprit d'honneur, & l'honneur des esprits.

Sonnet Prouençal.

Com'en may philomel a l'espellir d'au iour
 Canton milou cançons per saludar l'aubeton
 Ansin cadun vesen ton libre plen d'honour
 Cantara de pleser may qu'unou dindouleton.
 Tous prepaus mistament sabonnas de ciueton
 D'ambre gris, & de musc an tan bonou sentour
 Qu'elous son suffisens per unou tal ondeur
 De nous far esquinar de Caron la barqueton.
 Lous Prouensaus si son talamen obligas
 Que tous ensemblament s'en venon arrenças
 Tadreissar milou voïots, com'a son sant Oracle.
 May qu'au non lou farié? Vesen que tous escrits
 Resusciton BEAUIOC l'honneur des beaux esprits,
 Et qu'autre non poudré far un tan beau miracle!

A. G.

La

La Prouenço.

S i tos que **QVIQVERAN** m'aguet ben alucado,
 Si renden amouroux de ma richo beaultat,
 De sa plume mi fet las allos au coustat,
 Et lesto daquen pas prengueri la voulado.

Roumo quan mi veguet à sa guiso abillado,
 N'aguet pauso fin tan, que tout l'aguien contar,
 Que de dintre mon sen la Fé m'auieu plantat
 Lous premiers prechadous de la Messe sagrado.

De pareillo amistat **CLARET** aro m'a trach
 En l'er embe sa plume en l'abit que ma fach
 Dou per fidello au Rey la Franco mi carezzo.

Prouensaus mous enfans, que sias, & que saran
 Comen pagarey jeu **CLARET & QVIQVERAN**
 Autre ben que lou mieu sandrie, que lou faguezzo.

G, P,

A MON

A MONSIEVR DE CLARET,
 DOCTEUR EZ DROITS, ARCHIDIACRE
 en la saincte Eglise d'Arles. Sur la version
 de Pierre de Quiqueran.

STANCES.

*S*i jamais on void un labeur
 Digne de loüange, & d'honneur,
 Ceuuy-cy seul tel peut parêtre:
 Un BEAUVIEU le tira des Dieux:
 Cil qu'aujourdhuy le fait renaître,
 Ne l'a peu tirer, que des Cieux.
 Dedans les cendres de l'oubly
 Tu étois presque enseuely
 Au grand regret de la PROVENCE:
 Quand de CLARET eloquemmant
 Te faisant parler, comme en France
 Se fait (BEAUVIEU) ton truchemant.
 O quel dueil, ô quel creue-cœur:
 A ton decez saisit le cœur
 Des saintes filles de memoire?
 O quel creue-cœur, ô quel dueil,
 De voir, que leur plus belle gloire
 Fut le seul butin d'un cercueil?
 PROVENCE, l'œil de l'univers,
 En te donant ces Cypres verz
 Plura non moins, que fait la Mere
 Sur son fils: le Rhône en ses borz

Témoignant sa douleur amere
 N'a point été veu clair dès-lors,
 La terre iointe en ces témoins
 Publia qu'en ses quatre coins
 Elle ne fait perie plus grande,
 Du Ciel les plaisirs furent tels
 Juge ans, qu'une plus digne offrande
 Ne pouvoit orner ses autels.

CLARET par un plus beau destin
 Change en françois ton beau Latin
 Tu es le lis, il est la rose;
 Et par reciproque secours,
 Ton discours venit par sa prose,
 Sa prose vit par ton discours.

Par ainsi, cette rareté
 S'assurant d'immortalité
 Se verra du Ciel bien chérie.
 Ceste rose, & ce lis d'honneur
 Résistans au fen de l'enuie,
 Ne verront flétrir leur couleur.

A. B.

De Carlos Reynaldos en Alabanga del Señor Don
 FRANCISCO DE CLARET Doctor en Leyz,
 Arcediano en la Santa Yglesia de Arles, Traduzi-
 dor d'el libro *De laudibus Provincia*, hecho latin por
 el Muy Ilustre y Reverendo Prelado don PETRO
 DE QUIQUERAN Obispo de Senes.

Nymphæ esclarescida
 Que nunca te paras,
 Mira, qu'en tu Aras

* *

La

La gloria crecida
 D'un famoso varon queda colgada,
 lleuala d'Oriente a do el sol nada,
 Offrendas mas altas
 Nunca recibistes,
 Ni milagros vistes
 Por montes y faldas
 Adonde los ingenios mas subidos
 No den a estos ventaja en sus sentidos.
 Estrañas nascieron
 De Padres famoso
 Espinas y abrojos:
 Que no conosciéron
 Muchos, y largos años tal quedaron
 Pero oydia en rosas se mudaron,
 Fama gloriosa
 Oyd lo que digo
 Da te por testigo
 Por madre y esposa
 Del docto QVIQVERAN y CLARET facundo
 Porque inmortales queden en el Mundo.

A MONSIEVR DE CLARET
 SONNET.

Grand esprit, qui parois en ce petit volume
 Ou tu as les Thresors du pays d'écouuers,
 Il me faudroit auoir la grace de ta plume,
 Pour te pouuoir louer dignement en mes vers.
 Ne pense adonque pas, qu'en ceux cy ie presume
 D'exalter tes vertus: Parmi le chant diuers

De

De tant de beaux esprits, que le desir alluma
 De produire ton nom aux fins de l'univers.
 Quant à moy satisfait de connoître ton pris,
 Je laisse aux mieux disans, ou bien aux mieux apris,
 A publier ton los, & vanter ton merite.
 Que si voulant loüer tes discours imprimez,
 Ils oyent ceux qui sont de ta bouche animez,
 Ne croiroient-ils pour toy toute gloire petite ?

O D E.

Au mesme.

Arriere ces foibles esprits,
 Qui d'une humeur indifferante,
 Lisans tant de doctes écrits
 Tournez par vne main sauante,
 Disent, que c'est vn labeur vain,
 Indigne d'un bon écrivain,
 Que de courir sur la brisée
 D'un Aueur, qui les satisfait :
 Et que c'est chose bien aisée,
 De refaire ce qui est fait.
 Il est vray, que l'invention
 Est vne seconde Nature :
 Mais aussi la Tradition
 A les effectz de la culture,
 Qui les inferisles guerez
 L'auant des tresors de Cere.
 Ainsi met-on en digne usage
 D'un bon Aueur l'intention,
 Lors qu'on déront son vieux langage

* * 2

Par

Par le soc d'une version.
 Ce grand Colomb Lygurien,
 Qui pour la fortune Espagnolle
 Découvrit le Monde Indien,
 Et les Astres d'un autre Pole,
 Bien qu'il n'eut fait voir en effet,
 Que ce que nature avoit fait,
 A-il moins mérité la gloire,
 D'avoir quasi refait ces lieux,
 Au lieu, qu'on ne pouvoit les croire
 Les rendans sujets à noz yeux.
 Celle qui du Caduque Aïson
 Contre l'ordre des destinees,
 Peut r'allumer le vieux Tison,
 Et renouveler les anneés,
 Trompant les puissances du sort,
 Et le retirant de la mort:
 Ne fit elle aux mortels paroître,
 Qu'elle n'avoit pas moins pené,
 Pour lui conserver un tel être,
 Que celle, qui l'avoit doüée.
 De même toy, qui dextremant
 D'une plume des Dieux chérie
 Tires comme du monument
 Pour la gloire de ta Patrie
 Un ouvrage si grand, & beau,
 Et nous decouvres de nouveau
 Un si grand monde de doctrine,
 Tu merites sans contredit,
 Qu'en prix, & pene on l'auoyne
 De celui, qui premier le fit.
 Il paroïssoit trop grauemant

Pour

Pour le tems leger, ou nous sommes,
 Et parloit trop obscuremant,
 Pour le sçavoir de beaucoup d'hommes :
 Mais tu nous l'as si bien rangé,
 Et son langage si changé,
 Que tout le monde le peut lire.
 Et crois-ie, que l'auteur diroit
 (Si encores il respiroit)
 C'est ainsi, que ie voulois dire.
 Sois donc de toy même content,
 Et iouis de ta peine heureuse,
 Que si quelque ieune ignorant
 Poussé d'une humeur enuieuse,
 Blâme ce qui te coûte tant,
 Je le priray d'en fere autant.
 Car c'est chose de sraisonable,
 Et du crû d'un audacieux,
 De blâmer ce, qui est loüable,
 Sans s'efforcer de fere mieux.
 Et cependant, que curieux
 J'attandray des fruitz de leur peine,
 Fais, que ta main dresse à noz yeux
 Quelqu'œuvre de plus grand haleine,
 Où ton esprit en liberie
 Ne se voyant plus arreté
 D'une version difficile,
 Nous face voir que l'inuenter
 Luy est encores plus facile,
 Que n'est aux autres l'imiter.

Estoublon.

* * 3

TABLE



TABLE DES CHAPITRES
CONTENVS EN CESTE PRE-
SENTE OEUVRE.

Liure premier.

- Chap. I. Des matières traitées en cet' œuvre. page 24
- Chap. II. Limites de la Prouence. Du blé, du mo: de Blé.
De la fertilité des terres de Prouence. Comparaison des
terres de Prouence avec celles d'Aphrique, & d'Egypte:
Pline, Columelle, Termellius Pollio. 30
- Chap. III. De l'Egypte, & des Indes. De la Riviere du Nil.
Quadrature du cercle. Ammian Marcellin. Temoignage
de Senèque sur sa source du Nil. Pline parlant du Nil,
& de la source. David Prince de Goiana, d'où sourd le
Nil. Pierre Martyr Milanois. 40
- Chap. IV. Les anciens Grecs, & Latins ont traité du Nil.
Contre l'opinion de Pomponius Mela. Ciceron parlant du
Nil. Jugement de l'auteur, Senèque, Lucan. L'Egypte
dout au Nil toutes ses terres, & leur fertilité. Pline. So-
lin. 50
- Chap. V. Digression de l'auteur contre les écrivains enri-
chissans leurs œuvres de celles des autres. L'argent, & le
tems mal employez en tels livres. Inscriptions des livres.
page 62
- Chap. VI. Solin a dérobé la plus part de ses œuvres de cel-
les de Pline. Dioscoride, & Pline. L'enuie s'attache aux
viuans.

TABLE DES CHAPITRES.

- vinans. Defiance de Pline contre les Medecins. Leonice-
nus. Pour la conoissance des simples, Pline s'est aidé du
jardin d'Antoine Castor à Rome. Contre les enuieux de
Pline. Lozanges de Pline. 70.
- Chap. VII. Les gens de lettres ordinairement enuieux.
Description de l'enuie. Alexandre. Cesar. Caton. Nicias
Athenien. 81
- Chap. VIII. L'auteur poursuit sa digression, & accuse Ci-
ceron d'avoir été tres enuieux. Eloquence de Ciceron in-
imitable. Il a eu plus de fortune, que de couragé. Sa vanité.
Sa persiâie. Il ne fut onc bon amy. Ses artifices. Sa lâcheté.
page. 87
- Chap. IX. Suite de la digression contre Ciceron. Bon trait
de Pompee contre Ciceron. Comment Ciceron avoit mieux
veu, & Pompee mieux esperé. Cesar ne fit point d'état de
Ciceron. Son ingratitude, Il ne sceut fuir, ni mourir hono-
rablement. Dire de Ciceron tres-veritable, mais par luy
mal pratiqué. Sa iactance. 98
- Chap. X. Suite de la digression contre Ciceron. Son consu-
lat. L'appuy d'Octavius par luy recherché. Sa iactance.
Marc Antoine le fit tuer par Herennius le Centenier.
L'auteur n'est le premier ni l'unique, qui a drappé sur Ci-
ceron. L'histoire n'a plus de lustre. Le Consulat de Ci-
ceron. Cesar. Le iugement de Pline parlant de Cesar. Ar-
pine sol natal de Ciceron. 105
- Chap. XI. Suite de la digression contre le mêmes. Excuse
de l'Auteur sur sa longue digression. 113
- Chap. XII. Trois opinions sur la source du Nil. La tempe-
rature de l'air en Egypte. Les marez d'Egypte. Le Nil,
& son accroissement. La Lune & les neiges aydent à
l'enfler. L'étang de Ioyense-garde les Arles. L'Egypte si-
tuee sous l'Equateur. Mouvement du Soleil. L'autorité

TABLE DES

de Senèque. Comment les eaux des marez se degorgent dedans le Nil. Conclusion de ce discours.	117
Chap. XIII. Discours de la Riviere du Rhône. Comment le Rhône vient à se hausser. Son debordement. Les chaussées faites le long du Rhône. Maux qu'il apporte son inondation.	126
Chap. XIV. Limon laissé par le Rhône tres profitable. La Camargue d'Arles. Fertilité de la Camargue.	131
Chap. XV. Comparaison de la fertilité de Camargue, & de Prouence à celle d'Egypte. Plin. Ammian Marcellin. Les Egyptiens fort vains à louer leur pays. Plin. Herodote. Ciceron, L'Egypte & la Sicile. L'Espagne. Ceux d'Arles ne fument jamais leurs terres. Laboureurs, & autres ouvrier pour les terres. La bonté des terres de Camargue. rend les laboureurs paresseux & negligens.	134
Chap. XVI. Rapport des terres situées en Camargue. Columelle. Blé de Turquie. Le bien & le mal, que fait le Rhône à Arles. Il perd, & redonne des lles toutes entieres. Ile de Camargue.	141
Chap. XVII. Comparaison du terroir de Prouence avec tout autre. Contes ridicules des Indes. Blé de Babylone. Differance du Nil au Rhône. Differance de l'Egypte à la Prouence. De quelle utilité seroit à ceux d'Arles le desseichement des Marez.	146

TABLE

CHAPITRES.



TABLE DV SECOND LIVRE.

Chap. I. Excuse de l'Auteur, sur ses digressions. La Prouence tres-abondante en bétail: & notamment le terroir d'Arles. De la fureur des Taureaux de Camargue.	155
Chap. II. Les Genisses de Camargue plus cruelles que les Taureaux. Gens de pied mieux duitz à attaquer les Taureaux, que ceux de cheual. Combat d'un Bouvier avec un Taureau. Pourquoi l'auteur traite premier des Bœufs, que des Iumans. Des Ferrades d'Arles, & pourquoy pratiquées.	163
Chap. III. Lieu pour la ferrade. Ceux qui vacquent à la ferrade. Les Gentils-hommes communément mieux adroits que les autres. Du Tridant, vulgairement appelé ficheron. Du feu ez ferrades.	168
Chap. IV. Comment on lance les Taureaux vers le feu. Comment on les luitte. Comment on les ferre. Le Taureau se releuant offance cruellement ceux, qu'il rencontre. Il conuient être bien habile pour parer au hurt du Taureau.	174
Chap. V. Le festin de la Ferrade. Un Taureau furieux sert de recreation pour l'apresdinee. La façon d'attendre le Taureau. Le desordre qu'il fait. L'utilité de tels exercices.	180
Chap. VI. Causes de la ferocité des Bœufs de Camargue. Passage des bœufs de Camargue en la Crau. Description des Taureaux. D'un Taureau furieux par dessus les autres. Combats, que les Taureaux font entre eux.	186
Chap. VII. Comment on dompte les Taureaux destinez au labour.	193
***	Chap.

TABLE DES

Chap. VIII. Des cheuaux. Comparaison des cheuaux du pays, & notamment de la Camargue, avec tous autres. Races des cheuaux plus conuëes aux Prouençaux. Nos cheuaux sont plus legers que les Barbes. Des cheuaux Barbes. Les gardeurs appelez gardiens gâtent le plus souuent noz cheuaux.	199
Chap. IX. Erreur populaire d'estimer noz cheuaux de moindre valeur, pour être charrez. De la tenuë, & legereté de noz cheuaux. Noz cheuaux peu sujets à maladie, se soignent avec moins de peine, & de frais. Des mules & asnes de Prouence.	106
Chap. X. Des Berbis, & de leur laine. Des cheures. Du gland, &c. Du miel. De la chasse. Digression contre ceux qui blâment la chasse.	212
Chap. XI. De la Saumagine. Des Tesson. D'un Tesson mis en paste. Le mot d'Artocreas, mal approprié aux pastez.	220
Chap. XII. Des tortuës. Lieures. Lapins. Et de la merueilleuse quantité qu'on en prend au terroir d'Arles.	224
Chap. XIII. Des Chiens, leurs vtilité, leurs humeurs, leur fidelité, & autres qualitez.	227
Chap. XIV. Des chiens Albanois. Cerberus, & Gargitius chiens tres-renommez. Vanité des anciens Grecs. Dogues d'Angleterre. Des Corfes. De noz chiens, & de leur force.	232
Chap. XV. Des Lentrriers. D'une Leurette. Des chiens de Turquie, de Barbarie, d'Egypte, & des nôtres.	236
Chap. XVI. Des chiens couchans. Des Charnegues. De la chasse aux Lapins.	240
Chap. XVII. Des braquets. Icy l'Auteur commence de traicter des Oyseaux, & des Poissons.	246
Chap. XVIII. Des Cignes, Grâes, Oyes, Canes, Halebrans,	

CHAPITRES.

brans, & Oyes sauvages. Des Hoüardes. Oïdes de Plin- ne. De la chasse aux Hoüardes. Leurs rusés.	251
Chap. XIX. D'une Hoüarde prise à la chasse par l'Au- teur. Cét oiseau pleura, Prosopopee, & les larmes de cette Hoüarde.	257
Chap. XX. Des faisans. Des Pans. Tourterelles. Grives. Oyseaux de Meurte. Francolins. Herons.	265
Chap. XXI. Des Perdrix. Cercerelles. Beccasses. Palom- bes. Ramiers. De l'oiseau appelé Flamant ex Iles d'Ar- les.	270
Chap. XXII. Trois races de Poules. D'un Coq Rhodien. Ducilz des Coqs.	273
Chap. XXIII. D'un oiseau prodigieux pris ex Iles d'Ar- les. Du goût des oyseaux. Tourterelles d'Ete. Des Poissons en general.	276
Chap. XXIV. Le Tourbot appelé Rhomb. La Sole. Le Thum, &c. Des Ecrevices de mer appellees Langoustes. Huîtres. Moules, &c. Tellines, & autres races de Coquil- les.	280
Chap. XXV. Des murenes, Dorades, Loups, &c. Poulpes. Sardines. Du Haran, Carpes. Barbaaux, Brochetz, Anguilles.	284
Chap. XXVI. De l'Alose, Lamproye, Eturgeon. Paule Joue. Le Sileure de Plin n'est pas l'Eturgeon. Le langa- ge Prouençal approchant du latin. Le monde, & la natu- re se changent avec le tems. Admirable fécondité de la Mer. Le prix des Eturgeons. Des Aloses, & Lamproyes. page.	288
Chap. XXVII. Des Saumons, & Truites. Meletes, E- crevices, Tranches, &c.	294
Chap. XXVIII. Saleures de poisson. Anchois. Saleu- res des œufs de poisson. Boutargues de quoi, & comment faites.	

TABLE DES

faites. Canial fait des œufs d'Eurgeon. Les Grecs tres- friars du Canial.	297
Chap. XXIX. Conclusion des discours precedans, & pas- sage & autres raretez de la Prouence.	304
Chap. XXX. Excellance des vins d'Arles. Quatre qua- litez principales, pour la generosité des vins. Terrain de la Crau. Malhoisie.	305
Chap. XXXI. Culture des vignes de la Crau. Contre Co- luerelle. Differance des vins de la Crau aux autres. La terre grasse, & humide moins appropriée à faire des bons vins. Deux œuvres seules aux vignes de la Crau. Pour- quoi les vins d'Arles sont incogneuz aux étrangers.	309
Chap. XXXII. De l'huyle sommairement.	315
Chap. XXXIII. Des Citrons. Trois races de citrons. Ci- trons inconnus aux anciens. Les Citrons se conservent frais trois ans sur leurs arbres. Fleurs des citrons. La Va- leriane. Alambic de Manard. En maniere de distillation, celle de la putrefaction est merueilleuse.	316
Chap. XXXIV. Des figues, & prunes. Grenades d'Je- res, & de Souliers. Differance entre les Grenades. Des pompes, peches, presses, &c. Abricotz, cerises, poires, coins, iuiubes, carrubies, &c. Meuriers, amandriers, &c. En- tree aux Chapitres suiuaus, pour les raretez de Prouen- ce.	322
Chap. XXXV. Du Ris. Le Ris engendre mauuais air, ou il est semé. Peuples de Calicut grans mangeurs de ris. Le moyen de faire le ris. Son prix, & son usage. Vne sor- te de viande au ris.	328
Chap. XXXVI. Que le Ris est nutritif, & salubre au corps humain. Cette proposition prouuee par plusieurs raisons de Medecine.	336
Chap. XXXVII. Suite des raisons pour les bonnes qua- litez.	

CHAPITRES.

- litez du ris. L'auvès, & leur qualité. Galien. L'homme est le chef d'œuvre des Créatures. Conclusion du discours du ris. 340
- Chap. XXXVIII. Du Vermillon. La Crau d'Arles en rapporte grande quantité. Deux races d'yeuse. De quel yeuse se produit la graine du vermillon, & comment. Prix, & revenu du vermillon d'Arles. 346
- Chap. XXXIX. De la Manne. l'Eleomelis de Dioscoride. Miel aérien de Galien, & Plin. La Provence est riche en manne. La matière, & la cause de la manne. Les hommes ne peuvent pénétrer gueres avant ez secrets de la nature. Histoire d'un Roy de Naples. 352
- Chap. XL. Des Capres. La façon de les ensemercer. Comment ils poussent. Le moyen de les cueillir, & confire au sel. 358
- Chap. XLI. Des Bacilles. Bacilles marines peu différentes des franches. Fenoüil marin est la Bacille. Comment on la ronge, & confit. Elle n'est le Burtis de Cosimelle. 361
- Chap. XLII. Du Liege. Opinion erronée de Plin. Contre Jean Ruelle Medecin, niant à l'Exemple de Plin la propagation du liege en France, & en Italie. Le Liegier. Son gland, & son écorce. Le liegier violet est le meilleur, comment on l'écorce. 364
- Chap. XLIII. De la Soude. L'herbe, & l'usage de la Soude inconnu aux Anciens. La Fougere. L'osnee. La Soude, & son nom connu aujourd'hui en Italie. Rencontre, & discours de l'Auteur sur le sujet de la Soude, avec le Maître d'une verrerie à Venise. 376
- Chap. XLIV. Suite des discours tenus avec le Maître de la verrerie. Quelques propos de l'Alchimie. Traité de raillerie d'un Florentin contre ce Maître Vénitien, sur le mot de Remonder. 385
- Chap.

TABLE DES

Chap. XLV. Où, & comment s'ensemance la Soude. Comment on la fait resoudre, & reprendre en paste.	396
Chap. XLVI. Rapport, & Revenu de la Soude. Les fermes au terroir d'Arles baillees au quart, & pourquoi.	400
Chap. XLVII. Description d'une inondation memorable de la riviere du Rhône. Chasse en l'eau. Chasse aux Loups.	403
Chap. XLVIII. Le revenu, que la terre ensemancee de Soude porta l'année de cette grande inondation du Rhône.	409
Chap. XLIX. Du saffran : comme en tous lieux il vient facilement, & sans culture.	412
Chap. L. Du Coral. L'auteur, contre l'opinion du vulgaire, soutient le corail être dur aussi bien au dedans, comme au dehors de l'eau. Raisons, & experiences de l'Auteur.	414
Chap. LI. La pêche du Corail. Engin à pêcher le Corail. Rufes des pêcheurs. Corail rouge & blanc. Facultez du Corail.	422
Chap. LII. Des Cannes de sucre. Du poiure. Cotton. Girofle. Cannelle.	426
Chap. LIII. De la Casse. Encens. Myrrhe. Storah. Palmes.	429
Chap. LIV. De l'Ellebore. Aloës, ou semper-vive. Olusatrum, dit Alexandre. Silen Montain, ou le Selli de Marseille. Les Turcs ont admiré les herbes, & plantes, que nous avons.	431
Chap. LV. Scenographie d'une metairie de l'Auteur au terroir d'Arles, appelée aujourd'hui Joyeuse-garde. Champaignons. Cornelius Celsus. Boulets.	435
Chap. LVI. Comparaison de la Prouence aux autres contrées du monde. Le Pouliot.	440
Cha	

CHAPITRES.

Chap. LVII. Que la Prouence n'est deffectueuse de di-
 uerses minieres. De l'or. Connoissances pour les minieres.
 L'Angleterre, & l'Allemagne abondantes en metaux.
 Ouvriers des minieres. 443

Chap. LVIII. Des Salines. Salines de Berre, & Ieres.
 Espaces appelez Aires, où se fait le sel. Pris du sel. E-
 tang de Fos où se fait le sel. Salines de Sens. 447

Chap. LIX. Strabo parlant de la Crau, & des Salines.
 Opinion d'Aristote sur les cailloux de la Crau. Celle de
 Possidonius sur le même. Celle de Strabo. Fiction du
 Poëte Eschylus. 453

Chap. LX. Observations contre Strabo. Deux combats
 d'Hercule. Pomponius Mela. Erreurs d'Aristote, &
 Possidonius. Contre la vanité, & presumption des Philo-
 sophes. Conclusion de ce deuxième livre. 456

TABLE

TABLE DES



TABLE DV TROISIEME LIVRE.

- Chap. I. *Le luxe, non la nécessité est cause, que les hommes recourent aux drogues étrangères. Aueuglant des hommes méprisans les remèdes familiers qu'ils ont au deuant d'eux. Abus des Medecins.* 467
- Chap. II. *Remèdes vulgaires, aujour d'huy ignorez, sont tres-vtils. Contre les Methodiques, Admirable vertu des simples.* 471
- Chap. III. *Imperfection de la Medecine. Auicenne. Auarice des Medecins. La pratique, & Theorique de la Medecine. La Prouence tres-riche en raretez étrangères.* 478
- Chap. IV. *La ville de Calicut. Alexandrie. Voyages des Marseillois sur mer. Animaux non communs fort frequantz à Marseille.* 480
- Chap. V. *De la Ciuette, sa taille son poil, sa sueur, & comment on l'épraint, le prix de cette sueur, Brix, & viandes de la Ciuette. Castor mal pris pour le Musc.* 484
- Chap. VI. *Des Perles, & pierreries sommairement.* 489
- Chap. VII. *De quelques villes de Prouence sommairement. L'Auteur employe quasi tout le reste de ce liure au suiet de Marseille. Marseille iadis vne des plus illustres villes du Monde. Comparaison de Marseille à Athenes. Passage de Iustin.* 490
- Chap. VIII. *Marseille à toujours defandu sa liberté. Repartie à l'autorité de Iustin. Strabo parlant de Marseille. Marseille a conserué plus longuement sa liberté, que Rome, ni Athenes.* 496
- Chap. IX. *Etymologie du nom de Marseille, Origine des Mar-*

CHAPITRES.

- Marseillois. Iustin traitant de la fondation de Marseille. Strabo, sur le mêmes.* 501
- Chap. X. *Strabo sur l'ancienne police de Marseille. Les Timuches, ou Honorables de Marseille. Strabo sur la frugalité des Marseillois. Les Ecrumains de Marseille perdus.* 509
- Chap. XI. *De la gloire, & du pouvoir des anciens Marseillois. Des Carthaginois. Les Marseillois iadis superieurs aux Carthaginois.* 513
- Chap. XII. *Texte de Iustin pour Marseille. Tucidide, parlant des Phocenses. Strabo, des Marseillois.* 516
- Chap. XIII. *De l'ancien patrimoine de la ville de Marseille. Pompee, & Cesar desireux de l'obliger. Limites des appartenances de Marseille. La ville d'Aix edifiée, & ainsi appelée par Pub. Sextius. Villes fondées par les Marseillois.* 526
- Chap. XIV. *De Nice, & Antibes. Jugement de l'Auteur. Opulence, & pouvoir des Marseillois, ez contrées de Midy, Levant, & Couchant. Iles des appartenances des Marseillois. Pouvoir, & richesses des Marseillois du Côté de Septentrion. La grandeur de Marseille iadis cause de sa ruine.* 532
- Chap. XV. *Quels ont peu être les services des Marseillois rendus au peuple Romain. Paroles de Ciceron à l'avantage de Marseille. Strabo, sur le mêmes.* 538
- Chap. XVI. *De la discipline, science, & constitutions des Marseillois. Ciceron parlant pour Marseille. Trois passages de Valere le grand, sur le fait de Marseille. Villes, & peuples ruinez pour ne suivre la rigueur, & autorisé de leurs fondateurs.* 542
- Chap. XVII. *Deux decrets des anciens Marseillois, tirez de Valere le grand. Autre decret pris du même auteur.*

teur.

TABLE DES

teur. Tacite parlant de Marseille.	550
Chap. XVIII. Du pouvoir des Marseillois acquis au moïe de leur police. Strabo sur ce sujet. Livres des anciens Marseillois perdus. Crinas celebre, & tres-riche Medecin Marseillois; Charmis autre Medecin Marseillois.	556
Chap. XIX. Marseille tres-opulante, & tres-grande a- pres le triomphe de Cesar. Marseille calomniee par quel- ques Historiens, excusée par l'Auteur.	563
Chap. XX. Paterculus accuse les Marseillois. Apologie des Marseillois contre Paterculus.	569
Chap. XXI. L'Auteur poursuit son Apologie pour Mar- seille contre Paterculus. Comparaison des Marseillois aux Athéniens. Marseille admet les Partisans de Pompee.	573
Chap. XXII. Contre Paterculus. Reddition de Marseille à Cesar. Marseille soutint le siege, & fit honorablement sa composition. Il est toujours bon de consulter avec la ver- té.	580
Chap. XXIII. Contre Paterculus encores. Leonidas de Spartie comparé aux Marseillois. Les Sagombins. Les Petiliens. Ceux de Pelestrine, & de Numance. Les Grecs sous la conduite de Xenophō. Conclusion de ce discours.	585
Chap. XXIV. Provençaux heureux d'avoir été les pre- miers hôtes des plus proches de nôtre Seigneur Jesus Christ. Sainte Marie Magdaleine; Sainte Marthe, &c. aber- dèrent en Prouence. Les Provençaux ont reçu la foy de cés saintes Ames.	594
Chap. XXV. Marseillois convertis à la foy par sainte Magdaleine Saint Lazare Evêque de Marseille. Mag- daleine se retire en la solitude de la sainte Baume, où elle demeure l'espace de trente ans, & y meurt.	599
Chap. XXVI. Sainte Marthe vient precher à Tarascon.	Erreur

CHAPITRES.

- Erreur populaire sur l'etymologie de Tarascon. Quelques hommes illustres de Provence sommairement recensés par l'Auteur. Excuse de l'Auteur.* 605
- Chap. XXVII.** *Mœurs des Provençaux. Une belle Ame logee en l'homme est plus à priser, que toute autre qualité. Digression de l'Auteur sur cette matiere. De l'eloquence. Le Seigneur Pic de la Mirande.* 609
- Chap. XXVIII.** *Suite de la digression. Contre les mœurs des Courtisans. Sciences qui n'acquirent à leurs possesseurs des honneurs, des facultez, ou du repos d'esprit, sont toutes vaines.* 618
- Chap. XXIX.** *Des mœurs, exercices, & qualitez des Provençaux. De la valeur des anciens Provençaux.* 624
- Chap. XXX.** *Mommoius, Hugon d'Arles, & autres illustres personages Provençaux. Entree de l'Empereur Charles cinquième en Provence. Deffaite des troupes de l'Empereur. Retraite de l'Empereur.* 628
- Chap. XXXI.** *Journee de Cerisoles. Don de la Memoire.* 635
- Chap. XXXII.** *Conclusion de l'Oeuvre.* 639

Fin de la Table des Chapitres.

1

ELOGE

ELOGE DE PIERRE DE QUIQUERAN.

Entre les hommes illustres, que le siècle dernier a fait monter sur le theatre de nôtre France, Pierre de Quiqueran issu de l'ancienne famille des Quiquerans habituee en la ville d'Arles depuis quatre cës ans, & de lors étadiuë en plusieurs rameaux en Provençe, a tenu autant de rang d'honneur, que les rares qualitez, dont il fut orné, se trouvent l'avoir releuë par dessus le commun de sa nation. Son origine, son savoir, sa condition, & ses vertus furent les naïves couleurs, desquelles les Graces r'alliées se servirent, pour rehausser les traits de sa gloire. Il eut pour ses Maieurs Rostain, Dragonet, Bertrand-Iean, & Robert Quiquerans, personnes fort qualifiées; possédans à tour de role les plus belles, & importantes charges, que les loix municipales de cett' ancienne, & puissante ville ait acoûtumé de comettre aux plus illustres de ses citoyens. Son Bis-ayeul fut Iean de Quiqueran, Baron de Beau-ieu, qui deceda l'année mil quatre cës soixante six. Sa sepulture tres-magnifique est en la Chapelle de ses Ancêtres dans l'Eglise

l'Eglise des Freres Prêcheurs d'Arles, iouissans de
bons & amples reuenus au moyen des bien-faits de
cette maison. Gassinette d'Eyguieres sa femme,
Damoiselle tres-noble de sang & de vertus, ne lui
ayant laissé aucune succession, il épousa Mytilene de
Faret, dont il eut vn seul fils heritier vniuersel de
ses biens, nommé Gauchier, Baron de Beau-ieu,
sieur de Vaquieres, & de Mont-roux. Gauchier,
eut pour femme Marguerite de Castellane, de la-
quelle il eut trois fils, & quatre filles. Les fils furent
Antoine, Aymar, & Jean. Antoine, Maître d'hôtel
chez le Roy François premier marié avec Anne de
Souliers, fille à Palamedes de Forbin, Seigneur du-
dit lieu, Lieutenant pour le Roy en Prouence, fit
la branche des Barons de Beau-ieu: Aymar celle des
Quiquerans de Beau-ieu, viuans aujourdhuy à
Arles: Jean celle des Quiquerans, de Ventabren.
Les enfans d'Antoine furent Gauchier, & Pier-
re. Ses filles Marguerite, & leane. Celle cy fut
mariez avec Honoré de Martius de Puy loubier,
Baron des Baux, Senechal de Beaucaire & Ni-
mes: pour sa vaillance, & generosité coneu en l'hi-
stoire de nôtre tems sous le nom du Capitaine Gril-
le. Marguerite eut pour mary Ioseph de Boche,
sieur de Vers, & de Céderon. Gauchier Baron
de Beau-ieu, vrayement doué des plus belles parties
qui peuvent rendre vn Cavalier digne d'une immor-
telle

telle

telle memoire, & toutes si parfaites, & si sublimes,
 qu'elles lui seruent encores de statues, & de Trophees
 d'une gloire incomparable, courrant la poste pour le
 service du Roy Henry II. étant pour lors en son armée
 de Picardie, fut tué entre Perone, & Abbe-ville.
 Sa femme étoit Catherine d'Oraison, de laquelle
 il eut un seul fils nommé Antoine, que Dieu ap-
 pela en bas âge à une vie plus heureuse. Ainsi la
 meilleure, & la plus grande partie de ce grand hé-
 ritage entra en la maison de Breslieux, où elle con-
 volant à des secondes noces fut logée. Pierre de
 Quinquaran auteur de ce livre, après le décès
 d'Antoine son Pere fut envoyé à Paris, pour y ac-
 quérir l'ornement des sciences. Ce qu'il fit avec
 tant de lustre, que Turnebe, Lambin, Morel, Bayf,
 Strabee, & tous ces Coryphées des lettres Greques, &
 Latines, sous lesquels il en fusa le premier lait, lui
 baillerent toujours les premiers rangs en leurs Ly-
 cees. A mesure que le desir de voir le monde commen-
 ça à le seurer de telles douceurs, il s'en retourna à
 Arles: & de là ayant prins sa route en Italie, il eut
 moyen de hanter les meilleures Academies, & y
 connoître les plus grans hommes de ce tems là. Le
 Roy memoratif des services, que le Baron de Beau-
 lieu lui avoit rendus, & reconnoissant les merites de
 ce gentilhomme, le nomma à l'Eueché de Senés en
 Provence, dont il demeura Eleu insques à la fin
 de

de ses iours. Mais comme le flot de l'instance bat, & sappe par pied l'edifice de ce grand uniuers; où tout étant agité d'un branle continuel & inegal, les plus fermes propos, & les meilleurs desseins ne sont, que le iouët de l'instabilité du monde: la perte de son Frere le debauché de sa vie plus tranquille; & du calme, que son humeur, ses vertus, & sa profession lui denoient faire esperer, le iette en vne mer orageuse d'affaires, dont il fut contraint de se charger pour le soutien de sa maison. Les Muses pourtant, & les lettres ne laisserent pas d'auoir toujours la meilleure part en ses plus grandes occupations. Comme il n'est sorte d'exercice decent à un homme d'honneur, auquel il n'ait excellé: aussi les Mathematiques, l'histoire, l'Art de bien dire, les secrets de la Nature, la Medecine, la Iurispudance, la Theologie l'auoient tellement décoré, que si les auares destinees n'eussent enuié avec sa vie l'honneur de nôtre Prouince, l'on auroit veu au iour d'autres fruits, & d'autres œures, que celles cy de la Prouence, qu'il composa étant à Paris: & n'en sceut voir, sinon le premier liure hors de la presse. A peine auoit il atteint la vint-quatrième année de son âge, que la mort l'enleua, comme vn fruit primerain, qu'une broüce, où la morsure de l'hyner va brûlant à vn momant. Vne Apoplexie, qui le saisit le dix-septième iour d'Aoust, l'année mil cinq cens cinquante, le prina de la lumiere du monde. Son

corps

*corps fut inhumé en l'Eglise des Augustins de Paris:
 & son Tombeau enrichy de plusieurs Epitaphes
 Grecs, Latins, & François : faisans voir à la poste-
 rité en quelle estime ce gentil-homme auoit vécu
 parmy les sectateurs de la vertu ; Aux Manes du-
 quel la Prouence doit souhaitter tout Bon-heur.*

F. NYNY DE CLARET.



LA PROUVENCE DE
PIERRE DE QUIQUERAN
DE BEAUVIEV EVE'QUE
de Senés.

LIVRE PREMIER.

Auant-propos.



YANT fait dessein
d'écrire des Loüan-
ges, & belles proprie-
tez de la Prouence:
deux points tout à
l'entree de ce liure
me semblent pouuoir seruir d'un A-
uant-propos. L'un est, que j'ay estimé
de deuoir celabeur à ma chere Patrie.
non seulement pour les grandes obli-
gations, dont elle m'a preuenu, mais
a aussi,

aussi, quand elle m'auroit esté la plus ingrate du monde. L'autre, que j'ay affermy ma volonté en cette resolution, de ne me deuoyer en rien des sentiers de la verité, pour broffer à l'a- uature, & suiure vn desir aueuglé, que ie pourrois auoir d'éleuer mon Pays. Je ne veux autre garant de ma constâ- ce, que la candeur, & la franchise de mon courage entier, & inuiolable, n'ayant encores ployé sous le ioug d'aucun: ne possédant, & dedaignant d'une mesure egale la faueur des grans: qui n'a pour son iuste prix, que la seruitude. Ioint à ce mon humeur bandee de longue main à n'entrer ia- mais en commerce avec le mésonge, pour apparant, ou auantageux qu'il puisse être, afin de n'acquérir vne bien-vueillance. Au défaut de ces deux, le sujet parlera de luy-mesme. Or comme ma conscience me fait espe-

eſperer , & promettre de me deuëmēt
 acquitter de ce dernier point: ainſi au
 premier, le deuoir me ſemond, & m'o-
 blige (ma chere patrie) aduoïer inge-
 nûment la dette de cet ouurage. Mais
 quoy? ſi Virgile, & Pline, perſonages
 tref graues, ont eu tant de loifir de re-
 ſte, ſi parmy leurs plus ſerieuſes occu-
 pations, ils ont pris le tems , & l'occa-
 ſion de témoigner à la poſterité leur
 reconoiſſance enuers leur ſol natal,
 en loüant l'Italie , non ia aſſez louïee
 par les cayers des Anciens, mais quaſi
 (pour ne conter en détail les nations,
 qui luy ont été ſuiettes) par le con-
 cours , l'adueu , & les écrits de tout le
 monde enſemble : & ne ſe ſont con-
 tantez d'outrepaffer les bornes de la
 moderation: ains en tant , qu'ils ont
 peu, l'ont vouluë enrichir, illuſtrer, &
 éleuer iuſques au Ciel au moyen de
 leurs plumes. Comman permettray-

a z ic,

ie, que l'honneur de la Prouence, ne cedant en rien à l'Italie, pour les biens, que la Nature lui à prodiguez: tref-riche d'hommes, de grains, & de bétail: peuplee de toutes races d'oyseaux, & de poissons, plantureuse en vins, & huiles tref-excellans, parfume de rât de simples, & herbes odorantes, seruans à la Medecine: fertile en fruitz parfaitemant bons & delicarz: iamais affreuse pour les grandes gelees, ni brulee du hâle, & chaleurs excessiues: mais site en vn climat si temperé, sous vn ciel si doux & amiable, qu'autre contree, qui soit au monde: comment souffriray-ie, que la gloire, & le nom de celle, qui m'a engendré, nourri, & élevé soit la proye du tems, & de l'oubly? Pour ne la loüer selõ ses merites, le filance pourra-il raualer sa grandeur? ne la tireray-ie pas de tout mon pouuoir de la pouffiere, & de l'obscurité?

rité? ne l'affrâchiray-ie au moins d'une honteuse, & sale ignorance? Je fais bien, que les Romains imposans les noms aux Prouinces de leurs conquêtes, les ont toutes appellees étrangères: mais ils ont honoré celle-cy du nom absolu de Prouince, voire par excellance, ils la souloient nommer leur Prouince. A raison de quoi plusieurs l'ont estimée vne partie de l'Italie. D'où l'on peut inferer, combien de gloire elle auoit ia acquis, puis, qu'elle entroit en partage des honneurs, & prerogatiues de l'Italie avec le reste, & le commun d'icelle: Mais à ce que l'éclat d'une trop grande, ou trop voisine lumière ne vienne à eclypser, ou diminuer la lueur de la nôtre, au lieu de la rehausser: nous ferons mieux de contempler séparément, & à part nôtre Prouence comblee, comme elle est, de tous biens: quoi qu'à

a 3 pro-

proportion de l'Italie, elle soit de tres-petite étendue: veu d'ailleurs, que ie n'oserois trop assurer, si à bon droit nous lui deuons enuier autre, que ses enseignes victorieuses, & ses Aigles domteresses de l'vniuers. Que sera-ce, si nous nous vantons hardiment, de deuoir participer à ses riches triomphes, où l'on voyoit mener captifs les plus puissans Rois du monde, pour seruir d'obiet à la commiseration, & aux larmes des peuples. Il est tres-veritable, que les armes des Romains n'ont iadis subiugué, sinon la moindre parcelle de nôtre Prouince. C'a été de gré à gré, & sans contrainte, que nous auons contracté amitié avec eux; & sous des conditions égales, & reciproques auôs esté leurs Confederez. Cette nation estimant.ia de tenir sous ses loix la Mer, & la Terre, n'a onc traité avec nous d'aucun droit de tribut,
ni de

ni de gabelles. Dés, qu'ils nous ont vne fois admis en leur Milice, ils se sont contantez, que nous ayons partagé avec eux l'honneur de leurs victoires. Quelles troupes auxiliaires nous ont-ils iamais fait leuer pour leur seruice? où est l'élite des soldats par eux faite en noz bandes, sans nôtre adueu? francs, & libres nous auons fait la guerre sous eux, & pour eux, avec autant de fidelité, que de vaillance. Lors que leurs armées ont esté mises à vauderoute par les aquets, ou surprises des ennemis, nous auôs eu tel ressentiment de leur perte commune, qu'en ayant enuoyé les tristes nouuelles à Rome, nous leur auons fait offre de nôtre secours, par eux neant-moins refusé, non pour autre sujet, sinon pour nous rendre des épreuues asseurees de leur Alliance, bonté, & bienvueillance, en conseruant riére eux la

a 4 gran-

grandeur, & dignité de cette Maïesté Romaine. Et au bout, si étans bien vnis par ce sacré nom de Confederez, & liez d'une étroite amitié, nous auons pour nôtre regard égalemant porté avec eux les trauaux, & les fortunes de la guerre. S'il n'a point tenu à nous, que les pertes arriuees aux Romains, par l'imprudâce de leurs chefs, n'ayēt été reparees; qu'on iuge maintenant, si ce n'est decent, & tres-iuste, que nous participions à la grandeur de leurs triumphes? Je ne veux autre témoignage, sinon de Rome mêmes, laquelle par plusieurs ambassades tres-honorables nous à fait voir, en quelle estime elle auoit noz offres, pour s'en preualoir au besoin, & nous les reconnoistre en toutes occurrances. A tant, si l'Italie nous communique tels honneurs: comme à la verité elle ne peut fere de moins, remettons lui franchement

mant l'avantage des autres, qu'il faudroit par necessité, qu'elle nous departit:étans tres asseurez, que la Provence ne doit ceder à l'italie, ni à autre Prouince du monde, pour celebre qu'elle soit en l'histoire; en matiere d'auoir à regorger de tout ce qui est requis, ou necessaire à la nourriture, & honête recreation des hommes. Apres auoir laissé long tems rouler en ma pensee toutes ces choses, l'amour de ma Patrie m'a en fin porté à me fere accuser mon silence de trop d'ingratitude, & d'impieté: Outre ce, le regret d'auoir plutôt consumé tout mon bas âge à la chasse, aux ébats, & menus plaisirs des ieunes gens, qu'aux bones lettres, & à l'étude: ce regret dis-ie m'a tellement excité, releué, & poussé le courage encores chancelât, que j'ay iugé de me deuoir taire toute ma vie, ou m'attacher au dessein

a 5 d'écrire

d'écrire amplemant sur ce sujet. Et n'estime point, que le dire de quelques Philosophes, dont le mépris me fait oublier le nom, me doive détourner de cette entreprise. Ce n'est rien, disent-ils, que la Patrie, où que tu sois en la Terre, elle est tousiours Terre, & la Mer est tousiours Mer. Le pourpris de ce monde en general est le pays naturel d'un chacun. Que diray-je d'un Anaxagoras reputant l'univers trop petit pour son faste, & sa vanité, comme en effet l'a il esté; puis qu'il l'a laissé perir de male faim, agraué de vieillesse, & d'une extreme indigence. Quoy? disoit-il, le Ciel n'est-il pas nôtre patrie? C'est mō Philosophes, il l'est voyremant si bien, que tu ne la verras iamais. Je rougis de vray en me seruât pour un allegué, de la memoire de telles gens, veu que parmy leurs concitoyens, parans & alliez on n'a iamais fait

fait aucun , ou fort peu d'état de leur humeur. Que si l'ambition d'etre réputé sauant , ou la sympathie des mœurs avec ces Philosophes peuuent induire quelqu'un à s'obstiner de soutenir, où de defendre vnetelle impiété, non vne opinion: à ce que nous leur répondions par l'histoire mêmes (bien qu'ils ne meritent point tant, que cela,) opposons leur tels personages, qui puissent par les feuz, & les pointes de leur ancienne gloire siller les yeux à ces hiboux, cigales nuisieres, ennemies du iour, gens attaintz de la chassie, & aueuglez d'entendement. Ce sera pourtant avec le respect, & permission des grans, lesquels se voyans icy mis en ieu, pourroient prédre mes discours au point de l'honneur. Sus doncques braue, & sage Lycurgue Roy de Sparte, estimes tu d'auoir bien fait de priuer tes Lacedemoniens

moniens de l'abord, & commerce des autres nations ? Pourquoy avec tant de suëurs, au hazard de ta vie, as tu decerné des loix à tes citoiens, leur interdisant nō seulement de porter des commoditez aux prouinces étrangères, & éloignées : ains de ne traffiquer aucunement avec leurs voisins, ni moins de vendre, ou engager leur liberté ? Ayant la reputation d'aymer passionément la Iustice, qu'est-ce qui peut auoir porté ton ame à proieter vne grandeur de ville si démesurée, qu'elle n'y eut sceu attaindre, sans demolir la fortune de tes plus proches confederez ? Icy ma memoire fait maintefois reflexion sur le mot d'Euripide, d'autant plus licentieusement pratiqué par Iules Cesar, qu'il lui étoit familier en la bouche, & pourroit être bien approprié à ce sujet : S'il faut violer le droit, c'est pour la Patrie, qu'il

qu'il le faut violer. Ce seroient à la verité des beaux exemples d'amour envers les siens, s'il étoit permis à quelqu'un d'imiter Lycurgue en toutes les actions de sa vie. Celle, que ie vay raconter, surpasse l'opinion du pouuoir, que cette passion a sur nous. Comme il eut fait émologuer, & recevoir ses loix, reconnoissant, que plusieurs de ses citoiens auoient ja l'ame vlceree, cōme par la nouuelleté des remedes, lesquels soit, qu'ils ayent profité à la santé, ou que par leur long vsage, ils se soient changez en naturel, pas moins se rendent-ils en fin tres agreables, & familiers: il entreprit vn long voiage, & auant son départ les fit tous obliger par sermant solennel de n'alterer, ni bercher en rien ses edits, iusques à son retour. Cette resolution fut prise, & suiuite du consentement de tous sous la creance, qu'ils auoient de remuër
bien

bien tost cette police , au moyen des affaires, qu'ils feroient naître. Au lieu de rebrosser chemin vers Lacedemone, il s'en absenta par vn exil volontaire, & perpetuel, craignant, qu'à son retour ils voulussent être absous de leur sermant, & de ses loix si importantes à son état. Voyez donc commandant le nom, & la memoire de ce rare Prince ont été recognus à la posterité. Car si les Lacedemoniens s'emparerent du Peloponese, s'ils mirent sous le ioug la ville d'Athenes, s'ils rompirent maintefois le camp des Perses, s'ils étandirent leur Empire par mer & par terre; bref s'ils eterniserent leurs gestes heroïques, & belliqueux, ils en ont deu tout l'honneur, & le bien à la police de Lycurgue. Et si le pretexte de la moderer, ou adoucir en quelques chefs trop austeres à leur gré, ne les eut corrompuz, si leur religion

gion à les obseruer eut reciproque la pieté, qui les leur fit decerner, ils n'eussent onc senty la cruauté d'un Antipater, la domination de Philopæmè, ni la tyrannie de Machanidas, & de Nabis: ils se fussent mocquez de l'Empire Romain: au moins l'eussent-ils mis sur les dens, & n'eut eu si bon marché de leurs vies. Le Turc mêmes, qu'il seruent aujourd'huy miserablemant, eut été le ioüet de leurs armes, avec autant de risée & d'affront, qu'ils en firent receuoir à Xerces, lors que de glorieux, & triomphant, qu'il étoit à tout sa puissante armée de Perses, il fut mis à vau-deroute, & ses escadrons taillez en pieces. Et toy genereux Thrasybule l'arc-boutant de la liberté d'Athenes, qui pour ta patrie t'es trouué en telle detresse, qu'il falloit, qu'en derniere ressource tu donasses la vie à tes citoiens, pour lesquels tu auois

auois l'épee à la main, ou bien, que tu la tinfes d'eux. Quel autre feu peut auoir échauffé ton courage, que ce grand amour? De qui as-tu peu colliger, & reprendre tes forces? Qui en tel cas inespéré a été capable de te suggerer vn bon conseil? Chose d'autant plus rare, qu'elle est difficile en telles rencontres. l'aurois regret de t'oublier grand Pelopidas, renommé pour tes braues, & genereux conseils, mais plus illustre par ta constance en la deliurance de Thebes. S'il estoit questiō de l'allier avec ceux, qui ont couru avec lui la même fortune, ie mettrois volōtiers au premier rang d'honneur ce sage Charon, ce vieillard toujours vert, & magnanime. Je ne prise pas moins le merite, bien qu'infortuné à tous deux d'Epaminondas Thebain, & de Brasidas Lacedemonien: ayant celui là libremant prodigué sa
vie

vie toute chargée de bleffures, pour
 la victoire des fiens; & toy ô Brasidas
 temoigné par ta valeur, combien tu
 as imité, voire excellé la vertu d'Epa-
 minondas, & son zele, immodéré en-
 uers sa patrie: Ce qui te fit euader
 (vainqueur toutefois) vne ruïne pa-
 reille à la siene. Je passe sous silence vn
 Codrus, vn Alcibiades, vn Leosthe-
 nes Atheniens, viuans sous diuers sie-
 cles, & morz sous même amour, re-
 commâdez à l'éternité pour la même
 gloire. Quoi qu'il semble, que Codrus
 la doie emporter, s'étant de son pur
 motif exposé à vne mort inéuitable,
 pour le salut des fiens. Action de vray
 des plus illustres en ce Prince, trouuât
 sa fin par les mêmes ruses, que les plus
 lâches recherchent la vie. Laissons à
 part Leonidas, & Agis de Sparte, &
 Dion de Siracuse préférant le bien de
 sa patrie à tout droit d'alliance, & de
 b paran-

parantage. Si ie voulois mettre ici par comte tous ces braues Romains, les Horaces, les Deces, les Curces, qui de leur sang ont seellé cet Amour, ie serois superflu, non que prolix. Les histoires les ont si souuant, & si importunément chantez, que c'est chose trop vulgaire d'en parler. La breueté, que ie me suis proposé, m'en fait abstenir, pour reprendre le fil de mon discours. Mais voyez les effertz admirables de la vertu: Ie me hâte, ie cours, ie fuïs, pour fuir la rencontre de tous ces grans hommes, & tu m'arretes Alexandre; Ie ne fais comment ton genie me force à te suiure Alexandre, l'honneur des Roys. C'est vn crime inexpiable de te laisser en arriere. Ie proteste derechef de ne vouloir alleguer ta magesté, pour rembarrer & cōfondre ces niaiz. Qu'est-ce que tu ferois auoir de commun, grand Roy, avec ces

ces Pigmees, & Marmozez la gloire
 de tes vertus, & de tes gestes t'a si hau-
 temant élevé, que les plus beaux ef-
 prits de la posterité, apres auoir exer-
 cé, & employé tout leur bien-dire
 pour immortaliser ton nom, ont été
 contrainz de s'aduoir vaincus par la
 grandeur de tes merites. C'est cette
 glace, qui me fait voir ainsi ta belle
 image, c'est au trauers de leurs écritz,
 que ton Idee se represante à moy, &
 ta memoire se renouelle de iour à iour
 en mes sens. Les Princes apres toy ne
 t'ont peu suiure, que debien loin, ta
 prudance les a deuancez, ton sauoir
 les a moulez, & pétris, ta vaillance les
 a animez, ta vertu a triomphé de l'en-
 uie. Quel incentif ont eu tant d'ex-
 ploitz, de fatigues, & de sueurs, sinon
 ta passion démesuree de porter mé-
 mes dedans le Ciel la gloire des Ma-
 cedoniens. Le déplaisir, que tu môn-
 b a tras

tras d'auoir de la victoire rapportee à
l'aveuë des Perles par Dexippus Athe-
nien sur Oroetes de Macedoine, t'a
acquis en partie cette belle reputatiō.
Tō retour du voyage des Indes t'a en-
cores serui de iuste titre, où pour eter-
niser ton nom, tu fis à dessein laisser
les litz d'une grandeur si excessiue, eu
egard à la proportion des corps; les
selles, les brides, & le harnois faitz par
ton commandement, si auantageux,
qu'ils n'eussent peu seruir à des grans
Elephans, non à des cheuaux, y furēt
abandoné, pour gages de ta memoire.
En fin de tant d'encombres, de
blessures, & de couruees, autre chose
ne reste au iugement des hommes, si-
non d'auoir chacun voulu illustrer sa
Prouince. Tu as fait voir au monde,
combien l'honneur, le desir, & l'execu-
tion de tes desseins étoient en ton
pouuoir, avec plus de grandeur, & de
magni-

magnificence, que le reste des mortels, n'a oncques sçeu attaindre. L'enceinte, & le pourpris d'un tres-puissât, & opulant Royaume n'ont peu borner ton ambition. L'oisiueté, le luxe, les sales amours des femmes n'ont sçeu enforceller ta belle ame: le long étude, le soin, les veilles, t'ont rendu le vray, & l'unique fleau de l'ignorance: tache autant indigne des Roys, qu'elle leur est propre, & particuliere. Les passions d'autrui ne t'ont jamais transporté à la façon des ieunes gens: la force, le courage, le conseil ne t'ont point failly au besoin. Quant à la iustice, tu l'as si cherement obseruee, qu'au lieu de prêter l'oreille, ou consentir à des lâches flateurs, ou à des femmes perdues, tu ne fis point de ceremonie d'éconduire ta propre mere Olympias à mesure, que trop passionnément elle te pressoit de commettre

b 3 vne

vne iniustice. Le tems me fera plus court, que la matiere, si i'entreprans de tirer en ce tableau le premier crayõ des actiõs genereuses, qui t'ont exanté de trouuer ton pareil parmy les homes. Car on ne peut dire, s'ils se font plutôt lassiez de te louer, que toy de bien faire. Deuot en tout, & par tout à ta memoire i'appans comme au-dessus de tes autelz, & à la clef de tes plus hautes voutes (excuse ma simple rusticité) ces vers du Poète

*Tandus que le sanglier ez sommetz des
montaignes,
Tãdis, que le poisson ez fleues se plaira,
Que du chim à mager l'abeille cherchera,
Et la cigale ez prez de la rosee à boyre:
Ta loüange viura, ton beau nom, & ta
gloire.*

Je proteste quant à moy, que si ie ne manquois non plus de pouuoir, que ie ne manque de courage, ie n'aurois
pas

pas moins d'ambition d'illustrer ma patrie par les mêmes voies, qu'Alexandre fit la siene. Or puis que nous n'auons en ce siecle l'occasion, ni le sujet de rechercher la mort pour la liberté, viuans sous vne dominatiō tres-douce, & tres-heureuse; par ainsi ne pouuans nous signaler par quelque haut fait d'armes, ou autre action genereuse: au moins nous conuient-il seruir à sa memoire, par le moien de noz écritz:

*Car petite n'en est la gloire, ni l'honneur,
Si les sinistres Dieux permettent au sonneur*

*Tant d'heur: & Apollon requis mes
vœux écoute.*

Je ne pretans de les enfler des inuentions, & vanitez des Rhetoriciens, en y faisant à leur guise d'une mouche vn elephant. Mon dessein en ce liure est, de coter par chapitres nüemant,

b 4

& au

& au vray les choses, esquelles nous pouuons nous vanter d'exceller, aller du pair, ou ceder aux autres : en quoi ie ne veux me mōtrer partial. Que si la portee de mon intelligence ne répond assez dignement à exprimer les belles proprieté qui sont en toy, ma chere Prouence, pas moins m'asseure ie qu'en agreant l'essay de ma bone volonté, tu me fourniras à l'auenir de surcroît, d'aide, ou au pis aller, d'excuse en mon entreprise.

CHAPITRE I.

Des matieres traittes en cet' œuvre.

ORes pour commencer, ayant à discourir des Raretez, & Excellances de nôtre Prouence. l'estime, qu'il sera fort à propos d'entrer par celles que nous estimons necessaires.

L'in-

L'insolance, & le luxe des hommes met en ce predicamant celles-là mêmes, qui ne seruoient ancienement (comme elles ne font encores,) que d'incentif, & d'eguiilon à la luxure. Tellement, qu'elles sont si bien prin-
ses, qu'on assure nôtre vie ne se pou-
voir conseruer, ni subsister sans telles
inuantions, rendans en peu d'heure
les hommes faineans, ou voluptueux
à outrance. Et neantmoins, nous con-
tons avec admiration les annes des
anciens, nous discouons avec enuie
de leur santé, & de sa longue duree,
nous faisons de regrez, & des souhaitz
importuns sur leur felicité. Si l'excez
ne nous peut assouir, tirez de là vne
consequance necessaire, que cet âge
là n'a point, ou fort peu conu noz su-
perfluitez. Quoy que s'en soit, puis
que c'est hors de propos de mouuoir
cette camarine, en iugeant de la dif-

b s fe-

ferance du tems de noz peres à celui du iourd'huy, nous suiurons pour ce coup (aussi importe il peu) le train du commun, en traittant premierement des fruitz, du gros, & du menu bétail. Ces trois pour l'ordinaire seruent à nous nourrir, porter, & vestir. Nous discourrons apres du reuenue des poissons, que les loix de l'Eglise ont quasi mis au rang des necessaires; où anciennement ils n'estoient que pour satisfaire à l'auidité des plus friands, & dissolus. Mais ie m'étonne pourquoy les grans de ce siecle, faisans gloire d'imiter à l'equipollant de leurs moyens, la dissolution des Romains, semblent fere si peu d'état du poisson: attendant mêmeant, que selon les reigles de la Medecine, le poisson augmantant la pituite, fomante, & excite la luxure. Car il est certain, que les Romains desireux de viure beaucoup (comme
pour

pour l'ordinaire les plus aisez, & opulans font de cet humeur) ne faisoient jamais vn festin somptueux, ou mediocre, solemnel, ou ordinaire, qu'il n'y eut tout vn seruice de poisson. Ioint que les anciens Medecins permettoient, & ordonoient à leurs malades d'en manger, & notammant de ceux, qu'ils estimoient les moins aqueux: si cette viande leur proffitoit, ou non, ie n'en dis mot. Bien que l'histoire nous le face voir, ie n'asseureray pas moins, qu'es tables de ces grás-là, les noms de l'Acipenser, de l'Escare, del'Elops, de la Murene, ou Láproye de mer étoient plus nobles, & plus prizez, que ceux de Phœnicopteres, Francolins, Faisans, coqs d'Inde. Le vulgaire a tenu, que Sergius Orata, & Licinius Murena, hommes iadis fort releuez, ont tiré leurs nōs de ces poissons ainsi nommez. Ores que les nōs,
com-

comme cela, se rencontrent imposez à quelques vns sans en pouuoir rendre autre raison : neantmoins eux, & leurs familles les ayans portez tout vn tems, enuieillissēt apres avec tels sou- briquets. Les mœurs de ce siecle ne sont non plus deprauez, que ceux du passé. Je dis derechef, que ie m'etone dequoi les hommes de nôtre âge ne parlent plus sobrement de l'usage du poisson. L'edit, qui les oblige genera- lement de s'abstenir de manger de la chair à vn certain tems de l'annee, les deueroit au moins conuier à en dire plus de bien. La cause en pourroit é- tre de ce, que la mer de Pamphilie ne nous fournit plus des Elops, la côte d'Asie des Scares, l'Océan Athlanti- que des Zees, poissons tres exquis par- my les anciens. Ce qui étoit alors cō- mun aux Romains Seigneurs de l'v- niuers, n'est pas seulemant rare à noz
po-

poures Princes. Ainsi dit-on, que les choses inconeües, & les esperâces desesperees de les auoir, nous en font perdre le goût, & le desir. Où bié c'est, que selon le dire du Poëte, nous sommes touiours plus âpres à ce qui nous est interdit, & denié. Voila comment le menu peuple à l'exemple des grans recherche ce qu'il ne peut auoir, & l'endroit, où la peine est mieux preparee, pour la desobeissâce, là est-il touiours plus ardent de courir. Cela est donc arresté, qu'il seroit necessaire, que le commun des hommes mangeât du poisson és iours ordonez, veu qu'il n'est autremant nuisible à la santé: à ce que les animaux terrestres assurez de leurs vies peussent (côme l'on dit) dormir sur leurs deux oreilles; & qu'un mal se trouuât d'autant plus aisement guery par son contraire, que la prohibition d'une viande en éueille mieux l'ape-

l'apetit. Toutefois nous discourrons en autre lieu des poissons, qui nous sont si familiers par leur usage, qu'on nous les rend cōme necessaires. Nous traiterons aussi en son propre tems des autres choses, qui semblent n'avoir été proprement faites, que pour le plaisir. Je ne fais sinon les mōtrer au doit, pour ne confondre le lecteur tout à la fois : en lui faisant voir en gros, & à la hâte ce que tout à laise j'ay à luy produire en détail.

CHAPITRE II.

Limites de la Prouence. Du blé, du mot de Blé. De la fertilité des terres de Prouence. Comparaison des terres de Prouence avec celles d'Aphrique, & d'Egypte. Plin, Columelle, Termellius Pollio.

DEmarons donques sous les douces faueurs du Ciel, & des Zephirs.

phyr. Vn iour s'il plait à Dieu, singlans vers le port, nous pourrons à vn second abord enleuer plus commodement la robe, que la hâte des Mariniers, & leur freter trop precipité nous auroit fait oublier: ou la crainte de surcharger nôtre vaisseau nous auroit contrainct de laisser en terre sous esperance de la reprendre à la premiere occasion. Auant que d'entamer le discours des fruitz, on me permettra de dire deux motz des limites de la Prouence, à laquelle nous dédions ce labour. Le nom de Prouence pourroit abuser vn homme, qui n'auroit autrement la conoissance de l'état, ou de la vicissitude des affaires du monde: pource qu'ancienement elle s'étendoit beaucoup plus loin qu'elle ne fait aujourd'huy. Ce pourquoi il est bon de sauoir sa situation. Nôtre país, que nous apellons Prouence, est borné

né du costé du Leuant par la riuere du Var: du Midy, par la mer Mediteranee: du Couchant par le Rhône: du Nort par la cité d'Oranges. Quant au pays d'Auignon, & à la ville mêmes tresbelle, & tres-opulante, nous la reputons de Prouence: tant parce qu'elle est contigüe à nôtre terre, & n'a autres limites que les nôtres; que pour le peu de tems qu'il y a qu'elle fut demembre de nôtre pays, & acquise à l'autorité, & patrimoine des Papes. Cela donc suffira pour l'intelligence de ce sujet. Je desire de faire vne table Chorographique, & particuliere description de cette nôtre Prouince, pour l'inferer à la fin de ce liure. Et à la premiere commodité, ie me porteray sur les lieux, pour n'encourir les mêmes erreurs, que la plus-part de ceux qui s'en sont melez iusques icy se trouuēt auoir cōmis. Ores pour discourir des
Blés,

Blés, tenans le premier rāg d'honneur entre les fruitz, dont nous auons ia promis de traiter. Il est hors de propos de menuïser icy toutes ses especes. Les liures de la maison Rustique, ou les Dictionnaires les ont assez épluchees. Car si bien il nous conuient seruir par fois, comme les Latins d'un seul mot, pour exprimer beaucoup de choses differantes: neâtmoins souz ce mot de Blé, nous entendons toute sorte de grain, qui se seme, & se reserve pour le commun viure des homes és Prouinces les mieux cultiuees: non en ces pays marécageux, où le solage n'est vrayemant que bourbe au lieu de bonne terre. Car quant au pain d'aueue, avec lequel on dit les Ecoissois s'engraïsser: en nôtre pays voire en la plus grande cherté des blés, on n'en baille pas seulemant à manger aux chiens. Mais ce n'est point mon
c dessein

dessein de mettre en auant tels pays
steriles, pour seruir de parangon à nô-
tre Prouence: mais bien les plus plan-
tureux, & fertiles. Quant à la fecondi-
té des terres; vn mot de Plin me fait
d'autant plus de peine, qu'il me sem-
ble trop audacieux. Si i'ay touiours e-
stimé, que lors qu'une jâchere, ou vn
champ mené en gueret pouuoit sans
artifice, ni ayde, que de la seule, & na-
turelle force du fons, & du solage ré-
dre à son maistre l'ysure au quinsié-
me, c'éroit tres-largement: ie n'ay
point de courage le voyant soutenir
fort & ferme; qu'en la prouince de By-
zacium de Barbarie, vn muy de Blé
semé en rend cent cinquante, colli-
geant ce raport excessif par vne plâre
de Blé, en laquelle y auoit peu moins
de quatre cens tuyaux, & épiz nais
d'un seul grain, & attachez à vn mé-
me tige, enuoyé à l'Empereur Augu-
ste.

ste. Je ne voudrois qu'on me vint icy gloser, & dire, que ie ne parle que par enuie: de ce que noz guerez ne font point tels miracles de Getulie: Car on fait bien, que ces chams là, sont renommez, pour être comme les delices de l'vniuers, ausquels la Nature a prodigué autant de grace à multiplier le grain, comme elle a donné de rareté aux Indes, à produire des Dragons de soixante coudees de long. Qu'on appelle donc comme l'on voudra ces chams de Getulie les delices du monde; ie ne croiray pourtant qu'elles deuançent si demesurément la fertilité des nôtres. Et ne puis tolerer vne hyperbole si grossiere, tenant plus du fabuleux, que du veritable: ioint qu'en beaucoup d'endroitz nôtre terre est tres-grasse, & ne sommes en deffaut de limon tres-fertile, ni de sources de bones eaux. Nôtre ciel est si temperé,

c 2 si

si serain, & épuré, que nous voyons ce beau Soleil, ce Roy visible du Ciel, & de la terre verser sur nous ses douces influences, ames muettes des creatures. C'est la verité, qu'ils nous surpassent de bien loin en nombre de grans coleuures, ie ne fais si telle fecondité de grain leur aduient de ce rapport. Ils ont voiremant beaucoup plus que nous du hâle, & d'ardeur de la canicule : ils ont plus de sablon infructueux, tout cela fais- ie bien. Mais quand i'y pense de plus prés, ie n'ay autre raison à dire, sinon que selon l'ancien proverbe, l'Aphrique apporte touiours quelque chose de nouveau. Qui pourroit avec patience ouïr dire, qu'en ce pays là és chams de Tacapé l'oliuier croit souz la palme, le figuier souz l'oliuier, le grenadier souz le figuier, la vigne souz le grenadier : souz laquelle en vne même année on seme
le

le fromât, puis les legumes, & au bout
des herbes potageres: i'attédois qu'on
me dit, que les champignons s'éle-
uoient souz ces herbes-là, & les truf-
fes souz les champignons. On eut li-
bremant enflé le comte de ces deux
dernieres, si la diuersité du tems, au-
quel ils poussent, n'eut tant à décou-
uert argué la trop legere creance hu-
maine. Au reste c'est chose bien aue-
rec, que plusieurs personnes faillans du
port de Marseille, pour fere voile en
ce pays-là, après y auoir vëu fort par-
ticulieremant la contree, consideré le
climat, & balacé la portee des chams,
ne nous ont rien de mieux asseuré, si-
non que ce grand Plin a voulu fere
voir, combien il se laissoit aller à ses a-
mis, cuidans l'obliger beaucoup en
lui contant telles nouuelletez. Je ne
fais de vray, si c'est l'opinion de quel-
ques autres; estimans que par l'imper-

an

c 3

cep-

ceptible cours des anneés, la terre ne nous baille plus tant de preuues de sa bonté, ains qu'en aprochant de sa vieillesse, elle se reserre, & laisse tousiours moins d'esperance à la posterité de louer ses merueilleux efferz. Si ainsi va, il faut qu'ils auoient l'elemât de l'eau être pour le iourd'huy moins humide, qu'il estoit au passé, & qu'il est à craindre, qu'en bref il vienc à changer son humide qualité en siccité: bien qu'il n'humecte rien tant, que la terre maigre, & infertile. Il n'est ia besoin de grans argumans, pour rembarer cet eneur trop lourd, & manifeste, tres-exactement confuté par Iunius Columelle. Autrement, il faudroit dire, qu'auât que cette incroyable fecondité auint à la terre, il n'y auoit au monde que du murmure cōtre le Ciel: comme si en fin hors de l'auarice, tout n'y étoit point satiable.

Cn.

Cn. Tremellius Pollio ancien auteur, & au dire de Varro tresbien versé en fait d'Agriculture, a autrefois ourdy cette toile, pour quereler le Ciel, & a toujours persisté en cette même erreur, que plusieurs notables Romains ont deslors fait semblant de vouloir ensuiure. Pleut à Dieu que ses œuvres ne fussent point peries. Le grád fruit que nous retirerions de son rare sa- uoir effaceroit bié en lui cette tache. J'ay tellemant quellemant deduit ces choses, à ce que la trop facile creance des hommes ne viene à deroger à mes discours, que i'ay protesté de vouloir coucher avec toute la candeur, & naï- ueté du monde: non pour fere acroi- re que ie vueille diminüer l'autorité de Pline, auquel il faut que ie defere la palme, & que le reste des auteurs Latins, excepté Virgile seul (& n'en déplaise à aucun) lui rendent cet ho-

neur, pour les qualitez d'un esprit sublime, aigü, & net, qu'on void reluire en ses écrits curieusement elabourez: supérieur à toute envie, pour la magesté de son eloquence admirable. Je ne pense point, qu'un si grand personnage ait si fort abusé de son autorité; en presumant que son témoignage appuyé sur un simple ouï-dire, peut onc prevaloir contre la relation de tant de juges oculaires, qui le devoient suivre. Car dès que la verité ne souscrit à tels jugemens, la vanité des auteurs est le jouet, & la huée du monde. Quoi que s'en soit, fuyons ces monstres, & ces pays affreux: approchons nous de ceux, esquels la fécondité de la terre est sans contredit louée d'un chacun.

CHAPITRE III.

De l'Egypte, & des Indes. De la Riviere du Nil. Quadrature du cercle. Am-

mian

*mian Marcellin. Témoignage de Sene-
que sur la source du Nil. Plin parlant
du Nil, & de sa source. David Prince
de Goïama, d'où sourd le Nil. Pierre
Martyr Milanois.*

PAssons sous silence les comtes à
perte de veüe, qui se font des In-
des. C'est assez, qu'ils ayent tellemant
exercé le cacquet des Grecs, que dés-
lors cette nation ne recerche pas
moins le rameau enchanté du Cro-
codil, que le Democrite de Plin. Si
nous voulons doner creance au bruit
commun, & aux histoires, nous trou-
uerons de vray, que l'Egypte deuan-
ce de si loin les autres Prouinces du
monde, que pour ce seul regard, elle
a esté appelée le grenier de l'vniuers.
Il ne faut point dérober aux Indes
leur propre gloire: elles sont merueil-
leusement riches en pierreries, dro-
gues,

c s

gues,

gues, plantes, & animaux de toute es-
pece. Mais quant à ce, il n'y a rien, qui
approche la truye de Parmenion. La
fertilité d'Egypte n'a qu'une seule
cause, neantmoins admirable, à sa-
voir la riuere du Nil, la plus celebre
d'entre celles, qui se degorgent de-
dans noz Mers. Ammian Marcellin
nous atteste, que les anciens, & les
modernes ont ignoré, & ignorent en-
cores sa source. Mais c'est auoir trop
mauvaise opinion de la posterité, &
ne puis me retenir, que ie ne m'offan-
ce d'un iugement si odieux. Qui n'a-
uouera avec moy contre cette race
superstitieuse de Midas, que le Nil ne
reiaillisse naturellement de la terre
mêmes. Puis qu'on peut aller par tout
le monde, aussi bien par terre, que par
eau: il n'est pas impossible (bien qu'il
soit tres difficile) que tout ce qui est
en la surface de la terre demeu-

re

re caché : car on la void enfanter à chaque iour, & nous produire ce qu'elle tenoit iadis enfermé dedás son sein. Autrement, ce nous seroit vn labeur inutile, de mettre ici par comte les raretez, que la genereuse curiosité des Modernes à fureté avec tant de fruit, & d'auantage, que les anciens ne les ont seulement conceües en songeant. Aristote (pour exemple) ce grand philosophe n'a pas nié, que la posterité peut auoir l'intelligence de la Quadrature du cercle. C'est chose neantmoins si obscure, que si auourd'huy quelque Mathematicien hors du commun se mettoit en ieu, pour en fere l'épreuue, on diroit, que celuy seroit beaucoup plus de temerité, de tenir le parti de son impossibilité, qu'à vn autre sa difficulté. Quand tout est dit, ie ne fais si Marcellin à bien leu en son tems tous les liures de Senèque

que. En son sixième des Questions naturelles, chapitre huitième, il parle ainsi: l'ay veu deux Centeniers, que Cæsar Neron, Prince grand amateur de la verité, comme de toute autre vertu, auoit enuoyé pour rechercher la tête du Nil, ie leur ay ouy raconter d'auoir fait des lōgs, & facheux chemins, & souz la faueur, & l'ayde du Roy d'Ethiopie, suiui de sa recommandation aux Rois ses voisins, être passez plus auant. Nous vîmes, disoient-ils, des grandes marez, dont les habitans ne pouuoient sauoir l'issüe: l'herbe y étoit tellement pelée-mêlée avec l'eau, qu'un homme à pied, ou monté sur un esquif, pour petit qu'il fut, ne s'en pouuoit débourber: les marez n'estas capables de porter plus grosse charge que d'un homme à la fois. Là nous rencontrâmes deux grandes pierres, desquelles sourdoit vne merueilleuse a-

bon-

bondance d'eau , faisant comme vne
 large riuere. Ce sont les paroles de
 Seneque. Sus donc Marcellin , braue
 Iuge des affaires douteuses, cecy ne te
 semble-il rien ? rougiras-tu en m'a-
 uoiant, que c'est là la vraye source du
 Nil, riuere beaucoup plus recommā-
 dee par ce seul chef obserué des Cen-
 teniers, (les écrits d'un hōme si signalé
 comme étoit Seneque supposez veri-
 tables) que par la quantité des mon-
 stres, & poissons prodigieux, que sa ri-
 ue fait naître. Adioûtons à cela le cō-
 sentemāt des modernes, nous en pou-
 uans dire la verité avec plus d'assu-
 rance, que Marcellin, ni Seneque (s'il
 eut dit autrement) biē, qu'il eut beau-
 coup de creance avec ce grand Em-
 pereur. Je fais bien que Pline atteste
 d'auoir appris du Roy Iuba , que le Nil
 prend son origine en vne montagne
 de la basse Mauritanie, voisine de l'O-
 cean.

cean. Il a des raisons assez vray-semblables pour soutenir son dire ; mais des esprits hargneux, & obstinez, qu'il y a parmy le monde, ne les feroient prendre pour argent contant. Car il est aussi aisé que les neiges venans à fondre facent croître les torrans naisans du lac de Mauritanie, & enflent ainsi le Nil à l'equipollent, comme ce n'est pas grád merueille, que les Crocodiles se produisent en vn autre fleuve, lequel pas moins à vn instant devient le Nil mêmes ; parce que les navigatiōs des Portugais nous font foy, qu'ils s'engendrent aussi bien ez autres rivières. Laissons en croire ce qu'on voudra : ce sont matieres plutôt curieuses, qu'appropriees à nôtre dessein : ioint que la decouverte de tant d'horribles formes d'animaux monstrueux nous conuient mieux, pour accuser l'insatiable cupidité des Princes.

ces.

ces, que pour creditor les coniectures de Marcellin. Or retournans à noz limites, nous dirons sommairement en quoi noz terres approchent celles du Nil, & discourrons de son accroissement; ou inondation tres feconde, & fertile. Je n'entreprans de ce faire avec tant de loisir, que ie puisse alleguer, & deduire toutes les opinions des anciens, la plus part tres-ridicules; moins encores promets ie de m'attandre à rembarrer les erreurs par eux auâces sur ce sujet. Elles sont si communes, & notoires, qu'elles peuuent faire voir cōbien ce labeur me seroit aisé. Mais comme en salüant de l'entrée du logis quelques vns d'iceux, ie feray voir ce qu'il m'en semble. Bien que ce que ie m'en vai dire n'ait autremât vn auteur eminent en doctrine: i'asseureray pourtant, que les Ethiopiens ont aussi bien la conoissance de la vraye source

ce

ce du Nil, comme les habitans des Alpes celle du Rhône, du Rhin, & du Po. Car ez lettres qui courēt aujourdhuy souz le nom de Dauid Roy d'Ethiopie écrites à nôtre saint Pere, & à Dom Emanuel Roy de Portugal verties par vn certain Ferdinand Portugais, ce Roy entre autres prouinces de son obeïssance, dont il porte le titre, se dit, Dauid Prince de Gojama, d'où sourd le Nil. Car quant aux Crocodiles, cela est commun, que d'autres riuieres éloignees de l'Affrique mêmes les eleuent aussi bien que le Nil. Pierre Martyr Milanois, parmy plusieurs bons garans de cette verité, nous atteste, comme en vne Ile du Ponant (dont i'ay oublié le nom) par ie ne fais quel orage, vn Crocodil sautant hors de l'eau, enleua à belles dens vn grand Dogue de combat.

CHAP.

CHAPITRE IV.

Les anciens Grecs, & Latins ont traité du Nil. Contre l'opinion de Pomponius Mela. Ciceron parlant du Nil. Jugement de l'auteur, Senèque, Lucan. L'Egypte doit au Nil toutes ses terres, & leur fertilité. Pline. Solin.

L'Accroissement du Nil baillera beaucoup de iour, & de conoissance à celui de nôtre Rône, & à la portee de nôtre Prouince. D'entre les philosophes Grecs (au moins de ceux qui parmi les hommes ont affecté le nom de sauant) il ne s'en trouue pas vn, qui n'ait caicollé de l'Egypte, & du Nil ensamble. Les Romains, pour auoir rendu l'Egypte tributaire, & redigee en forme de Prouince souz le gouuernement des Cæsars, en ont peu être meilleurs iuges. Sera il donc à

d pro-

propos de remplir mon cayer des ré-
ueries d'un Anaxagoras, d'un Thales,
d'un Tymee, & de toute cette tourbe
babillarde; n'ayant comme point de
nom parmi nous. Admirez cependât
cette venerable integrité des Romains
lesquels sans auoir rien voulu approu-
uer, condâner, ou alterer ez écrits de
ces Grecs, se sont contentés de mettre
comme en dépost à la posterité cette
varieté d'opinions. L'exclurray volon-
tiers de ce rang vn seul Pomponius
Mela, lequel feignant d'auoir appor-
té quelque chose du sien, s'est neant-
moins appliqué à forger ie ne say
quelle opinion coloree par des ratio-
cinations si chetiues, & repugnantes
à la nature, que si son propre style ne
uenoit à le conuaincre, ie dirois, que
ses écrits ont esté supposez, & mis au
iour souz le nom de ce grand perso-
nage. Quelle necessité auoit-il d'ex-

cogiter vn nouveau monde , & faire
 accroire qu'il se forme vne nouvelle
 terre, d'où le Nil prend sa source ; où
 les saisons de l'hyuer, & de l'eté vont,
 & viennent à autre tour, que les nôtres:
 veu, qu'il est certain, que telle diffé-
 rence arriue par le moyen du Cielez
 pays d'Aphrique, situez à l'entour, &
 par delà le cercle de Capricorne : au-
 quel endroit les meilleurs Cosmogra-
 phes logent les boüillons, & les sour-
 ces bourbeuses du Nil: Ores sans m'ar-
 réter à telles imaginations ridicules,
 ie veus plutôt inferer, qu'il y a d'autres
 terres du côté de Midi, que les plus
 modernes ne veulent aduoüer, sepa-
 rees par vn bras de mer des extremi-
 tez de l'Aphrique, fort approchantes
 de la temperature de nôtre Parallele.
 Ces rades ont été ja côtoyees par noz
 Mariniers, mais non encores tout a
 fait reconües. En outre, il y a certaines
 d 2 veines,

veines, & langues de terre, qui absorbent des riuieres toutes entieres, & les regorgent sur le champ. Celles d'Alphee, de Tygris, de Lycus, d'Erafine, notammant celle du Nil, selon que le Roy Iuba a voulu dire, nous seruent d'exemple. Mais pourquoy cela? Ie veus biẽ que le Nil faille de là, ie veus qu'il decoule imperceptiblement par dessouz ces grans espaces de mer. Il croitra donc en Egypte en tems d'E-té: ie l'accorde voiremant, mais en hy-uer, que deuiendra-il? C'est ce que tu as entendu Mela : mais contons vn peu ensamble, si ce que Pline dit au chap. 9. de son 5. liure étoit veritable, ie fais bien, que tu ne peus auoir veu les liures de Pline, toutefois il n'importe : car ce qui y est cõtenu est tout tiré des magazins des anciens. S'il est difficile veritable ce que ce personnage met en auant, le Nil arrouse des Iles, qu'en l'es-

l'espace de cinq iournees ; non de moins ; pour rapide que soit son courant ; il ne peut outrepasser. La plus grande de ces Iles s'appelle Habassia, iamais nommée, ni parauanture connue à Plin. Si avec les reigles de Mathématique tu veux mesurer la longueur du chemin ; que le Nil fait en cinq iours par dessus cette Ile : si tu mesures aussi la distance, qu'il y a de ce nouueau Monde, iusques en Egypte, ie laisse iuger à ton experiance en combien de tems le Nil porté par les eaux tant rapides, que tu ferois dire, pourra paruenir en Egypte, en partant de ces lieux imaginaires de son origine, ou de son accroissement. l'attans ta repartie, disant, qu'il le fera dans le tems de trois moys, ou environ: adioûtant à ton comte tres-iudicieux les concours, & detours de son droit fil, que les abîmes, qu'on

d 3 ra-

raconte, & qu'il conuient supposer être en ce pays là, luy font faire. D'où s'ensuiuroit, que si les regions Antarctiques le solstice d'hyuer étoit la cause de l'inondation du Nil en sa source, ou en son accroissement, l'Egypte ne seroit point arrousee en Eté, qui est la propre saison, où elle se trouue plus alterée: ains en l'Equinoxe d'Autone. C'est ce que Mela cuidoit philosopher en son liure. J'ay estimé n'être à propos d'inserer icy mot à mot ses paroles, aussi aisées à rembarquer, qu'à redire. Neantmoins on les peut aucunement rabiller, par vne opinion plus vray-semblable alleguée, & suivie, à ce que ie comprans, par la doctrine des anciens viuans deuant luy. Elle est cortée au 9. chapitre de son premier liure. Nous l'éplucherons cy apres avec d'autant plus de curiosité qu'elle se rapporte, & semble fauoriser

fer celle, que nous auions ia conçu
 en l'entandement. Disons de plus
 quelque chose sur cette matiere, à ce
 que nôtre texte aille par ordre. De
 cette venerable classe des Romains,
 Cicéron, Seneque, Lucan ont parlé
 des faillies du Nil, & de leurs causes.
 Ce que Cicéron en a dit est bien peu
 de cas, & de moindre consequence:
 alleguant pour leur seule cause les
 vens nomez Ethesiens soufflans im-
 petueusement sur son emboucheure.
 Di moy donc braue Cicéron, com-
 ment est ce, qu'il augmente à mesure
 que tels vens s'éleuent, & comment
 est ce qu'il se tient toujours haut à
 même qu'ils cheent, & ne s'abaisse, ni
 ne va leur train. Est-ce qu'ils ont souf-
 flé avec plus de violence, ou respiré
 avec plus de douceur? Il est vray, que
 l'Aquilon apellé Ethesien par Plin
 est beaucoup plus impetueux en au-

21001

d 4

tre

tre saison, que lors qu'au plus fort de l'Eté il va moderant l'ardeur des Astres brûlans. S'il est permis d'en conter, ou d'en prendre avec les Philosophes, ie diray la cause être la même qu'on peut alleguer, pour raison des autres marez. Car la basse region de l'air venant à se reserrer ez larges espaces de la moiene, qui s'ouure & s'étand, les vens y sont de toutes parts comme entassez les vns sur les autres: & pour être ainsi pressez, ils en sont plus violans; où à l'opposite, souz la canicule d'Eté, qui fond, & refont les plus denses vapeurs, aiant elles plus de moyens de s'épandre: les vens sont plus lents, & plus lâches: Mais Senèque doüé d'un entendement plus relevé, semble nous avoir enuié son deliberé sur ce sujet, n'ayant rien voulu apporter du sien. Il s'est occupé à cōfuter de sa plume infatigable les erreurs

reurs des anciens. Ce qu'il en dit (bien que le nom soit supprimé) est quasi tout tiré de Diodorus Siculus. Quoy que s'en soit, il a été en cet endroit comme en tout le reste de ses œuvres, fort veritable: fors qu'il ne s'est onc voulu persuader, qu'il y eut aucune partie de la mer Athlantique désalée au moyé de l'eau douce: Ce quel'experience nous fait toucher au doit le long de l'Amerique du côté de Levant: où il y a des basses de mer d'environ deux cens mil pas d'étendue, ayans des belles sources d'eau douce, faisans plusieurs rameaux qui s'épanchent apres en des grandes rivières. Ce philosophe parfait ne s'est point mépris en ses ratiocinations tres-pertinantes. Ce sont, dit-il, des moyens pour nous instruire, commandant Dieu se iouë par tout, où les espaces vuides paroissent. La grandeur de sa prou-

d s dan-

dance inscrutable se comprend d'autant moins qu'elle est plus hautement admirée: eu égard, qu'il n'est en nôtre pouuoir de rendre aucunes raisons si certaines de beaucoup de choses d'ici bas, que l'experiance iournaliere ne nous en face voir à l'œil tout le contraire. Lucan a été porté de meilleure volonté pour iouir au plus seur avec le Nil: disant, que par le fertil arrousement de cette riuere, Dieu a voulu suppleer au defect des pluies, que l'Egypte souffre le long de l'année. Or tout ainsi que ie ne puis nier que Dieu ne soit l'auteur souverainement bon, & tres-liberal de tous les biens aduenans aux hommes pour ingratz, & méchans qu'ils soient: de même ie ne fais comprendre comment c'est que la Nature dès son enfance a fait de pouuoir à la seicheresse de l'Egypte par telle inondation du Nil: veu

que

que le même Nil par le decours des
siecles, & reuolution des années a pro-
cree la meilleure, & la plus grasse par-
tie de ce pais là, car tout ce qu'il en-
cerne en sa figure d'un ∇ n'est propre-
ment autre sinon la graisse, & le limon
porté peu à peu par les vagues de cer-
te mer insatiable. Ce que Seneque
nous a montré au doit, en disant que
l'Egypte doit à la riuere du Nil, non
la seule fertilité de ses terres, ains la
terre mêmes. Plinè viuant enuiron le
siecle de Lucan à dignement fureté
les opinions des Grecs, sans toutefois
publier la siene pour les condamner,
ou les suiure. Il s'est toujours tenu à
couuert souz leur autorité, moins y a-
il voulu toucher. Seneque philosophe
tres-docte les ayant ia auparauant bie
digerees. Solin cuidant imiter Plinè en
sa grauité de parler a mieux suivi le fil
de son histoire, que son eloquence:
car

car il s'arrête à châque pas de ses narrations, & ce avec tant de religion, & d'austerité, qu'il veut faire croire de n'auoir rien puisé d'ailleurs, en matiere de ces choses là, fors qu'en denombant toutes les raisons alleguees par Pline, sur l'autorité des anciens, il dit de son crû, que telles sont les opinions des ignorans du cours des astres, & de la situation des lieux. Je ne puis m'imaginer en quoi il se fonde, où ce seroit qu'il a iugé telle varieté d'opiniõs ne proceder d'ailleurs, que de l'ignorance. Je ne m'attandois sans mentir d'auoir autre iugement de ce ieune homme sur le fait des philosophes, que de quel autre lecteur, que ce fut de leurs œures. C'est à dire, que quâd il auroit recueilly & allegué les réueries des ignorâs, il porteroit apres librement son aduis, comme vn homme bien versé en la sciance des astres, & en

& en la cognoissance des lieux. Mais rien moins que tout cela, pour ce qu'il a si lâchemant, & superflûmant traité de ce sujet, comme il a fait de plusieurs autres, que si en écriuant il n'eut eu au deuant de soy les œuures de Plin, desquelles on ne peut desaduouer qu'il s'en soit serui, il n'eut non seulement rien fait pour luy, mais aucun homme de iugement n'eut daigné prendre la peine d'en écrire. Au regard de ce qu'il proteste de s'être précipité pour la crainte qu'il auoit de se voir préuenû en son dessein par quelque autre, cela n'est point supportable, s'il me semble : car où est-ce qu'il pensoit d'aller ainsi à la hâte après des personnes qui lui auoient ia gagné l'auantage, & en auoient traité beaucoup plus doctement.

CHAP.

CHAPITRE V.

*Digression de l'auteur contre les écrivains
enrichissans leurs œuvres de celles des
autres. L'argent, & le tems mal'em-
ployez en tels livres. Inscriptions des li-
vres.*

CEs mêmes raisons me font ab-
horrer vne certaine race de gens
vrayes corneilles parmi les hommes
de nôtre siecle, empruntans à l'exam-
ple de celle d'Horace le pennage des
autres oiseaux. Ce sont voiremant ces
écrivains, lesquels transcrit qu'ils ont
de mot à mot des pages, ou des livres
tous entiers des Anciens, & Moder-
nes, fors en ce qu'ils les ont corrom-
pus tout a fait, en cuidant les corriger,
estiment auoir trouué souz l'heureuse
nauigation d'autrui le bon vent tout
propice à mettre leur reputation à la
voile.

voile. Ils étalent les labeurs des autres
fouz leur noms, & en font de lourds,
& grans volumes, paroissans sans dou-
te avec plus d'assurance, de grace, &
de doctrine chez leurs propres au-
teurs. La plus part d'entr'eux à tout
leurs pieces rapportees font ie ne sais
quel assemblage de tapisserie, & cou-
sent si artistement leurs morceaux,
que les plus clair-voyans liseurs n'y
faroient appercevoir vn seul fil d'vn
bon style. Cela m'excite tellement le
rire, qu'il me fait ramanteuir d'vne
fale, & orde cōparaïson, appropriée
néanmoins à l'ordure de leur infame
naturel. Ils ressemblent proprement
aux chiens, lesquels pouuât être nour-
ris des viandes exquisés des chasseurs,
aiment mieux se repaître d'eux mé-
mes en quêtant (voyez la corruption
de la nature) & allant apres les excre-
mans des corps humains. Possible me
dira-

dira-on, que telles viandes ne sentent point mal à leurs palaiz, si ainsi va: iugez s'il y a rien à ce propos de plus naïf, que cette comparaiſon. Et ne ſais ſi telles ſaletez arguënt mieux la baſſeſſe de leurs ames, que ne font toutes ces lettres d'entree, farcies de tant de titres honorables, où l'on ne void que le nom de Monsieur, ſi ſouuant reïteré, de ſorte qu'en ce ſeul point ils publient leur inſigne folie. Là les verriez vous contrains de proteſter, ores de l'autorité des grans, ores de l'importunité de leurs amis: & ce avec des excuſes honteuſes, & indignes d'eux. En l'vn, & en l'autre, ſi ie ne m'abuse, il y va beaucoup du leur. Car qui eſt celui ſi temeraire, qui oſera perſuader à ſon amy des choſes contre le deuoir: ou, qui au riſque de ſa reputation le voudra flatter, le voyât ia réuer, ou ſe paſſioner à outrance ſur vn ſujet infructueux,

Atueux, & ne reuenât à rien à l'auteur,
 n'y à luy mêmes. Ce sont à la verité les
 plus lâches du monde: parce qu'avec
 beaucoup de peine, & de sueur (ad-
 mirez en passant la varieté des hu-
 meurs en ce plaisant commerce) ils ne
 s'acquierent guieres d'honneur par les
 inscriptiōs de leurs liures, & pas moins
 s'aidans de tels titres trop affectez, les
 curieux se treuvent ordinairement
 pippez, distraits, & succez d'une tri-
 oule atante. Mais de quoi ay ie à
 me plaindre? Sauoir mon, si ie me réds
 ici contable de mon loisir par deuant
 vn Iuge sedanaire d'Egypte. Il est voi-
 remant permis à chacun de rassoter:
 & pour mon regard, il le feroit enco-
 res mieux, si le malheur des pources gēs
 ne me seruoit de bride. Le faste de tel-
 les inscriptions inuantees avec tant
 de recherche, & d'impudence est tel,
 que comme es anciens on ne voioit
 l'oupol c nuë-

nuëmant, que le seul titre du liure;
•Ceux ci à l'opposite les pallians de
leurs menteries, les font contrepoin-
ter les vns aux autres. Ainsi les plus in-
digeans allechez de telles esperances
vient à acheter non le profit, ains
la perte de leur étude, & maintefois
sont-ils contrains de ieuner pour les
auoir. Car il n'y a au monde aucun a-
mateur des lettres, qui ne se voye sei-
cher, & mourir à petit feu, rencontrât
ici vne œuvre parfaite, deçà vne tou-
te doree; delà vne autre diuine, expo-
see en vente, sans la pouuoir auoir. Les
autres traittent vn peu plus douce-
mant avec noz bources, en mettant
au frôispice de leurs liures leur beau-
té, ou leur vtilité: de sorte qu'en fei-
gnât de leur enuier telles vanitez, s'en
aident pas moins à l'auâtage de leurs
nôs. Je ne fais de vray qu'est ce qu'on
pourroit faire, ou pëser d'un homme,
lequel

lequel au plus fort de l'hyuer est de-
uenu insanlé, & au Printens se dit maî-
tre aux artz. l'ay autrefois estimé, que
c'estoit de l'artifice des Imprimeurs
accourans à telles enseignes, pour
mieux vendre leur mauuais vin; & au
bout trouuer leur conte. Mais nous
auons des épreuues de reste, que ce
mal emane vrayemēt des propres au-
teurs. l'ay été deçeu moy-même; sans
vser d'autre reproche, voyāt sortir au
iour ores vn liure promettāt d'étayer
la Barbarie ia proche de sa ruïne; cho-
se que cent volumes du pois d'vn li-
ure ne feroiēt faire; dans lequel neāt-
moins vous n'eussiez rien veu, qu'vn
chou depaint pour vne laitüe: ores vn
autre tout vlcéré, & couuert de playes,
se vantant de publier la plus solide in-
telligence de la vraye Medecine: l'au-
tre faignant de ne s'étoner par les ri-
ches fleurs de Rhetorique d'vn Quin-
tilien,

tilié, & si ne feroit-il faire voir en toute son œuvre vne période ronde, ni fournie à l'équipollant: d'autres aussi retifs à tenir, comme legers à promettre des choses hautes, & sublimes, des beaux secretz, des inuentions exquis. Je me trouue d'auoir ainsi accumulé souz la foy d'autrui vne telle quantité de liures, qu'à peine vn gros crocheteur seroit bastant d'en porter la centième partie. Si quelque déplaisir me reste de cette acquisitiō, au moins n'en ay-ie aucun pour la depance, biē qu'elle ne soit des moindres, ne pouvant pour tout posseder vne cheuance plus honorable, ni mieux asseuree contre la pince des tyrans: mais c'est du tems mal employé, & de l'ennuy raporté de telle lecture: Bien qu'en ayant par-couru deux ou trois pages, ie les eusse dès aussi tost à dédain, & le cœur ne m'en fit esperer point de biē:
tou-

routefois la magnificence de leurs inscriptions a eu tât de pouuoir sur moy, que de me les faire lire d'un bout à autre; dont il ne m'est resté bon Dieu! qu'un facheux repantir, de m'y être amusé. l'ay encores regreté, & regretteray touiours la perte des plus souffreteux, qui sustantez la plus part de tres-viles, & mauuaises viandes, dérobent de plus à leur propre vie tout ce qu'ils peuuent, pour fournir aux fraix de telle vanité. S'ils veulent vser de mon conseil, ils apprendront de moi, comme ia expérimenté, d'esperer d'autant moins de semblables inscriptions, qu'ils les verront masquées de tant de belles promesses. Et pour venir au point, ils verrôt à l'heure mêmes, que tels écrivains au lieu de s'acquérir quelque gloire par leur travail excessif (selon qu'ils l'aduoient eux mêmes) ne font de iour à iour que surcharger les gens de lettres d'un tas de liures inutiles.

CHAPITRE VI.

Solin a dérobé la plus part de ses œuvres de celles de Pline. Dioscoride, & Pline. L'enuie s'attache aux viuans. Defiance de Pline contre les Medecins. Leonicensus. Pour la conoissance des simples, Pline s'est aidé du iardin d' Antoine Castor à Rome. Contre les enuieux de Pline. Louanges de Pline.

Solin iadis abusant de ses labeurs, & de son loisir, se moque aussi importunément d'autres, que de nous-mêmes, qui auôs Pline entre les mains: ses œuvres tiennent par emprunt tout leur lustre, & leur valeur de celles de cet auteur; pas moins ne daigne-il lui faire l'honneur de le nommer, ou l'alléguer vne seule fois. Bien que l'enuie ne soit iamais morte: si pouuons nous dire ingenuement, que les siècles d'a-
lors

lors furent moins corrompus. Que si quelques vns ont estimé (& se sont mépris, si l'ordre des tems ne m'abuse) que Solin à deuancé de beaucoup d'annees l'âge de Pline. Je dis que ce ne seroit point chose digne d'étonnement, ains d'indignatiō, qu'un si grand homme, lequel en matiere de iuger du merite des autres à tousiours été tres entier, & en a parlé fort ouuertement, ait été d'un naturel si ingrat, & enuieux. Mais ce m'est hors de moien de pallier l'impudance des Medecins, accusans ce personage du vice d'enuie aussi bien, que Dioscoride memes: si l'on m'en demande la raison, ou la preuue, i'aduoüe de n'en sauoir autre, que celle qui se trouue és liures de Nicolas en sa grand' Theriaque. Vne chose fais-ie bien, qu'il ne s'en void rien d'asseuré ez auteurs approuuez, & dignes de foy. Qu'ils iugent don-

ques de leur honte, & de l'impertinâ-
ce de leurs raisons, elles n'ont pour leur
appuy, que les seuls passages, esquels
Dioscoride s'accorde gentiment avec
Pline. Car si bié Dioscoride l'ait pre-
cedé de quelques âges, ayant vécu au
rapport de Suidas, du tems d'Antoine,
& de Cleopatre, quel inconueniant y
a-il qu'ils se soient rencontrez à dire
les mêmes choses, sans auoir veu les
écritz l'un de l'autre. Qui que ce soit
en pourra iuger, saichant qu'ils ont
fueilleté les liures d'un Iolas, Eraclide,
Niger, & Diodorus. Ils aduoüent tous
deux, d'auoir bien fait leur profit des
écritz d'André, & Crateue. Le peu de
tems, qui a coulé apres Pline, me fait
croire librement qu'il n'a veu ny en-
uié ceux d'Anazarbee. Car s'il les à en-
uiez, il les à veus. Or comment est-ce
que ce grand homme de bien à peu
enuier un homme mort: attendu, que
ceux

ceux qui se laissent aller à ce vice, en
sont communément guéris par la
mort de leurs ennemis.

*Dessus les cors viuans on void paître
l'enuie,*

*Elle meurt aussi tôt qu'ils ont perdu la
vie.*

l'estime quant à moy, l'inclinatiō des
hōmes être telle, qu'ils sont plus prêts
à médire des viuās, qu'ils ne sont por-
tez d'honneur à imiter leurs deuāciers:
aussi desireux d'augmanter le lustre
de leur gloire par les écrits de ceux cy
qu'ils pensent d'obscurcir le nom, &
la memoire de ceux là. Ils diroient la
verité, si au long aller, Dioscoride eut
attaint à la parfaite conoissance des
simples, par lui maintefois assez mal
crayonez. Mais Plin au liure 25. chap.
2. assure d'auoir veu, & tenu entre ses
mains à Rome tous ceux dont il a é-
crit, sauf bien petit nombre, sous la fa-
ueur

e s ueur

ueur du libre accès qu'il auoit au iardin d'Antoine Castor son amy, personnage en cette profession de grande autorité, lequel avec l'intelligence, & pratique de son art, comme il est croyable, a suruécü la centième année de son âge vigoureux, plein de santé, de memoire, & de iugement. On peut ici obseruer l'effronterie de quelques Medecins, dont par mépris ie passe le nom sous silence, lesquels ia tous trāsiss d'enuie, osent pas moins blesser l'honneur de Plin. Accordons ie vous prie ce peu de lignes aux Manes de cét homme si bien meritāt du public. Ils opposent nuēmant l'autorité de Dioscoride, comme iadis les disciples de Pythagoras leur, *il a dit*. Et cependāt ne se donent de garde, qu'un estimateur bien oculé, mettra touiours en cette même categorie le grand Leonicensus, lequel sur la fin de son liure,

tan-

rancé à ce qu'on void par la Deesse
Nemesis, & touché en son ame, ad-
uoüe d'auoir meu toutes telles que-
stions étant poussé de ie ne fais quelle
manie, & fureur d'esprit. Car s'ils veu-
lent mentir en cela, comme en beau-
coup d'autres choses, & dire, que Pli-
ne étoit atteint de la chassie. Vn aueu-
gle y verra clair, en iugeant qu'il a, se-
lon que nous auons deuant dit, par
l'ayde d'Antoine Castor tiré en crayon
avec plus d'aïse, & de loisir, & par ain-
si plus exactement, les lineamans des
plantes, que n'a fait cét Anazarbee,
homme vagabond, mendiant par-cy
par-la le meilleur de ses discours. l'e-
stime pourtant, que Dioscoride a fait
vn grand chef d'œuvre, d'auoir au
moyé de ses liures baillé tant de iour,
& d'aide à la Medecine : ioint, que les
anciens auteurs ont reçu des grans
eschecs par l'iniure du tems. Je n'ay
sçeu

ſçeu diſſimuler mon indignatiō tres-
iuſte contre ces Medecins racourcis,
cuidans à tout leurs ordures pocher
les yeux ſi clair-voyans d'un Pline.
Quoy ? la méchanceté, & l'enuie des
plus doctes n'a elle point encores aſſez
harcelé les Manes d'un tel perſonage ?
La tourbe de ces Medecins huë, & té-
pète apres eux, mais à ſa confulion, ſi
elle la conoit, ou l'aprehende tant ſoit
peu. Elle ment ſouz la foy d'autrui.
Hé bon Dieu, où les conduit l'effron-
terie ? l'un apelle Pline l'interprete de
Dioſcoride : l'autre le Dioſcoride La-
tin : que direz vous de celui, qui luy
impoſe le nom de ſinge ? n'eſt-il pas à
vōtre aduis bien honoré, ou habille,
puis que de ce grand homme, ils en
font le ſinge de Dioſcoride ? Ils ne doi-
uent refuſer de ſe dire eux mêmes les
âſnes de Dioſcoride ? Quand ce ne ſe-
roit pour autre raiſon, ſinon, qu'ils co-
noif-

noissent, & entendent aussi bien Dioscoride, qu'ils ont ordinairement en main, cômme l'asne conoit ce de quoy il est chargé, qui le fait fondre souz le faix, sans le pouuoir releuer. Cela se comprend aisément par les discours vains, & caprieux, dont ils enicollent le monde. Il y en a plusieurs qui l'honorent du nom de Grammairien, les autres de Rhetoricien, les autres d'Historien, & ne s'abusent point. Ils parlent avec beaucoup d'enuie, & plus d'impudence. Mais ce qui vaut mieux l'admirer c'est, qu'ils s'afrontent tous à dire la verité: car son style inimitable sert de loy, & de reigle à la Grammaire mêmes: En la tissure de son histoire il est hors de page. Au regard des Mathematiques, qui osera denier son suffrage: à vn homme en serrant en peu de motz des choses si sublimes & difficiles: si à mesure qu'il traite de
telles

telles sciâces, on trouue parmi quelque axiome, ou resolution mal conseruee, la cause en est referable à l'imprudance des escriuains: Cela ne pouuant subsister, qu'un homme si bien versé en leurs plus grans secrets ait si sinistrement choppé à l'entree, ou erré ez principes. Autre, qu'un Medecin de douzaine ne feroit lui raur l'honneur, d'auoir eu vne tres parfaite connoissance des simples, qu'il à eu moyé de recercher, & tirer à loisir, sous la faueur d'un si bon iuge. Ce sont là des grans fondemens pour la Medecine. Au reste, si à supporter les ordures, & puanteurs intolerables des malades, il n'a sçeu acquerir ce qui cōuient pour l'vsage de l'art: il a neantmoins humé les meilleurs traits des anciens Medecins, les mieux asseurez, & approuuez. Sa candeur, & sa franchise est loüable d'auoir adiouâté a cette connoissance
les

les épreuues faites par son experiance. Quant à celles des minieres, & metaux, il a esté le Phenix parmy les Romains. Au fait de l'Agriculture, vous ne sariez dire en quoy il est plus digne d'admiration, n'y ayant rien obmis pour être bref. Finalement en la Cosmographie, ez animaux, ez merueilles, & ez secretz de la Nature, cōme rien n'est de plus beau, de plus curieux, de plus heureux que lui: aussi mérite-il quelque excuse, s'il se trouue d'auoir mis en auant des choses cōtraires à la relation des Mariniers de nôtre tems. Je ne puis pour ce regard faillir de reprocher aucune fois son témoignage: pourquoy attacheray-je ma creance à son dire, puis qu'il n'oblige point la siene en l'alleguant? car pour être creu, il nous réuoye à ses auteurs, & souz la reputation d'autrui il veut éleuer la siene. L'autorité de cet homme

me

me est telle, que les plus doctes ont tâché à la decréditer, mais ils n'en ont rapporté que de la honte. Son respect est si grand, que cette engeance de broüillōs à raison de leur offance mériteroit des étriuières bien serré. Bref le comble de son sauoir est si eminât, que vous ne devez moins rire, si vous oyez dire, que cetui-ci mieux, que Ciceron fut teint par Minerue mêmes en toute sorte de sciances. En vain donc, & temerairement la grandeur de Pline a été harcelée d'une race de gens, dont la veüe ne sauroit porter l'éclat de sa vertu, s'il étoit viuant. Impudamment : aussi a-il été entaché du vice d'enuie, ayant si honorablement coté en ses écritz les noms de ses auteurs.

CHAP.

CHAPITRE VII.

*Les gens de lettres ordinairement enuieux.
Description de l'enuie. Alexandre. Ca-
sar. Caton. Nicias Athenien.*

L'Enuie me porte icy à la contem-
pler de plus pres, & voudrois bien
qu'un peu de digression me fust d'au-
tant mieux permise, que j'écris de gayer-
té de cœur, & sans obligatiō. Par quel
destin diray-je donc, que cette peste
d'enuie se va insinuant, non parmy les
seuls potiers, les maréchaux, & arti-
fians, ains parmy les gens de lettres,
dont ils sont aussi fort bourrelez, que
de tout autre vice. Elle a été iadis si
verte entr'eux, qu'elle à misérablement
mis souz le ioug un Platō mêmes, de-
cernāt des loix au reste des hommes;
de sorte, que les larges épaules de ce
Philosophe, bastātes d'ailleurs à por-
ter

f

ter

ter vn grand fardeau , n'ont peu sou-
tenir son pois. Je ne ferois me persua-
der, que la misere de nôtre condition,
& le bon-heur de celle d'autrui soiét
la mere, ou la matiere de ce vice, selon
que plusieurs ont voulu dire. Car si
des yeux on peut voir la fortune, c'est
là l'enuie memes ia toute formee, &

*Lors que le champ d'autrui nous semble
plus fertile:*

c'est à l'heure memes, que cette peste
nous à empietez. Ce mal enragé iette
bien ses racines plus profondes. L'en-
uie est celle, par laquelle nos propres
affaires viennent à nous déplaire: Je ne
nie pas, qu'en l'heureuse fortune des
autres l'inuasion de cette fièvre ne fai-
sisse les espritz ia preuenus, & atteints
de ce mal contagieux, & que ce ne
soient autant d'allumettes, pour atti-
ser leurs flammes; de sorte, que le feu
s'étant ia pris à cette matiere combu-
stible

stible d'elle mêmes, ces esprits ardans
brulent tous vifs, & se consument à
petit feu. Car tout ainsi, qu'en vn corps
mal habitué la moindre humeur en-
flammée excite la fièvre, qui s'augmen-
te dauantage par la douce liqueur du
vin, profitable de soy aux personnes
bien disposees, & deuiant par fois si
grande, qu'elle fait courre fortune de
la vie: aussi ces hommes mal naiz, &
mal éleuez, voyas prosperer l'honneur,
& le bien d'autrui, s'échauffent des aus-
si tost à leur domage, & se ramante-
uans de leur felicité, qui deuroit ani-
mer vne belle ame à la vertu, & qu'eux
mêmes recherché avec tant d'ardeur,
qu'ils detestent le reproche de leur
lâcheté: ils se sentent embrasés de ce
feu d'enuie; s'il enuahit vn méchant
homme, il le conduit, & transporte à
des crimes si atroces, qu'il ne peut les
expier, qu'en perdant la vie. Or com-

f 2 me

me ie tiens , que cét horrible monstre
trop faulxier bon Dieu ! en nôtre sie-
cle, prend ses appas du bien, honeur,
& felicité d'autrui : ainsi cuide-ie que
sa vraye semance, & origine procede
d'une lâcheté, & bassesse de courage.
Et ceux-là sont communement plus
enclins à ce vice , qui ne sauent pren-
dre les iustes mesures de leur courage
à l'ame de leur extraction , ou de leur
fortune. Par là se decouvre l'erreur de
ceux qui disent qu'Alexandre le grand
n'enuia point tant le siecle d'Homere
que la vertu d'Achille. On n'aura ia-
mais cette creâce, que celui-là se soit
laissé suppediter à l'enuie , lequel par
le comble de ses proüesses en a été le
vainqueur tres-glorieux. Sauoir mon-
si les larmes de Cæsar contemplant la
statuë d'Alexandre en Espagne , l'ac-
cuserent d'enuie? rien moins: car elles
firent voir la grandeur, & la genero-
sité

sité de son ame, impropérant à la fortune de l'auoir doué du courage d'Alexandre, & priué d'ailleurs des moyens pour témoigner cette vertu incomparable. Et toy Cæsar, garde bien d'imputer à l'enuie l'action de Caton, ne te voulant être obligé pour sa propre vie, mais enuie lay plutôt sa destinee, avec d'autât plus de iuste raison, qu'il est mieux seant de se degager par vne mort violante pour la liberté de sa patrie, que de se voir au iour, en plein marché, en public tenaillé, comme vn tyran, & sentir à toute heure exagerer en soi les cruelles playes d'vne iniuste dominatiõ. Que si cette obstinee volonté de mourir en Caton ne se peut dire exante de reproche, ce sera en lui vne haine, nõ vne enuie: Mais vn parfait enuieux fut Nicias, l'vn des plus riches, & des plus apparans citoiens d'Athenes, qui ne sceut onc vser de sa

condition, ni de sa noblesse selon le niveau de la vertu. Il fut iusques là si failly de cœur, que comme le reste des hommes se vange des iniures receües de ses ennemis, par d'autres iniures, & oppose tant qu'il peut vne violence à vne autre, celui-ci aualant doucement les plus ameres offances, & comme ignorant la farce ioüee à ses depans, preuenoit à force d'argët la médisance des plus contemptibles, & infames persones de la ville. Quant à l'insolance des plus mauuais garnimans, au lieu de la reprimer avec le pouuoir qui lui restoit encores assez grand, il leur bailloit touiours quelque lipee afin de leur fermer la bouche, & les fere taire. Cette sale inuention fut cause, qu'en moins de rien le nôbre de ceux, qui auoient autour de lui des repeües fraîches ou receuoïët d'autres commoditez de ces grasses inimi-

inimitiez étoit plus grád, *que* des fui-
uans l'amitié d'un homme si lâche, &
si vilain. Il eut peu voiremant être tiré
en exemple d'une patience tres-rare,
s'il en eut autant fait pour nôtre Sei-
gneur, & Sauueur Iesus Christ, qu'il
ne coneut iamais. Mais tant s'en faut,
qu'il fut doué de cette vertu, qu'au
contraire, tout bouffi d'enuie, il se do-
noit autant de patience, que de dé-
plaisir d'ouïr louer quelqu'une en sa
présence.

CHAPITRE VIII.

*L'auteur poursuit sa digression, & accuse
Ciceron d'auoir été tres-enuieux. Elo-
quence de Ciceron inimitable. Il a eu
plus de fortune, que de courage. Sa va-
nité. Sa perfidie. Il ne fut onc bon amy.
Ses artifices. Sa lâcheté.*

MAis de quel crime en te taisant
me rendray-je coupable Marc
f 4 Tulle

Tulle Ciceron? Ton merite est voire-
mant si eminent, que i'en estimerois
le silence trop indigne. Quand tout
est dit, on ne te sauroit ravir la palme,
que ton eloquence admirable t'a ac-
quise, & te rend preferable en ce point
à tous les hommes du monde: mais tu
m'as tellement enlourdy en le reïterat
si souvant en tes écrits, que c'est pitié,
que de t'y voir louer toi même avec
tant de vanité. Poussé d'une lâche, &
pure envie, tu te deplais de voir l'hon-
neur, & les vertus des autres publiques
en la bouche des hommes: & ne peux
souffrir qu'on parle de la tiene. La bõ-
ne opinion de tes propres merites te
porte plutôt à cette humeur, que le
faste, ou l'ambition de ton ame. Tu as
accumulé en mon estomac tant de ma-
tiere à vomir, que i'en auray iamaïs as-
sez d'escamonee pour me la fere vui-
der par embas. Tu me permetras d'oc
de

de la rendre par en haut. Aussi bien
auec cette tiene iactance demesuree,
& puërile m'as-tu fait perdre la patiã-
ce, pour adherante & naïue qu'elle fut
en moy. Bien que toutes tes gestions
prinſes en bloc, & en tache ayent eu
l'enuie pour guide, neantmoins n'en
pouuantz porter l'odeur, i'en ay con-
çeu tant de dédain, qu'il me ſemble
ne m'en pouuoir décharger ſans par-
ler beaucoup de toy. Je ne ſais ſi vn
iour quelque cherif aduocat, prenant
ta cauſe en main, entrera en lice con-
tre moy ſur l'iniure faite à ce grãd ge-
nie d'eloquance Latine. Ce pourquoy
ie deſire, que ceux qui employeront ſi
mal les heures de leur loifir, reçoient
au prealable mes proteſtations, ſoute-
nant que les torrans du bien dire de
Ciceron ne peuuent onc être raualez,
que par vn impudant, ni loüangez,
que par vn temeraire. Les œuures
f s qua-

quasi diuines de ce personnage se défendent autant d'elles mêmes de la dent enuieuse des calomnieurs, comme leurs effortz inutiles, & leur sort de sir de perdre le tems en vain se découure à leur hôte. Car elles portent quāt & soy leur loz, & leur iuste valeur. Mais il vaut mieux couper chemin à tout cela. Je me promets que les sages prendront de moy cette creance: au regard des plus vains, ie ne m'en donne de la peine. Ceux qui se vanteront de t'auoir rany l'honneur de bien dire, seront fort clair-semez: Dieu vueille qu'ils en approchent. Je fais combien tu as excellé en eloquance, & quant & quant en lâcheté. Moins veus-ie d'aborder, rechercher, quels ont été tes progeniteurs, qui t'ont fait tel, puis que ton courage très-bas n'a autre-mant demanty ton origine assez vile, comme l'on fait. Qui n'a coneu com-
bien

bien ta valeur a été inegale à ta fortune vn peu plus releuee, mais digne d'vne plus grande constance. Ce que tu as proué de toi memes, semble tres-veritable. Car à t'ouïr parler, il ne fut onc vn meilleur amy : iamais accusateur, ou aduocat plus entier : nul ne fut en l'aduersité plus constant, nul plus moderé en la prosperité. As-tu bien dit tout cela sans rougir? Et pour ne redire icy tout ce, qu'en ta presence, & en plein Senat tu as maintefois entendu de tes propres oreilles, lors qu'on te reprochoit ton éfronterie à accuser ceux-là memes, que tu as par apres tres-hautement louiez. Com-mant élevé ez dignitez allois-tu de-primant les hommes mediocres, voire tes amis plus affidez, lesquels au hazard de leurs vies t'auoient fait monter à tels honeurs. L'esperance de tirer argent de tes ruses te portoit le flâ-beau.

beau. En sorte, que ce n'est plus vn comte fabuleux d'ouïr reciter, qu'au iardin des Hesperides y auoit iadis des arbres aux pomes d'or, puis qu'en tes iours tu as eu vne langue toute doree. Ie te voudrois interroger, l'homme de bien, & Philosophe: pourquoi c'est, qu'une si legere occasion t'a fait succomber à la perfidie. Commât astu premierement à Cæsar, puis à Dolabella perſones tres-graues, que tu étois allé trouuer, comme tout éperdu de crainte, les prier, & supplier à iointes mains de te vouloir retirer chez eux & auoir obtenu d'eux, de leur demeurer aupres en qualité de Lieutenant, iusques à ce que le Tribunat de Clodius, & le Consulat de Marc Antoine fussent expirez. Commant dis-ic est-ce, que si indignement tu t'es moqué de ces Princes, lesquels sans t'être en rien obligez, ains leur ayant à tous deux

deux manqué de foy, t'auoient si humanement reçu en leur amitié. C'à esté voiremant à toy, homme confulaire, ia consommé Philosophe, assis au conseil des Dieux: ç'a esté vne grande prudance de te laisser engeoller ores d'un Clodius, ores d'un Octavius, qui t'ont honteusement mené par le nez. Les Dieux ont permis cela t'estre ainsi arriué. Car ce premier pariure fut la cause de ton exil, & l'autre te fit perdre la tête. Soit que ç'ait esté par ta malice, ou par ta faute, on s'est toujours aperçeu, qu'en tes affaires tous deconcertez, & ruinez, tu n'as iamais accusé la fortune, sans être exant de crime. Or di moy, qui est celuy, lequel au fait de tes amis puisse louer, priser, ou adiurer ta grande fidelité. Lors qu'à l'adueu de ta femme Terentia tu portas remoinage contre Clodius, qui à la faueur de ses armes, & de ses
bons

bons seruices te garantit des mains
formidables de Catilina, tu fis voire-
mant vn grand chef d'œuvre, d'ont
elle t'en sceut si bon de gré, qu'à me-
sure que par la faction du même Clo-
dias, tu fus proscrit de Rome, pour
mieux essuyer les larmes de ton triste
bannissement, elle ne te dona seule-
ment de quoi faire ton chemin. Voyés
comme les Dieux vangeurs infallibles
des forfaitz, reiettent les exemples de
leur iustice sur leurs propres auteurs:
à ce, qu'en échange de leur lógue pa-
tience, les méchans épient en leurs iu-
stes peines les maux commis pour le
supplice des autres. Ecoute encores
commant en la mauuaise fortune tu
r'es montté grád imitateur de Socra-
tes: car si en la felicité tu as esté bien
modéré ou non, les inimitiez par toy
contractées mal à propos, & de gaye-
té de cœur contre tant d'honêtes gés,
mod & si

& si souuât en rendēt suffisante preuue. Comme tu fus tiré en iugement par Cæsar, & Clodius, & depuis accusé d'auoir fait petir Létulus, & Cethegus avec le reste de leurs complices contre tout deuoir, & le droit des Maieurs, sans être condamnez: C'estoit là ta plus grande gloire si importunement trompetee à noz oreilles: Ne vins tu pas à tout ta robe de dueil, la perruque flottante contrefaisant du marmiteux, tout couuert de honte, t'humilier à la lie du peuple, & recourir aux supplications. La coniuration de Catilina découuerte, commandant alloist tu médiant les vœuz, & les suffrages du peuple Romain, que tu publois être ia sur le bord de son precipice: partant ne pouuoir assez dignement reconoitre tes rares merites. De quelle grace pource chetif diray ie encores cela de toy? A même heure
que

que Clodius, suivi d'une bone troupe
te rencontroit à châque coin de ruë,
avec quelle insolance aloit-il harce-
lant ta fortune? Comman te persua-
doit-il de feindre en ton visage, & en
tes gestes l'action d'un triste suppliât,
afin qu'abaissant ores la voix, ores en
changeant de ton, tu parlasses vn peu
plus doucement? l'estime qu'il te re-
prochoit en cette occasion de n'auoir
touiors esté gueres bõ orateur. Que si
tout cela tesëbloit peu, pour te fere ab-
horrer telles indignitez, & pour être
possible ia fait, & endurcy à tous tels
conuices, au moins ton visage souillé
des puantes bouës d'emmy la ruë, les
coups, & les pierres ruees pour étouf-
fer tes requêtes, & tes pleurs, te de-
uoient prouoquer, & t'armer contre
cette grande moleſſe de ton ame, in-
digne d'un homme de ta sorte. Mais
ie vois bien, que tu nous as voulu re-
pre-

presanter le propre tableau de la constance d'un Socrates enuers sa femme Xantippe. Tu en as voirement tresbien tiré le crayon: Il est vray, que ton courage trop ambitieux, & trop lâche ne se raportent à rien moins, qu'à celui de Socrate. Tout cela ne suffit point. Pendant ton exil à mesure que tu t'en allois errant par la Grece, & que les Grecs à grandes troupes failloient de leurs villes, pour te conôître, ils furent si étonez de voir un homme si desolé, & éperdu, qu'ils ne se pouuoient imaginer, que tu fusses ce grand Cicéron si celebre en doctrine, & en eloquence. Apres tout cela, tu leur fauois tresbien dire: Je vous supplie Messieurs de ne m'appeller desormais un Reticien, ains un vray Philosophe. Que si Publius Clodius, ia trop puissant pour les autres, & pour soi-mêmes, n'eut onc entrepris sur l'autorité

hauo g de

de Pompee, il eût esté à ton chois de te
fere saluer (voire pour tout le tems de
ta vie) par les langues babillardes des
Grecs du nom de Reticien, ou de
Philosophe.

CHAPITRE IX.

*Suite de la digression contre Ciceron. Bon
trait de Pompee contre Ciceron. Com-
ment Ciceron auoit mieux veu, & Pom-
pee mieux esperé. Cesar ne fit point d'e-
tat de Ciceron. Son ingratitude. Il ne
sçeut fuyr, ni mourir honorablement.
Dire de Ciceron tres-vertueuse, mais
par luy mal pratiqué. Sa iactance.*

Courage doncques, vie t'en à l'ad-
ueu de tout le monde reuoir ta
partie, porté sur les épaules de l'Italie.
Pourquoi non? la même vanité ne te
fait elle pas esperer de Pompee vn ac-
cueil

cueil aussi favorable, comme si tu étois proprement quelque chef d'œuvre de la nature. Et de cette même humeur vas-tu reprochant à Marc Antoine ton ennemi, d'auoir pris en mauuaise part beaucoup de choses, que tu te vantes de lui auoir dites fort modérément. Et ie ne sache aucun si constant, qui ne se hontoyât, si de la bouche d'un autre il en oyait autant dire de foy. Tu ne les as seu proferer sans faire voir ton efronterie. Et en quelque autre endroit tu dis ainsi: Ceux qui ont fuiuy Pompee depuis la iournée de Pharsale iusques en Paphos, sauent tresbien en quelle estime il m'auoit: il n'en a iamais parlé, que fort honorablement, montrât un extreme regret de ne m'auoir creu, en aduoüât, que j'auois mieux veu, mais qu'il auoit mieux esperé. Comme si nous ne sauions pas l'état, qu'il fit de
 -naquit g 2 toy

toy lors que tu fus à lui, estimant de prendre son logis pour ton asyle, il sortit par la poterne, & ne daigna seulement de te regarder. L'attans que tu me dies, que tes grands merites l'auoient rendu tout honteux: ioint, que s'il t'eut caressé, il eut creu de déplaire à Cæsar son beau pere; & si en public il t'eut rebuté, il eut peu encourir le nom d'ingrat. Mais concedons tout à ta sottise, attandu que ce n'est moins de vanité de prendre à son aduantage ce que les autres font pour mépris. A quel propos donc cét Apophregme de Pôpee, lequel au premier bruit de ton arriuee en son camp, se print à dire: l'aymerois mieux qu'il fut avec l'ennemy, afin qu'il eut peur de nous. Prends ce mot en toutes ses faces, tourne le à ta volonté: tu le prendras toujours à ton honneur. Si tu n'aduouës d'auoir esté par ce trait de Pompee vilipan-

lipandé comme vn couïard, fai-neant,
onereux à tes amis, ie n'ay de vray
plus rien à dire. Mais ie vois bié, quel-
le fut en fin cette relation si honora-
ble pour toi, & ce grand desir de te re-
voir apres cette funeste route de Phar-
sale. Ce fut, que Pompee beaucoup
plus ieune, que toi, t'ayant de longue
main reconeu pour vn deserteur des
armees, commança à te colleter l'é-
pee nue à la main, hūant apres toi, &
te criant, Au traître. Il t'eut infalible-
ment occis, si Marc Catō ne t'eut cou-
uert, & ne t'eut fait faire escorte pour
euader. Au reste, que Pompee ait cō-
fessé, que tu auois mieux veu, & qu'il
auoit mieux esperé, ie t'aduoue tous
les deux: parce que mesurant lui ses es-
perances à sa generosité, ne refusa de
venir aux mains, & doner la bataille:
là ou ta lacheté te faisant aprehender
l'incertitude des succez de la guerre,

tu trouuas moien d'esquiuier cette
iournee, en feignant d'être malade.
Ainsi peus-tu dire, d'auoir mieux veu.
Tel est le naturel des hommes, que les
plus magnanimes engagez, qu'ils sôt
vne fois en quelque danger eminent,
ne peuent si bien se commander de
croire de deuoir endurer ce, que ia ils
endurent en effet, ni les coüars se re-
foudre à ne craindre assuremant ce,
qui ne feroit arriuer, qu'auec beau-
coup de disgrâce, & de difficulté. Il
me fait mal de parler de l'opiniõ, que
Cesar auoit de toi, qui ne te fit l'ho-
neur de t'écrite, pour t'attirer à son
parry en même temps, que tu n'ouïs
d'enue d'y entrer, & te ressentant
d'un tel affront te findépiter, & com-
uoler au camp de Pompee, où état re-
ceü avec l'accueil ia dit, Caton te tar-
ça fort aigrement sur ton inconstan-
ce, & legereté. En oultre tu ne ferois
meri-

meritoirement accuser d'ingratitude
 vn Vibius, vn Virginus, vn Popilius,
 puis qu'en ce vice même tu les as sur-
 passez. Oseras-tu bien reprocher aux
 autres vne lâcheté de courage, toi qui
 n'as feu prédre la mer, ni la mort, que
 de la main de tes ennemis? Cette mer,
 di-je, l'unique element approprié à ta
 honteuse fuite. Cette mort la voye la
 plus honorable, pour te mettre à deli-
 ure de tant d'indignitez souffertes; si
 tu eusses eu tât soit peu d'honneur em-
 praint dedans l'ame. Va maintenant,
 va donc, & sois memoratif des paro-
 les que peu auparauant tu allois se-
 mant de toi-mêmes en plein Senat,
 en la presencé de ces illustres citoyés,
 auec tant d'arrogance, & de presom-
 ption. Fuit honteusement la mort, di-
 fois-tu, est pire, que toute autre mort.
 Belle sentance, & tres veritable, & par
 ta lâcheté voirement bien pratquee!

C'étoient encores là tes mortz : Je puis
protester de moi, qu'en la fleur de mō
âge i'ay virilemant deffendu la chose
publique, agraué d'annees, comme ie
suis, ie ne l'abandoneray iamais : ie
n'ay on redoublé les armes de Cati-
lina, moins d'état feray-ie des tiennes.
Certes, si en cette iournee de Phar-
le Pompee, comme tu dis, t'a mis en
reputation de predire si bien les cho-
ses à venir, tu l'as, si ie ne m'abuse, per-
due tout de ce pas mêmes, en guise
d'un homme, qui a mangé des fèves
tout son fou. Etant si bié resolu à fuir,
ie m'étoie, que tu ayes si mal deuiné.
Tes écritz sur cette matiere, t'y de-
uoient auoir rendu tres-sauant: car au
Senat, en face de tant de vaillans ho-
mes, en plein mydi, & en public, tu fis
sermant de n'abandonner en ta vie la
chose publique. Si les armes d'Antoi-
ne t'ont atterré, ou nō, ie n'en dis mot,

tu

tu l'as peu sauoir. Tu passes encores plus outre, & dis; si par ma mort la liberté de la ville est plus asseürée, ie sacrifieray fort librement ma propre vie. Ha Ciceron que dis-tu, seras-tu bien exposer la vie toi, qui as sçeu si failement gagner au pied, pour la sauuer?

CHAPITRE X.

Suite de la digression contrè Ciceron. Son consulat. L'appuy d'Octavius par lui recherché. Sa iactance. Marc Antoine le fit tuer par Herennius le Centenier. L'auteur n'est le premier ni l'unique, qui a drappé sur Ciceron. L'histoire n'a plus de lustre. Le Consulat de Ciceron. Cesar. Le iugement de Pline parlant de Cesar. Arpine sol natal de Ciceron.

Oppose nous tant que tu voudras ce tien consulat Catilinaire, auquel

quel nous pouuôs mieux accommo-
 der le nom de boucherie, que de con-
 sulat. C'est toi voiremant, qui par ton
 infame timidité, & ambition tres-
 pernicieuse as atterré la liberté du
 peuple Romain, à mesure que tu de-
 uins si jaloux d'entretenir le ieune O-
 ctavius, retournant tout fraichement
 d'Apollonie, en inimitié, & méfiance
 avec Marc Antoine: Et que d'une im-
 patience, & soumission seruelle, tu pé-
 fois d'acquiescer quelque grade par
 l'entremise de ce ieune homme, per-
 sonne encores priuée. Que diray-je,
 lors que toi homme consulaire, ia ve-
 nérable, pour le seul respect de ton
 grand âge (laissant à part ton eloqué-
 ce exquise, pleine d'enuie) auquel a-
 pres auoir passé par tant de belles char-
 ges, & acquis quelque nom à la poste-
 rité, par tant de gestes valeureux, la
 mort deuoit être ta plus chere recher-
 che

che, tu honores cet enfant du titre de
 Pere; tu te mets de sa suite, & l'advoües
 pour Seigneur, & Maître. Brutus ce-
 pendant s'en fache à outrance: mais
 en vain, en vain proteste-il les Dieux,
 que ta méchanceté fera la ruine de la
 République. Parmy toutes telles in-
 dignitez dignes de commiseration, ie
 n'ay sçeu contenir de rire, en lisant la
 treisième de ces Philippiques; où tu
 vles de ces termes: Dans le Schat de
 Pompee, que cetui-ci va méprisant,
 nous étions dix hommes consulaires:
 par là peut-on iuger, quel fut le se-
 cours des autres: car m'étant trouué
 tout seul, j'ay repriné, & retassé l'au-
 dace de ce voleur triomphant. Je ne
 fais Cicéron, comment tu as repriné
 l'audace d'Antoine; possible es-tu bîe
 vieux emouffé la tenebant de l'épee
 de Horennius le Centonier, tant apt
 prouue pour tant d'inigne, me fait de
 celui,

celui, qui t'auoit proscrit. l'eusse sou-
haité, qu'en vsant de son pouuoir, il
eut moderé son insolance: tu n'eusses
ainsi appliqué les forces de ton intel-
ligeance à nous prôuer impudément
tes éloges. Celui-là s'est laissé trans-
porter en beste à la cruauté horrible
à tous les humains, non que funeste à
ta vie: & tu as prins l'effor par ta iactā-
ce puerile, donant de quoi en rire au
monde, & à moy en c'et endroit de
l'abhorrer. Ce seroit beaucoup pour
toi, si les belles qualitez de ton esprit
& de ton eloquance étoient bastantes
pour lauer les taches de perfidie, d'a-
uarice, & de lâcheté, dont les écrits
des plus grans auteurs t'ont noircy. Et
à ce qu'on ne m'estime inuenter quel-
que chose pour mieux crediter mon
dire, j'exciteray m'aidant de ton mot,
le témoignage de Pollio, de Liue, de
Seneque, de Plutarque. Oses-tu de
plus

plus faire rinter à noz oreilles le son
de tes belles paroles? nous estimerons
te faire courtoisie d'abstenir sur cette
tienne ambition demesuree, que les
plus clairs-voyans ont condamné,
comme ayant attiré le ioug d'une lō-
gue seruitude sur le peuple Romain.
Certes si tu presses d'auantage noz iu-
gemans, en nous accusant de trop de
credulité (ce mot ne ressentant que sa
pure barbarie, te semblera vn peu ru-
de, mais ne t'ayant rien iuré, tu me le
dois laisser couler) n'as tu pas preueu,
que la tardiue posterité consumera
quelques iours à décrire l'histoire ve-
ritable de tes gestes, quels qu'ils soient
que tu vas preconisant avec tant d'e-
fronterie? Tu as derechef tres-mal vſé
de cete tiene prerogatiue de deuiner.
Car la saison des historiens a si mal
rencontré, & l'excessiue abondance
en a esté si peu prisee, que les noms des
Augu-

Augustès, des Tibères, des Caligules,
des Nerôs, par le caquet des écrivains
sont quasi decheuz de leur iuste va-
leur: bien que Seneque (encores, qu'il
n'ait écrit de l'histoire) se puisse van-
ter d'auoir exanté de l'iniure du tems
& de l'oubly celui de l'Empereur
Claudius. Que diray ie de la grauité
de l'histoire aujourd'huy tant rabail-
fee, que vous la voyez farcie de mil
fortises, où vous trouuerez maintefois
inserez, curieusement rapportez, vai-
nement colorez les mots, les gestes,
les traits des Aduocats, Bâteleurs,
Courtisans, & de telles pestes tres-
dangereuses. En abusant de nôtre lô-
gue patience tu ne peux voirement
nous payer, n'y te couvrir d'une ho-
nête raison pour excuser tes defauts.
Tu es la partie, l'Aduocat, & le iuge
de tes belles gestions tu les amplifies,
les releues, & les admires. Ayant vne
fois

fois porté ton aduis sur quelque affaire, tu n'en veus onques démordre: tu en fais fête, tu triomphes, tu vas trefaillant de ioye, & te metz hors de toi. Ce n'est pas merueille, veu que le iugement feueré, horrible, douteux de la posterité ne t'a sceu contenir. Constante toi d'auoir tout vn tems mené par le nez le peuple Romain, avec ce plaisant vers, par lequel tu as jugé la ville heureuse souz ton Consulat, qui n'a voirement subtilté, que par les têtes de tant de gens d'honneur. Tu te vantes qu'elle te doit tout le bien de son salut. Je dirois plutôt que le peu d'estime qu'on faisoit de toy bailla sujet aux plus audacieux d'entreprendre contre elle. Cuides-tu que ce soit peu de cas d'auoir maintefois importuné les oreilles d'un graue Senat par cette tiene insolance, & maladie d'esprit, que tu n'as sceu dissimuler, sans
trou-

troubler la veüe de la tranquille posterité? Penses-tu d'auoir esté en ce siècle là tres-heureux, le seul homme digne de gloire? Di moi ie te prie, de combien cuides-tu auoir deuanté en matiere d'entandement (c'est en quoi tu as excellé) Iules Cæsar, lequel parlant de soi s'est touiours tenu dans les limites de la moderation. Je dirai d'auantage en rassasiant mon iuste dédain, que si ce grand personage eut veu les écrits de Plin deferant la palme à Cæsar seul d'entre les beaux esprits, il eut sans doute poussé de rage, & d'enuie pillé la Prouince, ou conspiré contre la chose publique. Ha que le sort des humains est déplorable, en ce qu'étant vne fois descendus ez tristes manoirs de la Mort, ils ne peuuent plus remonter à la vie. Je tiés fermemât à Homere Prince des Poëtes, qu'ayant aprins des ombres de tât
de

de braues Romains allans à toy à grandes troupes, les faitz bellicueux de ce guerrier, qui à l'oüir parler à defangé la Cilicie des Lubernes, & s'y est fait proclamer Empereur: tu prendrois soudain ton vol dans le Ciel, pour celebrer de tes vers cette Roine d'Arpinas (ne t'en deplaise Alexandre) parmi ce, que l'efronterie, qu'elle a à se louer soi-même ne te permette seulement, ains t'oblige encores de mentir impudemment.

CHAPITRE XI.

Suite de la digression contre le même. Excuse de l'Auteur, sur sa longue digression.

MAis où est ce, que l'orage nous a miettez. Epargnons vn peu tes Manes, ô Cicéron; ores que tu n'ayes en rien épargné noz oreilles. Mon esto-

h mach

mach est plein à regorger de ta iactance si eshontee. S'en faut-il étonner non voiremant: car ce n'est ainsi, qu'à faute de courage, nous deuons être traittez: ce n'est ainsi, qu'il te conuiét éprouuer nôtre patience, & eluder noz iugemens. Est-ce là que ta superbe te porte à vilipander ainsi les esprits des siècles à venir. La pureté de ta langue maternelle coulante, comme vn torrent te fait sans mentir tenir le haut bout: mais les plus fidelles témoins te iugerôt inferieur en doctrine. Qu'on regarde commât en tous les discours tu tâches d'eclypser l'honneur de toute sorte d'écriuains en ta langue. Et pour en dire mon aduis, quoi qu'il ne soit parauanture suiuy ez âges futurs, ie ne te tiens point si graue, que Senèque en tes sentences, ni en maiesté si venerable, que Plin. Quant à la liaison, la fluidité, & la grace des motz, tu

as

as esté le plus heureux de tous. Que si
 quelcun les veut suiure, ou égaler, ie
 diray, comme pour vn paradoxe, qu'il
 feroit beaucoup mieux de ne les imi-
 ter. Ores si cette belle qualité a con-
 tanté mon humeur, tul'as à l'opposite
 cruellement irritée par ton aueugle
 ambition, nullement exanté d'enuie.
 Je n'ay peu retenir la bile conceüe en
 mon estomach. Prenât maintefoistes
 écrits en main, alleché de l'elegance,
 qu'on y void reluire, ie me suis extre-
 memant ennuyé, d'y trouuer tout par
 tout vne iactance vrayement puerile.
 Cela seul m'a causé cette violence, à te
 refuïr, & rebuter tout à fait. Je n'ay
 point l'estomach si bon, ni si robuste
 pour cuire telles viandes: ie ne dis pas,
 s'il est trop debile, ou trop net. Mais si
 aucuns ont l'appetit si hebeté pour les
 aualler sans vomir, comme s'ils auoient
 prins vne potion d'absynthe, au lieu

h 2 de

de les enuier, ie les admire. I'ay rapor-
té tous ces discours, afin de faire voir
au monde, que l'enuie, ou la haine ne
m'ont pas fait parler, étant aussi éloi-
gné de telles passions, que des siècles
de Cicéron mêmes. Ma conscience, &
ma franchise ia protestee seront bons
garants des motifs, qui m'ont porté à
suiure en cela mon affection, & me
contanter d'autant. Quant à la digres-
sion, dont i'ay vsé, si ie n'en puis ren-
dre autre raison meilleure, ie diray,
qu'elle m'a semblé bonne. Or étant
maintenant ma respiration vn peu
plus libre, comme ayant à force de
parler vuidé toute cette mauuaise hu-
meur accreüe en mes poulmons par
le dédain congeu contre Cicéron, ie
repràs mes premieres erres, pour trait-
ter sommairement, & clairement de
ce qui nous reste à dire du Nil, & de
notre Prouence.

CHAP.

CHAPITRE XII.

Trois opiniōs sur la source du Nil. La tem-
 perature de l'air en Egypte. Les marez
 d'Egypte. Le Nil, & son accroissēmāt.
 La Lune & les neiges aydent à l'enfler.
 L'étang de Loyeuse-garde lez Arles.
 L'Egypte située sous l'Equateur. Mou-
 vēmāt du Soleil. L'autorité de Seneque.
 Comment les eaux des marez se degor-
 gent dedans le Nil. Conclusion de ce
 discours.

SANS plus nous attandre aux réuē-
 ries des Anciens, nous devons te-
 nir pour constant, & veritable, que les
 Marez situez au dessus des mōtaignes
 de la Lune enflent par les torrans, bail-
 lent au Nil son origine, ou vne bonne
 partie de son eau, ou à tout le moins
 font épandre en des étangs tresslarges
 cette riuere coulante sur leur surface.

h 3 Ie

Je ne me soucie laquelle de ces trois opinions sera trouuee la meilleure. En outre, il n'est pas moins veritable, que ces marez sont situez entre l'Equinoctial, & le Tropique de Capricorne. Si que le moindre nouice en la Cosmographie fait, que le pourpris de ce pays là est touiours halé d'une extreme chaleur. La cause en est toute claire, à sauoir le Soleil, lequel à l'auancer ou reculer, qu'il fait s'arrete six mois durant, & done à plomb dessus leur têtes. Partant l'incomodité de cet Astre brûlant se fait mieux sentir en son reculemant, qu'en son montant: bien que ces deux mouuemans se facent en même espace de tems, la quatrième partie de son cercle venant à enflammer la plus voisine region de l'air ia échauffee par la seule priuation du froid. D'où nous voions à l'œil, que le climat de ces contrees là est brûlé à
ou-

outrance eꝛ neuf mois de l'annee: eꝛ
trois restans la chaleur y est vn peu
plus moderee, non touteſois d'vne
meſure égale. En ſorte, que le premier
de ces trois n'eſt tout à fait ſi froid,
que celui du mitan, comme retenant
encores vn peu de la chaleur prece-
dante, & le dernier va perdant ſa froi-
deur peu à peu, par les aproches du
Soleil. Noꝝ hyuers nous en font vne
certaine preuue. Car le Soleil paſſant
ſouꝛ le Capricorne, biẽ qu'il ſoit pour
lors fort éloigné de nous, nous ne ſen-
tons les froidures ſi âpres, que ſur la
fin de Ianuier: & ſur la fin de Feurier
à meſure que ſes rais commencent à
ſe renforcer en nôtre horizon, nous
iouïſſons d'vn air plus doux, & mieux
temperé. Ainſi mon opinion ſe reſout
en cela, que ces Marez pendant les
neuf mois de l'annee ſont comme ta-
ris, & deſſeichez par l'ardeur du Soleil.

-1211

h 4

Mes

Mes premiers propos montrent assez ordinairement qu'ils croissent, ou diminuent, sans qu'il faille considérer le Nil en autre état. De là s'ensuit, qu'il reste un certain tems, à l'auoir de trois mois; au premier desquels, comme pour une température du Ciel via moyenne, ni trop froide, le Nil se trouue moins bas: Au dixième l'air étant beaucoup plus froid, il ne se baiffetie pour tout, ou fort peu; Au troisième l'air venant à se chauffer, il se seiche de rechef. Et c'est quasi la seule, voire la plus assurée cause, que son débordement n'est jamais interrompu, comme si perpétuellement il devoit inonder. A quoi la providance de la Nature a très bien remedié, arrêtant ces rauines, & débordemens immenses au moyen d'une extrême seicheresse. Si est-il véritable, que ces lieux marécageux voient la révolution des saisons toutes contraires.

traies à celles de l'Egypte, tellement
 qu'il faut par necessité, que l'Egypte se
 trouue pressée de la Canicule, lors que
 de delà le froid est plus âpre. Il ny a
 doncques rien d'incompatible de dire,
 qu'en Ete l'Egypte est arrousee par le
 Nil, veu qu'il est certain, que là en sa
 propre origine le froid le fait croître:
 souz le signe de Cancer, il se hausse
 moderément, parce que le froid n'y
 est point si grand, pour être les Marez
 rafraichis souz celui du Lyon, il à son
 cours plus rapide. Ils arrêtent souz ce-
 lui de la vierge, les chaleurs, comme
 çans à se téperer en cette saison. Pour
 surcroît, ie ne voudrois reietter les ef-
 fets de la Lune à son renouveau, la-
 quelle a vn grand pouuoir sur les corps
 humides. En outre, les neiges lui ay-
 dent beaucoup, puis que souz l'Equa-
 teur mêmes elles sont fort frequantes.
 Si quelcun ne se veut persuader, que

11157

h 5 la

la chaleur soit bastante d'épuiser cette grande abondance d'eau, ie lui en feray voir à l'œil l'épreuue avec vn exemple domestique. l'ay tout ioinant ma metairie, vn étang de quatre mil pas en tous sens, que la source d'une bonne fontaine arrouse continuellement tant en Eté, qu'en hyuer: neantmoins souz la Canicule alteree, i'ay veu maintefois baisser ses bancs ordinaires de la hauteur de sept pieds en droite ligne: tellement, que si les Astres d'Eté eussent dardé plus longuement, comme ils font sur les marécages du Nil, bien que son fonds soit assez bas, i'eusse sans doute veu arriver ce que le Poëte tres-fameux a estimé, & non sans raison être impossible,

Que la mer laisse à nud les poissons au riuage.
 Tel épuisement d'eau ne se fait pas tant

tant par la longue chaleur du Soleil,
que par la reflexion de ses raiz, donás
sur les crêtes des rochers circóuifins
dont cet étang est quasi tout entouré.
Au reste il ne le bat iamais à plomb,
ains à mesure qu'il s'auance pour nous
nuire, il se recule de vint degrez vers
le midy en nôtre Zenit. Or est-il,
qu'en ce pays là, comme i'ay dit, il est
tres-ardant les neuf mois de l'annee.
D'auantage, la raison de l'Astrologie
nous doit faire aduoüer, qu'en ces cô-
trées, pour n'être situées gueres loin
de l'Equateur, il est force, qu'en leur
Eté le chaud soit plus enflamé, d'au-
tant, que le Soleil fait le rond de son
cercle plus grand, & par consequant
son mouuemant étant plus rapide, il
est beaucoup plus ardent. Bien qu'en
nôtre Eté nous ayons les iours plus
longs, pas moins voyons nous par ex-
periance, que le cours du Soleil est au-
cunc-

cunemant plus lent, eu égard, qu'il fait la circonférence de ses cercles plus petite. Vn homme sauant, & bien versé en ces matieres ne doit entendre icy par ce mot de Mouuemant du Soleil, le Mouuemant, qu'on appelle Propre, mais bien celui, par lequel il faut de nécessité, que le Soleil ait son cours plus lent, ou plus rapide; en tant que nous le considerons être en vn moindre, ou en plus grand cercle, à proportion de son mouuemant vniuersel. En outre, nous ne manquons sur ce discours de bonnes authoritez des Philosophes. Car Senèque atteste, qu'en Ethiopie, limitrophe de ce pays là, les pierres y brûlent, cōme si elles étoient dedans le feu, non seulement en plein midy, mais au declin mêmes du iour, les hommes ne peuvent marcher sur l'ardant sable, l'argent se fond comme le plomb, les statues se dessoudent:
& n'y

& n'y a lame, ni incrustation mise sur aucune matiere pour l'enrichir, qui puisse resister. Ce que ce Philosophe met en auant, soit par vn bruit commun, ou par les coniectures tres-apparantes, qu'il en a faites, & tout ce que nous en auons dit cy dessus seruira pour nous faire iuger, qu'une si grande abondance d'eau est tarissable au moyen des chaleurs excessiues, & se peut remettre sus, par les froidures. Que si elles sont de trop longue duree l'abord de ces immaneses rauines en fera la seule cause, s'il me semble. Car les flots, à raison de leur pois, rompans les vns dans les autres, & ne pouuans auoir leur issuë libre contre le vent d'Aquilon, ou d'Est, bouillonnent, & s'eleuent ainsi furieusement sur les bouches de cette Riuiera. De là vient, que suruenant vne nouuelle affluance d'eau, & la mer agitée de-

meu-

meurant touiours obitinément haute, l'endroit où la planure se trouue plus basse, elle se fait faire iour par force, & s'epand par apres en plusieurs rameaux. C'est le iugement, que i'en auois pieça conçu en l'entandement, lequel i'ay veu depuis tresbien representé en peu de mots dās Pomponius Mela. Et pour le creditor de quelque allegué, voyez Pline, qui en a parlé encores plus succinctement.

CHAPITRE XIII.

Discours de la Riuere du Rhône. Comment le Rhône vient à se hauffer. Son debordement. Les chauffres faites le long du Rhône. Maux qu'apporte son inondation.

CE que nous auons dit du Nil suffira, s'il me semble, pour nôtre dessain.

deffain. C'est de vray vne matiere tres-
curieuse, digne d'une recherche plus
exacte, & d'être traitée par autre
main, & en plus grand volume. l'ad-
uoüe, qu'en ce sujet precipité, & pris
à la hâte, j'ay obmis beaucoup de cho-
ses de peu d'importance, qui ne meri-
tent, qu'on en face gueres d'état: mes
discours precedans font foy de ce,
qu'elles sont. Aussi bien auoi-je hôte
de m'en remettre au dire d'autrui. Ce-
pendant le lecteur sera aduerty, que
pour ce regard, ie donne fort peu de
creance aux vnes, ni aux autres, puis
qu'on les tient douteuses tout a fait, &
incertaines. Qui est celui, qui dira, ou
qui pourra comprendre, que souz vn
même Equateur y ait des terres, où les
chaleurs, & froidures soient si extre-
mes? les nôtres nous sont mieux co-
neües. Ce pourquoi il nous y conuiét
retourner, & tout ce que nous auons
nold deduit

deduit n'a esté que pour nous y conduire. Or tout ainsi, que le Rhône n'accumule point toutes ses eaux par vne même cause: de mêmes a il diuerfes voyes, pour le regorger sur les plaines voisines, & ce à mesure, qu'elles entrent de toutes parts dedans son large sein. Car avec les neiges des Alpes poussées en bas par l'impetuosité des vents, ou bien venans à se fondre par la douceur de la Prime-verre, ou avec les grandes pluyes decoulantes des prochaines montaignes, & s'accumulans en son canal, il prend la descente d'un courant tres-rapide vers le midy, & nous arrouse de ses eaux tres-fecôdes. Pour orgueilleux & enflé qu'il soit, la Mer le reçoit doucement en sa vase, & passe outre sans nous nuire. Mais si pour lors les vens de midy regnent par trop, comme ils sont ordinaires, l'entree se trouuant bouchée par le sablon

blon agité, & par la violence de la Mer, voulant se faire iour, ses douces vagues sont repoussées, ni plus ni moins, que nous auons dit, que faisoit le Nil avec le vent de Bize. En sorte que ces flots recoupés fort drû les vns sur les autres, & la bouche du Rhône ne pouuant à l'equipolât de ce qu'elle reçoit, vuides ce fardeau excessif: ioint que les fortes chausses le defandent par derriere, & l'engardent de saillir de son lieu, ils s'eleue en vne auteur effroyable, & ia enflé de ses ondes, brauant & defiant la rase cāpagne, beant apres elle, faisant voir par l'horrible son de ses flots tumultueux, combien il a à contre-cœur de voir sa grandeur opprimée par telles leues de terre, il se hausse de toute sa force, pour nous endomager, & assaillant les digues mêmes, écorchant ores le haut d'icelles, il les demolit; ores les prenant par

i

pied,

pied, il les mine imperceptiblement.
A la chaussee ia proche de sa ruine, les
habitans saisis d'effroy accourent de
toutes parts avec des pieux d'orme,
pour la defandre: & à ce côté ils appli-
quent des clayes, là ils portent de ga-
zons, deçà ils fourrent de fascines le
haut de la surface: la crainte du mal
en particulier les échauffe à la besoi-
gne: l'affection commune les anime.
Arresté qu'ils ont vne fois la violence
de ses eaux irritées, tous couverts de
boue, & de sueur au plus sombre de
la nuit, ils rebrossent chemin vers le
giste à demi contans d'auoir mis la
place en defance iusques au l'ende-
main. Le iour venu, ils recommancet
à ordir la même toile. Pendant qu'on
râche à cela, ce méchant & rusé pyra-
te, comme ayât au long du iour guet-
té son tems, & ses pas, simulant sa vio-
lance, s'éleue la nuit d'une horrible
fureur,

fureur, & renuerse sans dessus dessous
 les pources chauffees, lesquelles faifans
 force pour resister, implorent, mais
 en vain, le secours de leurs Maîtres.
 Cetui-ci ouurant vne mer de ses eaux
 largement éparfes, se mocque super-
 bemant des chams, & du triste labou-
 reur gemissant autour de lui. Il n'est
 moins foible, pour être ainsi large,
 ains il rauage impetueusement, & ou-
 ure aussi bien le pourpris de la plaine,
 comme s'il estoit étroitement refermé
 en ses bords, les grains semez se mus-
 sent souz les ondes, & par merueille,
 ils deuient secs & hais en cette hu-
 midité: la raison en est apparante: c'est
 parce qu'ils meurent tout à fair.

CHAPITRE XIV.

Limon laissé par le Rhône tres-profitable.

*La Camargue d'Arles. Fertilité de la
Camargue.*

i 2

Le

LE Rhône au partir de là, baissé qu'il est, & retourné en son canal ordinaire, laisse vn limon tres-fertile, ne cedant en rien que ce soit, fors en la propagation des animaux monstrueux, à celui du Nil. C'est chose, que la graisse, & l'humeur glutineuse, observable au manier, nous doit faire iuger, si ce limon vient au tems importun d'Eté, il ne cuit pas seulement les tuyaux du blé encores droits, ains la chaleur en ayant succé toute l'humeur, il se change en pur sablon. Cela n'arriue gueres au reste de la Province, ains quasi au seul terroir d'Arles: lequel se trouuant fort bas du côté, qu'il est tres-fertile, est contraint de s'armer, & se defandre contre cette riuiera tres-dágereuse, par le moyé des hautes leuees de terre. En quoi l'excellance de ce terroir est admirable. Car état presque inondé de deux
en

en deux ans, souuant les deux tout de suite, quelquefois les trois consecutifs, cette eau démesurée emporte quant & soi les semâces, & les œuures perduës des hommes, & des bœufs l'esperance, & la ressource des peres de famille. Neâtmoins l'annee, qu'elle ne se deborde point, elle leur fournit vne telle foison de grains, que non seulement elle les recompanse des dommages passez, ains les assure cōtre la peur de l'aduenir. En sorte, que les habitans ne craignans rien moins, que l'indigeance, attendu que chacun d'eux nourrit vn grand nombre de messiers, & de chiens, ne souhaitent rien mieux, que d'être dispensés de la rigueur de l'Edit, par lequel le Roy defend à ceux de Genes, & de la côte d'Espaigne d'enuoyer leurs nefes en noz portz, pour y enleuer noz blez, comme ils auoient appris.

CHAPITRE XV.

Comparaison de la fertilité de Camargue, & de Prouence à celle d'Egypte. Plin. Ammian Marcellin. Les Egyptiens fort vains à louer leur pays. Plin. Herodote. Ciceron. L'Egypte & la Sicile. L'Espagne. Ceux d'Arles ne fument jamais leurs terres. Laboureurs, & autres ouuriers pour les terres. La bonté des terres de Camargue, rend les laboureurs paresseux & negligens.

OR s'il est question de mettre en parangon nôtre pays à celui d'Egypte, prouince de vray la plus fertile du monde. Pour vn prealable ie n'accorderay iamais à Plin le reuenu du fromant au centième grain, qu'il élue si fort en ce pays là. Veu mêmes, qu'Ammian Marcellin, lequel pour y auoir porté les armes à peu sauoir sa
por-

portee , se trouue bien eloignee de ce comte. le couche icy ses propres mots, afin d'autoriser mon dire. Et s'il aduient, dit-il, parlant du Nil, qu'il ait esté moderé, les grains semez ez guerez d'un terroir bien gras renaissent multipliez au soixante dixième. C'est ce qu'il dit: l'vsure voiremant de soixante dix pour vn est admirable. Mais si l'on veut mieux éplucher, ou balancer les paroles de cet auteur, toute admiration, & le dechet de l'estime de noz terres fera au neant. Car en premier lieu, la coniecture tiree de Marcellin recherchant curieusement, les raretez d'Egypte n'est point trop vaine, à fauoir que les Egyptiens tant, qu'il leur a esté possible, leur honeur sauue, ont eleué la reputation de leur pays, & ne fais encores, s'ils ont épargné l'erubescence. Au raport des historiens, cette race d'hommes est la plus

augib

i 4

vai-

vaine du monde; ce sont des vanteurs
temeraires de leur Nation, & de leur
patrie. En outre, selon le dire d'Am-
mian, il conuient que le Nil soit mo-
deré c'est à dire, qu'il répōde aux mar-
ques, & au niueau, qu'ils en ont. S'il
les atteint souuant, ou non, ils le sa-
uent. Il faut de plus, que le grain se
trouue semé en vn solage fort gras;
encore ne sera ce pas assez, d'autant,
que la rencontre notammant d'une
bonne saison y est requise, ce que le
mot de [quelquefois] cotté par Am-
mian mōtre clairemant. Donques
pour venir à leur comte, ils ont besoin
de toutes ces circonstances : à sauoir,
que cette Riuiere tres-rapide viene à
croître selon leur souhait, & qu'elle
soit moderee. De plus, il leur conuiēt
mouuoir vne bonne terre, laquelle ne
rencontre gueres, que par hazard, ay-
dee d'ailleurs de la fortune d'une pro-
digue,

digue, & heureuse saison. Tout cela joint ensemble, dit il, les grains ensemencez renaissent multipliez au soixante dixième. Ores peut-on iuger de l'intantion d'Ammian, lequel en asseurant cela, recherche tant d'echapatoires. Au regard de ce que Plinè a écrit conformement à ce sujet, qu'èz Leontines de Sicile, & en la Grenade d'Espaigne vn muy de blé en produisoit cent, ie m'en remets toujours au témoignage de ses propres auteurs: car celui d'un Herodote, n'ayant eu honte d'attester, qu'au pays de Babylonie, les chams pour l'vsure d'un muy ensemencé en rendent deux cens, quelquefois trois cens (comme s'il n'y auoit gueres à dire de deux cés, à trois cens) c'est vne menterie si impudente, que la honte perduë en ce personnage au moyen de la langue vsance de mêtir, n'a oncques seu couvrir son

enormité: mais Ciceron, si ie ne m'abuse, fait bien le comte de Plin plus petit, en disant, que ces chams Leontins rapportent les fruits au huitième, ou au dixième. Je n'ay point fait de rectif à m'enquêter de telles affaires, pour en tirer la verité, tant des Prouançaux ayans le commerce libre en Alexandrie, que des Egyptiens mêmes, que nous auõs veu hanter le port de Marseille (car pour la Sicile, & l'Espaigne nous en sauons de reste) & ay appris, que les Egyptiens font grand état des terres, qui leur produisent (eu égard à l'inconstance des saisons) les fruits au quinsième, ou au plus haut au vintième. Ainsi pense- ie conceder beaucoup à ceux d'Espaigne, en leur aduoiant le douzième. l'entans neantmoins parler des fonds, qui rapportent tous les ans, (fors ceux d'Egypte) contās de leurs propres forces, & engraissez

sez par la nature même, d'autant, qu'il est certain, que les guerez répondent plus largement à mesure, qu'on les laisse chommer quelques années, ou qu'ils sont soigneusement fumés, selon que la sollicitude, & industrie du Maître est moindre, ou plus grande. Mais il n'est nonchalance pareille à celle de nos laboureurs : car ils ne fumement jamais leurs terres : & quasi tout leur travail se resout à ces deux œuvres, à sauoir, semer, & moissoner. Et ne faut s'imaginer, que cela procede de la disette des ouuriers : nous en auons touiours plus, qu'il nous en faut. Nous voyons à point nommé fondre en nos villes des troupes de Sauoyars au pied terre, & truiars si grandes, que les nôtres leur souhaitent maintefois, que les raues ne puissent jamais s'engeler en leur pays. Ce sont gens sales, âpres, rudes, allans à la besoigne à pas com-

côtez en guise de viels preud'hommes: pas moins ressamblent ils aux bœufs des Alpes, robustes au travail, voulans être solicitez, & par fois contrains par l'exemple d'autrui. Cela soit dit par honneur de ces pources gens, puis qu'ils releuent si heureusement la paresse des nôtres. A fendre, & mouuoir la terre il n'y a gens au monde plus soigneux, que les Prouençaux, car il y a tel, qui n'ensemance son blé, qu'à la quatorzième raye. La quantité des ieunes bœufs est si grande, qu'en plusieurs metairies du terroir d'Arles on en nourrit les cent destinez à ce seul vsage. Ils sont encor attachez à cette creance, que leurs chams n'ont aucun ou bien peu de besoin de fumier: parce qu'étant la terre repassée par tant d'œuvres, elle ne peut concevoir les mauuaises herbes; ains par contraire, entretenât les forces naturelles, comme

me enceinte de son humeur feconde,
se referue toute pour le tems des se-
mailles. Nous ne faisons point de dou-
te, que le fumier ne profite grandement.
Etant chose cōfessée des mieux
experimentez au fait d'Agriculture,
qu'une terre legere est amandee par
le fumier appliqué, & la bonne en est
encore melioree. Or est-il, que la bō-
té de nôtre fons est telle, qu'elle ne
couure pas seulemāt la paresse de noz
laboureurs, ains comme la plus part
des hommes sont naturellemant plus
auides du repos, que du travail, elle les
y entretient aucunemant, & les y alle-
che d'elles memes.

CHAPITRE XVI.

*Rapport des terres situees en Camargue. Co-
lumelle. Blé de Turquie. Le bien & le
mal, que fait le Rhône à Arles. Il perd, &
redon-*

redonne des Iles toutes entieres. Ile de
Camargue.

LEs blés ensemancez és Iles d'Arles, que le Rhône par son arrousement rend tres-fecôdes, sont recueillis assez souvant, au rapport de seize pour vn. Si les eaux, ou la seicheresse ne les incommode par trop, elles les produisent touiours au douzième, & avec tout cela fructifient elles au dixième, sans que personne ait sujet de se plaindre. Auterroit ferme le dixième est ordinaire, & le quatorzième ne nous est si peu frequant, que Columelle, auteur tres-celebre en fait d'agriculture, atteste, disant de ne se remanteuoir du tems, qu'il à veu telle fertilité en Italie. Cela est notoire, que noz citoyens d'Arles, ayàs à tout leurs petits fossez, Martellieres, ou éparfiers qu'ils appellent, mis à sec les marez: &
apres

après y auoir semé du blé de Barbarie, en ont deia durant cinq années consecutiues raporté l'vsure au vint cinquième: mais ce fromant n'aproche en rien de la bonté, ni de la couleur du nôtre. On ne peut assez admirer comment c'est, que le Rhône se ioüe effrôtemant avec ceux, qui cultiuent les champs voisins de sa riue. Donnant à trauers, ou biaisant sur le bord opposite, il baille tantôt à celui ci vne grande étendue de limon très-fertile. A peu de la comme ia appaisé par les ruïnes, & pertes causees, il est si prodigue, nō que liberal à le recompanser, qu'il se venge sur l'autre: de sorte, qu'il y a des personnes, qui prennent plaisir à voir déborder tout à coup cette insolâte Riuere, pour les aduantages, & commoditez, qu'elle leur apporte. Autrefois elle deracine les vieilles Iles toutes entieres, ou bien pour l'ordinaire les met
en

en vn fort piteux état. Elle en fait des nouvelles, qu'elle engraisse, & fertilise en si peu de tés, qu'il me souvient, que d'un certain petit terre sabloneux, auquel étans ieunes garçons nous nous faisons porter maintefois en des petits bacquetz, si qu'à peine y pouuions nous mettre le pied à sec (de ce il peut auoir dixhuit ans, ou enuiron) il s'en est fait vne Ile de trois mil pas de long, & de quinze cens de large. Elle est toutesfois souuent eleuee en pointe par les tourbillons des vents, qui piroüetent, & souleuent le sablon. Car venant le limon à se seicher par la chaleur, pour être de parties tenuës & delices, comme la fleur de la terre, cueillie des mornaignes écorchees, & apres couuertes d'eau, le vent le pousse ça, & là, ainsi il s'attache derechef contre les collines mêmes. Mais il faudroit contempler cette Ile à part soy naturellement re-
ué-

pétue de Saules , & Peupliers , foisonnante, comme par dépit en telle abondance d'arbrisseaux, que la tourbe des pources gens y accourant châque iour à faire du bois pour leurs vsages , ne peut arrêter , ni vaincre son hâtiueté de reietter. Bien que l'infidelle société de la Riuiere trouble en son pourpris le bien , & le repos de telles commoditez, & de plusieurs autres, neantmoins la fecondité de son solage , & la suite des bonnes anneés, qui lui reparent si largement , & avec tant de seureté ses ruïnes souffertes, qu'elle se peut vanter de iouïr d'une entiere , & parfaite felicité. Car si nous entrons ici sur ses merueilles , ie fais fort bien, qu'il n'y a pas beaucoup d'anneés, qu'une auene ensemancee auoit rendu à son maître l'vsure au cinquantième. Ce n'est pourtant de mon dessein d'harceler les esprits plus har-

k gneux,

gneux, & me conciter le soupçon d'un menteur, en contant tels miracles, arguans plutôt les ieux, & les ébats de la nature, que sa fertilité. Je suis tres-assuré de n'encourir onques par ma faute vn tel blâme; ou ce seroit que ie me trouuasse endormi sur la besoi-gne. Je pourrois tirer en ligne de ce côté les variantes especes de fromans, & legumes nullement éleuables ez autres prouinces, si ce n'étoit accuser la Nature, de n'auoir par tout vne puissance égale.

CHAPITRE XVII.

Comparaison du terroir de Prouence avec tout autre. Comtes ridicules des Indes. Blé de Babylone. Differance du Nil au Rhône. Differance de l'Egypte à la Prouence. De quelle utilité seroit à ceux d'Arles le desseichement des Marez.
En

EN fin pour couper court, parler plus sobremât, & démordre quelque peu de nôtre bon droit, disons hardiment, qu'en matiere des fruits, soit pour la valeur, soit pour l'abondance, nous ne cedons en rien à la Sicile, ni à l'Espaigne. Je n'étrüe icy avec le nouveau monde d'Espaigne, les comtes dont sont plus aisez à faire, ou à écouter qu'à croire. On dit, qu'on y coupe les citrouilles vintcinq iours apres leur ensemancement. Cōme si en la nature rien n'étoit de plus miraculeux. Il est dōc croyable, qu'elles n'ont à ramper si longuemât, qu'à veüe d'œil on ne puisse aperceuoit comment c'est qu'elles poussent, & croissent. O la plaisante chose à voir aux âges futurs. La nature tres-prudente expose aux sentimans humains les especes de ces creatures basses, mais d'ailleurs, elle resserre leurs cau-

k 2 fcs,

ses, & leurs raisons en ses thresors inscrutables. Si la fecondité de ces contrées là peut obtenir tant de faueurs de sa beneficence, que de laisser voir érandre les petits rameaux des veines, les filamans, & les nerfs tres-deliez des courges, il seroit aisé de discerner, si en se hâtant de la sorte, ils ne font pas comme les cordes du luth, qui rompent par fois à mesure qu'on le monte trop à la hâte; ou bien, si ces tendres seions rampent d'une mesure égale, comme les serpens, ou bien de sablon en sablon, comme les chenilles, ou comme les vers, qui d'un glissant effort se produisent au iour en moins d'un tourner de main. Je voudrois sa-voir, si la nature coutumière à se moquer tout par tout des plus sages & sa-uans, enfile en rond peu à peu ces grâ-des, & monstreuës bouteilles de ci-trouilles, ou si en les tournant par un
bout

bout en guise d'un faiseur de verres, elle les étand en telle grosseur, ou bié, si en vn momant elle leur farcit le vêtre de tant de matiere. l'aurois plus de plaisir d'apprendre des nouuelles de tout cela, que de tant de petits nauires, qui demarent châque iour d'un même haure. Quant aux fromans de Babylone si ie n'aduoue, qu'ils deuient grans, & hauts comme chénes, ie ne puis m'imaginer, comment c'est qu'ils raportent trois cens pour vn. Parlons franchement, & sans enuie. Nous surpassons l'Egypte en excellence de terroir; nous lui cedons voirement en fait des eaux, non en leur bonté, ains en leur commodité. Car les inondations nous arriuent tant à rebours, qu'au lieu, que les Egyptiens ne souhaitent rien tant, que de voir dégorger leur Riuiere auant le tems des semailles, nous auons en horreur

fin

k 3

l'im-

l'importun débordement de la nôtre, voire mêmes apres noz grains baillez à la terre. Or étant tel le cours des affaires du Môde, qu'il n'y a rien d'heureux en toutes les parties; aumoins sommes nous contans pour ce regard de nôtre plantureuse felicité. N'est ce pas assez de bon-heur pour nous, que la Nature nous ait reparé ce defaut, & cette incommodité des eaux, par vne fecondité si admirable, qu'il ne lui cōtient vser de beaucoup de ceremonie ni de veneration; pour lui faire produire vne large moisson, là où l'Egypte n'est lauee, que d'une humeur appropriée à engendrer de Monstres; & si à peine est elle bastante de suggerer les tendres fleurs, & la rosee aux petites auetes. Qu'ils s'en aillent donc glorieux des merueilles par eux veües, pendant quelques anneés; si ne peuvent-ils s'exalter de la crainte d'une fami-

famine septenaire, dont ils ont senti le
fieu ez siecles passez. Et quât à nous,
viuons tranquilles en nôtre pleine, &
ancienne possession d'une continuelle
fertilité. Bien que le cours nous en ait
été interrompu, si n'a-il onques été
totalement alteré. L'Astre malin ne
nous à jamais si tyranniquement do-
miné, que nous n'ayons toujours eu
de reste, pour subuenir à l'indigence
de noz voisins. Que si nous trouuions
vn moyen, par lequel cette violence
d'eau, pour obstinee qu'elle fut, peut
aucunement ceder à la hauteur de
noz fortes chauffees, & que le prouer-
be au rebours fut veritable, que la coi-
gnée eut trouué le nœud, ce que ie iu-
ge n'être par trop difficile à entreprē-
dre, les Egyptiens nous pourroient
bien dire le long Adieu. En outre, si au
besoin avec des Ecluses, ou Martellie-
res (ce qui ne seroit non plus trop mal
aisé,

aisé, le premier étant ia fait) propres à arroûler noz campagnes, on pouuoit obuier à leur seichereffe, comme l'on vse del'Euphrate en Mesopotamie, & du Nil en Egypte, à mesure que le país est plus écharsemant inondé. l'aymerois mieux laisser priser le comble de nôtre bon-heur, que m'attandre à le louer en mes écritz. En suite dequoi ie ne puis auoir patiance, en considerant les beaux moiens d'aquerir sans trauail, & avec honeur plusieurs belles cheuances, qui se perdent par l'ignorance, ou par la confusion de noz partialitez. Or attâdu que parmy mes grandes occupations, n'ayans rien de commun avec telles affaires, il ne me reste autre, ie me cõtante moi-même, en me repaissant de tels regrets, & reproches contre la negligence des hommes de nôtre siecle. Si les destinees ne m'enuient vne plus longue vie, ie feray

ray à mes propres dépans , que mes concitoyens aplicans leur industrie, & leurs traux à une œuvre si importante , recueilleront vn iour sous la faueur du Ciel , les fruitz , & la recompense deüe à leur labeur. C'étoient jadis les entreprises des Rois , poussez d'ambition de se randre admirables à domter la nature, Mere de toutes choses. Ores qu'on viue au iourd'huy plus lâchemant , d'autant moins aurons nous de sujet de nous plaindre. Car en matiere de cet' œuvre , si nous auons assez de courage, nous auons des moiens de reste , pour l'entreprendre. Et si vne fois nous l'auons encōmancee , elle nous contraindra à la paracheuer , & ne la laisser aller en ruïne. Pleut à Dieu , que le desir d'acquérir de l'honneur ne fut non plus contemné des Rois en ce seul afaire, que l'integrité de leur renomée l'est en beaucoup

coup d'autres. Toutefois leurs paroles, & actions déreiglees n'eueront
 jamais si bien la iuste vengeance
 du Ciel, comme leurs plain-
 tes faites hors de saison,
 leur seront infru-
 ctueuses.

Fin du premier liure de la Prouence.

DEV-



DEUXIEME

LIVRE DE LA

PROVENCE.

CHAPITRE I.

*Excuse de l'Auteur, sur ses digressions. La
Prouence tres-abondante en bétail: &
notamment le terroir d'Arles. De la
fureur des Taureaux de Camargue.*

JE fais tres-bien, ma chere Patrie,
que sur le principal sujet de tes
louanges, que j'ay en main, plusieurs
choses m'ont coulé de la plume au li-
vre precedât, que si l'on me veut trait-
ter à la rigueur, on dira, que tu ne peus
te les approprier autrement à iuste ti-
tre. Mais tu prendras d'autant mieux
à ton

à ton auantage cette miene œuvre
telle, qu'elle est, si tu m'aduoies ce,
qu'étant trouué mauuais de toi, ie cō-
fesse ingenûment, en alleguant la seu-
le force de ton amour, & le premier
essay de mon style (fait de gayeté de
cœur, & au plus fort de ma ieunesse)
d'auoir vrayement animé ces mienes
conceptions, & porté mes intelligen-
ces au delà des bons succez, qu'a pur,
& à plein ie me pouuois promettre.
Ie commence donques mes protesta-
tions, & excuses par vne comparaïson
tres-familieré, que le souuenir de mô
enfance mêmes me red encores tres-
agreable. Tout ainsi, que les ieunes
chiens sortans de la noire, & longue
prison du chenil, pour aller à la chas-
se, soudain à la premiere pree qu'ils
rencontrent, se prenans à iouer, ils ti-
rent pays, ils sautent, ils s'egayent, ne
craignans de s'agrauer, ou s'écorcher
les

les pieds ez chemins encores tous
moites de la rosee du matin:ils iugent
pas moins , qu'il leur reste beaucoup
de tems à suër. Le veneur les appelle à
cor,& à cry, & ne veulent conoître sa
voix ; les menaces ne leur profitent
rien, les coups encores moins , & rien
ne sert pour les faire croire : mais à
mesure, que leur fougue se passe à for-
ce de courre, ils commencent d'obeïr,
& se mettre serieusement en besoi-
gne. Mon esprit en est de mêmes: Car
ayant pris inopinément l'occasion
pour me recreer, ie m'y arrête, & m'y
agree extremement. Côme les nœuz
des Mathematiques me tenoient ac-
croché, comme les veilles , & le long
étude m'auoient rendu tout morne,
pensif, extenué, & hideux à voir. Je ne
sais de vray quel bon genie m'a loüa-
blement poussé à t'aymer : de sorte,
que me voiant porté en cette large
cam-

campagne tout par tout admirable en
sa douceur, & beauté, ne pouuant plus
me contenir: tout de ce pas, il m'a fallu
neccessairement égayer; iusques à tant,
que les affaires d'autrui m'ayent fait
suër à toute reste, & que mon esprit ia
attiedy de son ardeur ait entierement
perdu le desir, & le goût de diuaguer
pour me tenir bandé à ton oeuvre ia
commancee. Aussi vaut-il mieux pour
l'auantage de tes raretez, que i'aye
ainsi récontré d'acheuer tous ces pre-
ludes. Car si ie n'eusse contanté mon
humeur à l'entree de ce liure, & n'euf-
se assouuy la faim, que i'auois de me
donner carriere; c'est sans doute, que
comme au plus fort de la chasse, on
n'auroit sçeu reconoître le trac de la
venaison. Vaincu mes-huy partie de
honte d'auoir ia obmis tō propre fait,
pendant que ie va furerant les secretz
des autres; partie de la licence, dont
i'ay

i'ay cy deuant vſé, ie ne me veux proposer autre obiet, que de ſuiure pied à pied le train de ce qui te regarde. Qu'eſt-ce ma chere Patrie, que ie puis promettre d'auantage ? Ie t'aſſeure, quel motif que i'aye, de ne paſſer la Riuiere d'Ebre. Il me reſte donques à traiter en ce liure du Bétail, & tout d'une file des metairies des gentils-hommes. C'eſt vne matiere des plus ſteriles en termes bien propres : mais pas moins la conoiſſance en eſt tres-neceſſaire, ſoit en tems de paix, ou de guerre. I'en diſcourray d'autant plus volontiers, que ie m'agree infiniment au plaifir des chams, & recherche paſſionément les occupations de l'Agriculture. Nous auons affluance de toute ſorte de Bétail tres-excellât. Qu'eſt il beſoin, pour ce regard, de mettre en ieu la Prouence en general, puis que l'Ile ſeule du terroir d'Arles nourrit plus

plus de quatre mil lumans , & non moins de seize mil Bœufs. Je ne fais, si aucune prouince, voire des mieux cultiuees en peut conter en tout vne telle quantité. Comme le nombre est ainsi grand: aussi leur fureur n'est gueres moindre. Si vn homme les irrite tant soit peu, ils le poursuient cruellemât. S'il est à cheual, & n'ait point d'épieu, ou s'il n'a assez de courage , le plus prompt & le meilleur refuge est, de se sauuer à la fuite: s'il est à pied, & n'ait l'asseurance de les attendre, ou d'en repousser le hurt: c'est de se ietter promptement de plat contre terre, demeurer couché tout de son long, & contre-faire du mort. Car ils n'assaillent, & ne s'encriellent, sinon contre ceux, qui leur font resistance. Les aucûs disent, qu'ils sôt du propre naturel des Ours, ne s'irritans iamais contre les corps priuez de vie: & que si vn homme viuant

uant tient son soufle tandis que cét Animal furieux le va flairant à terre, il passe outre sans l'offancer autrement. Mais l'experiance nous à fait voir maintefois des Taureaux, qui ne pouuans accueillir des cornes les hommes couchez sur leur visage, & fort serrez contre terre, les auoient petillez, & meurdri à force de coups de pied, ou de tête. Il est croiable, que celui qui étoit ainsi couché, tiroit l'haleine à soy tant qu'il pouuoit, n'ayant en telle extrémité aucun remede plus frequent, ni mieux assésuré. Or en cét Animal farouche se découure vn autre trait de fureur étrange: car n'ayant encores passé sa cholere, il se recule de dix, ou quinze pas, éleuant à tout son musle ores ci, ores la le corps gifant: on ne fait, s'il le fait par mechanceté, ou par l'assitude, il broute parci parlà quelque brin d'herbe, œilladant touiours

1 d'vn

d'un regard affreux la contenance de son homme, comme s'il visoit droit à luy ; & pour peu qu'il le voie bouger, il se ruë furieusement sur lui, le foule aux pieds, & s'affaissant de tout son pois, lui froisse les côtes avec le genouil. Si que le patient couché, est contraint de supporter l'insolance de ce cruel vainqueur: iusques à ce qu'un autre monté à l'avantage sur un bon cheval accoure au secours, lequel partie en fuyant, partie en poursuivant, face partir le bœuf hors de la: ou ce seroit, que l'esperoir de grimper vitemant contre un arbre tout proche, ou l'enue de se glisser doucement dans un grand fossé, qu'il void à sec au deuant de soy, l'incite & lui redouble le courage de faire encores quelque plus violent effort. Quand le tout à reussy de la sorte, le patient setrouue bien exant du danger, mais non de la hûe
des

des passans : lesquels pour iouir plus longuemant d'un tel plaisir, & auoir nouveau sujet pour fournir à rire à ceux, qui suivent la piste, ne daignent seulement détourner la bête ia collee contre le pied de l'arbre, bien que ce leur soit chose tres-aisee, notammant à ceux, qui se sentent munis de braues chevaux & de bons éperons. Mais cela vaut le raconter, que les hommes s'employans à tels seruices, portent si doucemant les ruptures des côtes, que pour se panser ils n'vsent pour tout d'autre appareil, sinon du seul repos: la nature se remettant d'elle mêmes, comme elle à apris.

CHAPITRE II.

*Les Genisses de Camargue plus crüelles,
que les Taureaux. Gens de pied mieux
druitz à attaquer les Taureaux, que*
1 2 ceux

*ceux de cheual. Combat d'un Bouvier
avec un Taureau. Pourquoi l'auteur
traitte premier des Bœufs, que des lu-
mans. Des Ferrades d'Arles, & pour-
quoy pratiquées.*

LA plus grâde fureur de noz Bœufs
est celle des nouueaux, n'ayâs en-
cores porté le ioug : car au regard des
vieils, ia domtez, & verlez au labour,
charnuz, & robustes, voyans vn hom-
me à cheual ne le poursuiuent gueres
loin : & s'il est à pied, ne le molestent
point, parmi ce, qu'il ne s'arreste au
deuant d'eux. La genisse mise vne fois
en fougue est plus farouche, que le
Taureau. Elle à plus de ruses, & de
méchanceté, pour armer sa foiblesse.
Elle fuit de toute sa force, & si vn pi-
queur la poursuit à bride aualee, & o-
se se precipiter à l'attaquer, en se tour-
nant tout court, & d'un front asséuré
elle

elle s'élançe si iust contre les flancs du cheual, que si l'on n'y accourt bien vite, en lui presantant le ficheron, elle fait vn coup de deux : car elle abat le piqueur, & le cheual ensemble, courans vne même fortune : l'un est aux abois de la mort, & l'autre n'en est pas loin. Vn piqueur ne feroit auoir assez d'adresse ou de force pour assailir les Taureaux; les hommes à pied y viennent mieux: mais aussi le risque de leur vie en est plus grand. Ce pourquoy ils n'ont appris à les encruélir, sinon pour fere parade de leur valeur. En outre, le passetems n'est point trop maigre de voir faire en duél vn ieune Taureau bien farouche, avec vn Bouuier, monté à l'auantage sur vn cheual d'elite. Car à même qu'il lui passe deuant les yeux la charrüe, le soc, le ioug, l'éguillon, & autres tels attirails du labourage, il se seiche de dépit, voiant

l 3 celui

celui refuser d'obeïr, lequel il a nourri, & destiné particulierement à ses seruices. Là sur le cham ils s'obstinent si fort à courre, & en demeurent si harassés, que l'homme ne se peut aider des mains, le cheual de ses passades, ni le bœuf de sa fougue: faifans voir tous trois ensamble par leurs efforts inutilles, qu'il ne leur reste plus rien, fors la volonté de s'offancer les vns les autres. Car en effer, ils machinēt en leur fantasie plus de moiens pour nuire, qu'ils n'en ont de pouuoir. D'entre tous ces ébatz, celui là est le plus celebre, qui se prend au tems, qu'il est question d'imprimer avec vn fer rouge la marque des Maîtres en la fesse des plus grandelez. J'étois en doute à l'entree de ce liure, auquel des deux traitez ie mettrois premier la main, à fauoir à celui des cheuaux, ou à celui des Bœufs. Je ne sai par quelle ren-
con-

contre, ou par quelle election confuse en mon esprit (mon humeur ayant toujours plus encliné ez haraz des cheuaux) ie me suis si auant engagé à parler des Bœufs, que ie ne puis m'en retirer sans reproche, ni sans rompre le fil de ce discours. Mais puis qu'ainsi va, m'en étant tout à coup éclaircy, suiuous en cela mêmes le conseil de Columelle, qui na point été mal fondé en raison, de croire, qu'en matiere d'Agriculture, le traitté des Bœufs doit touiours preceder. Or tout ainsi que les vns ont des troupeaux de cēt, les autres de deux cens, plusieurs de cinq cens bœufs: aussi faut-il par necessité qu'ils facent marquer ceux, qui leur vienēt de surcroît à mesure qu'ils les voient ia agrandis: si mieux ils n'aiment les perdre tout a fait, ou les laisser errer à l'auanture. Pour l'ordinaire le tems de les marquer, ou ferrer, qu'o

l 4 apelle

apelle en nôtre vulgaire, reuiët à chaque maître de deux en deux, ou de trois en trois ans. Mais lors, les hommes & les cheuaux courent plus de fortune, d'autât que la force du corps, & la liberté que ces animaux ont ia prise les rendent moins maniables, & plus furieux.

CHAPITRE III.

Lieu pour la ferrade. Ceux qui vacquent à la ferrade. Les Gentils-hommes communément mieux adroits, que les autres. Du Tridant, vulgairement appelé ficheron. Du feu ez ferrades.

Pour la ferrade, on fait électio d'une belle & grande pree, bien vnice, où n'y ait ni ronces, ni pierres, toute nue, seiche, ferme, large, communément de quatre mil pas en tous sens.
En

En l'un des bouts , & tout à l'extremité est logé le gros du troupeau : & en l'autre diametralement opposé à celui ci , on assamble vn grand tas de bois , qui soit bastant d'entretenir vn bon feu tout le long de la iournee : là tout ioignant est allumé le feu , dans lequel on iette les fers, esquels les Merreaux , & enseignes des Maîtres sont empreintes , & y demeurent à chauffer iusques à ce qu'ils en deuiennent rouges. En ce lieu les gardeurs du gros betail appelez Gardiens , les Bouuiers , & toute cette race de Messiers ralliez à grandes troupes , fondent de tous côtez : car ils se prétent gratuitemant la main les vns aux autres. Les vns y arriuent à pied , les autres montez sur des chevaux tres-vîtes, & legers à la main , qu'ils ont de reserue, si bien dressez, qu'ils n'attendent iamais le tems de celui , qui leur

l s est

est dessus. Ils galoppent très-doucement, & d'une iustesse admirable ils tournent à toute main: ils reculent: ils poussent en avant, & avec une gentile passade ils esquiuent artistement le hurt de cet animal furieux. Ainsi faut-il en fin, que tout cede à une sollicitude obstinée. On y conuie plusieurs Gentils-hommes, receuans à faueur d'y être apellez. Aucuns y viennent aussi de leur propre gré, les uns & les autres semblent être collez sur des chevaux d'élite, qu'ils eleuent en grand nombre, pour relayer, & s'en seruir en ces seules occasions. A mesure, que la besoigne commence de s'échauffer, ils mettent souuent pied à terre, & s'attirent sur les bras tout le trauail de cette iournee. Car pour être mieux adroits, & plus courageux, au moien du long exercice des armes, & ordinairement prouez des meilleurs chevaux,

uaux, qu'ils achettent à quel prix que ce soit, quant ils fauent y en auoir au pays quelqu'un d'excellent: ioint, que par dessus le commun, ils ont l'art, & l'intelligence de les bien manier: de pleine abordee plusieurs d'entre eux se mettēt à pied: soit, qu'ils s'ennuient déjà d'une agitation si violente: soit, qu'ils craignent, que leurs chevaux les quittent au besoin, ne pouuans souz la pesanteur d'un homme durer si longuement à la course. Tous ces gens illec atroupez sont armez d'une même sorte de pique, laquelle est ainsi faite, que pour tant de coups qu'on en rue contre les Taureaux, elle ne les offance point, ni les bleseures ne penetrent trop auant dans le corps. On en à pourtant approuué l'inuention, comme de la plus propre à pousser, & repousser cet Animal. La façon en est telle: On choisit
vn

vn long bois en forme de pique (le vulgaire le nomme vne Hastte) de quinze pieds de long, si c'est pour vn homme à cheual, si c'est pour vn pion, elle est de huit. C'est la hampe du Tridant, laquelle n'est pas vne partie d'arbre, ains vn arbre entier avec toute sa moüelle, qu'on n'offance point des deux boutz, par où il est coupé: à ce qu'il se fausse mieux, sans se rompre entre les mains de celui, qui s'en doit iouer à force de bras. Si tels bois n'ôt de leur naissance toutes ces qualitez, on les corrige avec fort peu d'artifice. Car on ne fait que les tramper dedans l'eau, & tout à l'heure les surcharger d'un fardeau bien lourd. Par dessus tous le chastaignier est a priser pour cet effet: & apres le coudrier: on n'vse gueres d'autre bois. Le gros bout de cette hampe est morné d'un fer à trois pointes, dont celles des deux côtez sont

font plus eminentes, celle du mitan demeurant plus courte enuiron de deux doits. C'est le Tridant que ceux du pays appellent Ficheron. Or en tel equipage les gens à pied sont campez à l'entour du feu, éloigné pour l'ordinaire d'enuiron deux mil pas du gros troupeau. Cela se fait pour deux raisons. L'une, à celle fin, que les Taureaux harassez par leurs longues courses, perdent les forces & le courage: Par ainsi voians vn homme à pied, ils ne puissent plûtoſt abatre du premier hurt, que lui courre sus, & l'assaillir. Quelle force seroit celle là, qui pourroit arrêter vne bête si furieuse, quand tout fraîchemant elle part de la main? Car si d'auanture les hommes plus robustes cuidoient presser rudemant six, douze, ou vint bêtes à la fois, c'est sans doute, que ce combat venant à durer (parce qu'on lance touiours de
frais

frais quelque bœuf, sans que les hommes se relayent) les forces leur manqueroient au meilleur. L'autre raison est afin, qu'en gros ils ne soient spectateurs du mauvais traitement, qu'on fait à leurs freres : autrement l'effroy les feroit de telle sorte, qu'en fuyant ils s'en iroient tous à vau-deroute.

CHAPITRE IV.

Comment on lance les Taureaux vers le feu. Comment on les luitte. Comment on les ferre. Le Taureau se relevant offan- ce cruellement ceux, qu'il rencontre. Il conuient être bien habile pour parer au hurt du Taureau.

CEs choses ainsi ordonnees, les Pi- queurs s'en vont au petit pas vers le gros, le vachier asseignant à chacun d'eux l'Animal, qu'il doit en- tre-

treprendre ; & bien regardé qu'ils l'ont entre deux yeux , pouffans leurs cheuaux à toute bride , chacun lance soudain le sien , & le separe de la troupe , en lui fermant le pas avec le Tridant , & lui ôtant par ce moien tout espoir de se reioindre aux autres : On en baille à mener vn à chacun , ou à deux tout au plus si le Taureau est trop puissant : que s'ils le voient retif à prendre les erres droit vers le feu ia preparé , ils l'accueuillent à force de coups , & le serrent de si pres , qu'il s'échauffe de rage , & lors œilladant les gens à pied , il se ruë impetueusement sur eux , & notammant , s'il en aperçoit quelcun se produisant hors des autres , pour le venir affronter. Plusieurs se presantent souuant seuls comme cela , estimans , que leur honeur y couchoit , si en telles affaires , ils auoient vn compaignon. Mais au Taureau repouss-

pouffé d'un grand coup de ficheron, par fois si iustement assené, qu'on le void chanceler, portant le fer cruellement fiché dans les naseaux, l'homme quittant habillemant la haste, saisit la corne gauche avec la main, & en lui tirant le pied de deuant, qu'il empoigne de la main droite, le pousse de l'épaule, & l'abat d'une si rude secousse, que la terre retentit du coup. Là accourent promptement tant ceux, qui doivent retenir la bête, faisant ses efforts pour se d'emeler, & releuer, que ceux, qui portent les fers à marquer tous rouges du feu, & là sur le champ sans s'effrayer de son muglebant horrible, on le marque, comme dit le poëte du nom & des enseignes de la famille. Tout de ce pas aux mâles on saisit les genitoires, esquels on donne des bonnes entorces, pour les châtrer (les gens du pays appellent cela Bittorner)

ner) fors à ceux, comme dit le mesme poëte, qu'on veut reseruer aux haraz, pour faire race. Cependant le patient n'est pas sans colere , qu'il ne peut (pour n'estre lors à soy) mōtrer sinon par ses cris effroyables. Cela fait, tout le monde gaigne au pied, pour reprendre vitemant le ficheron. L'Animal se voyant à deliure, se releue gail-lardemant, & se tient coy & ferme sur ses pieds, comme s'il auoit quelque chose à consulter: soudain ayant pre-medité son coup, il iette, ça & là son affreuse veüe, & des qu'il en void quelcun, qui n'est autrement sur ses gardes, le détriant des yeux, & des ges-tes, le va choquer d'une impetuosité du tout étrange; & repoussé qu'il est avec le fer, il en va accüeillir vn au-tre, de là il se rue sur vn troisieme, & ainsi en suite, iusques à ce qu'il les ait tous affrontez vn à vn. Il est si fier en
m ses

ses effortz, que quels grands coups, & bleffures, qu'on lui face sentir, on ne le peut faire retourner au gros. Si bien que chascū rebrossant chemin lui laisse tout doucemēt passer sa colere, & lui dōne le loisir de mācher sō frein, & d'exercer seul sa cruauté, cōme il veut. Aut bout, hochant la teste, & hurrant les vens à coups de cornes, il se retire tout pleurant. Ceux qui par oubliance, par surprise, ou precipitation sont moins habiles à reprendre leurs Tri-dans, à même instant, que la bête se releue en sursaut, n'aprestent pas moins à rire aux spectateurs. Pendant qu'en se desordre ils vont cherchant leurs besoignes, l'animal les surprend, & se lance sur eux. C'est plaisir de les voir gentiment culbuter emmy la place; si que du coup, qu'ils donnent, la terre porte empreintes les traces de leurs corps. Tout se passe neantmoins sans

sans qu'il y ait autrement personne de blessé, hors de quelcun, qui devant la compagnie voulut faire preuve de sa temerité, ou de son insigne sottise. Il est mal-aisé, que les cheuaux, partent de là sans prandre coup : mais il ne coûtent gueres à panser. Ceux lesquels appuyez de leurs seules forces, n'ayant d'ailleurs ni ruse, ni adresse se vont produire à la volée, reçoivent maintefois de si rudes secousses, que tournans les piedz contremont, font mal gré, qu'ils en ayent des gestes si plaisans, qu'il en faut nécessairement rire vne bonne fois. Pour l'ordinaire vous ne verrez point de mieux quinaux par ces frequantes cheutes, que quelques presomptueux, qui se cuident touiours auoir des forces de reste. l'ay veu plus que d'une fois vn tres-puissant homme crüellement abattu par vn Taureau d'un an, où les

2077

m 2

mieux

micux adroitiz attraquent, & atterrent
en se iouiant ceux de deux, & de trois
ans.

CHAPITRE V.

*Le festin de la Ferrade. Un Taureau fu-
rieux sert de recreatiō pour l'apresdinee.*

*La façō d'attādre le Taureau. Le desor-
dre qu'il fait. L'utilité de tels exercices.*

IE ne fais si lecteur prendra goût
au recit de telles choses (si tant est,
que quelcun s'y vueille amuser)
quant à moy la pratique, & l'exercice
m'en à toujours été tres-agreable: la
suite en est encores plus plaisante.
Toute la matinee employée à mar-
quer ces ieunes Taureaux, le Festin
s'aprete tres-bien aux depans du Maî-
tre, où les conuiez (fors les plus appa-
rans, lesquels faisans porter leurs vi-
ures

ures apres eux font leur ordinaire à part) ne pensent qu'à s'egayer. Couchent sur l'herbe verte selon que dit le Poëte, Ils boient d'autant à toy Pere Bachus Lenæen. Le vin, les viandes, & le hâle, leur donnent ia sur la teste, en forte que ne pouuans plus durer, ils crient tous d'une voix, qu'on face venir le Taureau. S'il ne reste autre chose à faire, on l'amaine, ou bien on acheue le residu de la besoigne du matin. La coûtume d'amener ainsi le Taureau apres auoir tout fait, a pris pied de ce, qu'on desire de recreer la veüe des hommes, & des femmes de marque illec presans, ia ennuyés de voir tant de ieunes animaux receuoir vn même traitement : & ce, en leur changeant d'obiet par vn spectacle plus étrange, à ce que ceux mêmes, qui ont ia montré leur adresse, facent encores voir là sur le champ les effectz

m 3 de

de leurs forces, & courage tout en-
semble. Donques les piqueurs re-
montent sur leurs chevaux, & s'ache-
minent au petit pas vers le gros, qui
les attend de pied coy. D'où par vne
rude charge de ficherons on lance le
plus farouche, qui se puisse choisir en
la troupe. Vn escadron de gens à che-
ual l'inuestit, & l'encerne de tous cô-
tez, & vous l'ameine ainsi tout douce-
mant. C'est sans doute, qu'en telle
enceinte, & conduite on lui vse de su-
percherie: car ce n'est que pour le fai-
re arriuer plus fraiz au lieu, où il est
attendu. A mesure, qu'il est venu si
auant, qu'il n'y a quasi plus de cent
pas de distance d'eux, à la troupe des
gens à pied. Voyla, qu'on pousse cet
Animal plein de fougue, écumant de
rage de se voir porté si pres de ces
hommes: & en redoublant le pas, on
le precipite à force de coups dans la
fou

foule des pietons. En telles affaires, la fortune iouie diuersément. Le Taurau couuert des blessures, que l'enuie de ceux, qui sont là pour le choquer lui font plouuoir de toutes partz, est élevé en haut, & sans que pour ce il relache rien de sa fougue, il abbat, il reverse, il atterre, tout ce qui lui vient en rencontre. Du côté des hommes, l'un rompu qu'il a son Tridant dont le fer tient encores ez naseaux se trouue desarmé; à l'autre la hampe après en auoir ioué vne bonne heure lui tombe des mains; il culbute bien loin à tout son muffle camard vn autre, qu'il void deuant soi; il leue en l'air vn autre, qu'il laisse recheoir d'une grande secousse. Bref chascun est contraint de souffrir le même risque, que fait cōtre la dispositiō du corps, qu'on y apporte. Ils ne peuuent autrement accueillir vn homme avec les cornes.

Que s'il echet, que quelcun en soit attraint, il lui est impossible d'en échapper. Quoi que s'en soit, cette maniere de recreation iadis tres-familier aux Empereurs Romains, lors que dans le Cirque ils faisoient courre les Taureaux par des cheualiers de Theffalie, baille aujourd'huy à nôtre ieunesse (si vous mettez à part le danger de la vie) non que du plaisir, ains de l'auantage pour la santé. Car outre l'assurance d'être bien à cheual, qu'on ne feroit acquerir ailleurs parvn meilleur moie les membres du corps en deuient plus robustes, & prennent vne certaine habitude, qui leur proffite grandement. On ne peut pas nier, que par vne Caualcade assez violante, faite nô en vne seule fois, ou d'vne traitte, ains en tournant si souuant à toute main, les parties d'embas ne soient degourdies à outrance: quant à celles d'en haut,

haut , en quoi feroient elles mieux
môtrer leur bonne disposition, & a-
dresse , qu'a manier à belles deux
mains vn Tridand bien lourd , où les
forces du corps sont toutes bandees,
pour être plus prest & adroit a pouf-
fer, ou arrêter cet Animal. Disons de
plus, que c'êt vn moien pour s'abituër
à hauffer la voix à toute reste; en quoi
plusieurs sont par fois si opiniâtres,
que pour punition ils en demeurent
enrouëz quelques iours apres. Les cris
extraordinaires, & terribles sont si bié
requis en ces affaires là, que si on y v-
soit du silence, la force des blesseurs
rédroit des aussi tôt cêt Animal doux
& maniable. Il m'êt souuant arriué
d'arrêter aussi bien avec la seule voix
vn Taureau se venât rüer contre moi,
que si ie me fusse aydé de fortes ar-
mes.

CHAPITRE VI.

Causes de la ferocité des Bœufs de Camargue. Passage des bœufs de Camargue en la Crau. Description des Taureaux. D'un Taureau furieux par dessus les autres. Combats, que les Taureaux font entre eux.

Cete fureur n'est point commune aux Bœufs de Prouence en general, ils ne sont douëz de ce naturel qu'ez Iles d'Arles. l'ose croire, qu'elle leur vient de la grande liberté, en laquelle ils sont nourris, & du fourrage, tres-abondant, que ce terroir gras, & humide leur fournit. De sorte qu'és plus âpres rigueurs de l'hyuer mêmes, ils ont l'herbe fraîche, & haute iusques au genoüil. L'experiance journaliere nous en fait auoir cete creance. Aucune-fois les affaires de
noz

noz Menagers portent de les faire passer en vn autre terroir d'Arles, que les auteurs Latins ont iadis appellé le cham pierreux, à raison des cailloux, qui couurent la surface: nous le nommons aujourd'hui la Crau. Vous admireriez comment c'est, que ces bœufs en peu de tems perdent leur fier courage. L'affluëce des pierres, l'estroite garde, dont on leur vse, de peur, qu'ils ne reprenent leur route, la terre moins herbuë, tout cela ioint ensamble les éstone, & les rend plus môrnes. Ceci se doit entendre des vaches seules, & des ieunes mâles, qu'on vient de bistorner. Car pour les Taureaux, il ne se peut trouuer remede aucun, pour les retenir. Ils n'oublient iamais les premiers troupeaux, d'où l'on les à vne fois débauchés, & ne cessent muglans horriblement de donner la chasse à leur vachier, les
cui

cuidant arrêter. Si que ne pouuant mieux, toute sa ressource consiste en la legereté de son cheual. Ils s'en retournent d'eux mêmes tous seuls, allans leurs petit pas. Leur rencontre pour lors n'est moins dangereuse. Pour rapides, & hautes, que soient les vagues de la riuere du Rhône, ils passent à nage sans autre ceremonie, courans par apres ça & là, a veüe de pays; & pour viander, ils se iettent d'un pâquis en vn autre. Vous diriez à les voir, qu'ils ont perdu le goût, comme les femmes enceintes. Ils s'entretienēt tōuiours gras, polis, luisans; leur taille est haute, & releuee, fort ramassée sur les flancs, autant adroitiz pour la vîtesse, que pour la force: ils ont le col si épais, qu'à peine deux hommes le peuuent embrasser. Les fanons leur pendent pres de terre, leur front est charnu, l'œil clignant, toujours

iours farouche, & demâdos, la corne grêle, courte, droite, pointue, toute propre à offancer. Ils sont communément emmantelez de noir; si aucuns yà, qui ne soyent vrayement de cette race, ils sont mouchetez de quelques taches blanches, & comme ceux cy sont bigarrez en couleur, aussi sont ils la plupart tresuitieux. Des fauves, ou de poil blanchâtre, comme la fange élauee, il ne s'en trouue aucun: & s'il y en a, ils sont tous étrangers. Il n'y a pas long tems, que ie veis des épreuies de la plus grande ferocité, qui se puisse imaginer en ces Animaux. C'étoit d'un Taureau d'une hauteur, & corsage comme prodigieux, d'un poil blanc madré, fors le front, qu'il auoit marqué au mitan d'une étoile toute noire. Il étoit saisi d'une telle rage de huer des cornes, & de choquer, qu'il atterroit du premier hurt, non que les autres

autres taureaux, ains se rüoit furieuse-
mant sur les hommes mêmes, de quel
côte, qu'il les veit venir. La ruse de se
coucher à terre, & cōtrefaire du mort,
étoit pour neant, parce qu'en s'affais-
sant sur eux, il les suffoquoit. Il étoit
aisé aux gens assaüátez du fait, des'en
doner de garde, mais non aux étran-
gers traffiquans le long de l'oree du
Rône. Si leurs affaires les obligeoient
de descendre en terre, tout de ce pas
cét Animal s'en venoit droit a eux, &
leur donoit des estrettes bien cruelles.
Les habitans d'alentour irritez de tels
outrages, n'osans le tuer pour s'en de-
liurer, d'autant que le Maître les auoit
priez de le laisser viure, parce qu'il le
gardoit pour saillir les vaches, & faire
race en son haraz. Cela le leur fit en-
treprendre par vne autre voye, estimás
de rabattre sa fureur par vne plus puis-
sante force. En sorte, qu'vn bon nom-
bre

bre d'hōmes ralliez le surprenent habilemāt, & a tout vn gros cable lui attachent au col le tronc d'vn arbre, pesant enuiron six cens liures: Bien que ce lourd fardeau l'engardast d'aisailir, & choquer, si ne fut-il iamais inuētiō trouuee au grād malheur de beaucoup de gens, plus dangereuse, pour ruiner les champs cultiuez. Tout entravé qu'il étoit, il ne laissoit de tirer pays, & à tout ce gros balai pendu à son col, il emportoit apres soi les guerez ensemancez: tellement, que les ruines en étoient irreparables. Au bout, voyās, que par dessus leurs pertes, cela ne faisoit que l'encreuēlir d'auantage, & le rendre touiours plus fier, priuez ainsi d'esperāce de lui ôter ce tronc, le Maître permit de le tuer. Quelques hommes à cheual lui tirerent sept harquebusades, qui le percerent à iour. Cete méchāte bête cuidāt encores accueillir,

lir, ores l'un, ores l'autre, perdit sa miserable vie en ces élans. J'auois delibéré d'enfler ce traitté par les combats, que les taureaux font entr'eux: car rien n'est de plus agreable a voir, parmi ce, qu'opportunément on se garde de mal prendre, en s'approchant trop pres. Ils creusent avec les pieds des grans fonceaux distans l'un de l'autre enuiron vint pas: & pendant que du regard ils semarchendent, ils ne font autre sinó gratter la terre, & la ietter en dehors. Mais à mesure que le creux s'agrádit, & que par la hauteur de la terre, ils se perdent de veüe, chacun s'imaginant, que son ennemi ait gagné au pied, ils faillent d'une gráde impetuosité hors de leurs forts, & se rencó:rans en chemin, s'affrontét de la même sorte que le poète a viuement depaint en ces beaux vers, qu'en les disant ie charmeray doucement ma peine,

--paist

Eux d'un cruel effort se querellans pour
 Par mainte playe druë au choc se vont
 Amêlant.
 A Le corps leur laue autour un sang noir
 découlant,
 Et aux flâcs opposez les cornes adressees
 Avec un bruit hydeux font roidement
 poussées,
 On oit le grand Olympe, & les bois re-
 mugler.

CHAPITRE VII.

Comment on dompte les Taureaux de
 stinez au labour.

CE ne sera pas un petit chef-d'œu-
 vre de mortte en euidance, com-
 mât c'est qu'on domte les autres Tau-
 reaux ia destinez à la charrue & la

mes

n

voye

voye qu'on tient, pour les dresser, & apprendre d'obeir en des seruices si necessaires. L'antiquité n'a rien veu, ni écrit d'approchant à cela. Et ie ne saiche, qu'ez autres Prouinces on en ait la cognoissance, ou la pratique. A la verité Columelle n'a dequoi tenir, alleguant pour cét effet l'inuention de certains aitz, qu'on leur fait passer à trauers. Ils competeroient aussi bien à noz bœufs, comme des mors bien rudés aux trompes des Elephans. Donques à mesure, que le Maître, ou le Metayer à besoin de bœufs pour son labourage, il en va tirer de son troupeau le nombre conuenable, ou bien en achette d'un autre, qu'il recommande dès aussi tost aux Vachiers illec attendant, pour les mener en sa metairie. Quatre bœufs des plus vicils seruent de guide à ceux ci, lesquels renuoyez de la grange, s'en retournent d'eux mêmes

mestrouuer les autres. Ce n'est point le ioug, ains la lógue routine, qui leur a acquis telle adresse. Par ainsi il est expediant, que le Ménager ait chez soivne grande quantité de Bœufs, qui ayent esté long temps à la solde du labeur, plutôt employables (comme ia emancipez) à dresser les nouueaux, qu'aux œuures iournalieres. Ceux-ci sont d'un haut & grand corsage, car c'est d'ailleurs chose tres-veritable, que les bœufs châtrez croissent toujours leur vie durant: La chaleur lente & moderee, qui est en eux en peut être la cause. Cela fait, on amaine les vieux en un guerret, & là chacun est attelé à sa charrière: à sa voir à l'un des côtez d'icelle, afin que l'autre demeure à deliure, & s'accouple avec le nouueau venu. Les bouviers s'aydans les uns les autres à la pareille en telles besoignes, ont là leur rendez-vous des lieux cir-

ciorb

n 2

con-

conuoisins, dont la plaspert y viennent
montez sur de bons cheuaux, & ar-
mez de grans ficherôs. Le reste y viêt
à pied, ne porrant sur soi, que les liens,
& les cordes. Attroupez qu'ils sont au-
tour de la charrüe, voicy venir les bou-
uiers à cheual, lesquels approchans de
la grange meinent tout bellemant vn
de ces ieunes bœufs, qui alleché par la
compagnie du vieil routier, ne fait
point de refus de se ibindre à la char-
rüe, mais dès qu'il se sent dessus les
cornes vn de ces liens cachez a côté du
vieil, troublé de cette nouuelleté, rôpt
& défait les nœuz encôres frais & la-
ches, & se derobe à la fuite. Tout de
ce pas les vachiers le gallopernt si bien,
que lui ayant gaigné le deuant, pour
l'acconfuyure, ils le vous rameinent à
la charrüe à force de coups, grinçant
les dents, & muglant horriblement.
S'il cuide courre en quelque autre en-
droit,

droit, on lui fait tête tout à cheual. En fin les blesseurs le cōtraignans à quitter son homme, il se rue contre les gēs à pied attandans là autour de tout cēt attirail: ceux-ci esquiuent habille māt le hurt de cēt Animal: car les vns se iettent par terre, les autres se mettent à couuert contre les flancs du vieil bœuf, & se glissent doucement souz le ventre de cēte bête paisible. Soudain les Piqueurs l'encernent derechef, & le ferrēt de plus pres: A tant ils le retournent cōtraindre de se presanter au ioug preparé: on n'auance encores rien, parce que s'aperceuāt des mêmes liens, il se demeine d'vne si grande impetuositē, que pour tout on ne le peut engarder d'euader, & de blesser bien souuant les cheuaux. Ce pourquoy rechargé de coups, il est ramené. Cela aduient tant du plus, que du moins, selon que l'Animal se ren-

-100-

n 3

cōn-

contre reuêche. En fin tout ruiné de coups, voiât la charruë être le seul remede, pour allegier ses peines, il s'y vient rendre de gré à gré, se laissant lier les cornes: & accouplé qu'il est avec le vieil bœuf, il est contraint d'aller par le gueret. S'il court d'émefurément, ou s'il s'arreste trop legerement, le vieil l'entraîne, ou le retient. Voila l'apprentissage qu'il fait pendant que de la grange on en sort vn autre: lequel par le même traitemât est réduit a faire le même. Apres celui là on en prend vn troisiéme, & puis vn quatriéme, & ainsi en suite, iusques à ce, qu'ayans tous en cette premiere leçon, ils soiēt decouplez à l'entree de la nuit. Durant dix iours ensuiuans il conuiét que chascū à tour de rolle en face tout autant, dans lequel tems ils aprenent si biē leur deuoir, que pour peu qu'ils se voient suivis d'un Piqueur, ils accou-

courent vitemant à la charnuë, comme à leur azile naturel. Et tout ainsi, qu'ils sont tres-reuêches auant qu'être domtez, aussi demeurent-ils si souples, & maniables, qu'ils n'est sorte d'œuvre, pour rude & forte qu'elle soit, qu'ils ne surmontent à force de courage. Voila ce que j'auois à dire de la Bouvine.

CHAPITRE VIII.

Des cheuaux. Comparaison des cheuaux du pays, & notamment de la Camargue avec tous autres. Races des cheuaux plus conuës aux Prouençaux. Noz cheuaux sont plus legers que les Barbes. Des cheuaux Barbes. Les gardeurs appellez gardiens gâtent le plus souuent noz cheuaux.

MAis que dirons nous de l'excellence de noz cheuaux? que di-

rez vous, si ie souütiens qu'ils deuant
tous autres en legereté: Vous dirés par
auanture, que ma passion d'emesuree
m'a fillé les yeux, que ie m'abuse, que
ie bronche. Ores si ie cometz quelque
erreur (comme à la verité ce ne seroit
faillir, que par trop d'affection) au pis
aller, si en écriuant le sommeil ne me
presse extraordinairement, ce ne peut
être vn erreur, d'auoir pris vn méson-
ge, pour vne verité: sinon qu'entant,
que cette affection à possible preoc-
cupé mon iugement, en me faisant é-
crire auant le tems. Sus donques n'est
ce pas mes huy assez protesté, ou re-
noncé aux excuses, & au pardon de
mes impostures, si l'on m'en accuse:
Certes ie ne veux rien dire, que l'ex-
periance ne m'en ait baillé l'épreue,
& que ie ne l'aye touiours obserué de
mes propres yeux assez clair-voyans.
C'est vne haute entreprise de compa-
rer

rer noz fromans à ceux d'Egypte, & preferer noz cheuaux, generalemant à tous autres. Je la suiuray pas moins, ayât la verité pour moy, de peur qu'à faute de courage à publier les biens, que la nature nous a départis, nous ne venions à contenir ses largesses. En matiere de ces discours, la liberté nous est autrement assez permise, & soutenable. Il n'y a donc point de doute, qu'entre toutes les races des cheuaux, qui sôt en vogue ez écûeries des Princes & grans Seigneurs, les genez d'Espaigne n'emportent le prix pour la beauté, les Turcs pour le courage, les Barbes pour la legereté. Ils ne sont pourtant doucz d'une seule qualité si eminante en eux, qu'ils ne soient defectueux ez autres. Veu que les Turcs, & les Barbes sont prizez pour être assez beaux cheuaux: & ceux d'Espaigne pour n'être iamais laches de courage,

sup n s com-

me encores ils sont tresbons pour la course. Nous en voyons d'autres en ces contrees, desquels on ne fait tant d'état cōme sont les Anglois, les Transylvains, les Polonois, les Albanois: les Coursiers de Naples les surpassēt tous en valeur, & reputation. Les Ecoissois ont les iambes assez bonnes, mais ils n'ont gueres de force. Nous auons beaucoup de cheuaux de Flandres, & d'Allemaigne, mais ce sont vrayemēt des chausses de Maximin selon l'ancien prouerbe, tant ils sont lourds, pesans à la course, ou inhabiles à tout manege vn peu violent. Comment oserois-je parler des nôtres, desquels on ne parle nullement, ou fort peu ez autres prouinces. Voudront-ils aller du pair avec ceux d'Espaigne pour leur beau rencontre? non de vray; toutesfois ils ne sont pas laidz. Le pourront-ils accompagner à ceux de Turquie

quie pour la fierté, le bon nerf, ou la viuacité de courage obseruables en leurs yeux touiours étincelās, & clairs comme miroirs: encores moins; mais pour ce regard ie ne les postposeray si librement aux Turcs comme à ceux d'Espagne, pour la representation: parce qu'il s'en trouue plusieurs parmy les nôtres, lesquels avec toute leur mauuaise mine, sont pourtāt si legers, si prompts, & ont tant de fougue, & de courage, & sont de si longue halaine, qu'à force de traualler, ils font quasi petir celui qui les monte. Or pour ne rien dérober aux vns, ni aux autres de leur propre gloire, soit pour la beauté, soit pour la vigueur: ie dis que les nôtres surpassent de bien loin en legereté, & en tenuë de courir non que ceux-ci, ains les Barbes mêmes. Les cheuaux de Numidie, & Massydie (qu'on apelloit anciennemāt) aujour-
d'huy

d'huy nous les nommons Barbes: Car tout ce qui est en la Mauritanie du côté de la mer, porte le nom de Barbarie. L'experiance m'a fait voir souuât vne chose, qui semblera étrange à la dire. C'est qu'autant de fois, qu'on a fait entrer en lice les vns avec les autres pour courre, i'ay veu de vray faire des merueilles aux Barbes, mais les nôtres les laissoient touiours en croupe. Toutefois ceux qu'on apporte par nauires aux peuples de Septentrion descendent tous au port de Marseille, où il est permis de les visiter, sauoir ce qu'ils tiennent, & les épreuuer. De plus, on a moyen d'en conoitre beaucoup d'autres, que les gens du pays font venir, & entretiennent pour leurs seruices. Ce pourquoy on peut iuger de leur valeur, & aduouer que par dessus l'incroyable vitesse, qu'ils ont, par laquelle comme ils excellent les autres

tres, aussi n'aprochent-ils des nôtres. Rien n'est, pour leur moyenne taille, de mieux proportionné, de plus vigoureux, de plus maniable. Au regard des nôtres, bien qu'ils ne soient de si beau rencontre, ils sont à priser en ce point, que les plus légers sont quasi tous mauvais à manier, capricieux, difficiles à emboucher, fors ceux, qui de ieunesse tombent ez mains des gentils-hommes, qui les soignent merueilleusement bien, pour les dresser. Car quant aux autres ia auancez en âge, choisis sur les haraz, ils sont communément gâtez par la méchanceté des gardiens, lesquels venans de dompter tout fraîchement vn ieune cheval, le voyans bon, & léger, à bien courre, la premiere chose qu'ils font, c'est, de l'imbiber de quelque vice bien signalé, à ce que les acheteurs le refusent, & en soient degouttez sur le champ. Car
soyoy il

ne leur feroit arriuer meilleure fortune, que d'auoir en main vn cheual de telle qualité, comme leur plus grand déplaisir est de le voir vendre par leurs Maîtres.

CHAPITRE IX.

Erreur populaire d'estimer noz cheuaux de moindre valeur pour être chatrez. De la tenuë, & legereté de noz cheuaux. Noz cheuaux peu suiets à maladies, se soignent avec moins de peine, & de frais. Des mules & Asnes de Prouence.

LEntans dépriser noz cheuaux de ce, qu'une seule couruec les met aussitôt sur les dents, & si on leur fait faire vne iournée de chemin, ils en deuiennent éflanzez, perdans le cœur, & les forces tout ensamble. Aucuns les estiment tels, parce qu'ils sont chatrez.

Voyez

Voyez la vanité, & l'insolance des hommes. A memes, qu'ils s'abusent le mieux, c'est lors, qu'ils en referent plutôt la cause à toute autre chose, qu'à leur propre ignorance. Je ne veux pas nier, qu'en noz cartiers on châtre les cheuaux en general, fors quelquesvns qu'on reserue pour étalons. La necessité les contraint à cela. D'autant, que le nombre excessif des mâles, qu'on laisse viure ez pâquis, & à l'ouuert avec le gros du troupeau, au lieu de les établir, pourroit détraquer les fonctions des étalons. Les Maîtres nō plus (hors d'être pressés de vendre pour faute d'argent) ne les retirent iamais de la liberté de la Campagne, pour les enfermer dans les écuries des villes. Parce qu'ils tiennent être plus profitable de nourrir de bonnes lumans appropriées à fouler le blé, que de vendre leur accroît. Or ce qui a causé l'erreur

37
piça

pièce glissé parmi les acheteurs, qu'ils vont augmentant par leur folie; c'est que dès qu'ils sentent leurs chevaux recreus, & éflaquez à force de travailler, ils en décrivent la race, & n'accusent autre sinon leur origine ainsi molle, & abatardie. Comme si c'étoit bien pris à eux, de faire faire des grandes cources, ou de tourmanter sans raison ni demy vn ieune cheval engraisé à l'herbe seule possible fenee, ou bien trop tendre, tout poussif du long sejour, n'ayant aucune conoissance des chemins, encorès tout neuf, plein de fougue, & pour comble de leur sottise, ils l'échauffent, & irritent à outrance. A cela s'adionte vn autre manquement plus insigne. A même temps, qu'vn de ces chevaux est en vogue, pour auoir fait le premier essay de sa valeur en quelque autre part: ou qu'il a vn peu de beau rencontre, ils

sçoy

ne

ne peuuent saouler leur faim de l'acheter non plus, que si c'étoit vn cheual étranger, & les habitans mêmes lui content sus à quel prix que ce soit. Il y a déia quelques années (pour dire en passant ce mot de mon fait propre) que hors d'une fête, ie ne me fers d'autres cheuaux que des nôtres. Je les ay si bien experimantez par des chemins raboteux, & de mauuaise aduenüe, par des pays couuerts d'horribles cailloux, à la chasse continue, & tres-pénible, qu'on ne pourroit assez s'en étonner. Et ne faut qu'on m'oppose les longues traittes, ou les grandes iournees: i'ay tresbien reconeu leur portee. Que direz vous si i'atteste d'auoir fait sur vn cheual de trois ans cinquante milles en sept heures: à comter neantmoins les milles à la commune supputation, que les deux font en tout ce trait de chemin, que le vulgaire appelle

non

o le

le lieues : car pour noz lieues ordinaires, ie fais qu'elles ont plus de quatre mil pas geometriques. Cette race de cheuaux n'est seulement louable en ce qu'ils sont legers, & penibles, mais qu'ils ne sont point suiets à maladies. Car on void, qu'apres que leurs gardes les ont trauaillez du matin au soir à les faire courre à toute bride cōtre les bœufs domtables, tout le soing qu'ils y appliquent est, que pour quel chaud qu'ils ayent, ils leur ôtent les selles, & les brides, & attachez par le col à tout vne lōgue corde (pour les rauoir plus aisement) ils les laissent aller à volonté parmi les champs. Mais prealablement ils prennent bien garde, s'ils se couchent, & se remuent avec inquietude, d'autant que tel coucher les met à deliure de toute crainte, que leurs cheuaux ayent du mal. Que s'ils ne se couchent promptement, ils les repre-

nent,

nent, & les tenans pour malades, les menent fere panfer à la grange. Ce nous est aussi vn grand aduantage, que si noz cheuaux à force de traualier deuient enfléz de telle lassitude, en les enuoyant aux pâquis bien herbus, & les remettant en leurs propres haraz, en moins de vint iours ils sont delassez avec peu ou point de depense; s'il en échec ce ne peut être chose, qui vaille trois sols & six. Là où si vous voulez fere reprendre son embonpoint à vn autre cheual, de maigre, & defait qu'il étoit, attendu qu'il le eõ- uient tenir enfermé dans vne écuerie, à peine en ferez vous quitte pour vrétre liures. Si i'adioute à ce propos le discours d'vn cheual le plus noble, & le plus genereux, que les siecles passez ayent onc celebré, ie crains de ne me pouuoir commander. Quant aux troupeaux des Mules, & des Asnes, dont le

o 2 prix

prix excède souuât celui des cheuaux,
tout ce qui est le long de la mer, & le
plat pays en abonde égalemant. Noz
montaignes aussi du côté de Leuant
enfoisonnent merueilleusement. Je
ne veux pas des aduèier que les Mu-
les d'Espagne ne soient en tresbonne
estime. Mais les nôtres au trauailler, &
porter de la peine, ne leur cedent en
rien, comme en beauté, elles ne les sur-
passent de gueres. Ici donc comme dit
le Poëte,

Des grostroupeaux suffise.

*Reste l'autre moitié de la charge entre-
prise.*

C'est mettre sur les rangs le dos-lanubet.

Et la troupe barbuë des cheures.

CHAPITRE X,

Des Brebis, & de leur laine. Des Cheures.

Du gland, &c. Du miel, De la chasse.

Di-

*Digression contre ceux qui blâment la
chasse.*

Touchant les Brebis, eu égard, que les nôtres n'ont rien d'exquis par dessus le commun, nous dirons seulement, que nous auons à nous louer grandement de leur fécondité, dont les effets sont très-visibles. Car il y a tel, qui void dépaître en vn paquis des troupeaux de quinze mil bêtes à laine. Si vous en recherchez d'autres plus fortes cōiectures, celle là militera pour nous, que les Marchans étrangers abordent de toutes parts pour enleuer noz laines. Comment passeray-je souz silence l'heureux rapport des Cheufes, faisans si souuent trois cheureaux d'une ventree, que noz gens ne meinent pas grand fête, quand elles en font deux. L'endroit où la terre n'est gueres propres aux vignobles, ou aux gue-

o 3 réz,

rez , se trouue richement edifiée de toute sorte d'arbustes , pour seruir de viandis , & de repaire à ces Animaux. De memes est elle plantureuse en des bonnes foretz où les porceaux trouuent le gland du Chefne , de l'If , des Cerres , des Hêtres , des yeuses. l'abstiés du goût agreable , que le laiët peut auoir parmy l'affluance des racines odorantes : & des iettons des abeilles , dont le miel ne feroit être que tres-excellent , où le thym vient si heureusement : liqueur , que plusieurs ont estimé auoir été donnée du Ciel , pour contanter , & reioüir la froide , & humide vieillesse des hommes. Quant à la Sauuagine , dont la chasse n'est au rang des moindres ébatz souhaitables aux humains , i'entans à ceux qui en peuuent porter le trauail , & la dépanche , nous en auons à suffisance en certains endroits : & en d'autres il y en a de

déreste. Je fais tresbien, que quelques auteurs ont âpremat declamé en leurs écrits contre c'et exercice; comme si les honétes recreations des gens d'honneur deuoient depandre de leur iugement. Ce sont des hommes coüards, engourdis, crasseux de fétardise, a demy pourris, n'ayans que la moitié de l'homme, à fauoir le corps bien formé, & organisé: mais qui ne fournit, & ne sert à rien, non plus qu'un fourreau, qu'ils réplissent à force de boire, manger, & dormir tout leur saoul: & cuidēt au partir de là, que le reste des mortels leur doïue de retour. Leur intelligence n'est iamais occupee, qu'à censurer les humeurs, ou les plaisirs d'autrui: de sorte, qu'il n'y a rien de si babillard, que cette vermine, ni qui grōde mieux à l'écart, & à loisir. Ce ne seroit donc vne grande entreprise de les rembarrer par raisons, ou par exa-

9 4 ples:

ples : veu que le sujet n'en vaut pas la recherche. En fin il se verra assez par les histoires, que les plus grâs Empereurs, les chefs d'armées, les Rois, les hommes plus releuez & genereux ont toujours passionément aymé le plaisir de la chasse, pour delasser leurs esprits trauaillez de leurs affaires plus serieuses. Mais qu'est-ce que cette engeance de Censeurs pense faire? Ne s'amusent-ils pas enfermez tous seuls en vne chambre à prendre les mouches contre la muraille, & les larder avec vn poinçon, comme Domitian souloit faire? Or puis qu'il est impossible d'être toujours bandé sur les liures, à quoi est-ce que ces fantômes (non hommes) appliquent les heures, qui leur restent de l'étude? possible que c'est à mignarder leurs femmes, & se dorloter avec elles. Qu'il les fait voir remant bon voir! qu'ils ont bone grace!

ce! quelle delice c'est de voir distiller
les larmes de leurs yeux pleins de chas-
tie, & bordez d'escarlare, ou de voir
pêdre la roupie de leur nez morueux!
Mais quelle fortune est la leur? les ef-
fetz en sont trop euidans, & veritables
du soin de mesure qu'ils prennent pour
elles. Car si elles sont douces de tant
soit peu de beauté, elles ne leur demân-
dent pas cōgé de se pourvoir ailleurs.
Dirons nous encores qu'ils soient fort
afferez chez eux? la plus part n'a que
faire de lire Columelle, s'ils n'ont en-
tie de fendre l'air avec la coutre, afin
que la science de l'Agriculture leur
compete aussi biē, que iadis l'Art mi-
litaire à Phormion au dire d'Annibal.
Au pis aller, s'ils vouloient moienant
leur étude frayer le chemin à leurs suc-
cesseurs, pour attraindre à l'intelligen-
ce de cet Auteur, mal en puisse-il pré-
dre à tels voyeurs; sachans si bien es-

o s far-

farter les sentiers, qui vont à ce personnage. Que s'ils n'ont pour tout aucun loisir de reste, & n'ont liberté de respirer hors de leurs liures, s'ils conferēt incessammāt avec les Muses, & Apollon mēmes en Helicō, ie ne vois avec tout cela sortir de chez eux des grans chefs d'œuure, ni gueres de merucilles des papiers par eux rongez iour & nuit. Ores si vous pensez mesurer la valeur desœuures, que ceux ci ont mis au iour, par le nombre des anneés cōsumees à l'étude, & que de là vous les vouliez accomparer à ces anciens, qui se donoient carriere, comme que ce fut, à la chasse, au ieu, au plaisir des chams, vous iugerez aussi bien par les vraies apparances, que ceux ci n'ont oncques veu chasse en leur vie, comme ceux-là ne firent iamais autre métier. Les grans esprits sont communément si magnanimes, & genereux, qu'au

qu'au lieu que les autres font vne election particuliere d'une honête recreation, ceux ci embrassent indifferamment toute sorte d'ébats, & ce avec tant d'ardeur, & de passion, qu'il leur semble, que tout le monde doive concourir à leur humeur, & seruice. Ils estiment de ne rien sauoir en vne chose, s'ils ne l'exercent longuemant, s'ils ne la pratiquent, s'ils ne s'y abandonnent tout a fait, s'ils n'ont à souhait ce qu'ils recherchent. A l'heure le repos leur est autant ennuyeux que le travail: le fais assésurément, que ceux, qui enuiét aux humains ces honêtes exercices de la chasse, ne les ont iamais goûtés. Que ce peut-il dōques faire: la discretiō, ou la moderatiō n'ont encores acquis vn pouuoir si souuerain sur les hommes, que la folie n'ait touiours tenu le haut bout. Ces gēs-là font des Censeurs, & nous traittent iustement,

com-

comme si nous deuions tenir pour ferme & cōstant tout ce qu'ils nous presentent clos & couuert; & à l'opposite refuir, ou ietter au loin ce qu'ils condamnent, & ne faire pour tout aucun état de ce qu'ils abhorrent. C'est ainsi que les chassieux ne disent iamais bien d'un beau iour, ni les trop gras de la course. Mettons au neant tous tels discours, employons le tems, qui nous reste de noz études, ou de noz affaires, à l'exercice de la chasse, si agreable, si vrile, si honête. Occupons nous là, plutôt qu'à inuectiuer le loisir si contemptible, & pernicieux de telles gens.

CHAPITRE XI.

De la Sauuagine. Des Tesson. D'un Tesson mis en paste. Le mot d' Artocreas, mal approprié aux paste.

Or

OR afin que nôtre enuie ne s'étan-
 de point sur les auares Griffons,
 commis à garder l'or des Indes; ou sur
 les Tygres funestes de l'Armenie, non
 plus que sur les Crocodiles d'Egypte,
 ou sur les Basilisques rampans sur les
 sablons alterez de la Lybie: contantôs
 nous d'auoir des Cerfs, des Sangliers,
 des Cheureuils, à grosses troupes.
 Nous n'en auons voiremant en telle
 affluance, que ie fais y auoir parmy
 ces forez royales de Frâce, où ez parcs
 des Princes d'Italie. D'autant, que la
 licence qu'on prend de chasser indif-
 ferâmant par tout conuie mêmes les
 plus indignes de s'y adôner, où d'efai-
 re marchandise, pour y gaigner en der-
 niere ressource. Là où au reste de la
 France auoir tué vn bête fauve, seroit
 réputé vn crime plus grâd, que d'auoir
 occis vn homme. Pour des Bieures, des
 Loutres, des renars, des loups, & telles
 autres

autres bêtes noires, & puantes nous n'en auons que trop en nôtre pays. Au regard des Loups, & des Renards, bié que les vns soient dangereux pour les bergers, & les autres pour les Poulliers, neantmoins pour le plaisir que m'apporte cette chasse, j'achetterois volontiers leur propagation aux dépans de mes brebis. Il n'y a pas long tés, qu'en ces contrees les Tessons étoient fort deprimez; c'est pourtant aujourd'huy la chasse la plus frequante, & la plus passionnee, qu'on saiche voir. Comme vn de mes domestiques en eut pris vn des plus chargez de venaison, & me l'eut apporté, saichant les viandes, dôt ces Animaux ont appris à se nourrir, qui sont toutes bonnes, & nettes: car ils ne viuent que de figues, de raisins, de pommes, & semblables fruits, me ramanteuant encores, que c'étoit anciennement vn merz assez ordinaire à la

la table des grans, ie le fis dépouiller,
 & couvrir tout par tout de feuilles de
 laurier, & de thym, & le fis demeurer
 au serain toute la nuit, afin de l'attan-
 drir, & lui faire perdre par ce moien la
 senteur de la Sauuagine, qui lui pou-
 uoit rester. Il fut mis par apres en car-
 tiers, refait dedans l'eau chaude, &
 largemât saupoudré de fortes épices,
 & tout en suite enserré en vne petite
 voute de bonne paste, pour être mis
 cuire au four. Les viandes ainsi assai-
 sonnées sont par le vulgaire appellees
 des Pastez. Car le mot de Pasté, que
 les anciens nommoient *Pastillus*, si-
 gnifie vne chose toute differante. Je
 ne suis pourtant memoratif, d'auoir
 veu chez les Auteurs Grecs, ou Latins
 vn mot approprié à cela. Les aucuns
 ont estimé, que Perse les a appelez de
 cette dictiō composee de deux Grec-
 ques Artocreas, comme qui diroit vn
 pain-

pain-chair. C'est vn mot d'assez mau-
uaise grace; car si l'on met du poisson
en pasté, ce ne sera plus vn pain-chair.
Au reste nous fimes fort gote-chere
de nôtre Tesson bien accommodé, &
tout autat des autres, que deslors nous
auons seu prandre, dont nôtre Proué,
ce est fort peuplée. Ceux d'Automne
sont les meilleurs, parce qu'ils sôt frai-
chemant engraissez des fruitz de la
saison; toutefois, il leur conuient ôter
cette premiere graisse, qui est vne hu-
meur gluante, & visqueuse, qu'ils ren-
dent de tout le corps.

CHAPITRE XII.

*Des Tortuës Lieures, Lapins, Et de la mer-
ueilleuse quantité qu'on en prend au ter-
roir d'Arles.*

LA seconde des Tortuës, & noté-
mât des terrestres, nous est mieux
conüe,

conuë, & l'usage nous en est plus familier. Car quant aux Palustres, & aquatiques, bien qu'elles n'ayent autrement le goût des agreable, toutefois les femmes les craignent extremement, & refusent d'en manger, les voyant mouchetees de vert, & rapportans la propre couleur du serpent. Et quád tout est dit, les terrestres emportent le prix: tant pour y auoir plus a manger, que pour être plus saines, & plaisantes au goût. Etans cuittes l'odeur memes, a ce qu'on dit, est profitable aux Phtisiques, & Ecitiques: & a cet effet, on void plusieurs porter leurs os pendus au col, dont ils se ressentent aucunement allegéz. Touchant les Lieures, ie ne pense pas y auoir contrée au monde, où ils multiplient d'auantage qu'en la nôtre. Car ez chams d'Arles peuplez de chasseurs, & de chiens, où la riuere du Rhône venant

225

P

à se

déborder en perd vn nombre infini, vous ne les voyez pas moins formiller, & saillir de tous côtez, fendans l'air avec les pieds. Ce que nous auons veu des lapins semblera vn prodige. Vn certain Seigneur d'un petit château ayant mené de ses subiets à la chasse avec trois couples de chiens tout au plus, dressez pas moins à suivre les buissons battus, auant le iour failli en fit prise de six cens, ou enuiron. Il y a à Arles des Iles proches de la mer, lesquelles les particuliers vont chasser sans contredit : & si en deux iours ils n'ont prins deux cens lapins, ils veulent dès aussi tost quereler la fortune; & en disent pis que pendre. Je suis resté souuant étonné, pourquoi la grande quantité, qu'on en prend n'en amande le prix à la ville. Car eu égard à leur affluance il est assez excessif. Par là donques on peut inferer, que les
chaf-

chasseurs sont trop frians : car étans à la chasse ils en consomment vne bonne partie à manger, & si ne feroit-on les persuader de bailler à vendre l'autre.

CHAPITRE XIII.

Des Chiens, leur utilité, leurs humeurs, leur fidelité, & autres qualitez.

L'Entre maintenant au discours des chiens, le principal equipage pour la chasse. Je ne sarois dire, si le plaisir, ou la necessité nous doit conuier a en tenir au logis. Leur fidelle garde pour toute sorte d'aage, de sexe, & de condition, pour les mieux asseurez, les plus habiles, pour nous mêmes encores, si nous nous aymons, & noz propres commoditez, nous les rend du tout en tout necessaires. Il me souuient qu'é-

tant ieune garçon ie prenois plaisir
p 2 d'ap-

d'appliquer mon esprit à obseruer curieusement les humeurs, & les gestes si varians des chiens, alleché par l'expérience journaliere de leurs ingenieuses subtilitez, & par la contemplation de la nature mêmes, comme cachée en leur naturel. Je ne fais (car ie ne puis exprimer avec les paroles ce que ie n'ay jamais bien conçu en l'imagination) ie ne fais dis- ie par quel moien i'ay épluché en eux, non les meilleurs traits rehaussez de leurs viues couleurs, mais le crayon de leur grande habilité. Que diray- ie: ils sauent montrer ce qu'ils veulent avec des signes des yeux si diuers, & artificiels: ils parlent en aboyant (car c'est là leur parler) avec des gestes si significatifs, qu'il ne faut douter, que s'ils étoient douez d'une voix articulée, ils diroient leurs raisons avec beaucoup de subtilité, & de bonne grace. Iugez s'ils ne parleroient

roient pas du ieusne du lendemain, lors qu'étans saouls à regorger, ils demandent pourtant touiours à mordre: & ayans trouué le de quoi (non comme fût plusieurs personnes, qui se chargeans de trop de viande, sachans assurément, qu'elle leur nuira, se contraignent pas moins, & m'agent à creuer) se derobans accortement de la veüe de ceux, qui les peuuent appercevoir, ils le cachent dedans la terre, regardans touiours de côté s'il y auroit quelque importun espion, pour deceler leur larrecin, pendant qu'ils le viennent requerir. Mais ce sont choses à la verité, d'ont nôtre veüe se peut repaître toutes les heures du iour. Je me suis mis de propos deliberé à contempler plus d'une fois leurs ruses si variantes, & quasi inimitables aux hommes; & ay obserué en eux tant d'artifices, de preuoyance, & de conseil, que sans la

p 3 licen-

licence prise au premier liure , & la protestation faite à l'entree de celui-cy de renoncer à toute digression , ie me donerois vn peu de loisir, pour diuaguer sur le suiet d'un si gentil ouurage de la nature. Le chien de Plin n'y feroit rien, lequel en son langage, comme il pouuoit, découurit & rendit coupable le meurdrier de s^{on} Maître en Epire. Le cas arriué en France depuis quelques annees, d'un chien, qui fit en dueil avec vn Archer de la garde du Roy , pourroit être tité en exemple plus memorable , que celui-là. Le tableau, qu'on en fit apres, se void encor auiourd'hui (à ce qu'on m'a dit) en la salle du Château de Mortargis, pour seruir de caution à la verité du fait. Car aussi bien ne croit-on pas, que telles merueilles empruntent leur cause de la seule force de la nature, ou d'une faculté limitée, qui soit en

ces

cès Animaux : ains est-il meilleur de confesser, que le Ciel en semblables cas montra ses faueurs, pour faire voir des effets de la Iustice diuine, laquelle se fait sentir d'autant plus rigoureusement contre l'insolance, & le crime des hommes, qu'elle leur est inesperee, & incroyable. Je fais, qu'on trouuera ez cayers d'Ælian, & de Plin de tels exemples miraculeux couchés au lōg; & bien qu'on les y voye ramassez de toutes parts, on apred toutefois beaucoup moins par la lecture d'iceux, que par les secrettes obseruations, que la veüe en peut faire. Ces animaux m'ont fait voir des épreuues si frequantes de leur belle memoire, de leurs sentimās aigus, de leur cognoissance ez pays mêmes inconnus, de leurs coniectures non iamais trompeuses, voire impetrables à vn homme, qui voudroit exercer sa curiosité à les éplucher en

menu, que ie ne le puis assez admirer. Si l'occasion me le permet, ie pourray quelque iour contanter mô humeur, en parlant plus à fonds de telles merueilles.

CHAPITRE XIV.

Des chiens Albanois. Cerberus, & Gargitius chiens tref-renommez. Vanité des anciens Grecs. Dogues d'Angleterre. Des Corsés. De noz chiens, & de leur force.

IL est donques tems de comparoir à l'assignation. Je ne veux mettre sur les rangs ces chiens Albanois, faisans iadis litiere de tous Animaux, fors des grans Elephans, qu'ils estimoient seuls dignes de leur colere. Moins veux ie faire entrer en ce chapvn Gargitius, que Iulius Pollux écrit auoir esté le frere de Cerberus d'Epire. Les Grecs
pour

pour ce regard, afin de mieux troubler à tout leur caquet le repos des Muses, & de leurs mignons, ont voulu se faire admirer, ne s'étans contentez d'engcoller le Monde avec les genealogies de leurs Dieux moisis, & immobiles : ains se sont ingerez d'écrire les parantages des chiens curieusement recherchez. Au reste, c'est chose receüe de tous, qu'en ce tems nous ne reconnoissons, que deux races de chiens, dont la ferocité soit recommandee. Les vns sont les Dogues d'Angleterre, les autres les limiers de Corseque. Les dogues ont la taille, & les membres plus robustes, montrans d'auoir plus de courage. Les Corseques sôt doüez de plus de ruses, & d'adresse pour combattre. Que diray-ie des nôtres? les dois ie accompagner aux Anglois, pour la generosité? non certes: ils les deuancet neâtmoins en la taille; aduoüans, que

p s nous

nous ne mettons tant de sollicitude à choisir des peres, & des meres pour nous pourvoir de bonne race, comme les Anglois font pour les leurs. Disons que ceux-la tenus à l'attache n'entrent jamais en fougue, & ne s'échauffent non plus par la proye presantee pour les irriter. Les nôtres faisant toute la nuit le gué a l'entrée du logis, parlent brauement aux larrons, les expulsent, & les entreprenent souuant à belles dents. Quant au loup, animal pernecieux, & tres-dangereux en noz cartiers, ils sont tres-apres à le poursuire, l'assaillir, & déchirer: de sorte, qu'il s'en void plusieurs se tenir si bien collez aux fesses des loups, qu'ils ne lâchent jamais prise, qu'ils ne les ayent terrassez. Au regard des Sangliers, si bien nous n'en sommes en defaut, les compagnies pourtant n'en sont point si grandes, qu'à mesure, qu'on en void
quel-

quelcun hors de sa bouge, les plus vilains mêmes souz l'esperoir du profit, y accourent soudain avec des Arbalètes, ou Harquebuses, pour les mettre à mort. Ce pourquoy, nous n'auons encor peu faire vne experiance certaine, si deux de noz chiens ensamble ont autant de force, & de courage, pour atterrer vn sanglier écumant, comme les Dogues, ausquels i'ay veu maintes fois faire tel effort. Tenant moy-mêmes des Anglois, & de Corfes en mon logis, apres les auoir bien irritez à tour de rolle, ie leur faisois venir des nôtres pour les combattre: mais l'épreuue deceuant mon opinion, m'a fait voir les nôtres resister brauemant à ceux-cy, & leur faire bien de la peine. Aussi est-il certain, qu'ils sont beaucoup plus forts, & robustes. Par là i'ay toujours iugé, que si nous voulions employer vn peu plus de soin, de peine, & de frais
pour

pour noz chiens, comme les Anglois n'épargnent rien pour les leurs, ils ne leur cederoient sans mentir, pour la hardiesse d'affaillir, ni pour la generosité d'atterrer les bêtes sauvages: attendu mêmes, qu'il se trouue des dogues, qui par artifice ne feroient iamais acquerir telles qualitez. Car quât à l'habilité, ou aux rusez assauts, dont les Corfes ont appris d'vser, ils en doiuent l'honneur à la logue adresse. Mais pourquoy ces dents si furieusemât acerces? pourquoi cete rage continuellement irritée? si ce n'est pour les rendre a la parfin les fidelles gardes de leurs Maîtres. C'est assez pour regard des chiens de ceste taille si releuee.

CHAPITRE XV.

Des Leurriers. D'une Leurette. Des chiens de Turquie, de Barbarie, d'Egypte, & des nôtres.

Pour

Pour ne passer soubs filance cete
race de chiens plus grèles, & esclames ; proprement nais pour vaincre les
lieures à la course, i'ose dire, qu'il ne
s'en peut recouurer des plus legers en
aucune autre Prouince. Vne petite Le-
urette, laquelle depuis six ans se main-
tient chez moi en vne extreme force
& vigueur, seruira d'exemple, pour les
chiens de cet ordre. Elle faisoit aussi
peu d'état, de prendre dix lieures en
peu d'heures, que de porter la dent sur
quelqu'autre chose d'asseurs, qu'elle
vid de pouuoir atträper. De sorte, que
c'étoit merueilles (& ie ne sache, que
cela lui soit iamais auenu) que la proye
se sauualt iamais de sa gueule, & de ses
pattes. C'étoit ez plus mauuais pais, &
ez lieux plus rabouteux, qu'elle fai-
soit mieux paroître son courage, com-
me vous diriez, en vne belle pree en-
toure de fossez creusez en long, & en
trauers,

trauers, seruans de rampart à la moisson, reuétus tout par tour de grandes saignes, ou chardons, par ainsi très-propres à cacher le gibier s'y fourrant au dedans, & se mettant à couuert, & hors de veüe du veneur, & du chien, cuidans ia le tenir par les oreilles. C'est là où cétte Leurette fâchée d'une telle ruse, ne sachant où doner, saute deçà, & delà le fossé, d'ou finalement elle découure le lieure, comme si se déro-bant doucemât de la meute des chiens, ileut en connillant mesuré ses pascées. Or pour le rattaindre, les gens du metier saroient dire quels élans elle faisoit: si qu'employant apres ses ruses, & tout le corps, elle se surmontoit soi-mêmes. Le Lieure ietté en la plaine toute nuë, & vnü, rien ne le peut engarder de s'aider des armes, que la nature a donné à son espece fuyarde, à sauoir des piés-ailez, qui lui font doner

ner le change aux chiens, & regagner vn nouveau fosse, dont les entrees, & issues lui étoient de longue main conçues, l'ay veu en des endroits, comme cela, des chienes étrangères de Turquie, de Barbarie, d'Egypte, & d'autres d'excellante race, qui de leur haine seule, ou de leur souffle, quoi que ce fut fort rarement offensoient les lieures. Mais pour les sur-aller, ou à tout momant leur ôter le pas, aucunes n'ay ie sçeu voir, ausquelles tel essay fut plus ordinaire, qu'aux nôtres. C'est sans doute, que le changement d'air, ou de climat les étonne, ou les detraque en telle sorte; que ie n'oserois soutenir, si elles montreroient si bien les effectz de leur rare valeur, quand elles seroient traduites en ce pays là. Bien, que les nôtres ez propres lieux de leur naissance surpassent de tant loin en legereté les étrangères, que ie ne croiray

1101

ray iamais, que pour se voir en autre air, ou en autre terroir, elles perdissent rien de leur qualité.

CHAPITRE XVI.

Des chiens couchans. Des Charnegues. De la chasse au Lapins.

QVant aux autres chiens plus petits, & moins qualifiez, ne seruans, qu'à quéter, ou arrêter le gibier, i'estime nôtre país en auoir assez pour soi, & pour en fournir à toute autre Prouince. Ils n'ont le corsage trop grand, ni trop robuste, aussi n'en ont-ils gueres de besoin. Mais pour la vigueur, ils l'acquierent assez par la bonne adresse, qu'on leur baille. Parmi ceux-ci il se trouue vne race d'autres, lesquels pour n'être des plus excellas, aussi faut-il, qu'ils soient bien sollicittez.

tez. Toutefois en vain en chercherez-vous ez pays étrangers, s'ils n'y sont transportez du nôtre, ou denoz voisins. Ayant trouué en quérât le gibier, comme les perdrix, cailles, becasses, lieures, lapins, & semblables auxquels ils sont vrayement naiz, ils s'arrêtent tout court, & ployant le genouil bandent le nez, & avec leurs gestes imitant la parole, montrent le gibier. Les autres collez contre terre, attendant le veneur, lequel couchant en iouie son Arbalète, ou Harquebuse, raude trois ou quatre fois autour de son chien, ne pouuant arrêter sa veüe ni mesurer son coup iusques à tant qu'il apperçoie la proye tapi contre vn gazon, pour avec le trait, ou la balle la percer à iour, & assenant son coup premedité en iouir heureusement. Voyre-mais les oyseaux, & notamment les cailles couuertes d'une grande tirasse se lais-

q sent

sont enlacer, & prendre sans tant de peine & d'attirail ! L'Espagne a de commun avec nous un autre ordre de chiens, que les autres provinces n'ont jamais coneu. Nôtre vulgaire, comme les Espagnols mêmes les appelle du nom de Charnegues. Ceux-ci chassent la nuit: car si vous les menez le jour à tel exercice, ils perdent soudain le nez, & la trace; toutefois la nature les a douez d'un monde de ruses. Leur poil est ordinairement comme d'un blanc sale, ou grisâtre. Un mouton, & une brebis à la laine blanche font souvent un agneau moucheté de diverses couleurs. Une lument blanche fera un poulain bigarré en forme de Pic. Que dirai-je d'auantage, puis que parmy les hommes on void naître des enfans tressaids, & fort noirs de parans tress-beaux, & tress-blancs. Si vous faites courir une chienne de cette race par quelque

que chien de couleur noire, les petits, qu'elle chiennetera ne seront emman- telez, que de blanc, ou d'un iaune la- ué. Ils ont le corsage moienemât grâd, non toutefois excessif, assez haut-iointez, les épaules, & la poitrine étroites, & fort grêles. Il n'est pas croyable, cō- me ils ne sont iamaïs en deffaut pour cueillir avec les dents ce qu'ils ont en- uie de mordre. Ils sont d'ailleurs fort larrons, & goulus, leurs oreilles sont longues & droites, qu'ils ne remuent point, pour le flater, qu'on leur fait, ils ont l'ouïe tres-aiguë, aussi est-ce le principal instrument de leur quête. C'est aux lapins sur tout, qu'ils en veu- lent naturellemant. En quoi ils ont v- ne routine admirable, parce que ces petits animaux saillans la nuit de leurs terriers, vont en quête pourchassans leur vie, demeurans au long du iour à couuert dedás les grottes des rochers;

q 2 ou

ou de la terre. Le veneur rencontrant
vne belle nuit, bien calme, non agitée
des vens bruyans, tres-claire, & telle
que la lueur lui puisse fournir autant
de clarté, qu'il en faut, à son auare de-
sir, cōme lors que la Lune est au plain,
se met en besoigne, & delace son fidel-
le amy, qui se dressant par cy, par là,
sent du plus loin le lapin, pour peu de
bruit qu'il faiche faire. Il court à lui, &
le poursuit viuement à même qu'il le
void partir effrayé, pour se dérober à
la fuite au danger euidant. L'un gai-
gne le plus court pour la conoissance
qu'il a des voyes: l'autre ne le suit pas
moins auideuant avec l'oreille: ainsi
ils s'acueillent tous deux à la bouche
du trou. Le lapin en conillant se four-
re dedans, celui ci, pour auoir le corps
trop grand, est contraint de tenir le
dehors, & là disant sa proye, d'une for-
te parole appelle son Maître si bien à
point,

point, qu'il s'auance au petit pas, afin d'asseurer vn peu de tems cet Animal peureux: parce que s'il se sentoit par trop pressé, il n'oseroit en cet effroy saillir à l'ouuert: ains periroit plutôt dedans son terrier. Ses peches rédues, il lache son furer ennemy mortel du lapin, qui le picore, & le pince à belles dents, & s'il met trop à sortir lui baille de si cruelles attaintes, qu'il le contraint en fin d'abandoner son trou, & se ietter ez panneaux. Le chasseur l'empoigne tout en vie enlacé, comme il est. Le chien en meine vne telle fete, que le tems, que celui-là met à trouffer bagage, celui-ci pour se laisser encorés mieux le passe à sauter, & gâbader autour de la proye, & du chasseur.

q 3 CHAP.

CHAPITRE XVII.

*Des braquets. Icy l'Autheur commence de
traicter des Oyseaux, & des Poissons.*

PAr dessus les ordres des chiens cy
deuant designez, nous ne sommes
en deffaut d'une autre race plus petite,
& delice; à savoir de ceux, qui entrent
sans difficulté dedans les tanieres des
Renards, & à force de crier, ou de mor-
dre, leur donent la chasse, & les expul-
sent de leurs caueaux : on les appelle
communement Braquetz. Vous di-
riez que cette espee de chiés est pro-
prement faite pour faire rire : elle est
neantmoins admirable en ce qu'un si
petit corps en ferre un courage si grand,
& si fier. Mais il sera mes-hui tems de
fermer ces discours du Bétail, de la
Venaison, & des Chiens. Nous en di-
rions beaucoup d'avantage (attandu
mêmes

mêmes qu'un bon nombre de telles choses, & des plus dignes de nôtre connoissance demeurent en arriere) n'étoit la crainte du rebut, que mon liure pourroit encourir. Aussi bien n'auons nous, que la Prouence seule, non l'histoire des Animaux pour objet. Toutefois deux genres de Creatures animees nous restent encores à deduire, à sauoir les Oyseaux, & les Poissons. Ils s'entrefuiuent comme logez ensemble, au predicament des necessaires: mais leur condition, & leurs qualitez ne sont aucunement égales, d'autant que ceux-là sont maintefois recherchés pour l'aduantage de la santé, & plus souuent pour le cōtamment du goût, & si nous ne sommes du tout impies, nous ne pouuons nous passer de ceux-cy: ou ce seroit, qu'avec des herbes seules, comme les disciples de Pythagoras, nous voulussions en dormant prendre

q 4 le

le Ciel par escalade. Quoi que s'en
foit, ie n'entreprends guerres volontiers
l'une, ou l'autre de ces matieres. Ma
raison est seulement fondee sur ce, que
ie n'ay encor de en le tems à souhait,
pour éplucher exactement les raretez
de ces deux natures, & me s'en faut é-
tonner. Le sujet de soi est tres-riche, &
aucun iusques à huy n'en a parlé assez
dignement: bien que plusieurs perso-
nages ayent consumé la fleur de leurs
annees en ce seul étude. Estimez vous
que ce ne me soit vne grosse peine, de
me voir emporté, & réduit à ces pre-
cipices: moi, qui ne ferois auoir atteint
l'age d'une jeune personne, qui hy pas-
sé mon adolescence en toute sorte de
vanitéz, & de beux extraordinaires, sàs
employer le temps que j'auois de reste,
à degourder mon esprit harassé de tant
d'affaires filiales de mil ennuis. Etant
encores ieune garçon, ne pensant à
rien

rié moins, qu'à ce dessain d'écrire, mil
races d'oyseaux, & autant d'especes
de poissons differans, & étranges m'é-
tonnent tous les iours presantez. Quoi,
que, comme i'ay déjà dit, ma pée fut
bien éloignée de les contempler se-
rieusement, mon ieune cerueau ne
pouvoit pourtant s'assouir en l'admi-
ration des thresors de la Nature. Par là
ie commençay de iuger, que nôtre
Prouence étoit tres-opulante, & plan-
tueuse en telles raretez. Dés lors, pour
auoir vn peu hanté le monde, n'ayant
rien observé, leu, ou appris des largef-
ses de la Nature, & de ses ieux admi-
rables, que ie n'en aye autant puisé de
la lecture des liures, ou des histoires
des Animaux: Je puis dire qu'en lisant
les passages, & les Auteurs, tout ce que
i'auois veu se representoit en ma me-
moire. Certes le cas est ainsi arriué,
que les ayant considerées de plus près,

q s au

au lieu de changer, ou de démordre de mon opinion quelle qu'elle fut, ie m'y suis laissé porter plus librement à les releuer, & louer, comme vn sujet plus grand, plus riche, & plus magnifique. Puis que sans en auoir vne parfaite connoissance, il est impossible d'en parler selon leur merite, & que d'ailleurs mon âge ne me permet point d'attaindre au sommet de cette haute intelligence: c'est à regret, ie le dis de rechef, que j'entreprans ce traité. Mais cependant, afin qu'en cette occasion les épreuues de ma bonne volonté ne semblent par trop defectueuses (les hommes se trouuans la pluspart deceuz de leurs attantes) ie cotteray quelques especes d'Oyseaux, & de Poissons les plus communs, & mieux coneus ez tables ordinaires. Par là vn exacte estimateur pourra inferer, combien la nature en ses occultes, & secretes actions nous a
pro-

Prouence.

251

produit de merueilleux effets de la puissance, veu qu'és plus visibles, & familiers, sa profusion paroît si bien exercée.

CHAPITRE XVIII.

Des Cignes, Grues, Oyes, Cannes, Halebrans, & Oyes Sauvages. Des Houtardes. Otides de Plin. De la chasse aux Houtardes. Leurs ruses.

Saichant, qu'il y a par tout grande saffluance de Cignes, Grues, Oyes, Cannes, & Halebrans, ce seroit hors de propos d'exaggerer leur multiplication. On en void en notre pays des compagnies si grandes, qu'à mesure qu'elles se promettent par le vuide de l'air, il semble, qu'une épaisse nuée dérober le iour aux passans. Le sablon doré de certaines Iles d'Arles paroît main-

maintefois tout noir des bandes des
Oyes sauvages, couvrans entierement
leur large pourpris. Nous auons vne
race de Halebrans, dont la chair est
fort tendre, le goût tres-delicat, & de
facile digestion. Au manteau ils sont
fort differans des Canes communes:
car ils ont le pennage de couleur bru-
ne, & comme pare de certaines mail-
les d'or. Au regard de ces oyseaux, que
notre vulgaire appelle Houtardes, il n'y
a prouince au monde, qui en soit
mieux peulee. Crescent de Boloigne
auteur de l'Agriculture, homme tres-
melé en tout, fors au langage, qu'il a
assez mal poli, les marque du nom de
Starnes. Pour moi, ie ne puis dire au
vray, quel nom les anciens Grecs, ou
Romains lui ont accommode. Le co-
mu des escriuains, ou doctes, ou igno-
rans tient, que ce sont les Otydes, que
les Espagnols a la relation de Plin
apel-

apellent Tardes. Mais leur erreur se découure claiement par l'autorité du même Plin au cha. 13. de son 10. liure. L'oris, dit-il, est moindre, qu'un lbou, & plus grande, qu'une choüette: elle a des oreilles de plume, qui lui auancent hors de la tête, d'ou elle emprunte son nom. Elle est comme le singe des autres oyseaux, elle ayme fort les loupins, & va toujours à sauts & à bonds. Il n'y a non plus de peine à l'attraper, qu'une choüette: cela se fait en la raudant, tandis qu'elle s'amuse à quelque chose. Ce sont là les mots de Plin. Ores si pour un preallegué, il couient supposer comme tres-veritable, qu'une vieille Houarde poise toujours plus, que dix ou douze Hibous ensemble: car elle a le corsage beaucoup plus grand, que la Gruë, & n'a point pour tout d'oreilles de plume: quant à la gaillardise de ganbaden & de contre-

tre-faire les autres , on n'a encores en elle cette qualité : & si n'est-elle point plus lourde à se laisser surprendre, que tout autre oyseau? Ce pourquoy, elle va pourchassant sa vie parmi les larges campagnes, son pennage est noble au possible, étant méle de noir, de rouge, de gris cendré, tout moucheté de petites mailles dorees, & argentees, tres-artificiellement peleméles: comme elle est encor en son accroissement, on la prise pour vne viande tres-agreable au goût, & l'être ieune lui augmente la vogue. A l'opposite Pline en ses écrits condanne entre autres viandes, le manger des Otydes, pour la mauuaise sèteur, que rapporte leur moielle tiree hors des os: là où noz gens sont touiours plus frais d'entrer en lice, pour la reputation, & la valeur des ieunes Houtardes. Car ils sont si passionnez de cette chasse, qu'ils

qu'ils ne font pour tout aucun cas des maladies, que leurs cheuaux gaignent à force de les voler : postposans tout cela à la iouïssance de leur proye desirée: On ne les peut auoir, qu'à la course des cheuaux, sans mêmes leur bail-ler le tems de prendre halaine. Il n'y a pas grand peine, quand elles n'excedent la grosseur d'un chappon. Elle est plus grande lors, qu'elles sont comme vne Oye. Dès qu'elles sont hors de page, & ont passé cette grâdeur, c'est pour neant qu'on traueille, & tue les cheuaux apres: car outre qu'elles ne sont plus doüees de tant de force, elles éludent étrangement les chasseurs par leurs variantes remises. Battans de l'aile elles vous marchandent traitreusement leur homme, & lui redoublent d'autant mieux le courage, que continuans leurs feintes, s'arrêtent par fois tout court, comme lasses & engour-
dies:

dies: le sentans approcher, elles prennent la volée, & soudain s'en reuient fondre. Au bout, s'ennuyans de recommencer si souuant leurs ruses, d'un tire-d'aile tres-rapide s'elancent dedas les nuës, où le piqueur les voyat driller, perd toute esperance de les attraper. On n'en peut donques cheuir, qu'à l'harbaleste ou à la Harquebuse, encôres est-ce fort rarement: parce qu'elles ont des finessees incroyables. Quant à ce qui se trouue couché par écrit pour regard des onguans de Xenophon, ou de l'inuention de représenter en la peau d'un cheual, un cheual memes. C'est un leurre approprié aux Orydes, non aux Houtardes. Les plus vieilles poissent ordinairement trenteliures, voire quarante, si elles sont de haute graisse.

CHAP.

CHAPITRE XIX.

*D'une Houtarde prise à la chasse par
l'Auteur. Cét oyseau pleura. Prosopopee,
& les larmes de cette Houtarde.*

Comme ie m'aggreois extreme-
ment à cette chasse aux Houtar-
des, vn fait qui m'arriua vn iour ino-
pinément me mit en admiration. I'a-
uois pour lors martel en tère d'une af-
faire tres-importante, qui me rendoit
tout chagrin, & dedaigneux de toute
sorte de compagnie. Si bien, que pour
m'en priuer encores mieux, monté sur
vn cheual, que j'auois des plus vîtes,
suiui de mes chiens seuls, ie m'écarte
à trauers des chams, & en peu d'heure
me trouue porté en vne large plaine,
où tout contre les pieds de mon che-
ual, ie veis leuer deux grandes Hou-
tardes. Le cheual effrayé du bruit, que
r fai-

faisoit le tremousser de leurs aïles, me bailla vne si rude secousse, qu'en surfaut ie reuins à moy: toutefois comme surpris, & piqué de cette interruption inesperee, ie change mes pensees en des desirs de vengeance contre ces Houtardes, que ia des yeux ie va poursuivant. Je voyois fendre l'air à celle, qui me sembloit de plus grande taille, l'autre vn peu moindre, mais aussi grosse qu'vne Oye, se débatoit pour neant, & en tirât les aïles pour se guinder vers le Ciel, s'en veint fondre à terre biē pres de moi. Je pique apres celle là, comme la iugeant de meilleure prise. A même, que ie cuidois l'attraper, la voila à l'instant remonter en haut, & voler enuiron cinq cens pas: elle refond encores, & s'arrête, me sentant approcher ia tout haletant, & recreu à force de courre par cy, par là, m'eludant plusieurs fois à son accou-

tu-

rumee, tout d'un trait reprend la vollee dedans les nuës. En somme ayant ia fait plus de sept mil pas, sans rien gaigner, m'assurant de ruiner mon cheual, ie me resens à bon esciant de me rendre Maître d'une si fine piece. Ie le pousse d'oc derechef à toute bride, comme ie l'eus contempee voler vne bonne piece de tems tirant touiours pais, ie la vois fondre sur vn arbre haut élueé, où les aïles ouuertes, elle demeurera perconce, comme ayant consumé ses forces, & deployé toutes ses ruses pour se sauuer. Mes chiens hors d'haleine, & la ferme opinion, que j'auois de iouyr bien tôt de mon attante, me font redoubler de l'éperō à mon cheual courant à bride aualee, i'aprobe pour la prendre avec la main. C'étoit en vain, qu'elle faisoit force pour se releuer. En fin se tournât droit à moy (ce que ie dis semblera vn paradoxe,

r 2 mais

mais rien n'est de si veritable) en guise d'une pource suppliante, se prit à pleurer à chaudes larmes. Qu'est-ce que ie pouuois iuger, sinon qu'elle commandoit de plaider sa iuste cause avec tout autant de grace, qu'elle pouuoit auoir. Possible, que son langage n'accompagnoit entierement les intentions, qu'elle vouloit faire voir, n'auoir esté portees, qu'à sauuer sa vie, ou sa liberté: & ce avec d'autant plus d'assurance, & d'effort, que c'est chose tres-naturelle, d'esperer, ou d'entreprendre tout ce qui peut aider à ces deux. Veu que le desir de l'une, preferable à toutes choses ne meurt iamais; & l'autre ne se peut abhorrer. Elle vouloit dire, que si de pleine abordee elle eut osé fier son être en mes mains, & en ma sauuegarde, elle eut parauanture mieux acquis ma bien-vueillance; & eut capitulé de sa conseruation avec plus

plus d'avantage : mais, qu'elle cuidoit
mieux faire, en postposant telles espe-
rances (quoi que tres-dangereuses) à
vne tres-lâche servitude. Elle eut peu
viure grassement, avec plus de cares-
ses, & moins de soin chez moi, où elle
eut trouué de toute mangeaille à foi-
son; mais, qu'elle auoit mieux aimé al-
ler pourchasser sa vie à sō plaisir, quoi
qu'avec plus de sollicitude, de suëur, &
d'apprehension des chasseurs toujours
à l'erte, pour la guetter au passage. El-
le disoit pourtant, qu'une vie si soli-
taire, & si libre comme celle-là n'étoit
du tout exante de crainte, quelle con-
stante resolution, qu'on y apportast:
attandu, que parmy les hommes rien
ne concite tant de ialousie aux serui-
teurs, ou aux Maîtres, que cette passiō
dereglee d'être seul, & à soy. Au reste,
que la condition de celles, qui recer-
chent de se voir seruies, ou suiues des

r 3 hom-

hommes, est ordinairement exposée à des perils plus grans, & plus certains. Car s'il arriue, que le Maître ait vn iour l'appetit plus ouuert, que de coutume, ou que ton croupion couuert de graisse lui chatouille le goût, ou celui de ses amis, sans doute c'est fait de toi: car on te coupera la gorge sans remission. Mais quoi? si ces Maîtres, ou ces mêmes amis étoient si curieux de me conseruer cherement, qui me pourroit répondre de l'indiscrétion des valetz, à mesure que leur insolance, le trop boire, ou la colere, les porteroit à me ruër des pierres, ou des bâtons, m'ayans affominé, ne me presanteroient il pas au Maître, & leur feroiét accroire, que le trop manger, ou la graisse m'auroient étouffé. Tels, ou semblables, ou autres discours me cuidoit tenir cette Houtarde par sa contenance & ses gestes, possible trop affectez.

Don-

Donques pour la prendre, ie recom-
mance à pousser mon cheual, que ie
ne sceus iamais faire accoster de l'oy-
seau, quels grans coups d'éperon que
ie lui feisse sentir dans les flancs: car à
même, qu'il se dressoit contre moi, le
rude battemant de ses grandes ailes le
mettoit en desordre; Mais tout de ce
pas, mettant pied à terre, & attaché
que i'eus mon cheual au pied de l'ar-
bre, i'ouure les bras, ie la recois, & la
ferre douccemant, sans qu'elle fait au-
cune resistance. Pendant que ie m'oc-
cupe à châtier mon cheual, mes traî-
tres chiens, ne pouuans moderer leur
fougue infatigable, étoient demeurez
derriere vn long trait de chemin; pre-
nâs en ce point leurs tems, pour m'ac-
confuiure, ils s'atroupent derechef, &
sans s'étoner de ma parole, ni de mes
menaces, sautent sur ma pource sup-
pliante Houtarde, que ie tenois em-
braf-

brassée. Meu de colere pour vn tel affront, ie metz la main à l'épee, & en baille sur les oreilles à quatre d'entre eux, les autres gaignent au pied lâchés mō oyseau battu, déchiré, demi mort, & me l'abādonent. Je puis dire de n'auoir rien veu auparauant, qui m'ait si fort affligé: parce que ie mourois d'enueie d'épreuuer, & d'attendre, comme vn oyseau si aimable reusciroit en mō logis, en le faisant soigner curieusement: car pour tant d'autres Hourardes, dont nous auons des-lors peu faire prise avec autant de peine, nous n'en auons point veu, qui par ses ruses & artifices conuiast si gentiment le chasseur à l'aymer & admirer; & qui du bec, & du sifflet vint effrontement se rendre sur la main de celui, qui l'entreprenoit. Quant aux larmes de celle cy (afin qu'on pense, que ce n'est pour rire, quand i'ay dit, qu'elle pleura)

ra)à quelle cause les pouuons nous referer? Sauoir mon, si cela ne peut proceder de la chaleur immoderee, que l'agitation, ou le mouuemât trop violent lui auoient excité. Eu egard, que telles larmes ne naissent pas tant de la chaleur s'exhalant de tout le corps, comme du froid, qui se trouue resseré au dedans: La même cause, qui les excite aux hommes, nous seruira de coniecture, pour dire, que les viues pointes de la douleur, & le sentiment du mal auoient épraint les larmes de cet oyseau.

CHAPITRE XX.

Des Faisans. Des Pans. Tourterelles. Griues. Oyseaux de Meurte. Francolins. Herons.

IE n'estime point l'île de Colchos
mieux peuplée de Faisans, que l'o-

r s ree

ree de nôtre Rône; où ils ne sont que trop frequants. On les prend à la course des cheuaux, de même que les Houardes, avec vn plaisir incroyable des chasseurs. La volée des plus robustes ne porte d'ordinaire plus loin de mil pas, encôres ne le font-ils d'un tire-d'aile: ains en baissant ou reprenant leur vol. Ils perdent leurs forces à la quatrième, ou tout au plus à la cinquième remise; à la sixième, ils se couchent à terre, & d'une belle ruse se cachent dedans les landes, & buissons plus toffus, s'ils en trouuent. Les Houardes ont le corsage trop grand, pour se muſſer ainſi. Il n'est ia beſoin, que ie traite des grandes compagnies des Pans, Tourterelles, griues, cailles courans mainteſois noz campagnes. Au regard, des Griues, i'en en veu ailleurs de toutes blanches, mais non des Pans tous blancs, & ne ſaiche, qu'il y en ait,

ou

ou qu'autre en ait veu. Quant est des Becque-figues, & de tels oyssillôs d'espèces differâtes, lesquels outre les Griues, & Merles se nourrissent la pluspart du tems de la graine de Meurte, veu l'abondance que nous en auons, on en fait des festins tous entiers, esquels vous ne verriez autre couuert, que de cette viande tres-exquise. Les aucûs ne font gueres d'état de tels oyseaux, à cause de ie ne fais quoi d'amer qu'ils rapportent de cette graine. Les autres ne les prisent pas tant pour leur bonne odeur, comme pour le haut gout, & acrimonie, qui est en eux; toute propre, pour ouurir l'apetit de boire, & de mâger. Les Francolins ne sont point si commûs en nôtre païs (si toutefois les Atagenes aux Latins sont les Francolins à nôtre vulgaire) quoi que s'en soit, les Francolins ne sont si peu conez ni si clair-semez, qu'on n'en aye

aye beaucoup en nôtre Prouince: non qu'elle les produise, mais ils y passent de l'Espaigne, & n'ay encores peu fauoir, qu'aucun ait trouué les airs, ou les pouffins des Francolins: bien que la chasse aux plus grandelets soit tresfrequante. Si lors, qu'il sont en saison de pondre, on nous les apportoit d'Espaigne, comme on faisoit ancienement de Lydie en Egypte (ce qui seroit tresaisé à faire) sans doute on les verroit aussi bien parier, & multiplier deçà, que delà. La seule raison nous montrant, qu'ils peuuent s'habituer en tout autre air, que celui d'Espaigne: c'est, qu'ils foisonent abondamment ez pays circôuoisins des Alpes. Je n'oserois pourtant asseurer, qu'ils ne font jamais leurs nids en Prouence, ou que nôtre terroir leur est totalemant contraire, veu qu'ils s'agrent tant en nôtre air. Qui est celui lequel apres auoir

voir fort sué apres telle curiosité, la voudroit attester ? Encores moins le voudrois-je faire : n'ayant daigné iusques à presant y appliquer aucune recherche. Les grandes compagnies des Herons multiplias merueilleusemât, couurent, & troublent le fonds de noz étangs. Leur fecondité s'acroit d'autant mieux, que le gout de leur chair des-agree generalemant à quelle personne que ce soit. On en mange plus volontiers par tout le reste de la France. De sorte, que les plus opulans edifient en leurs maisons aux chams des Heronieres. Je ne fais, si la sollicitude, qu'on en prend, ou si les viandes domestiques, qu'on leur baille, les affrâchit, & les rend plus delicats, étans d'eux mêmes assez insipides, & de mauuais gout. Mais ie fais bien, que chez nous, ils ont vne chair non que longue, seiche, gluante, ains assez puante.

te. Ores si la curiosité du nourrir à le pouuoir d'alterer le naturel de cette chair, ou au moins de la corriger, pour nous la faire accoustumer, en deguisant ses qualitez si des-agreables, nous pouuons, s'il me semble, auoir l'élection tres-libre d'vser des vnes, ou des autres.

CHAPITRE XXI.

Des Perdrix. Crecerelles. Beccasses. Palöbes. Ramiers. De l'oyseau apellé Flamant ez Iles d'Arles.

MAis que dirös nous de l'incroyable fecondité des Perdrix, grosses à beaucoup pres de noz poules communes. Ez montaignes de Prouence elles valent tout au plus vn Carolus, ou vn Sou piece, & par fois les a-on pour vn Sou la paire. Le bœuf n'est
à si

à si bon marché, & le moutón est beaucoup plus cher. Je ne veux user de long discours sur les Crecerelles, Becasses, & rât deraces de Palóbes, & Ramiers, veu qu'il semble, que la nature ne se fait voir si variante, ni si feconde en autre espece d'animaux. L'on mange (mais c'est fort rarement, & pense-ie que la beauté, & rareté en diminue le goût) d'une sorte d'oyseau, que noz habitas d'Arles appellent Flamant. C'est l'oyseau de la plus belle representation de tous ceux qui naissent, ou s'abituent es Etans des terroirs d'Arles. Sa chair est si dure, qu'elle ne se peut onc attandre, pour grandes, & fortes épices, qu'on y faiche appliquer. Il est d'une belle, & haute taille. Son pennage est de couleur rouge, iaune, noir, & blanc, fort long, & qui recree encores mieux la veüe. Il ne pond iamais, qu'il ne face deux œufs à la fois, & ont vn demi pied

piéd de long. Vous les prendriez pour de ces œufs de plâtre contrefaits. Vn iour on m'en feit presant d'un, comme d'une chose fort exquise, qu'on ne treuve gueres souuant. A mesure, que ie m'en ioüois entre les mains, celui, qui me l'apporta m'asseuroit avec sermant, sans que ie voulusse me tenir à son dire, que c'étoit vn œuf naturel, non artificiel: car il enduroit bien auant la piqueure d'un poinçon, & en le maniant me blanchissoit les mains d'une poudre tres-delicee. En fin par mégarde, ie le laisse choir emmy la place, & conceuz en effet, que c'étoit vn vray œuf. l'en portay des lors vn extreme regret, parce que ie m'étois proposé de le bailler à couuer à vne poule d'Inde, dont vn poussin en fut éclos, qui se feroit par trait de tems élevé, & appriuoisé à mon logis.

CHAP.

CHAPITRE XXII.

*Trois races de Poules. D'un Coq Rhodien.
D'œils des Coqs.*

Nous auons en assez grande abondance de trois races de poules. Car des communes, & des Numidiques appellees du vulgaire poules d'Inde, nous en auons à reuendre. Quant aux Paones, si bien nous n'en voyons de si grandes bandes, nous n'en sommes pourtant en defaut. Elles égallent quasi les Oyes en grosseur, & ressemblent aucunement à nos poules communes. On m'apporta vne fois vn Coq Rhodien de six mois, qui me coûta des bons écus. Il étoit si genereux pour son âge, & auoit le cœur si vigoureux, & prompt à combattre, qu'un chien, s'il n'eut voulu être mal mené, n'eut osé entrer en la Cour des poules, ou il étoit.

roit. Il tuoit tout autant de coqz communs, qu'il pouuoit accueillir. Maintes fois ie lui ay fait faire en düel avec vn grand Coq d'Inde, valant, sans mantir vn gras mouton. C'étoit vn rare combat: car les coqs d'Inde sont naturellement fort coleres, & se mettent sur leur ergoz avec vne fierté, & vn certain piolemant, qu'ils se font admirer: ils rendent avec cela, ie ne scais quelle voix plaintiue, qui ne leur sied guieres bien, & fait venir l'enuie de rire. Mais en fin, la guerre nous dit mal parce que mon braue champion de Coq, foulé de tant de combatz par lui rendus deueint malade: & tous les remedes, dont ie le feis secourir, ne le sceurent engarder de mourir. Les histoires m'auoient baillé l'adresse du passetems prouenant de tels düels des Coqz. Car en lisant, ie m'apperceuz, combien les Deliens, les Atheniens,

toute

toute la Grece, & l'Asie, voire mêmes les Empereurs Romains, & après eux le reste de l'Italie les auoient souuant celebrez. De sorte, que par voye de ces duëls, on vuidoit les differans des cheuâces toutes entieres, & patrimoines litigieux. Ainsi ie me resolu de prédre la part d'un tel deduit. En quoi le iugement des anciens, & mon inclination ne m'ont pas deceu: m'étant dès lors rendu spectateur mil fois de ces plaisans ieux, sans iamais m'en nuyr. L'ignorante tourbe de mes ennemis iadis touchée au vif en mes écrits, lors qu'insolamment me venoit harceler, cerchans de quoi mordre sur moi, remüoit toute pierre contre cette miene occupation. De là les hommes, les femmes, les ieunes, & les viels commandent d'en dire le mot, me décrier, & me pubient en leurs placarz pour un Maître iuré à faire battre les Coqs.

Me demandez vous , si ie meis plutôt à rire, qu'à dedain la folie de telles gés. Ainsi Dieu me soit en aide , ie ne le ferois dire. l'eusse pris plaisir, d'oïr leurs iugemens , si ie n'eusse sceu, combien ils en étoient deproueus eux mêmes.

CHAPITRE XXIII.

D'un oyseau prodigieux pris ez Iles d'Arles. Du goût des oyseaux. Tourterelles d'Ete. Des Poissons en general.

O Res pour reprendre noz premieres erres, ie dis qu'il me reste à parler de plusieurs autres especes de Gibier, que les festins plus sumptueux, & les tables ordinaires ont mis en reputation. Je leur puis mieux accommoder les noms du pays, que du Latin. Mais parce qu'elles ne sont necessaires, & leur denombrement ne peut être

être, qu'ennuyeux au liseur, i'en abstiendray. Vne chose diray ie volontiers, aussi le vaut elle bien: c'est vn des plus grans, & monstrueux oiseaux, qu'on feroit voir. Ce m'est hors de moyen de vous en tirer icy le corsage au naturel, mais bien son bec, & ses pattes seules, que celui, qui le prit, auoit reservees pour mōtre à la posterité, ayant salé le reste par loupins. Aux étangs d'Arles vn certain villageois faisant le métier de chasseur à la harquebuse, l'auoit faussé de deux balles, & le voyant leuer au deuant de lui encores tout tremoussant, se resout de le courre à force, pour l'attaindre, comme il feit, & le trouuant couché à terre ia demy mort, il l'acheua par plusieurs coups reiterez. C'étoit merueille de voir cet oyseau deffandre sa liberté avec rant de furie, & de vigueur, haletant les derniers abois de la vie:

ores du bec, ores de ses larges pattes, il mettoit ce chasseur en desordre: ores de tout le corps il se iettoit sur lui: en fin comme forcé par sa destinee, les longs efforts commençans à lui anéantir les forces, il s'abandonne, & demeure roide mort sur le champ. Sa patte étoit comme celle d'une Oye, & d'afsieste auoit bien vne main ouuerte. Ceux qui auoient pris la peine d'ouvrir son bec disoient, qu'un paucis de nauire large de deux pieds, & demy en quarré y feut demeuré dedans tout à l'aise. Je ne crains point d'être trop importun, si à ce que dessus j'adioute le iugement qu'on fait parmy cette multiplicité, & beauté des oyseaux, & à quelle espeece l'ô deffere le prix pour l'excellance du goût. La varieté des têtes, & celle des opinions marchent par tout d'un pas égal. Plusieurs confessent avec moi, que les Tourterelles
d'Été

d'Été doiuent tenir le premier rang. A tout le seul millet, qu'on leur verie deuant pour les saouler, elles prennent graisse en peu de tems. Et n'est ia besoin de les garder longuemant mortes, pour les atandrir : mais auant que de les égorger, il est bon de les tenir separees des autres l'espace de quatre heures, à ce qu'elles ayent le loisir de décharger leur gaue, qui se trouuant pleine de millet, fait perdre l'appetit à ceux, qui s'attendent à la vider. On les couche à la broche lardees seulement de bon fenouil. Aucuns les ayât vuidees peu auant, que de les tuer, leur font manger tout leur saoul de l'anis confit au sucre, pour en apres sauouer la chair, le sucre, & l'anis tout ensemble ; Mais selon mon goût, l'anis cōpete mieux aux Medecines, qu'aux sauces. Ce que j'ay dit des oyseaux n'est pas grand cas. Ce que j'ay à dire

s 4 des

des poissons est encores moins, parce qu'étans couverts de l'obscurité de leur element, ils ne se laissent attraper si libremant aux paresseuses mains des hommes.

CHAPITRE XXIV.

Le Tourbot appelé Rhomb. La Sole. Le Thum, &c. Des Ecreuices de mer appelées Langoustes. Huîtres. Moules, &c. Tellines, & autres races de Coquilles.

IE traiteray sommairement des poissons, répondans mieux au goût des personnes plus honorables, ou au pis aller des moins mecaniques, ou de ceux auxquels l'indigeance sert d'excuse tres-legitime. Le Tourbot, que nous appellons Rhomb porte la palme outre tous ceux, que la maree nous fournit.

nit. Nulle autre Prouince selon ma recherche, & n'en déplaist à aucune, n'est si bien pourueüe de ce poisson, que la nôtre. La Sole d'un pied, & quart de long, tenât le premier rang d'honneur apres le Rhomb, est cherement vendue à un Carolus, ou un Sou tournois. Quelle autre mer est si abondante en Thums, Pelamides, Pagres, & Ecreuices de mers? Je fais, qu'autefois au port de Marseille on a fait en un seul iour vne pêche de huit mil Thums. Ces quatre especes de maree, qui seroient fort exquises ez autres Prouinces, nous viennent au rouge: voire mêmes ez moindres villages, & hameaux on n'en fait aucun état. Excepté des Ecreuices de mer, dites de nôtre vulgaire Langoustes, qui selon l'humeur de quelques uns sont de la troisième Classe. On prend des huîtres en moyenne quantité, & celle des Moules est ex-

s s cessi-

ceffive. Bien, que ceux cy soient prizez en proû de lieux, si est-ce qu'on n'offeroit les presanter à noz tables, où ce feroit pour raison de leur bouillon, qu'on dit être propre pour ramollir le ventre. Les Tellines foisonent d'une maniere incroyable: comme fait toute race de Coquilles. Je puis dire de les conoître toutes à l'œil, mais leurs nōs Latins me sont inconeuz. La penurie des écrivains, & leurs opinions si variantes en sont en partie la cause. Parmi celles, que ie me puis ramantevoir d'avoir veu, les vnes sont faites en rōd comme vne balle, les autres sont de figure triangulaire, ou quadrangulaire, frangees tout par tout, & artistemant barbillonnees, les autres sont pyramidales, demy-rondes goderonnees en elles mêmes, faisans la neufuième partie d'un cercle, aboutissantes en pointe en guise d'une pomme de Pin: les
autres

autres sont voutees rapportas à tout l'assamblage de leurs petites laines bigarrees, le test d'une Tortue, d'autres sont cochees plus larges, & plattes d'affiete, canelees iusques aux bords: d'autres sont cambrees, & tournees contremont, pour retenir leur saumeure, comme dedans vn petit vase. Il y en a des vertes, des iaunes, des rouges, des noires; comme iayet. Où est la langue, qui pourroit seruir de pinceau à la nature, & represanter la multiplicité des ieux dont elle s'égaye? Avec cela, on ne prise rien toutes ces engeances de coquilles, non plus, que plusieurs autres telles droleries. Les vagues de la mer les déchargent au riuage, pour le profit & commodité des hommes, & ingratz, qu'ils sont, ils ne daignent de les cueillir. Les femmes mêmes le plus souuent ne tiennent conte de les regarder: elles ne font, que pour amu-
fer

ser les gueux, ou les petits enfans.

CHAPITRE XXV.

Des Murenes, Dorades, Loups, &c. Poulpes. Sardines. Du Haran, Carpes. Barbeaux, Brochetz, Anguilles.

Pour le iourd'huy on ne fait aucun état à Marseille des Lamproyes de Mer, iadis appellees Murenes, que le goût des anciens auoit mis en vogue. Les Dorades, & les Loups, que pour néant on va quétant en plusieurs Provinces, nous font soufleuer le cœur, & l'affluâce en diminue le prix. Les Muniars, Congres, Rayès, Poulpes, Maquereaux, Merlâs, Seiches, Ecreuices, & Rougez, qui sont de la race des Pageaux, & toute telle pécherie n'étant d'aucun trauail, nous est familiere & ordinaire: ce pourquoy elle est vilipâdee. Aucuns m'ont voulu loüer vne cer-

certaine engeance de Poulpes, pour la
 fenteur du musc, qu'ils raportēt à leur
 dire: Il ne m'est encores arriué d'en
 faire l'essay. La plus grande vogue,
 qu'on baille aux Sardines ez portz de
 Mer est, qu'elles seruent de prouision
 pour les Galeres. Je fais d'autre maree,
 qu'on iette au loin à même instant
 qu'elle est tiree, qu'on n'auroit garde
 de laisser perdre ailleurs. Comment
 en pouuôs nous parler sans auoir mal
 au cœur, veu que nous la refuyons, &
 ne pouuons la garder avec patience.
 Nous sommes voiremant priuez d'une
 seule espece de poisson tres-cômun
 à ceux de Roüan, & à ceux qui sont
 habituez ez lieux voisins du flux, & re-
 flux de la mer de Ponant, à sauoir du
 Haran: si toutefois le Haran est cela
 mêmes, que les Latins nommoient
 Halecula. Les vns tiennent, que nous
 en auons voyremant l'espece, mais
 non

non la quantité: prenans leur pied sur vn autre poisſō, qui lui reſſemble tout à fait. Si i'aduoie, que nous n'en auōs point pour tout, que ſera-ce pour cela? en pleurerons nous? veu qu'il n'eſt ſi chetif, & vile mercenaire, qui ne grondât contre ſon Maître, ſ'il le penſoit nourrir de telle viande. Auſſi ne leur deuons nous enuier non plus ce poiſſon, que l'inconſtance de la Mer mêmes. Je ne doute pas que le Cyprin appellé Carpe ne ſoit en plus grande reputation, pour raiſon du gout, ou du prix en ces contrees là, que le Haran, mais parce que ce poiſſon eſt tres-excellent en la riuere du Rhône, ſ'en-graiſſant merueilleuſement dedans ſes riches, & ſecondes eaux, il eſt à ſi vil prix, que i'ay hôte de le dire. Le quintal, que nous diſons, peſant cēt liures, ne ſe vend, que quatorze Carolus, ou ſi vous voulez, douze ſols tournois, valant

valans nôtre florin. Les Carpes neant-
moins à part soi, sont grandes, & gros-
ses, si que les vnes poissent bien souuât
vint liures piece. Au prix des Carpes,
que pouuons nous admirer d'auanta-
ge, que l'abondance, & la fecondité
des Barbeaux, & des Loups de riuiera,
des Brochez de sept pieds, & des An-
guilles de trois coudees de long, & au
dos large de quatre grans pouces ? car
hors des grosses Anguilles, qu'on met
cuire à la broche, & les têtes de Bro-
chez, qu'on void maintefois aussi gros-
ses, que celle d'un mouton, esquelles
est adherante ie ne sai quelle graisse
tres-delicat autour des os, aucun voi-
re mêmes des plus frians, ne fait point
de cas de tout le reste és tables ordi-
naires. Le prix des Anguilles, excédât
vne certaine grâdeur, est de cinq Ca-
rolus piece : celui d'un grand Brochet
est de huit. Je n'ignore pas, que le prix
cou-

courant d'un Brochet de trois coudees de long à Paris, est de cinquante fous.

CHAPITRE XXVI.

De l'Alose, Lamproye, Eturgeon. Paule Ioue. Le Sileure de Pline n'est pas l'Eturgeon. Le langage Prouençal approchant du Latin. Le Monde, & la nature se changent avec le tems. Admirable fecondité de la Mer. Le prix des Eturgeons. Des Aloses, & Lamproyes.

L'Alose, la Lamproye, & l'Eturgeon couurent par leur excellance tout l'honneur, & la bonté de leurs compagnons nouians dedans les riuieres, & en la Mer mêmes. La recherche des noms propres de ces trois especes à fait iadis fuer le front à beaucoup de gēs doctes. Paule Ioue personage tres-gentil,

gentil, soutient par ses ratiocinations, que l'Eturgeon n'est pas le Loup des Anciens, ni le Torsion, ni la Ficque, & si ie ne me méprans, il l'appelle vrayement le Sileure: mais c'est par hazard, ou à tâtons, qu'il le dit. Au demeurant l'Eturgeon ne peut être ce Sileure de Plinc, lequel pour être poisson de rapine, va deuorant les autres, & fait du degast par tout ou il noüe. Car l'Eturgeon n'est pas mal-faisant, & quand il le voudroit être (veu qu'il n'a point de dentz) il ne pourroit seulement faire noyer les cheuaux à mesure, qu'ils nagent en là riuere. On tient le Sileure du tout semblable au porc Marin. L'eturgeon à beaucoup pres n'est point tel, parce qu'il a la hure fort large, le museau camard, & cambré à outrance. Puis qu'aussi va le philosopher là dessus est pour neant, & ne sert de dire, qu'il faut que le Sileure soit l'Eturgeon

geon, eu égard, qu'on ne void aujour-
d'huy point de Sileure , & que l'Etur-
geon a été coneu à l'antiquité. Tant
s'en faut, que la chose étant ainsi, nous
pourrions dire d'auoir recouuré l'E-
turgeon pour le Sileure perdu: Telle
n'étant mon opinion , ie n'ay dequoi
m'alambiquer la ceruelle apres la re-
cherche du vray mot Latin de l'Etur-
geon: aussi cuide-ie, qu'on ne le feroit
trouuer. Je ne priséray pas moins le la-
beur de quiconque m'en baillera la
vraye cognoissance. A ce propos vne
autre raison milite pour moi , qui est,
que toutes les langues du monde, ser-
uans à nous expliquer au besoin , au-
cune n'aproche , ou n'a mieux retenu
les termes propres de cet ancienne , &
magestueuse diction Romaine , que
celle du peuple d'Arles: car nous auôs
encores les motz tous entiers appro-
priez à la nauigation , ou au laboura-
ge.

ge. Nous difons vne Carene, Sentine, Antenes, proüe, poupe, Errou, vn Râ, Nauiger, & en fuite beaucoup d'autres, fauf les formes des vaiſſeaux, qu'on peut auoir alreré, comme l'on a fait l'vſage, & l'art mêmes de la nauigatiõ: d'autant que les Anciens vſoient tout autrement des auiſons, & auoient vne vogue plus libre, où nous l'auons plus contrainte, & preſſee. Ceux d'Arles nomment encores en Latin tout l'attirail appartenant à l'Agriculture, comme ils font les plantes, les Animaux, & les oyſeaux. En outre la marce au moins celle, qui nous eſt la plus conueüe retient de mêmes ces motz Latins. Nous difons, vne Dorade, vn Rhomb, vne Sole, vn Loup, vne Langouſte, vne Pelamide, des Tellines, vn Thum, de Huîtres, du mot Oſtrea, en changeant deux lettres, nous les nommons Olties: comme faiſans vn dimi-

gnit

t z

nutif

nutif du Pagre, nous disōs vn Pageau.
Quant est de ceux, qu'on pêche ez
eaux douces hors de trois prealleguez
l'Eturgeon, l'Alose, & la Lamproye,
dont nôtre vulgaire se fert, ils ont tous
parmy nous leurs noms Latins. A tant
si quelcun veut soutenir, que ces trois
especes aussi bien, que leurs noms, ont
été ignorees de Pline, ie souscriray vo-
lontiers à son opinion. Il y à quatorze
cēs ans du siecle de Pline: il est certain
que deslors on à découuert des Iles
neuues. Il s'en est fait d'autres, & d'au-
tres encores se sont agrandies: L'on à
veu paroître des nouveaux feux, &
courre les eaux autrefois dormantes.
La nature mêmes de toutes choses
s'est comme alteree, & le monde en
general à pris vne autre face. Vous
semble il donc, que le decours des an-
nees n'ait peu causer encores plus de
mutation? Je fais, qu'au moyen du mé-
linge,

linge, ou des abuz, que les iardiniets
font en matiere des semances, la terre
produit des nouuelles plantes, com-
me des nouuelles pommes, naissans a-
uec leur pepin, faisans aujourd'huy v-
ne race à part soy. L'Aphrique n'ap-
porte-elle pas toujours quelque cho-
se de nouveau: voire: car les concours
des diuerses semances, la temperature
de l'air, & les astres œurent à cela. La
mer est-elle plus sterile, ou moins fe-
conde, que l'Aphrique: non voire-
mant, car en la propagation des ani-
maux elle est si orgueilleuse, & abon-
dante, que non seulemant elle enfan-
te autant de races de poissons, comme
la terre des racines, mais elle porte en
son large sein autant d'outils, où d'in-
strumans animez, que nous en pouuõs
excogiter pour noz vsages. Cela don-
ques me suffira, pour iustifier, qu'a-
pres le siecle de Plin nostre mer à pro-
duit,

duit, ou fait premierement voir, ou recevoir en les flotz ces trois races de poissons, venans du goulphe Atlantique. Que si quelcun m'en peut bailler des indices veritables ez écrits du même Plin, i'en porteray plus d'étonnement que d'envie. Cela de vray ne me fera jamais gueres de trouble en la ceruelle: tant parce, que i'estime y auoir employé assez de labeur; d'ailleurs, que le sujet, à ce que ie vois, n'en vaut la recherche. Quand l'Eturgeon se vend en détail, & par pieces, son prix est d'un sou la liure; à l'acheter en gros, ou tout entier, il vaut un écu d'or. Le prix des Alofes, & des Lâproyes suit la saison, & leur grandeur, parce qu'on les vend entieres.

CHAPITRE XXVII.

Des Saumons, & Truites. Meletes, Ecrevisses, Tanches, &c.

Ic

IE n'ay encor appris, qu'on ait veu en
 Inôtre pays des Saumons aussi grans,
 que ceux qu'on void communément
 ez haies de Paris. Mais si les Saumons
 prouient des Truites, comme plu-
 sieurs opinent, parce que ce poisson
 deuant être Saumon est des son ac-
 croissement vne petite Truite, & ve-
 nant à s'agrandir est en fin vn gros
 Saumon: nous auons voirement bon-
 ne quantité de Truites; mais ie m'é-
 tonne, de ce qu'elles n'augmentent à
 l'egal des Saumons. Quoi que s'en soit,
 puis que noz Truites ont le goût, & le
 corsage des Saumons, disons, que la
 nature fait chez nous son apprentissa-
 ge, pour vn iour mettre à chef le Sau-
 mon mêmes. Je ne voudrois pourtāt,
 que mon iugement seruit ici d'vn al-
 legué, pour erediter, & former vne o-
 pinion en telles matieres; ne pouuant
 rien auancer de constant, & resolu, si

201

t 4 ie

ie n'en ay vne parfaite conoissance. Je ne veux obmettre vne engeance de petitz poissons, qu'Aristote, Pline, & quel autre, que ce soit des anciens ont ignoré. Noz Pécheurs les appellent Meletes, & y en a de deux races, distinctes seulemât par la grosseur, non par la forme. Les petites n'ont pas plus de quatre pouces en longueur, & ont vn demi doit de large. Le goût n'en est point des-agreable, & la pêche en dure toute l'année. Les autres plus grandes que celles cy, les surpassent aucunement, étans de la grosseur du pouce, & sont toutes d'une couleur argentine. La pêche n'en est point si commode, ny fauorable; parce qu'on n'y peut vacquer qu'en vn tems bien calme, & serain, la mer étant en bonace. Elles ont vn gout tres-excellent, & qui par sa plaisante qualité, excite tellement l'apetit, qu'en la saison, qu'on
les

les apporte toutes fraiches à Arles, on quitte dès aussi tôt les meilleures viandes de chair, & les mieux appareillées. Si la multitude ne me faisoit apprehender la confusion, ie n'oublierois en ce traité les Ecreuices, les Tanches, les Rougetz, les Perches noüians ez flotz de noz eaux douces. Mais ce seroit entreprendre l'infini, que de vouloir atteindre avec les paroles à l'opulance infinie de la Nature.

CHAPITRE XXVIII.

Saleures de poisson. Anchois. Saleures des œufs de poisson. Boutargues de quoi, & comment faites. Canial fait des œufs d'Eturgeon. Les Grecs tres-frians du Canial.

EN suite des discours precedás i'estime, que celui des confitures au
sel,

sel, qu'on fait du poisson, ne fera icy mal inferé. D'entre toutes ces Saleures, dont l'on s'accommode en nôtre pays, il y en a trois principales, qui sôt de ma conoissance. L'une est du corps du poisson mêmes. Les autres deux sont des œufs tant seulemant. Le poisson, dont ce fait la premiere, est d'une race tres-perite, & à la relatiô de quelques vns, c'est celui, que les anciens appelloient Apüas, que nous disons Anchois. Le vray tems pour les confire au sel est au mois de May. Donques pour vn prealable, on met force sel au fons d'un barril: apres, on prend autant de bon fenoüil vert, & le jette on dedans comme par litrees; puis les têtes otees de ces poissons, on les couche là dessus, & les sau-poudre-on fort largemant, on épand encores d'autre fenoüil, & du poisson par dessus, pour en faire vne autre litree, & ainsi en
suite

suite, iusques à tant, que le baril viene
à être plain. Bouché qu'il est bien soi-
gneusement, vous faites à tout vn fo-
ret, vn petit trou à son couuercle, à ce
que par là on le puisse acœiller de la
saumure, que vous allôgerez touiours
de peur que celle du dedans ne viene
à s'aneantir: car rien n'est si domma-
geable à toutes confitures au sel, que
leur laisser endurer le soif: d'autât que
par ce deffaut, elles se chanfissent en
peu d'heure. Noz anciens fouloient
faire grande quantité de telle confi-
ture: mais auioird'huy on nous en ap-
porte d'Espagne en telle abondance,
que noz gens aiment mieux trafiquer
& profiter en autres denrees, qu'en
cella-là. La premiere saleur, qu'on fait
des œufs de poisson se nomme en La-
tin Oataricha. La diction est Grecque
sans doute: les nôtres corrompans le
mot, l'appellant Boutargue. Peu d'é-
cri-

criuains Latins ont parlé de cette matière, & ceux qui y ont versé, s'en sont mal acquitez : ayant pris ce mot de Oataricha pour des œufs seichez, d'autant que *τέπριος*, en Grec signifie faleure, soit elle seiche, ou bouffie, il n'importe. Donques pour ceste raison nous appellerons Oataricha les œufs confitz, ou falez, & toute autre faleure. De memes on pourra dire Oataricha ou Cauial, bien qu'on le face ores au sec, ores au liquide, selon l'humour des confiseurs. Ores puis que l'usage aia acquis à noz Bourargues seules le mot de Oataricha, comme par excellance, & que le Cauial à part soi a retenu le sien propre, & particulier, i'ay trouué bon de faire vn peu de mention de cette faleure. On met les œufs tirez des Muges pris tout de frais, sur vn aiz bien vni: apres on les fau-poudre tout par tout du sel blanc bié délié,

lié, & en mettant vn aissellet par dessus chargé d'une lourde pierre, on les laisse éuanter au Soleil, iusques à ce qu'ils prennent vne couleur fort noire; & de ce pas on les serre en quelque lieu sec, pour reserue, & prouision de la maison. Certes le commun bruit est tel, & les plus experimentez aduouët, n'y auoir rien, qui ouure mieux l'appetit de boire, que cette saleure. l'en ay fait l'essay en moi-mêmes. Car ayant vn iour bonne enuie de goûter de cette viande, sentant mon estomac chargé d'humeurs, neantmoins assés robuste, i'en prins si largemant, qu'une alteration m'en demeura si grâde qu'après auoir long tems resisté, il me fallut à force d'eau moderer la violence de ce medicament. Si vous vsez du vin pour étancher cette soif, vous n'auancez rien : où ce feroit, que vous prinsiez de quelque vin foible, ou fort

fort trempé. La cause d'un effet si grand est toute euidante. Cette viande ouvre les poulmons trop chargez, & sans attirer l'humeur de gueres loin, consumée valeureusement celui qu'elle rencontre. Les Boutargues se font aussi des œufs de Loup, mais elles ne sont pas si genereuses. L'autre cōfiture des œufs de poisson nommée Cauial, est venuë des Grecs, & se fait à Arles en ceste façon. On éparpille les œufs d'Eur-geon sur des aisseletz, où l'on les tourne toujours en les saupoudrant de sel blanc bien delié, & de ce s'en fait vne paste, que l'on broye à tout vne petite pèle de bois, en la pressant à toute res-
te. Ceste paste en apres est exposée au Soleil, où elle demeure à l'éuant iusques à tant qu'elle change en noir sa couleur grisâtre. On la tourne derechef sur l'autre côté, afin que cet Astre face le même effort. Cependant il con-

uient

uient auoir le soin de chasser les mouches: car pour peu qu'elles touchent vne faleure, elle se pourrit en moins d'un tourner de main. Au bout, l'on en fait des balles de la grosseur d'une pomme commune, & les met-on pour reserue dans vn pot de terre tout neuf, & bien vitré: qu'on arrouse largemant de bon huile. Ainsi on les seme dans quelque cabinet, ou dépance temperée de chaleur, & d'humidité. Noz gens ne sont guieres frians d'une telle viande, au prix des Grecs, qui la deuorent: car les Flamans ne sont point si auides du beurre, les Normans de la bouillie, les Espagnols de l'huile, les Alemans du vin, comme les Grecs en general sont goulus de ce Cauial, portans comme par delicateffe leurs gorges touiours ointes, & parfumees de telle drogue.

CHAP.

CHAPITRE XXIX.

Conclusion des discours precedans, & passagez autres raretez de la Prouence.

NOus auons mes-huy assez traité du fromant, tenant sans doute le premier rang d'honneur entre les choses necessaires à la vie des hommes. En suite de ce, pour ne rien laisser en arriere, nous auons parlé tout d'une file des animaux plus domestiques, & familiers en nôtre Prouince. Nous auons deduit ce, à quoi ils sont nais, & leurs seruices. Il nous reste maintenant à écrire des creatures inanimees, au rang desquelles nous traitterons des plantes, & en cet ordre des delices, & belles qualitez de noz chams, des odorantes fleurs des fruits bons à manger, des arbres, des vignes, & des oliuiers, qui parmy les fruitiers sont les deux plus nobles,

nobles, & valeureux. Je parleray de ces matieres, & de leur excellance en nôtre pays, i'en discourray dis-je avec la même candeur, & franchise que i'ay fait des precedantes. Que si ie les releue par dessus le commun, ceux lesquels poussez d'ambition ont voulu faire porter la palme aux denrees de leur pays, n'auront de quoi etriquer contre moi, ne publiant que la verité: ainsi (s'il leur est permis) contre la nature, pour en auoir fait le partage: si ne voudrois ie pas, que l'on m'estimat d'en auoir ainsi discouru, pour crainte ou soupçon, que j'aye de personne du monde, mais bien, pour le deuoir, qui m'y a engaigé.

CHAPITRE XXX.

Excellence des vins d'Arles. Quatre qualitez principales, pour la generosité des vins. Terroir de la Crau. Malucoisie.

u

Puis

PVis que les iugemens, qui se font au moyen du goût ne sont seulement subiects à être deceuz, pour la variété des obietz, qui le peuuent alterer: mais sont encores tres-captieux, & difficiles à faire: parce que de tous les sentimens humains, celui-là se déguise le mieux. A peine oserois-je dire, que selon mon aduis, & de mes compatriotes, les vins d'Arles sont preferables à tous autres. Mais la nature mêmes du terroir, & du Climat me fourniront d'argumant assez pressant, pour attester, & soutenir cette proposition. Partant si ie m'estime de sauoir quelque chose (aussi bien ne suis ie pas vn sectateur de Socrate si austere, que ie me vueille aduoüer de ne sauoir rien pour tout, sachant au moins que Dieu ne m'a fait naître vne bête sans raison:) ie fais y auoir quatre qualitez principales, aydans à la generosité

té des vins: à sçauoir, la libre election
 des complants des vignes: les œuures
 non tant frequâtes ou serieuses, com-
 me conuenables: le terroir propice à
 fructifier, & l'air fauorable. Si aucune
 contree ioüit mieux à souhait de ces
 quatre, que celles d'Arles, ie luy veux
 deferer l'honneur, & bailler libremant
 la palme, pour l'excellance des vins. Il
 me souuient d'auoir cy deuant touché
 quelque mor du champ pierreux ap-
 pellé la Crau, qui est entierement des
 appartenances d'Arles. Cette campa-
 gne à trois milles loin de la ville est
 reuétue de tresbeaux vignobles, situez
 en lieu vn peu haut élevé. Son terroir
 est sec, & leger, pour être vrayement
 pere tresliberal des plantes odoran-
 tes, y parcroissans si heureusement.
 Nous voyons en nôtre ville des vieil-
 lars ayans mieux de cent bonnes an-
 nées sur leurs têtes. Par là pourra on

-3m

u 2

iuger

iuger, ny auoir gens au monde, qui nous deuancent en abondance, & en valeur de tous fruitz: comme nous dirons oy après. Le discours de la Sphère ne nous feroit si bien informer de la constitution, & température de nostre Ciel. Que l'élection des bonnes races de nous soit libre par tout, ou nous sauons le complant meilleur, cela est trop euidant: attadu, qu'on nous fait voir de iour a autre vne telle variété de beaux raisins, qu'on n'en lairoit quasi dire le nom, ni le nôbre: car

La vigne est differante

En autant de surnoms;

Comme on void abondante

La Lybie en sablons.

Plusieurs personnes ont fait porter de Candie des Crocettes de Maluoisie, & en ont fait edifier, des vignes toutes entieres, dont ils retirent vne liqueur, ne cedant en rien a celle de Candie

mé-

mêmes. Il conuient toutefois obseruer en passant, qu'on porte fort rarement de Maluoisie en ce pays, qui ne soit sophistiquée. Difficilement peut-on recouurer des vins de Thasse, ou de Lesbé, pour être aujourdhuy ces lles demi-perdus, & redigés sous l'obéissance du Turc. Mais tout conté, & rabatu, leur commodité est beaucoup moindre de pouoir goûter des nôtres.

CHAPITRE XXXI.

Culture des vignes de la Crau. Contre Columelle. Differance des vins de la Crau aux autres. La terre grasse, & humide moins appropriée à faire des bons vins. Deux œures seules aux vignes de la Crau. Pourquoi les vins d'Arles sont incogneuz aux étrangers.

AV regard de la culture des vignes, nos gens y sont si orgueilleux,

leux, qu'ils ne daignent seulement d'y appliquer aucun fumier, bien que la terre soit des plus maigres, & legeres. Saichans, qu'au moyen du fumier le vin déchet grandement de sa valeur: mais n'usans que de la houë seule ne font pas grand état de se priver d'une grosse vendange, pour pouvoir rendre la liqueur du vin au dernier point de sa perfection. La nature, la fertilité, & la beauté des fruitz, milite pour eux, afin de pousser avant ce parangon de leur generosité. Columelle par la comparaison, qu'il a fait de ces lumelles d'Albanie, a voulu faire accroire, que d'un même cep de vigne peut sortir du vin en abondance, doux, piquant, & exquis. Cette opinion est généralement rembarree par ceux de nôtre pays, fondez sur l'ancien proverbe, quoi qu'à ce propos assez insipide, par lequel toutes choses rares sont estimées

mées

mées pretieuses. Columelle, s'il me semble, met plus de peine, qu'il ne doit, pour autoriser ce, qui ne peut aucunement subsister. La raison en est peremptoire. Plantez en vn terroir chaud, & sec des Crocettes de quelle race de raisins, que vous voudrez, pourueu qu'ils soient doux, & vous en rapporterez infailiblement du vin tres-excellent. Transplantez en vn terroir humide, & argilleux de ce même com-plant, vous en retirerez voirement beaucoup plus de vin, mais il sera moins delicat. Nous en voyons l'experience tous les iours és Isles d'Arles, où les vignes se treuuent edifiees de mêmes races, que celles de la Crau. Neantmoins pour y être les terres grasses, & trop fructifiantes; elles portent du vin à foison, mais il y a tant à dire à celui de la Crau, que si le barril de celui-là se vend communement douze

u 4 sous,

sous, cetui-ci se vendra pour le moins vn écu au Soleil. P'estime, que tout le monde fait, que tant plus, que les vignes sont lauees de la pluye, comme la vendange en est mieux foisonante, d'autant perd elle de sa force. L'essay à vn chacun de nous en est faisable lors qu'avec de l'eau nous allons corrigeans la force du vin. Il est donques tres-veritable, que les vignes filez ez lieux humides, & gras, rapportent des vins fades & grossiers, & ne sont ainsi bien pamprees & plantureuses, pour autre raison, sinon parce qu'elles attirent d'auantage d'humeur à soy. Parquoy on ne donne du fumier aux vignes, sinon pour leur augmenter de nourriture, & les échauffer, si elles se trouuent en vn climat plus froid, à ce qu'elles puissent mieux satisfaire à leur port excédant tout autre. On ne les échalasse, que pour leur faire emboire

la

la pluye mieux à souhait. On ne les
fouffe souuant, que pour ce même ef-
fet, à ce que les mauuaises herbes
croissans autour d'icelles ne consomēt
la substance & la force de la terre. En
oultre, il est très-notoire, que l'humidi-
té empire le goût du vin, car en ce que
plusieurs des anciens ont écrit, que le
complant de Montefiascon, iadis ap-
pellé *Vitis Amina*, ne s'abatardit ia-
mais, si bien qu'en quelle part qu'il
soit porté, il ne perd iamais rien de sa
bonne liqueur, tant pour les raisons
sus-alleguées, que pour plusieurs au-
tres, qui nous restent à dire, iose sou-
tenir, cela ne pouuoir être : car les hō-
mes, les animaux, & tout ce qui se
nourrit par l'attraction de quelque
humeur propre & particuliere, se chā-
ge d'heure à heure par la seule diuer-
sité d'aliment. Les plantes mêmes ia-
haües, & brulées iusques au cœur par

moqbb

u. 5

le

le hâle du Soleil, reuerdissent, & reprennent leur vigueur à la premiere pluye qui les arrouse ; & du fin pied, iusques à la cime se vont renouuellât en moins de rien. Noz gens tresbien versez en tout ce que nous auons dit ci dessus, mettent tout leur soin, & industrie, pour recueillir des bons vins ; & se contentent neantmoins de donner en tout deux œuures à leurs vignes, que sont le fousser, & le tailler. Si est-ce chose tres-aisée à voir, que d'y aller si échaufmant, & avec tant d'austerité, cela les enuieillit auant le tems, & les desseiche par trop. Mais ce point milite encores pour moi ; D'où l'on peut inferer, quelle exquise valeur il faut, que ce vin porte quât & soi, puis qu'il resiste à tant d'incommoditez. Les vins d'Arles sont inconeuz aux étrangers, pour craindre toute sorte de charroi. Ce n'est pas que nous foyons
dépour

depourueuz de fust tresbon, & épais de six doigts : mais avec cela, ils ne le peuuent randre maître de cette puissante liqueur. Et c'est ce que i'auois à dire quant au vin.

CHAPITRE XXXII.

De l'hyle sommairement.

TOuchant à l'huyle, il n'y a pour tout point de lieu pour contester avec personne. Son vsage est plus à souhaiter pour la necessité, que pour le plaisir. Iadis parmy nous celle d'Espagne étoit reputée la meilleure. Aujourd'hui toute la Prouence est peuplée d'oliuetes si grasses, & si bien peignées, que nous ne deuons ceder ny enuier l'honneur de cette liqueur à aucune Prouince du monde. Le lustre, & l'ornement des Arbres, qui enrichissent

sent merueilleusemât nôtre pays nous
reste encores à dire.

CHAPITRE XXXIII.

*Des Citrons. Trois races de Citrons. Citrons
inconnus aux Anciens. Les Citrons se
conseruent frais trois ans sur leurs arbres.
Fleurs des Citrons. La valeriane. Al-
lambic de Manard. En matiere de di-
stillation, celle de la putrefactiō est mer-
ueilleuse.*

In'y a climat sous le Ciel plus plan-
tueux, & fructifiant en toute sorte
de Citrons, que le nôtre. Car nous a-
uons des bōcages, & de foretz edifiees
de ces seuls arbres. Toute la côte d'le-
res est eminemant douice de ces ar-
bres precieux. Le tems, & l'vsage, m'ont
fait conoître principalemant trois ra-
ces de Citrons, que ie nomeray des
mots

mots du pays, les Latins ne les ayant assez appropriéz. La premiere race est celle des Oranges, par tout assez celebre, bien que nous ayôs plusieurs differences souz cette espece. La deuxieme passe sous le nom de Lime. Nous apellons Poncires ceux de la troisieme, admirables en leur beauté. De ceux cy, la Melisse emprunte le nom de Poncilee, parce qu'elle rapporte aucunement l'odeur des Poncilees, leur figure est comme orbiculaire, & a beaucoup pres de la grosseur de la tête d'un homme. Ils ont fort peu de mouelle, ou de iust. Leur ecorce, ou leur chair, si vous voulez, est de quatre doitz d'épaisseur, couverte encores d'une pellicule taincte en saune doré, toute goderonee. Les ancies ont ignore la plupart de ces fruitz, & ce peu qu'ils ont coneu les ont appellees comme a rasons Mala Medica, pommes

de

de Medie. Ce qui augmente la grace à tous ces fruits, c'est qu'il est au choix des Maitres, de vous les faire voir en même eté pendus à leurs Arbres, pour l'honneur de trois ans. Cela aide aussi à faire pousser les reiettons sortans de leur pied. La gloire de leur gentiles fleurs n'est en rié inferieure aux fruits. Car rien n'est de plus blanc, ni de plus pur, & n'y a fenteur naturelle, qui vaille celle-la. Elles ne sont transportables guerés loin, parce qu'en trois iours elles s'epanouissent, & se fenent dès aussi tôt. Parmi les simples, la grande valeriane (que Dioscoride veut être le Phu) raporte merueilleusement leur odeur. Si vous portez au nez ces blanches fleurs, il vous semblera naïuement de flairer celles des Citrons; vous vous reconoitres seulement de leurs differences en ce, que la valeriane a l'odeur tres-fade, & plus foible; au lieu que les fleurs

fleurs des Citrons, l'ont tres-valeu-
se, & penetrante. On tire de ces fleurs
distillees la liqueur, que nous apellons
eau Naphe. C'est vne rare senteur, que
celle-là, mais pour excellante, quelle
soit, elle doit autant ceder aux fleurs
mêmes.

*Comme il faut, que le Saul face place à
l'Olive.*

Il me souuient d'auoir leu dans Ma-
nard Docteur en Medecine, vn bel ar-
tifice à distiller, qu'il se dit auoir inuē-
té avec beaucoup de peine, & de tra-
uail d'esprit. Il promet de faire avec
cet engin, que l'eau distillee retiendra
la même odeur, & le goût, que la plan-
te en son entier pourroit rendre. Si ie
ne me mépris l'inuention, à son di-
re, en étoit telle. Le corps de l'Allam-
bic, ou le vase recipiant la matiere di-
stillable, ne touchoit aucunemāt l'eau
du chauderon, ou du bain, mais étoit
échauf

fé parla seule vapeur, que l'eau bouillante portoit au haut de la chappe. Il falloit bien soigner, que cette vapeur ne s'enfuit sur le miran de l'allambie, afin qu'étant curieusement bouché, elle ne trouuât aucune issue, ou soupirail, d'autant que le principal effet de cette vapeur continuee est, d'échauffer le fond du Recipient. Avec cet engin, il assure d'être toujours venu à bout de tout ce, qu'il auoit entrepris. Comme ie desirois avec passion de trouuer la raison pourquoy il pouuoit faire de si grans effets, ie n'ay oncques seu en venir là, que d'épreuuer pour la bien comprendre, l'invention d'un si gentil artifice; car ayant plongé tout l'allambie dedans l'eau bouillante, ie ne voyois à l'œil, sinon éleuer les parties plus subtiles de la matiere. Que si d'auanture Manard eut icy entendu de parler de la putrefaction, elle eut de
vray

vray au long aller grandement aydé à l'vtilité de cet ouurage. Car la faculté de cette putrefaction est admirable: & si bien tout le monde se mêle d'y verser, si est-ce, qu'elle n'est conceüe de gueres de gens. Elle ramollit les choses dures, épaisit les deliees, rend le goût, & l'odeur du vin, ou d'autre liqueur incluse beaucoup plus genereuse. Elle épure, & expulse gaillardement tout ce, qui suruiuent de nuisible par la corrolion des parties du feu mal mélangées. Ores ce que j'auois en intention de dire est, que si moyenant quelque iolie inuention l'eau des fleurs des Citrons distillée pouuoit auoir l'odeur aussi naïue, que la fleur même, de peu de choses admirables au monde: celle là en seroit l'vne. Mais ie crains, que la delcente de cet humide vapeur produira plutôt ses merueilleux effets, que son eleuation. Il conuient sur tout

x

éulter

éuiter cés feux, & fourneaux pleins de fuye, ou de fumee, corrompans toutes choses; qu'elle precaution qu'on leur faiche appliquer. Le Soleil, qui les a si bien commâcees, les parfaira s'il veut. Quâd tout est dit, cet engin ne se peut represanter par écrit, bien que le secret n'en soit autrement difficile.

CHAPITRE XXXIV.

Des Figues, & Prunes. Grenades d'Ieres, & de Souliers. Differance entre les Grenades. Des Pommes, Peches, Presses, &c. Abricotz, Cerises, Poirs, Coins, luisbes, Carrubies, &c. Meuriers, Amandriers, &c. Entree aux Chapitres suivans, pour les raretez de Prouence.

POur l'honneur de noz autres arbres fruitiers, ie ne veux icy tirer en ligne de comte les figues de Marseille,
ni

ni les prunes d'Apt. Leur reputation les rend assez coneuës par tout ; bien que les figues de Marseille cueillies de frais ne soient par trop prises en noz tables ; parce que nous en auons d'une autre race merueilleusement delectables au goût, qui se fondent à vn moment en la bouche, & laissent au palais vne certaine liqueur sucrée, & accompagnée d'une odeur agreable : comme aussi nous ne tenons les prunes d'Apt pour les meilleures. Il y en a des plus courtes, rondes, & noires, qu'il les surpassent en valeur. Les Grenades ayans les grains de la grosseur du bout du petit doigt, sont fort communes par toute la contree d'Ieres, & de Souliers. L'habileté des Grecs sur ce sujet me meut le rire. Constantin en son liure de l'Agriculture fait parler Aphricain en cette sorte : Si tu veux sauoir, combien les Grenades ont de grains,

run'as qu'à aucindre de l'arbre vne de
cés pommes, l'ouurir, & les comter vn
à vn, & trouueras les autres de cét ar-
bre même n'é auoir ni plus, ni moins.
Car elles ne sont plus grosses, pour é-
tre composees de plus de grains, ains
pour être eux plus gros les vns, que les
autres. Beaucoup de gens ont lourde-
ment choppé, suiuanz cét' erreur tres-
grosiere, car autre differance n'est-il
entre les Grenades d'un même arbre,
si ce n'est, que les vnes ont plus de
grains, les autres moins, inegaux tou-
tefois en grosseur. Cela est tres-visible
aux vignes, où à peine trouuerez vous
deux grappes d'un même cep, ayans
pareil nombre de grains. Et neant-
moins les vnes sont plus grosses, que
les autres. Parmy l'engence innume-
rable des pommes, celles qu'on appel-
le de paradis, colorees d'un rouge cra-
moisi tiennent le premier rang d'ho-
neur.

neur. Quant à moi i'en baille la preference à celles, qui se tirent en pointe, comme vn concombre, pour être beaucoup plus douces. Bien que les vrayes péches soient si plaisantes au goût, à la veüe, & au nez, qu'elles font encores plaisir à les manier ; ce neantmoins, on ne les prise gueres par ce qu'elles sont comme éloignées de leur origine, par la mélange de leurs races avec les peches, noix, presses, Mirecottons, qu'étans du parantage des péches nous appellons en general du mot d'Auberges. Les Abricotz multipliez en variantes races, & en autant de faueurs, & les Cerises grosses, comme des noix viennent en suite. Les poires sentans le musc vulgairement dites Muscatelines, ou poires de muscat, sont en plus de remarque. Les Coins aussi discernez en plusieurs especes, ne leur cedent en rien : car les Neffles,

Cormes, Cornoüailles, luiubes seruēt
plutôt de iouët, ou de ragoût aux fem-
mes, & aux petitz enfans. On accom-
pare le bruit, que les Carrubiers font à
mesure, qu'ils font agitez du vent, à
celui, qu'on dit, que fait la Cassenoire:
si qu'il est entendu de sept milles loin.
Les nôtres appellent ces fruits Carru-
bies. Nous ne faisons point d'état des
Meuriers, fors de leurs fueilles, sugge-
rans de viande aux vers à soye. A tel
vsage le meurier blanc est plus conue-
nable, que le noir. Son origine vient,
selon mon opinion, du meurier noir
enté sur vn Peuplier blanc. Nôtre vul-
gaire taisant le nom de peuplier, le
nomme vne Aube, nom que le Meu-
rier noir porte tout seul. Nous voyons
des engeâces de fruits tous nouueaux
se produire des greffes diuers, abatar-
dis, qu'on nous apporte. Leur reuent
nous est plus familier, & commun que
leurs

leurs noms. Avec la même brefuete ie coupe le discours des noix, des Amâdres, des noix de Haye dites communement Auelaines, quoy qu'elles soient d'une grosseur merueilleuse. La nature se fait admirer par ses caresses, elle nous fera aussi pleurer tout nôtre saoul si nous voulons; parce qu'elle nous fournit d'une race d'oignons, dont la largeur a plus d'un pied de diametre. Mon propos, comme ie vois, s'en va fondre de lui memes sur les herbes, & les plantes plus petites: d'autant, que c'est une matiere, comme inouïe. Il me faudra étandre plus avant sur celles, que ie fais n'être ailleurs gueres conueës. Au regard des autres, nous en traiterons si succintement, que l'être bref ne derogera en rien à la facilité du discours. Nous commencerons donques par celles, dont nous retirons plus d'utilité, & suivrons pied à pied
 x les

les autres par nous soignées, pour le seul plaisir. Ores au predicamant de celles, que nous éleuons pour le seul proffit, ou que nous recueillons naturellement, & sans culture, sont le Ris, le vermillon, la Manne, les Capres, les Bacilles, le Liege, la Soude, le Safran, le Corail, que plusieurs Auteurs notwithstanding sa pierreuse durté, ont mis au rang des Arbustes. De toutes ces choses, & d'autres de telle nature nous traiterons en menu comme par chapitres, & commencerons par le Ris.

CHAPITRE XXXV.

Du Ris. Le Ris engendre mauuais air, où il est semé. Peuples de Calicut grans mangeurs de Ris. Le moyen de faire le Ris. Son prix, & son usage. Une sorte de viande au Ris.

Bien

Bien que le Ris multiplie si abondamment en nôtre Prouence, que son raport est par fois au quarantième: si est-ce, qu'en peu d'annees il a acquis, & perdu beaucoup de sa reputatiō. Le grand, & riche reuenu, qu'on en à tiré, a defillé les yeux à noz menagers. Le desagreable, & mauuais air, qu'il a causé, dont plusieurs se sont trouuez surpris, les leur a fermez. Parce que tout le tems qu'il demeure en la terre, il veut être continuellement arrousé, & trampé dedans l'eau: de sorte, que l'ardeur du Soleil venant à cuire ces eaux infectes, l'air par le long séjour de cet herbe putresce se remplit de pernicieuses vapeurs. Ce pourquoy on le fait à presant au plus loin qu'on peut des villes. Mes concitoyés d'Arles n'en ont encores receu l'usage. Ceux qui sont habitez le long de la marine en sont pour le iourd'huy

x s

bien

bien plus aides; mais ceux de Nice tirans au Leuant le font encôres dauantage. Si bien, qu'il n'y a pas long tems, que l'on fut contraint de les reigler par vn Edit tres-rigoureux, au moien duquel fut discernée à chaque ville, ou village la portion de terre, qu'ils pouuoient employer à faire le Ris; & par cet ordre la cōuoitise, ou l'interest particulier furent reprimez, pour ne nuire plus à leur propre salut, ni à celui de leurs voisins. En suite de ce, plusieurs de leur gré ont quitté, & quittent tous les iours ce commerce. Differans en cela des peuples de Calicut, qui croient de n'auoir iamais meilleures iournees, que celles qu'ils donent le Ris à leurs terres. Loys Romain a écrit, qu'il les solennisent avec tant de concertz de Musique, des Baletz, & des ieux, en signe de leur allegresse, qu'ils estiment d'être mieux exaucés
de

de leur Dieu (ains du Demon , qu'ils adorent) en lui demandant vne belle moisson de Ris. Si cette Nation arrouse ce grain avec tant de sollicitude, comme nous, ie suis estonné, que l'air contagieux en prouenant ne les face tous perir en langueur, attendu que leur climat ne se trouue éloigné de l'Equateur, que de dix degrez en droite ligne. Car c'est sans doute, que la force de la chaleur fait attention des grandes vapeurs entassées en la moyene region de l'air : que s'il faut croire, que cette même chaleur les aille par apres consumant, c'est chose que ie ne comprends encor assez bien. Vne bonne partie des Indes, en defaut du froment se sert principalemant du Ris : qu'on ne fait toutefois d'une même sorte de culture. Ce seul moien de l'ensemencer est coneu en nôtre pays. On fait élection d'une terre située en la plaine.

re,

re, bien ynie sans nulle pante, tellement basse, qu'elle soit susceptible des eaux, qu'on lui fait découler d'en haut. Elle est entourée, & bordée d'une petite chaussée de terre, relevée d'un pied & demy sur son plan. Après elle est labourée, hercée, & semée de même façon, qu'une autre terre à blé. Comme la semence ia sortie vient à pousser, & s'agrandir, on la couvre d'une telle abondance d'eau, qu'on ne void paroître, que la pointe de ses tuyaux, & les laisse-on tremper ainsi iusques à leur maturité. Il est vray, qu'on ne permet pas, qu'une même eau croupisse en cette forme d'étang plus haut de trois heures; ains en vuidant celle-là par ses Martelieres, ou bâtardeaux, on y en remet d'autre toute fraîche. Cela se fait tant seulement le iour: car la nuit on n'arrose pas le Ris. Il n'est gueres haut iointé, car à peine a-il plus d'un

d'un pied, & demi en hauteur. Ses feuilles sont plus larges, que celles du fromât, & son grain n'a ni barbe, ni gouffe. On le sème, & le coupe en même tems, que le blé. Il le conuient battre avec le fleau; au lieu que nous faisons fouler noz blés aux iumans. Le quintal du Ris, que nous appellons, faisant le sétier, vaut vn écu fol. Nous nous en accomodons à tous vsages, parce qu'és festins, & repas ordinaires on en couure les tables, & s'en fait-on honneur tant és gras iours, qu'és maigres. Ez iours de ieune on le mäge cuit au lait d'amandreauec à force sucre. Le reste de l'année, qu'il est permis de manger de la chair, on l'approprie à mil sortes de sauces: desquelles ie trouue à mon goût celle cy la plus exquise. On met bouillir en l'eau des pieces d'un bœuf fort gras iusques à ce, qu'elles soient à demy consumées. On met aussi cuire
le

le Ris à part iusques à tant, que fondu,
& liquefié il se perde entre les doitz:
en outre, on fait rôtir quelque volail-
le, comme vous diriez des Phaisans,
des ieunes d'Indes, des ieunes Houtar-
des, si l'on en a, ou bien des leuraux: &
ez cuisines des personnes mediocres, a-
fin de n'être priué d'une telle viande,
vne piece de mouton: le tout veut être
lardé bien dru: apres, pour cet effet, il
vous conuient prouoir de deux lar-
ges terrines, bien ouuertes, en l'une
desquelles vous versez ce boüilló fort
gras, ia coloré à tout le safran: & puis
vous y iettez la moitié de ce Ris cuit,
& épraint prealablement saupoudré
d'un peu de fleur de farine: là dessus
vous couchez vótre rost, & le chargez
derechef d'autant de cette farine, de
boüillon, & de Ris, qu'il y a de reste, &
le couurez entierement. Cela fait vous
prenez l'autre terrine, que vous agean-
cez,

cez, & faites seruir de couuercle à celle là, les bords bien propremât aiustez l'un contre l'autre, vous mettez le tout dedans le four, où à l'atre mêmes, si bõ vous semble, deßsous la cendre chaude, où le ferez tenir l'espace d'une demie heure. A mesure, que ie m'aperceuz, que cette viande portoit quant & soi, ie ne fais quelle repletion en l'estomach, d'autant qu'elle ne me tenoit l'appetit ouuert gueres de tems; ains en deux ou trois cueilleres m'auoit saoulé, i'y fis adiouter force canelle, & de fleurs de Thim. Ceux de la compagnie trouuerét cette sauce tresbonne, & non sans raison; car ie meure, si ce n'est vn rare manger. Mettons fin à ces plaisirs de gucule.

CHAP.

CHAPITRE XXXVI.

Que le Ris est nutritif, & salubre au corps humain. Cette proposition prouuee par plusieurs raisons de Medecine.

MAis parauanture prouuerons nous par quelques raisons de Medecine, que le Ris est vn aliment tres-salubre au corps humain. Donques pour vn prealable ie ne veux aduouer à l'atiquité, que le Ris ne nourrit pas beaucoup. C'est chose, laquelle n'ayant de soy gueres de fondement, se peut mieux iuger par la seule experience. Je fais bouclier de celle, que noz gens ont mis en pratique, concluans tous d'un commun accord, que le Ris étant bien cuit est vne viande tres solide. Le viure ordinaire nous apprend, que les viandes, qui sont de telle substance, qu'étans prises en petite

tite

tite quantité contantent l'estomach,
 & de leur pois chargent le petit ven-
 tre (comme est la chair de bœuf, ou
 de pourceau) sont de grande nourri-
 ture, parmy ce, qu'elles soient bien di-
 gerees. Cela fortifie encores ma pro-
 position, que l'on tient pour tout as-
 seuré, que le Ris augmente la seman-
 ce genitale, ce qui est vn puissant ar-
 gument de la production en nous de
 bonne substance, & en quantité. Car
 il est certain, que tout ce, qui extenué,
 ou affoiblit vn corps, diminue la ma-
 tiere de la semance. A Dieu ne plaise,
 que ie vueille, que mon dire soit si mal
 interpreté, qu'on me iuge d'entendre q̃
 tout ce, qui sert d'incentif à la luxure
 soit propre a fuggerer de bonne sub-
 stance à noz corps: veu qu'à cét effet,
 on s'ayde ordinairement du poiure,
 du gerofle, & notamment du musc,
 dont tant s'en faut, que le corps ac-
 3801 y quic-

quiere de matiere nutritiue, qu'à l'op-
 posite les forces, & la santé en sont fort
 diminuez. Car, si l'on en prend trop
 largement, la concoction se preci-
 pite en l'estomach, le foye s'echauf-
 fe, & la chaleur naturelle se dissipe; si
 bien, qu'en fin tout aneanty, ils vous
 meinent à l'hydropisie. Cecy me fait
 ramanteuoir d'une comparaison pos-
 sible assez appropriée à ce sujet. Com-
 me l'on void le feu s'allumer au moyé
 de deux choses, a sauoir par la matiere
 combustible, & par le vent; ainsi en
 ces éguillons de luxure tout ce, qui en-
 gendre de feconde semance est com-
 me le gros bois, le souphre, la Resine,
 ou autre bastant en petite quantité
 d'embrasser, & nourrit vn grand feu.
 Or tout ce qui excite par sa chaleur
 cette Ciprine, nous le pouuons iuste-
 ment accompagner aux soufflets artisans
 gaillardement le brasier à même qu'ils
 font

font du vent. Mais c'est en telle qualité, que les buches, & autres matieres en sont plutôt consumées. Il est donc véritable, que le corps est fort enervé, soit par les viandes, qui irritans la luxure dissipent par leur chaleur la semence genitale, soit par les autres, qui sans prouoquer cette lubricité aneantissent la matiere memes, tel que sont l'Anis, le Comin, & la Rue. Ce ne sera non plus s'éloigner de la verité en disant, que tout ce, qui a vne particuliere faculté de produire, reparer, & augmenter la matiere de la semâce, comme est le Ris, a consequamment vn grand pouuoir d'engendrer en vn corps de bonne substance, pour le rendre robuste. Tels effets sont encores plus visibles aux malades, lesquels perdans les forces sentent à mesure anéantir leur semence : & recourans la santé, & leur embon-point ont de semân-

ce, & des forces de reste. Que si le Ris compere si bien à ces deux, il s'ensuit necessairement, que tout ce qui les formante, ayde par même moien à conseruer l'habitude des corps ia conceus, & formez.

CHAPITRE XXXVII.

Suite des raisons pour les bonnes qualitez du Ris. Laituës, & leur qualité. Galien. L'homme est le chef d'œuvre des Creatures. Conclusion du discours du Ris.

IE n'ignore pas, que les Medecins approuuent l'usage des laitues, parce qu'elles font bon sang, & en quantité, & sont tres-efficaces pour eneruer la luxure. Je leur aduoüeray le dernier de ces deux, mais non si librement le premier. Ores pour leur répondre, ie dis, que les laitues par leur froid tempera

peramant engellent la semence, & la rendent comme engourdie. Ce pour-
 quoi les anciens pour se bien échauf-
 fer étoient grans mangeurs de Ro-
 quette. Quant à ce qu'ils tiennent, que
 les memes laitues excitent doucement
 le dormir, à ceux qui en sont fameli-
 ques; encores en ce point leur baille-
 ie à gagner; car à la verité, ce sont les
 effets des choses humides. Ce grand
 Galien nous met souvant le rire, où
 se fait moquer de lui en ce, qu'ayant
 en l'ardeur de la jeunesse vsé des lai-
 tues crues pour rafraichir son esto-
 mach, se voyant apres agrué de vieil-
 lesse, en vsait aussi pour se prouoquer
 à dormir, mais c'étoit (& non sans rai-
 son) qu'il conoissoit, qu'elles lui nu-
 soient au petit ventre. Toutefois ce
 rare Medecin n'auoit autre conseil à
 prandre, sinon de son propre genie;
 de la fortune fauorable; ou de quel-

cun, qui l'auoit aduertie de les mettre cuire. Au regard de l'opinio commune, & receue ingenuement de tous, que les laitues augmentent, & purifient le sang, ie la porte avec d'autant moins de patience, que ie vois qu'on la croit comme vn article de foy; & que le tems ne me peut permettre de la rembarter assez dignement. Ie fais neantmoins tresbien, que les viandes appropriees à nous suppediter grande quantité de bon sang, participent d'une chaleur fort teperee. L'indice plus apparant est, que les corps de cette temperature abondent en sang tresbon, & tres-pur. Ores puis que les Medecins tiennent pour constant, que telle fecode semence prouient du sang le plus pur d'un corps, aussi est-il croyable, que c'est quelque chose de tres-precieuse, celle dont l'animal viuant, & respirant vient a être formé, il faut considerer

fesser, que le Ris suggere de tres pro-
 pre, & riche matiere à faire du bon,
 & du pur sang, veu qu'il augmente
 si largement la semence genitale.
 Tant que l'estomach est bien habi-
 tué, i'estime qu'on ne peut acquerir
 abondance de bon sang, qu'au mo-
 yen des bons alimens. Donques la
 consequence ne sera point absurde de
 dire, que les laitues ne peuvent guere
 faire de bon sang, puis que les
 mieux experimantez tachent à nous
 persuader, qu'elles fondent & dissipent
 la semence. En outre ie fais, que
 ce que les vns & les autres ont dit, ou
 peuuent dire en telles matieres, ie fais
 dis-je, que le tout gist en l'opinion des
 hommes: & n'est appuyé, que sur des
 coniectures, tirées des experiances.
 Qu'on ne trouue donc mauuais, si ie
 me suis emâcipé de réuer vn peu sur ce
 sujet avec les Medecins eheores plus

reueurs. L'homme est le chef d'œuvre de ce supreme Architecte : que si nous entreprenons d'aller à la trace, pour treuuer le secret des actions occultes, ou le vray niveau des œuvres tres-parfaites de ce viuant eternal : les iugemens des plus aiguz, & clair-voians demeureront émouffez, & sillez. Et si les comparaisons des petites choses aux plus grandes sont permises; il en aduient en telles affaires, ni plus ni moins, que si quelque excellant Ingenieur auoit artistement fabriqué des rares engins mouuables à l'eau, ou au vent, après les auoir rendus par son industrie à tel point de perfection, que les siecles passez n'auroient rien veu d'approchant à cela, venoit vn iour enleuer les ressorts, & autres pieces baillans le branle à tout le corps de l'œuvre, & l'abandonast cōme morte: sans doute le iugement des curieux se
per

perdroit à les admirer, fors parauanture ceux qui seroient douéz d'autant de sauoir, & d'intelligence que ce même Maître d'œuvres. Nous pouuons dire, que Dieu moulant cet homme est vrayement fortý d'apprentifage. Ignorant les principes, & premiers traits, avec lesquels il l'a ébauché, sommes-nous étonez, si nous ne pouuons comprendre son chef d'œuvre. A tant si par noz coniectures telles, quelles, fondees neantmoins sur l'experiance journaliere, aucuns peuuent être persuadez de croire comme nous, que le Ris est extremement nutritif, ils aduouëront aussi avec les Medecins, que nôtre sauce est d'autant plus recommandee, que les ingredians, qui la rendent bonne, sont rarement bons. Elle n'opille point pour tout, puis que la Canelle, le Thim, & le Safran y entrent. Ceste faculté eminamant

y s ape

aperitiue du Safran est reciproque-
 mant moderee par l'opposition du
 Ris, lequel pour estre espoissi, ne coule
 à dedain en l'estomach, ains de gré à
 gré descend en bas, au moyen des
 graisses liquides, qui dilatent & adou-
 cissent les meats : ioint à ce, que son
 humide alimant ne deroge rien aux
 forces du corps, à raison des viandes
 solides de sa composition: elle ne des-
 seiche, non plus à faute du iust bien
 gras, qui arrouse & detrempe tout cet
 assemblage. Cela donc suffira quant
 au Ris:

CHAPITRE XXXVIII.

*Du vermillon. La Crau d'Arles en rapor-
 te grande quantité. Deux races d'yeuse.
 De quel yeuse se produit la graine du
 vermillon, & comment. Prix, & re-
 uenu du vermillon à Arles.*

Au

AV raport de Pline les Espagnols
 ont iadis recueilly en leurs chams
 grande quantité de vermillon ; ie ne
 fais, si pour le iourd'huy ils en font de
 memes. Cela ne me semble autrement
 mecrovable : veu, que toutes ces con-
 trees- la iouissent d'un air fort rempe-
 re. Certes nostre Prouence ressent si
 largement les fruitz de cette portee du
 vermillon, que nos Marchans le trans-
 portent en Espagne. La plus grande a-
 bondance, & le meilleur du pays vi-
 ent plantereusement de la Crau d'Ar-
 les. le diray donc ce, que i'en ay appris,
 & veu tout ensamble. La graine dont
 se fait le carlate, ou le grain d'yeuse est
 vulgairement appelle vermillon. Si
 c'est le κοκκος βαπτικη des Grecs ou no-
 ien en dis mot, puisque Dioscoride en
 a parle tres-maigrement. Ce n'est icy
 mon dessein de concerter les opi-
 nions differantes des Medecins, qui
 ont

ont euentre eux de grans étris, pour ce sujet. Le tems n'est si bref, que ie ne puis seulement m'enquêter des Arabes, si c'est leurs Kermes tant renommé; Qu'ils vuident, quant à eux, s'ils veulent, la sentine, & l'égout de leurs opiniōs. Si cette graine de soie ne portoit tant de lustre aux hommes, & ne rendoit l'odeur excellāte, qu'elle fait, i'en dirois de vray des merueilles; quand ce ne seroit, que du roulement de son être. Nous auons de deux races d'yeuse; l'vn iette ses forces en tige, & en branches, montant à la hauteur d'un Arbre sans être douē d'autre singularité. L'autre n'est, qu'un petit Arbuste ne passant plus outre, que d'un pied, & demy. Il se maintient touiours vert, sans se fener. Les fueilles crences, & crochees en forme de scie, armées de petites pointes fort piquantes, sont tressuifantes de tant, qu'elles sont liffes

secs, & vnies; & croît par rejettons cō-
me le Rosier. Les nôtres lui baillent le
nom de Fûteau, bien qu'il ne lui res-
semble aucunement. Les planures vn
peu haut éleuees lui agreent, le ter-
roir leger, & aride lui est fort propice,
mais il ny paruient si bien. Donques
sur le mitam de la prime-vero, cēs ar-
bres nains, arrousez de pluye, poussēt
le vermillon en ceste sorte. Premiere-
ment au bas de cette plâte, où le pre-
mier neud se separe en deux brâches,
cōme font quasi tous les arbrisseaux,
ne croissans en tige, ains multiplians
par les reiets, là dis-ic entre cēs deux
branches, au lieu du icēt montant en
la forcheure du cep croît, ie ne fais,
quoi de rond, de la couleur, & gros-
seur d'un pois. C'est ce qu'on appelle
la Mere, parce que d'icelle naissent
tous les autres grains. Châque motte
de terre a communement cinq Me-

res.

res. A l'entree de l'Ete, voire memes,
au gros du chaud, ces Meres s'entrou-
urent par en haut, & épandent des ba-
des de vermissaux fridruz, & deliez,
qu'à peine les peut-on discerner auec
la veüe. Cette nouvelle engeance
sourd apres en petites bestiales de
couleur blanche, qui prennent la route,
pour s'en monter ez cimes de cet Ar-
buste; & l'endroit, où elles rencontret
la rameure, ou les iettons de la for-
cheure del'yeuse, là elles s'agraffent,
& en leur accroissement deuient a
la grosseur d'un grain de millet. A mé-
me, qu'elles croissent plus gayement,
leur couleur blâche se change en gris
cendré; Alors, vous ne le prendriez
plus pour des vers, ains derechef pour
des pois. Ainsi ces graines chargees de
vermissaux cramouls, venues en leur
parfaite maturité, sont cueillies en la
saison. La gouffe, ou la peau, enferrant

ce grain, est si delice, qu'en la trāsportant elle se froisse toute. Mais pour cela les Marchans ne la reiettent point. Le vermillon dépoüillé, vaut vn écu d'or la liure. Celui, qui est encores avec tout son marc, vn quart d'écu. Cependant cés vermisseaux comme tous engourdis demeurent sans se remuer. Et le tems arriué, on les amasse en vn linge, pour les exposer au Soleil; de sorte qu'à mesure, qu'ils en sont touchés, sentans la chaleur, vous les verriez grouiller dedans ce linge, cerchās à se dérober à la fuite. Celui qui se trouue là commis à les garder, ne bouge de la place; ains en secoüant le linge, les fait rentrer si auant, qu'il les void tous perir deuant soi. Pendant, qu'on s'attand à cela, voire trois iours apres, vn odeur s'exhale si douce, qu'elle surpasse la senteur du Musc, de la Ciuette, de l'ambre gris, voire de la fleur

fleur mêmes des Citrons, dont nous auons parlé cy deuant. Si par mégarde quelques grains eludent la veüe, ou les mains de l'amaſſeur, ils épandēt par l'air des bandes innombrables de petis mouchérons ailez. On a obſerué, que le reuenu du vermillon cueilly cette année au terroir d'Arles a été euacué, iuſques à la ſomme de onze mil écus.

CHAPITRE XXXIX.

De la Manne. L'Elaomelis de Dioſcoride. Miel aérien de Galien, & Plin. La Prouënce eſt riche en manne. La Matière, & la cauſe de la manne. Les hommes ne peuuent penetrer gueres auant eſ ſecrets de la nature. Hiſtoire d'un Roy de Naples.

MAis par auanture les Arabes nous apprendront, que c'eſt, que la Manne.

Manne. L'étrif des Medecins est assez grand en cét endroit, disputás si Dioscoride sous le nom de l'Elæomelis, huile de miel; ou Pline, & Galien sous celui du miel aérien ont entendu la manne. En quoi ils n'ont pas épargné les parolles, aussi copieuses qu'inconstantes. Ils veulent, ils disent, ils nient; vrais Euangeliques en cela, n'ayans en la bouche sinon cés deux motz, Il est, & non est. Ores pour me mōtrer Euangelique comme eux, ie dis librement, & sans hesiter, que le miel aérié de Pline, & Galien est nôtre manne, que Serapion au chap. ii. du liure, qu'il a fait *De simplici medicina temperata* appelle du mot barbare *Tereuiabin*, que les Latins pourroient interpreter *Mel Roscidum*, Miel de Rosee. Car ceux, qui ont voulu entendre l'Elæomelis de Dioscoride, ont choppé si lourdement, qu'ils ne meritent seulement d'estre

z rele-

nez. Au regard de ce, qui duit à nôtre
sujet, ie dis, que le Ciel enrichit mer-
ueilleusement nôtre Prouence de cet-
te rosee, & la fait plouuoir souuant sur
l'herbe verte, autrefois sur la terre tou-
te nue, mais treslargemât sur les fueil-
les des Arbres. I'estime, que c'est vne
sottise de reccher la matiere, & la
cause de cette Rosée, veu que nous ne
pouuons comprendre les œuures, que
la nature étale tous les iours à nôtre
veuë. Car il nous faut aduoüer si de-
nuiez d'entandement, & de modera-
tion, que lors, que nous pésons mieux
faire parade de nôtre sauoir, ou indu-
strie, c'est lors, que nous publions nô-
tre folie. Prenez moi, pour exemple,
vne rose, ou autre fleur, & considerez
en quelle petite portion de terre elle
se produit, mouués apres, creusez, ma-
niez, broyez cette terre tant que vous
voudrez, vous n'y fariiez trouuer la ro-
see

té, la couleur, ni l'odeur de la Ro-
 se. Com'en va-il donques? peut-on ti-
 rer vne chose d'un lieu, où elle n'est
 pas? voire; mais c'est Dieu seul, qui le
 peut: si aucuns y a, qui vueillent dire,
 que toutes ces qualitez sont realle-
 mant, & de fait en la terre, ie ne m'en
 donne de la peine; parce que i'estime,
 que c'est autant de dire, que les hom-
 mes ne saroient discerner, si elle y est,
 ou non, que de dire nuement, qu'elle
 n'y est point tout a fait; Les autres re-
 ferent aux influances du Ciel toutes
 les causes d'icy bas; mais pour neant
 tout ce, qu'ils font; car on ne peut non
 plus comprendre la hauteur de ses se-
 crets. Tout le discours de la raison hu-
 maine se perd en cette contemplatiō:
 nous faisons tant de cas de noz beaux
 esprits, nous nous y confiōs tant, nous
 nous en promettons des choses si su-
 blimes, & releues; & où est celui, qui
 puisse

puisse rendre fidelle comte de leur propre matiere, & de leur vraye constitution. Tout ce, que tant d'écriuains ont couché, & couchent encores sur le papier, touchât ces affaires, ne sont veritablement que des bourdes; ce sont peines perdues, & pour neant tât de volumes. La plus sublime, & plus heureuse portion d'intelligence, qui nous puisse venir en partage, c'est de bien entendre, qu'on ne peut atteindre à aucune cognoissance de ces choses basses, sinon par l'inspiration de celui memes, qui les a crees: Cette ambition, en matiere de nôtre Manne, a bien fait autre fois môtter la sueür au visage de Galien, lequel en son 3. liure des Alimens a forgé ie ne fais quelles exhalaisons, les faisans passer pour vrayes meres de ce miel de rosee. Il a de vray si heureusement rencontré, que les villageois vilipendez
en

en to⁹ ses écrits, ont beaucoup mieux chanté que luy; disans tres-sagement, que Iupiter leur auoit pleu du miel; car il n'a sceu si biē mellinger le froid avec le chaud, qu'il n'ait tout confondu. L'histoire cectee par Brasauole Medecin Ferrarois en son liure des simples, conuient gentiment à ce sujet. Il dit que les Rois de Naples ayās clos de muraille vn certain lieu champêtre, ordinairement arrousé de Manne, à ce qu'il fut interdit aux pources gés d'entrer, sans prealablement payer le droit de gabelle. Le Ciel comme offensé ne feit plus descédre cette rosee. A peu de là, la cloison fut rompue, & la Manne ne faillit en son tems de plouuoir. On voulut clorre derechef ce lieu, & l'ouurir de mémes. Cela se fit iusques à trois fois. En somme la Manne n'y veint iamais, tant qu'il fut fermé. A mesure qu'il demeuroit ouuert,

non.

z 3

elle

elle y venoit tresslargement. Bien que son rapport soit abundant en nôtre pays, si est-ce, qu'elle se vend assez cherement; car son prix monte par fois iusques à trois écus la liure. Cela prouient de ce, que noz gens en vsent si familierement; la faisans seruir de boisson aux perſones de quel âge ou sexe qu'elles soient. Dissoute qu'elle est en la decotion du sené on en prend pour vn preseruatif contre plusieurs maladies. C'est vn medicament approprié à purger les humeurs, sans les alterer. Quant au boire, il est agreable à quelques vns; pour moi il me fait touiours soufleuer le cœur.

CHAPITRE XL.

Des Capres. La façon de les ensemancer; Comment ils poussent. Le moien de les cueillir, & confire au sel.

L'heu

L'Heureux rapport des Capres n'enrichit point tant aucune autre contrée, comme la nôtre. On les ensemence es vieilles murailles, sans corrompre le batimant : car celles, qu'on void ramper à terre, edifiees par crocettes, sont beaucoup moindres en valeur, quoi qu'elles trouuent vn folage aride, âpre, & pierreux. Donques le moyen de les semer est tel. On broye du moelon des vieilles murailles, & l'ayant pilé bien delié, on mêle parmy la graine noire-rouge des Capres plus longuette, que le millet, & de cette mélange on en met vn peu dedans vn nœud de canne percee par les deux boutz, si qu'en soufflant, on la fait entrer dans les trous, ou creuasse des murailles. La graine ayant le tems à souhait, s'enracine d'elle memes. Par ces fentes à l'entree de l'été, elles poussent vn cep iettant sa tête

23101

z

4

deux

deux doitz, ou enuiron hors de la muraille. Vous verriez poindre des reiettons innumerables droitz, polis, & tendres, longs de deux pieds, ressamblans à des fagettes, lesquelles tirans comme de leur centre à la circonference, font vn rond tout étoilé, & parsemé de croix de Bourgoigne. En outre, ces iettons par les deux côtez font ornez de fueilles, cōme celles du Poirier, equidistantes de quatre doitz. Elles iettent en leurs replis de certains petitz pieds tres-aiguz, portans les Capres en leurs pointes mêmes. Lors il conuient les cueuillir; parce, que si l'ō les laisse meurir vne fleur s'épanouît de leur propre gouffe, qui les rend inutiles à confire. Ainsi vendangees, les fueilles cheent, & les reiettons taillables à la facō des vignes, se seichent aucunement: en sorte qu'ayans quitté leur cheueleure, leurs têtes

tères portans l'esperance du même fruit, demeurent pecees iusques à l'année suiuiante. L'automne est la propre saison, pour les semer, comme le Leuant est leur meilleur aspect; Il n'y a autre mistere à les confire; sinon, que les ayant prealablement faites tramber vint quatre heures en l'eau, vous les retirerez quarâte iours apres, & les lauez avec d'eau chaude, puis en cét état, vous les remettez dans vn barril, ou pot de terre avec du fort vinaigre, & du sel broyé.

CHAPITRE XLI.

Des Bacilles. Bacilles marines peu différentes des franches. Fenoüil marin est la Bacille. Comment on la tond, & confit. Elle n'est le Battus de Columelle.

NOtre Prouence est encores tres-abondante en bon reuenu de
z s Baci

Baciles. Tous les lieux maritimes n'en sont seulement reuétus, ains elles croissent naturellement, sans qu'on prenne la peine de les edifier par les iardins. Quelques Auteurs les ont mal distinguées en Marines, ou Sauvages, & en franches: par ce qu'il n'y a autre différence entre elles, sinon, que les sauvages à cause du solage vous laissent en les mangeant vn goût plus sale, que les franches: hors d'être confites, nous ne leur faisons porter le nom de Baciles: car cette herbe verte & fraîche, qu'elle est, s'appelle fenouil marin en nôtre vulgaire. Si les Simplistes sont croyables, c'est Crethamon ou Crithmon de Dioscoride. Pour n'emmenuser (eu égard à la breueté) toutes les qualités de cette herbe, ie dis seulement, qu'elle n'a les fueilles si larges, comme le pourpier, ains beaucoup plus étroites, si qu'à peine se

peu

peuvent elles tenir droites; & leur con-
 vient rompre le pied, pour les cou-
 cher tant elles sont longues, & deliees.
 Ce n'est à dire pour cela, que le pour-
 pier nous soit inconnu; Mais fermans
 ce discours, puis qu'il ne duit autre-
 ment à mon sujet. Cette race de fe-
 nouil viét au mois de May, & de Juin, &
 est tondu rez la terre, laissant la raci-
 ne pour la faire reietter tous les ans
 abondamment en réouble. On le met
 bouillir l'espace de trois heures, tiré
 qu'il est de là, on le relave avec de l'eau
 froide, pour le faire seicher à l'évane-
 tout à l'aise. Cela fait on le met de-
 dans des caques, ou petits barrils avec
 force vin-aigre, pour l'attendrir. Tel-
 le est la confiture des bacilles, aux-
 quelles on n'applique pour tout au-
 cun sel, parce qu'elles portent, com-
 me l'on dit, leur sel quant & elles. Ce
 point seul me fait dire, que ce n'est

nunq

l'her

l'herbe appelée Battis par Columelle, veu qu'il accommode à cette herbe, ores le sel, ores la faumeur.

CHAPITRE XLII.

Du Liege. Opinion erronée de Plin. Contre Jean Ruëlle Medecin, niant à l'exemple de Plin la propagation du liege en France, & en Italie. Le Liegier. Son gland, & son écorce. Le Liegier vieil est le meilleur, comment on l'écorce.

IE n'auois autrement fait de saine de parler du liegier, croissant avec fort peu de reputation, le long de la côte d'Ieres, si ie ne me fusse aperceu, qu'aucun Auteur n'en auoit assés dit, & plusieurs s'en étoient mal acquitez. Plin veut nier, que le Liege viene en Italie, ou en France, & qu'il nous soit naturel, c'est à dire de nôtre cru, non emprun

prunté, ou apporté d'ailleurs. Cela se peut iustifier par la propagation, que cét Arbre fait de son espece és lieux épineux, & âpres; au moyen desquels il refuse toute sorte de culture. Com-mât se peut on imaginer, que ce per-sonnage ayant estimé, voire entrepris d'enfermer en ses écrits toute la natu-re, & y comprandre la grandeur in-comprenable de Dieu, ait été si offus-qué par l'immensité de son œuvre, qu'il n'ait seu voir ce qui étoit en son chemin, pendant qu'ils'en va parcour-ant les Indes? l'erreur de Jean Ruël-le, pour auoir été de nôtre siècle, a été plus grossiere, & cuidante; mais ceux, qui l'ont ensuiuy nous ont des-lors suggeré de bonne matiere pourrir. Une certaine race de Medecins ra-courcis, donc de iour à iour nous nous allons peuplans, faisans des li-ures des simples, l'a pris pour guide,
& en

& en termes exprés l'aduouë pour
Coryphee. Ils hurtent tous contre
cét écueil, & sous leurs propres noms,
nous découurent les deffauts des au-
autres. Ne pensez pas, qu'ils hésitent
en leur dire, ils chantent clair, & met-
tent pour fait veritable, que l'Italie, &
la Frâce n'ont pour tout point de Lie-
gier. Si c'est la verité, ou nō, ie le fais,
& d'autres avec moi le scauent aussi.
Qui ne dira ce trait leur être bien
mis? chacun pour sa part va pillotant
le poure Pline, & ne lui sauent aucun
gré, de tant de biens receuz de lui.
Leurs mains larronnesses s'étendent
encores sur les autres: mais voyez com-
ment il leur en prend. Ce sont voire-
ment de gens ingratz, & de mauuai-
se grace, car faisans métier de cro-
cheter indifferamment les labeurs
d'autrui, il les enflent de ie ne fais
quoi, de leur creu, afin qu'ayant ram-
pli

pli quelques pages entieres de telles
Rapsodies , ils acquierent creance,
ou reputation ez ouuroirs des Imprim-
meurs. Ils ne voyent pas, que sur leurs
chetifs, & sales haillons ramassez, ils
couchent grossieremāt les beaux bril-
lans des autres. En matiere de Ruëlle,
qu'ils en donent à d'autres; non à moi.
Bien que cēt Auteur pour l'élection
des beaux mots, puisse aller du pair
avec qui que ce soit des plus huppez
de l'antiquité: enflé d'un riche, & bra-
ue lagage, il ne peut demeurer à cou-
uert dās les ordures des mots de l'Art;
il brille parmi, & se pousse comme le
pauot hors des eaux puantes des Ma-
retz. l'ay neantmoins tres-iuste sujet
de me plaindre de telles gens, & no-
tamment du sauoir de ce grand hom-
me, parce qu'en cherchant des bonnes
preuues, pour crediter ce que j'écris à
l'honneur de ma Patrie, pendant que

ie

ie va furetant ce que i'aurois besoin de trouuer pour mō deuoir, i'ay inutilement cōsumé l'espace de six mois apres cés liures si diuers, & si remplis de vanité. Et a ce, que le mal me coûtât vn peu plus cher, vne charge de liures m'a maintefois amusé, esquels ie n'ay seu treuuer autre, sinon Dioscoride, Galien, & Plin puerilement trās crits de mot à mot; comme si nous étions destituez des moyens d'épuiser en leurs propres sources, ce qui fait pour nous, & là le voir plus purement & fidellement rapporté. L'Allemagne, & la France même bien souuant, comme vne opulante, & feconde Mere nous épand touiours ses largesses, & nous fait don de tels fruits sans fruit. Toutefois les Allemans ont ce particulier deffaut de surcharger leurs écrits par d'autres écritz; & avec des planches, & figures curieusement tirees,

rees, bien taillees, & pour la plus part impertinantes, pensent de piper les gens de sauoir, comme des vrais enfans. Vous diriez, qu'ils font professiõ d'augmanter à quel prix, que ce soit, la valeur des liures; comme si par même commerce celui des Auteurs se deuoit encherir. Grossiers, qu'ils sont? ne se peuuent-ils ramanteuoir, que le poëte Perse acquit plus de reputation par vn seul liure, que ne fit Marsus avec ses Amazones. Outre l'extreme regret, que i'ay d'auoir employé tant de tems en telles bourdes trop effrontees, & moins vtiles, ie pourrois former des plus grosses plaintes, qui me tiendroient lieu de ressource, ou de reuanche, pour reparer mes pertes. Mais par aduanture, ce sera mieux aduisé à moi de me moderer, de peur que les heures mises en telles cõplaintes seruēt de surcroit à tant de malheur, que

tel

a a

telles

telles gens ont deriué sur nous , au
moien de leurs œuures mal cōsertees.
Donques pour reprendre les erres de
nôtre Liege, disons franchement, que
la côte d'Ieres en raporte vn tresplan-
tureux reuenu. Son arbre ressamble à
celui de l'yeuse , son gland est plus
gros, mais n'est pas si valeureux, son
tronc s'allonge en tige fort grand &
robuste, couuert d'une triple écorce.
La premiere est la plus épaisse, appro-
priée à boucher, non que les toneaux,
& les caques, mais toute autre sorte
de vases; seruant encores à faire nager
sur l'eau, les filez de noz pêcheurs,
nonobstant le contrépois de plomb y
attachez. On en fait aussi des ruches à
loger les essaims des mouches à miel,
où ils sont en deffiance asseuree con-
tre les morsures de l'hyuer, & le hâle
en été. En somme elle s'accommode
en mil vsages. De l'autre on en garnit
les

les mules de chambre, & les fouliers d'hyuer. De la troisième, on en fait des écuelles, ou couppes, esquelles tout ce qu'on sert à boire aux Ectiques leur profite merueilleusement. Cependant vne chose m'importune; c'est que Plinie die cōme en gaussant, que le Liegier est appelé par les Grecs l'arbre d'Ecorce. l'ay estimé, que le mot pour rire inconnu à moi fut caché sous telle appellation, d'autant, qu'ez écrits de cet Auteur plusieurs choses se trouuēt fort obscures. Ores ne conoissant vn seul brin de facetieux en cela, ie m'arretay d'auantage, finalement, ie n'y trouuay rien pour tout. Cela me fit iuger, que le Liegier comme par excellence n'auoit improprement receu le nom d'Arbre d'Ecorce, en égard, qu'il n'est autre écorce, non pas la canelle mêmes, bien qu'elle soit tresprecieuse, & ait en soi quelque chose

1109

22

2

1109

de diuin, mieux conuenable à tant de commoditez, & vsages si necessaires. Voyez s'il y a bien là vn grand goût, & pas moins nôtre Iean Ruelle a écrit Pline l'auoir dit assez plaisamment. C'est chose qu'il a fait plus d'une fois à son accoustumee. Il y auroit de quoi admirer cét homme, à le voir repeter trois & quatre fois vn même discours, avec des redittes si froides, & importunes: & ce non en vn volume, ou en vn liure, mais en vn seul chapitre, si d'ailleurs ie n'auois appris, combien la memoire des vieillars est labile, joint que tous ne pouuons pas venir à tout. Certes Ruelle s'enfle quand il veut d'un style si riche, & si beau, que des gestes, & de la voix, il se rend égal à ses vieux Maîtres. Quant aux Modernes, ie ne diray pas des seuls Medecins, mais des Ecriuains en toute autre profession, ie n'en faiche aucun,
pour

pour être accomparé à lui. Cét homme se plait par fois d'emmenuiser certains points, avec vne diétion tres-douce, & mignarde. Plin n'a iamais agree cet style, s'état toujours montré fort austere en sa diétiō, & en ses traitez; neantmoins telle varieté me reuient infiniment. Car tout ainsi, qu'en la douceur de la prime-verre, les coqs s'estans longuemant saboulez avec les poules, iûchent apres ensamble avec elles en la poussiere memes: si que de tout le corps, vous les prendriez pour des poulles, toutefois à leurs crétes droites, & vermeilles, ou à leur aspect si verd, & vigoureux, qu'il ne se peut exprimer, on reconoit toujours ce qu'ils sont. Que si d'auanture, ils voient venir droit à eux leur riuall de coq, soudain battans des ailes, se secotent & s'eleuent en pieds, marchas sur leurs ergotz d'une admirable gra-

aa 3 uite,

uité, lors ils ne ressamblent rié moins, qu'à des poulles: Autant en puis-je dire de cés personnes naturellemant accompagnées d'une certaine facilité de bien parler, vous les voyez de leur gré abaisser, & déprimer la naïfue subtilité de leurs parolles graues: & ce si heureusemant, qu'ils sont toujours les mêmes; semblables à vne subtile liqueur, qu'on void sur-nager en vne autre; mais on ne saroit la cueuillir toute seule. S'il se presante vn sujet, auquel il faille, ou qu'ils vueillent se déployer, & faire preuue de leur eloquence, lors imitas ces genereux courages, qui ne sont âpres, & ne s'échauffent, qu'és dangers euidans, ils se recolligent en eux mêmes, & en reprenant leurs esprits mōtrent sans peine, que si bien ils paroissent foibles, & petits, iamais pourtant ils ne manquent, que de defaut de bonne volōté.

ie. Mais ma plume prend l'effor, & d'un mouuement trop rapide, ie me porte hors de mes côtrees. Je suis nay sous ce genie, que ie pars de la main aussi vîte, que les cheuaux de Thunis. Donques ces immanſes cominaires de Ruëlle vriles, ſans doute, ſelon mon iugement, & tres-elegans pourroient être redigez en moindre volume; au grand aduantage de la theorie des ſimples. Si quelque vray amateur des lettres y vouloit contribuer ſon labeur, ie me ſuis apperceu, que ſans châtrer ces liures, on en retrancher vne ſeule parole d'vrile, pour l'intelligence des matieres plus importantes en cette ſciance, vn liure ſeul vaudroit autant, que le total de ſes œuures. Ou pour ce qui reſte à dire touchant le Liegier, ie dis, que pour être viel, il en eſt meilleur. A le dépouiller de ſes écorces, on tient cet

ordre. Il conuient scier le tronc iusques au bois par le bas bout touchât la terre, & en faire de même près de la tête, où il commence de ce fourcher, & étandre ses branches, apres, on le fend de haut en bas, & ainsi la triple écorce se separe du tige. Le feu au lieu de l'eau est propre à les applanir, & ne dépouille-on cét arbre, que de trois en trois ans; si les pluyes l'accueillent és premiers iours ensuiuans, qu'il est écorcé, il meurt de luy memes. Cela neantmoins n'arriue, que fort rarement; Car noz bucherons, pour être en vn pays chaud, ne s'abusent gueres en l'obseruance des tems.

CHAPITRE XLIII.

De la Soude. L'herbe, & l'usage de la Soude inconnu aux Anciens. La Fougere. L'usnee. La Soude, & son nom conu au-

aujourdhuy en Italie. Rencontre, & discours de l'Auteur sur le sujet de la Soude, avec le Maître d'une verrerie à Venise.

Ceux d'Arles ensementent leurs terres d'une certaine engeance d'herbe vulgaire, tres-propre à fabriquer toute sorte de verre. Ils l'appellent Soude: comme s'ils disoient Solide: parce que fonduë, & dissoute, qu'elle est dans le feu, elle se reprend en vne masse tres-folide. Il n'a été en mon pouuoir, de trouuer encores son vray mot grec ou latin, car ie ne sache, qu'aucun des anciens en ait jamais écrit: d'autant, qu'a ietter le verre, ils s'aydoient de certains sablons, non d'aucune matiere vegetale, ou qui multipliât au feu. l'Auteur de la Pyrotechnie, qui a écrit tout fraichement en Italien sur ce sujet,

soutient, que le verre se fait des cendres tirez de la fougere. Il n'y a simple fommelete, qui ne sache, que toute la France en brûle, & en fabrique tres-grande quantité de verres. Je tiens aussi, qu'elle multiplie autant abondamment par toute l'Europe. Ce pourquoi nous n'avons besoin pour cet effet d'emprunter rien de la Syrie. Au regard de l'Vsnec, ce seul mot me fait hesiter, ne sachant, que c'est, que l'Auteur entend par Vsnec. Je fais bien, que la Cabale des Arabes appelle Vsnec cette mousse recommandee par sa blancheur croissant sur les vieux arbres. C'est le *Spūon* de Dioscoride. Les memes Arabes nomment le pourpier sauvage ou autre chose, comme cela du mot d'Vsnec, mais ie n'ay onc ouy dire, que l'on en fait cuire le verre; & si ma recherche assez exacte ne me decoit, ie ne sache aucun Auteur, qui

en ait rien laissé par écrit. Je suis pourtant en doute, si cet Italien pour son Vñee à entendu nôtre soude. Car elle va fort loin, au moyens des Marchans qui la traffiquent tout par tout: bien que le hanter, que j'ay eu avec la nation Italiene m'ait aprins, que le mot de soude lui est familier, qu'à nous mêmes. Il me souvient, qu'étant y a quelques mois en ce pays là, il me print enuie d'aller ayne verrerie dressée a Venise: où étant entré en discours avec le Maître, ie m'apperceus, que cet homme auoit consommé beaucoup de tems, & de labeur à l'Alchimie; non à celle, qui montre l'art de faire l'or. & l'argent tres-pur, par vne voye naturelle, & tres-aisée à ceux, qui l'entendent; & qu'un bel esprit, s'y voulant attacher peut apprendre sans trauail, par les liques de la Tourbe, du Comte de Treues, de

Ma

Marie, & de Moriene: ains s'estoit appliqué à celle, que les écrivz tres-pernicieux d'un Geber Arabe ont introduit, à laquelle il faut, que le reste des sciences serue subsidiairement, & si avec cela ses sectateurs l'appellent Philosophie, & s'attirent eux mêmes du nom de Philosophes. Pour mon regard, ie ne leur ay iamais denié ce nō, tant parce qu'à la mode des Philosophes, ils sont riches d'indigence, veu que chez eux, ils sont en deffaut de toutes choses, (ils sauent, & sentent leurs incommoditez) que pour la couleur blême, qu'ils portent au visage, ou ce seroit, que le feu, ou la fumee des fourneaux leur eut changé le teint. Quant pour m'égayer, ie me rencontre avec telles gens (quoi qu'ils ne deussent iamais approcher des Rois, ni des Princes) il me semble d'auoir trouué quelque grand thresor. Donques

ques tout en discourant, ie vous me-
ne mon Maître à tels termes, qu'en
iectant des grands souspirs, il m'ad-
uoia, qu'aucc beaucoup de peine, &
moins de profit, il auoit depuis vint-
cinq ans, par les plus secrettes obser-
uations de Lulle humé cette sciance,
ou ignorance; il ne sauoit comment
l'appeller; car il en étoit aussi plein,
que vuide. Je le prens la dessus, & cō-
mance de le rancer, qu'un homme
sage comme lui, se fut laissé tant en-
geoller, que d'esperer pouuoir tirer,
ou faire l'or d'une matiere, n'ayant en
soi aucune humidité subsistante, qui
ne se cōsume par le feu; & que, com-
me les vrayes Chymistes insistent tout
par tout, il eut creu, que par artifice,
on peut d'un Asne faire un Homme;
qu'ayant esté deceu une & deux, voire
plus de cinquante fois, il se fut voulu
si fort attacher à son Raymond Lul-
le

levray philosophe de parole, que de n'auoir autre creance qu'à luy. Mon homme à cés motz tout hors d'haleine, a guise d'vn qui par mégarde se laisse choir en l'eau froide: le vous supplie (me dit-il) qu'en quittant cette langue françoise, que ie conois bié n'être vrayement la vôtre naturelle, ains empruntée ou bâtarde, vous me faciez l'honneur de parler Italien. Je desirois de sauoir pour vn prealable celui, qui le pouuoira uoir imbibé de cette creance, que ie fusse Italien. Nul me dit il, mais ie fais asseuremât, que vous êtes nay, ou de longue-main nourry en Italie. Je n'aduouë pas, dis-je, d'être Italien de naissance, ie le ferois plutôt d'affection: car ie m'agrec infiniment aux amitez de cette nation, & vous apprens, que le grand & libre commerce, que nous auons par tout avec eux, nous entretient en

cet

cette vnion , comme gens seulement
separés par le bras d'une petite riuere.
En outre , mon humeur m'encline
d'aymer uniquement les seruiteurs
Italiens , leur honéte maintien , &
leurs fidelles seruices m'en rendent
amoureux. Quant à l'opinion qu'il a
conceu de mon origine , ou de mon
education , ie le prie de la perdre
comme erronee , & aussi vaine que
l'Alchimie de Lulle , & la sienne
sont vaines , & contemptibles. Je le
presse de se demetre de telles imagi-
nations , & des promesses de son Lulle ,
n'ayant leur mire , qu'à tenir en ha-
leine les plus auides. Il me répart en
sôpirant (cela me le faisoit toujours
mieux admirer) & me dit : Ne renon-
cez point ainsi à l'Italie , pour autant ,
que si de mes yeux ie vous eusse veu
naître en autre pays , vous ne me sa-
riez faire changer de creamce. Que
s'il

s'il vous plait de me faire tant de courtoisie, que de me dire franchement de quel lieu d'Italie vous êtes issu, ie vous feray part sans mêtir d'un secret le plus beau, le plus rare, & outre ce, le plus utile, que j'aye : bien que ce me soit le seul fruit recueilli de tant de sueurs, de veilles, & d'impayes mises en cet Art. Je lui dis tout court, qu'il n'y auoit homme au monde, pour le respect duquel ie voulusse attester un mensonge ; que ie n'étois point Italié, que mon extraction ni ma patrie, ne me faisoient point de honte ; que me reconnoissant assez illustre de ces deux côtés j'auois nôtre noblesse en telle estime, que sur le champ ie quitterois pour moins d'un fétu son beau Reaite, quoi que richement peuplé de magnifiques Mercadans. Au reste, que ce n'étoit là sa meilleure excuse, veu qu'il me pouuoit reputer Italien, ou
Ber

Bergamasque, s'il vouloit ; mais, que s'il me faisoit cette grace ie lui baille-
rois son change d'une autre chose auf-
si belle à voir, & d'autant d'utilité, que
la siene : ou si mieux il aimoit de l'ar-
gent, que ie lui en baillerois ; desirant
de sauoir pour tout fondemât ce qu'il
cuidoit de pouuoir faire avec son in-
uention.

CHAPITRE XLIV.

*Suite des discours tenus avec le Maître de
la verrerie. Quelques propos de l'Al-
chimie. Trait de raillerie d'un Floren-
tin contre ce Maître Venitien, sur le
mot de Remonder.*

LE verre, me dit-il, dõt vous voyez
sortir tant de beaux ouurages, ap-
pellez crystalins, est tout fabriqué de
Soude. Quoi? pensez vous, que la fon-

bb te

te en soit de crystal: nullemant dis-je, car ie ne suis pas à sauoir, que le crystal se peut liquefier: mais non en telle forte; qu'il soit maniable, ou se puisse commodemant étandre avec le souffle. Je n'ignore non plus ce que Plin a cotté en son histoire, parlant des Indiens, qui du verre font le crystal, & pour le colorer, ils font vn mélange avec de l'allum, des pierrettes brillantes, & des métaux mêmes. Je lui demande derechef, si ce sien verre, lequel, à la verité, paroissoit plus net, & quelque peu plus lucide, que le nôtre commun, étoit traittable au marteau, estimant qu'il sceut, que du tems de l'Empereur Tybere, l'inuention en fut mise en euidance. Il me nia cela; cōmant donc, lui répons-je alors, les pores ne sont-ils pas si pres à pres, & cette solide composition ne retient-elle pas toutes liqueurs distillées, pour acres,

&

& penetrantes, qu'elles soient: Il le nie
 encores, en me disant, qu'à Venise on
 faisoit des eaux si fortes, que le verre
 de cette fabrique ne les feroit com-
 porter; d'autant, que comme tout ver-
 re est de soi frangible par excellance,
 celui cy l'est par dessus les autres. A-
 prestout cela, ie me feis montrer leur
 matiere, nō encores presentee au feu:
 de sorte, qu'on m'apporta des cédres,
 comme noirâtres. Je demande en les
 maniant, si les autres ouuriers de Mu-
 ran vsoient de semblable drogue, il
 me repart, que ce n'étoit là la compo-
 sition, que pour l'heure ils n'en auoient
 de preste: mais qu'au deffaut d'icelle,
 ils s'aidoient de la Soude equipollan-
 te à la matiere, & que le commun des
 ouuriers de Venise ne la faisoient pas
 comme la siene, ains qu'ils se seruoient
 tous de la Soude. Quāt aux lieux d'oū
 elle est apportee, il n'en sauoit donner

non

bb. 2 com

comte: Je permettray libremant, dis-
ie, que l'on me reproche mon igno-
rance sur cette vôtre secrète impostu-
re tres-auantageuse pour vous, mais
de nul profit, & de grande dépance
aux autres: non plus auray-ie du re-
gret d'être priué de voz inuentions,
desquelles ie ne puis me preualoir en
mes vsages, ni le reste des hommes,
pour ses commoditez. Au demeurant
mon Maître, voyant vôtre courtoisie,
bien quen'ayez voulu vser de la mie-
ne, ie vous baille ample pouuoir de
m'interroger franchement sur tous
les points, que desirez sauoir de moy.
Il se prend à protester Dieu, & les
Saints, qu'il receura pour vne faueur
signalée, si ie lui declare seul à seul, ce
que i'entendois de la Quinte-essence
de Lulle, & que toute sa vie le souue-
nir de ce bien fait lui viendra au de-
uant. Car avec ce seul medicament,
non

nō auec autre, il se prometoit de guerir en peu d'heure toute sorte de maladies, en ayant autrefois fait l'épreuve en quatre perſones tant ſeulement, deſquelles l'vne fut remiſe en moins de rien; les autres trois s'en trouuerent tres-mal. Par ainſi, qu'il iugeoit, q̃ Lulle auoit entendu quelque autre choſe, bien éloignée de celle, qu'il mōntroit en apparence. Ma repartie fut, qu'il deuoit ſauoir au préalable, que cette Quinte-Eſſance, qu'il appelloit, étoit ſi ſublime, & ſi excellante, que ſon intelligence n'étoit du gibier des faiſeurs de verres. Car cōme le Ciel, que nous voyons vuide, & denüé de ſes ornemens, n'auroit de ſoi aucunes facultez ni influances, ſans cés étoiles admirablement clouées; & arrangees en ſes hautes voutes. De même eſt il abſolūment neceſſaire, d'auoir vne connoiſſance vniuerſelle de la variété des

jusq

bb

3

cho

choses naturelles. En outre , s'il me vouloit écouter , & croire , il iugeroit, qu'eny Lulle , ni Jean de Roque-tailade (lequel a plus curieusement écrit de telles matieres , dont j'ay les liures riere moi , depeintz en beaux caracteres) n'ont entendu, autre sinon l'esprit, ou l'ame du vin domtee, & amandee par leurs œuures tres-longues, & cōfuses. Je n'ignorois pas, que les Philosophes Chymistes auoient accommodé à leur Pierre le nom de Quinte-Essance, attendu , que cette Pierre est terrestre , non aqueuse ; qu'elle participe de l'air, & apres du feu , receuant en dernier lieu vne forme , & faculté dissemblable à tout cela. Ores parce, qu'en soi elle ne rapporte aucun des quatre elemans, ils l'ont appellee vne cinquième matiere. Car puis, qu'elle s'en volle toute en poudre, & qu'on ne peut pour tout en tirer aucune vapeur,

peur, ie tiens, qu'un homme ne feroit parler pertinemment, & dire qu'elle participe de l'eau, ou de l'air, moins encore de la terre, & du feu : voyant, qu'elle est liquefiable. Neantmoins cette Pierre imprime, & produit ses effectz & choses homogenees, ou semblables a elle, mais n'attire, & ne retient rien pour tout de leur faculté, comme l'on fait trop mieux, que fait le vin, l'eau de vie, ou l'esprit du vin, que Lulle veut être la Quinte-Essence. Je fais y auoir certains liures Italiés, lesquels, interpretans Lulle on dit. Prenez du vin, comme il est rouge, prenez de l'or, cōme il est rouge, l'or toutefois n'est pas rouge: Mais accordōs, qu'il le soit, comment expliqueront ils ce mot du même Auteur, ou qu'il soit blanc; sauoir mon s'ils entendront de l'agent, mais rien n'est moins argent commū, que l'argent des Philosophes. Com-

b b

mant

mant encores prendront ils cés morz:
Et distillez d'iceluy l'eau de vie. C'est
chose tres-euidante, que de l'or nous
ne cerchons, qu'une certaine substan-
ce, qui soit vrayemât exante des loix,
& du pouuoir du feu, & à l'opposite
Lulle nous apprend, que cella là est la
meilleure eau de vie, que l'on void
plus vîtemant flamber au feu. En fin,
apres auoir remôntré beaucoup de
choses à ce personage, que ie ne vou-
drois être ici inferées, attendu qu'elles
sont tres-aisées à trouuer à quiconque
voudra ietter sa veuë sur les liures de
Lulle, ie le rendis capable, que cette
Quinte Essance ne se deuoit selon
mon iugement tirer d'ailleurs, que du
vin; mais en sorte, que de cés autres
matieres, il s'en pouuoit vrayement
épraindre comme des Quinte-Essan-
ces. Au reste que celle du vin ne pou-
uoit onques nuire, ains qu'apres en
auoir

auoir pris vne fois, ou deux au besoin, la nature l'appete d'elle memes: comme il se void iournallement: mais, qu'il s'en failloit bien, que tout ce que Lulle en à couché fut veritable. Par là peut on inferer, être requis à cette science vn iugement bien meur, & bien rassis, verté en la conoissance de tât de diuerfes choses, que les détourbiens de son art ne lui permettoient d'acquérir avec gueres de cōmodité. Par tant le but de mes remonstrances étoit, de le faire abstenir d'or'en là de telles entepries, comme excedans sa portee, & s'il en deuoit auoir quelque succez, qu'il ne lui seroit par trop heureux. Je ne me puis retenir d'adiouter à ce compte vn ioly trait, & de bien bone grace, que i'appris en cette même verrerie. Il eut fait rire le plus grand Agelaste du monde. Il y auoit là dedans vn ouurier Florantin, qui

bb s pour

pour l'excellance de sa main gaignoit des bons gages à ce métier. Cetui cy, comme la raillerie des Florantins est toujours importune aux Venitiens, ayant si souuant entendu repeter à son Maître le mot de Raymonde, acheue vîtemant vne fiole, qu'il souffloit encores, là quittât là, s'en vient tout doucemât à moy, & me dit bas à l'oreille, Monsieur, sans mentir nôtre maître à tant Remondé, qu'il ne lui reste plus rien à Remonder. Cela dit, il s'en retourne à son siege. Ce mot me chatouilla le sens bien plus gaillardemât, qu'il n'auoit pensé : pource qu'en nôtre pays on dit Remonder ceux, lesquels apres auoir vendu le blé, qu'ils auoient ferré au grenier pour nourrir leur famille le long de l'annee, vendent encores la mangeaille des poules, pour grabeler ce petit profit, lequel est moins, que rien. L'allusion de

cc

ce mot préd sa pointe de ce, que chez nous telles vaneures, ou criblures des blez reservees pour les Poulliers sont appelees *Remondilles*, & de ce même rencontre deriue vn autre brocard bien plus sanglant; car on dit ceux là auoir Remond  , qui ont brauemant fricassé leur cheuance. Que si ce bon mot a la même grace en langage Florentin, qu'il    en nôtre Prouençal, & si ce trait auoit visé    drapper sur la sottise, ou infortune de son Maître, ie meure, si le caquet des Grecs en    tiré iama   vn plus cuisant. Ces propos m'ont cou   de la plume, partie par humeur, partie par necessité, affin de faire voir, que le nom de Soude est familier aux Italiens: bien que ceux-cy ne sceussent dire au vray, si c  toit vn animal, ou vne pierre. Je ne feray d  c trop mal de coucher icy ce, que noz gens en fauent.

C H A P.

CHAPITRE XLV.

Où, & comment s'ensemance la Soude:
 Comment on la fait resoudre, & reprendre
 en paste.

L'Ay écrit au liure precedant, que le
 Rhône orgueilleux en ses flots trop
 voisins la baille souuant belle à noz
 chams, & ne laue seulement noz ter-
 res heureusement semées, & le labeur
 de noz bœufs, ains demolissant noz
 chaussées, les submerge, & les couvre
 de fons en comble. Quand tel mal-
 heur aduient, la plaine, qui le reçoit
 en demeure vnie, & tout par tout éga-
 le comme si le niveau y auoit passé, si
 en quelques endroits du terroir à des
 petits tertres, ou des mottes plus haut
 éluees, à même, que les eaux se sont
 retirées en leur vase ordinaire, les
 lieux bas se trouuent comblez d'un
 limon

limon de l'épaisseur d'un pied, tres-gras, & tres-fertile, que noz gens appellent *subre-poste*, comme qui diroit *surposte*. Sur cette terre limoneuse toute crüe, sans être mouuée ni demy, on iette la graine de soude. En tant, que l'humaine preuoyance le permet, on n'vse d'autre obseruance, quant au tems: sinon qu'on le choisit tellemant disposé, que les huit iours apres son ensemencement se passent sans pluye, ni vent, d'autant que les pluyes roulent la semance de haut en bas, & les vents faisans piroüeter le grain, entraînent quant & eux tout ce, qu'ils rencontrent de plus leger. En sorte, que par l'importunité de l'un ou de l'autre, elle s'accumule toute à un tas, & ainsi un côté de la terre se trouue surchargé, & suffoqué de trop de semance, & l'autre trop écorché en demeure vuide. La soude peut être bail-

le

lee à la terre sur la fin de l'Automne,
ou en hyuer, voire au Printems, si l'on
veut; si bié, que i'appellois vn bon sor
de Ménager vne vraye soude, parce,
qu'il n'aüoit aucune conoissance de
la culture, ni du tems. Cette herbe est
enleuee au commencement du mois
d'Aoust, pädant lequel on la met sei-
cher sur des aiz. L'estime, que c'est
pour lui faire rendre tout ce, qu'elle a
d'humeur aqueuse. On creuse emmy
les champs vn large fonceau, dans le-
quel est enchassé vn grand vaisseau de
terre, fait d'une argille forte, & bien
cuite, & tout ioignant ce vaisseau sont
crusez en rond plusieurs trous, seruans
de soupirails à donner air aux feux, &
aux flammes, ardamment allumées.
Là iette-on ces plantes, les vnes apres
les autres. L'herbe là dedans en moins
de rien se fond, & se reprend de mé-
me en vne certaine paste; & ressamble
pro

proprement à l'écume du fer en la forge, fors qu'elle est vn peu plus épaisse, & transparente, representant ia par sa polisseure le verre mêmes. Mais l'invention de couvrir ce vaisseau tout au tour, & y faire par dessus comme vne cheminee, tiree en pointe, avec des aiz, ou des tetz de tortuës palustres, est tres-ancienne, afin d'empêcher, que la pluye fondant d'en haut, ou les flammes reantrans la dedans n'y fassent du dégât. Vne seule plante de Soude red ordinairement vint, & par fois trente liures de cette paste; dont les cent, que nous auons deuant dit, faire le quintal, vaut vn écu d'or. Les faiseurs de verre menuisent, & broient par apres cette masse pour la mélanger, comme ie pense, avec d'autres choses plus belles, selon l'industrie des ceu-uriers. Quant est de nous, nous voyons de tous côtez aborder des Marchands

chands, non de la France seule, mais d'Espagne, & d'Italie pour l'acheter.

CHAPITRE XLVI.

Rapport, & Revenu de la Soude. Les fermes au terroir d'Arles baillees au quart, & pourquoi.

QVant au rapport de la Soude, ie suis memoratif d'auoir autrefois veu es liures iournaux à feu mon Pere vne chose assez digne à raconter. Il auoit baillié à ferme vne sienne possession en l'Isle d'Arles à vn certain laboureur, sous telle condition, que de tous les fruitz y reuenans, il en auoit la quatrième partie, & le sur-plus demeurerait au profit du fermier. Bien que de prim'abord cette maniere de contracter, ne semble d'être gueres à l'aduantage du Maître, elle étoit pour-

pourtant fort vſitee en ce rems là. Car
 ez terres plus hautes du même terroir
 d'Ardes, l'endroit où elles redent beau-
 coup moins, ie ſais, que par pacte ex-
 pres, on y perceoit la moitié du reuenu.
 Toutefois, pour lors les Metayers ne
 prenoient les fermes a autre condi-
 tiō, qu'à celle du quart, & n'en vouloient
 de rien ſurhauffer le prix. La cauſe n'é-
 toit ſelon mon aduis trop iniuſte, ni
 trop aduantageuſe pour eux: Car le
 fermier y ayant contribué tout ſon
 travail, fourny à tous les frais, & baillé
 à la terre la ſemance mêmes de ſon
 propre, ioint qu'alors le Rhône faiſoit
 ſi ſouuent des lienes, qu'avec ſes im-
 portantes inondations, il tuoit tout
 par tout les blez, ſortans la heureuſe-
 mant de leurs tuyaux, ſi qu'il failloit
 par neceſſité, que maintes fois de la
 première année, ni ſe ſemât de la deu-
 xième, ni encōres de la troiſième de

-1011

cc

Me-

Metayer iouit d'aucun reuenu de sa terre; & pas moins, auoit-il à recom-
mander ses labours, refondre ses dé-
pens, & resemer du sien les infortunez
guerretz. Partât s'il y échoit de la perte,
elle étoit toute sur ses coffres, fors celle
que le Maître receuoit, en ne receuant
rien. C'étoit donc la cause, que les prix
des fermes leur étoit ainsi rabais-
sés, n'y vouloient ils entendre, si au-
moins on ne les leur allongeoit pour
le tems de cinq années; se confians,
que leur ménage n'iroit en ruine tota-
le, si de ces cinq récoltes, ils en pou-
uoient iouir d'une à souhait. Que si
des cinq ils en auoient deux bones, à
peu de là, vous auriez veu leuer les
cornes à ces Ménagers, se prodigans à
des desains assurez, & en leur ame
condamnans aux ceps le Rhône, & la
fortune. Soudain avec la fourche (cho-
se tres-odieuse) ils chassoient la ro-

-M

33

stici-

fficité de chez eux, & comme ayans mangé la rose, d'ânes, qu'ils étoient, ils deuenoient des Apulces; tousiours prouez d'une bonne troupe de chiens, & à quel prix, quo ce fut des meilleurs chevaux du pays. Car d'en tirer aucun de leur haraz, ils s'en fussent honroyez, pour ne les croire assez légers à leur gré. Moins se fussent ils commandez de tenir des oiseaux, s'ils n'eussent fortieusement craint de faire trop les effeminez.

CHAPITRE XLVII

Description d'une inondation memorable de la riuere du Rhône. Chasse en l'eau. Chasse aux Loups.

OR afin de faire voir commandé en leurs fortunes i'ay sceu compatir, & me conioiir avec eux. Je dis, qu'au

qu'au tems, dont nous parlons, il arriva, qu'une année ce fons de mon Pere extraordinairement inondé des eaux ne rapporta pour tout aucuns fruitz des grains ensemencés. La suivante eu égard aux deffautz precedans, & à la nouvelle esperance, que la culture mieux soignée nous pouvoit promettre d'une meilleure saison, à l'entrée de la prime vere, que les blés s'éroient si heureusement affranchis des morsures de l'hyuer, que leurs fueilles nous couuroient ia les sillons, on veid en vn moment les eaux du Rhône tellement enflées, que cett' année là ayant par tel éclat receu le nom de l'Année du grand Rhône, est encores memorable iusques à huy. Vous eussiez alors enté du toute la ville bruire d'un cruel murmure, & vous eut étonné l'horrible tumulte d'un monde de gens, s'affligeans les uns les autres, de voir

us sp

a 33

voir

voir ia deia leurs murailles, ez endroits les plus bas, ne se pouuoit tantôt plus defandre, contre l'impetuofité de cette Riuiere. Qu'est que noz citoyens eussent fait? Ils abandonent la ville; accourent aux chams; & où la chaussee perichite, ils la soutiennent deux iours entiers. Tout se passe encores d'une fortune égale, on ne repose ni iour, ni nuit. On soulage les plus harassez, & recreus par d'autres tous frais, & les affamez par d'autres, que le manger, & le repos auoient remis. Le Rhône nous fit voir trois iours après l'orgueil de ses flots si haut montez, qu'ils surpassoient les plus hautes chaussees, & l'eau d'un horrible son roulant ses gros bouillons sur elles, auoit rauì aux nôtres tout ce peu d'esperance, qui leur pouuoit rester, pour la conseruer: ne saichans bonnement, où assseurer leurs pas, en des lieux si

110

cc 3

glif-

glissans, & humides sans danger de se perdre. Partant on fit signe à chacun de se retirer où il pourroit. Voila soudain gagner au pied les vns trop tôt, les autres trop tard; d'autant qu'une bonne partie de la chaussée prise, & fappee par pied, se renuersa: si qu'en ce desordre les vns se sauuent à nage, les autres s'accrochent à des arbres, atandans, qu'on les veint accueillir avec des Esquifs. Cependant toute la surface de l'Isle contenant quarante milles en rond, est couuerte d'eau. On ne void que voler bateaux sans nombre pour deliurer les assiegez dedans leurs granges, faillans par les fenestres, & là ceux qui retranchez en leurs bâtimâs de meilleure étoffe, se faignoient exans de la peur, les bateaux seruoient à leur porter des viures. Ores pour gauffer vn peu avec Seneque, puis qu'on ne voyoit pericliter le Monde
en

en ce deluge, ni nous particulieremāt,
 ausquelles le Ciel tourna tel éolandre
 en quelque bon-heur. La louue hale-
 tante nageoit, non parmy les brebis
 d'autant qu'à l'instant, que ce danger
 fut presenty, on auoit fait passer le
 gros, & le menu bétailz lieux des plus
 eminans) mais bien parmy les trou-
 pes innombrables des conils, & de lie-
 ures: nageoit aussi le Renardeau pan-
 telant de peur, & preuoyant, que bien
 tōt il auroit plus à boire, qu'à manger.
 On alloit à la chasse avec ces esquifs,
 chasse voiremāt vn peu étrange, mais
 non inusitée parmy nous, nous trou-
 uās en telles détresses. Celle aux loups
 étoit la plus agreable, pource que cou-
 chans leur reste, pour sauuer leur vie,
 ils étoient rudemāt chargez à coups
 de rams, & de perches. Quelques ter-
 tres, qu'on voyoit paroître hors de
 l'eau fourmilloient de toute sorte de
 gibier.

gibier. Il fut prohibé par vne crice de ville de lâcher les chiens ez lieux cōme cela, ou d'y chasser à autre, qu'aux loups; de peur que le pays ne se trouuaſt tout à coup deſangé de chaffe. En telles terres le combat avec les loups ne fut ſans effuſion de ſang: car on en tua pluſieurs, que le deſeſpoir auoit armé d'vne horrible cruauté. Là les ruſes, ou la malice de cēt Animal furent reconuës plus grandes, qu'on n'eut penſé; car vne troupe d'hommes, montez ſur des eſquifs, s'étant miſe aux aguets, iugeant que les loups à même, qu'ils ſe verroient affaillis du côté de terre, ſe ietteroient dans l'eau à corps perdu (comme ſe ſont leurs ruſes ordinaires) s'apperceut, qu'ils ne retournerent iamais leur veüe du côté de l'eau, pour prendre la fuite. Soit que ce fut, qu'ils preſentiſſent, combien loin il leur falloir aller regagner la terre,

terre, soit que du bord ils eussent contemplé la boucherie, qui se faisoit de leurs freres, abandonnez à la mercy des ondes.

CHAPITRE XLVII.

Le reuenue, que la terre ensemencée de Soude porta l'année de cette grande inondation du Rhône.

MAis pour quitter mes huy cette chasse à l'eau, & retourner à celle de la terre; parlons de ce, qui duit à nôtre sujet. Vint iours apres ce deluge, les eaux se retirerent, & nôtre Metayer affligé d'un tel eclandre, suy de la perte totale de ses fruits, s'e veint trouver mô Pere, lui protestant, qu'en son auoir, & en son ménage, il étoit ruiné de fons en comble; qu'il auoit quasi doublé sa semance, & ses frais;

parce que les chams n'auoient rien rapporté l'année precedante ; que les blez auoient esté si mal grenez, qu'il auroit esté contraint, de remettre ses guerez en culture ; si que pour soy, & pour les siens, il étoit à nud, comme vn ver de terre, qu'il n'auoit ni moyes, ni ressource, sinon celle, que son ayde, & la commiseration de sa disgrâce luy feroient esperer. Mon Pere lui commanda de prendre courage, promettant de l'assister de ses facultez, pour releuer sa maison. Au partir de là, qu'il trouuoit bon de ietter de l'aucine à la premiere raye ; à ce qu'au moins il ne perdit point le rapport de toute l'année ; & ce ez terres, où la graisse du limon étoit plus haute : que pour ce faire il luy prêteroit de quoi semer, & de l'argent tout ensemble. Le Metayer repart, & dit, que le fons, pour être gras & argilleux, lui sembloit trop humecté, & suiet à s'entr'ouuir, ce qui le

rendoit tout à fait immaniabable au soc, & à la charruë. Il lui demanda permission de jeter plutôt de la soude, l'assurant qu'elle venoit toujours bien ez fonds, & folages frappez de tels sinistres accidens. Mon Pere tres-intelligent en telles affaires le lui permit, & le secourut liberalement d'argent, & d'autres commoditez. Au bout, comme il estimoit ses affaires n'aller point trop mal, quant il pouoit retirer de sa terre deux cens cinquante écus par an de rente. Il arriva, que son carat de la soude ensemencée, qui n'étoit, que la quatrième partie, reuenant à lui du total, monta iusques à la somme de mil cinq cens écuiz. De là peut on iuger, quelle opulance le Metayer eut de ces trois quars. Aussi par auanture étoit il perdu, s'il n'eut perdu. On void pour le iourd'huy en cette Isle plusieurs terres ensemâcées de soude; & bien que

le limon ne rencontre toujours si plâtreusemant, on ne laisse pourtant d'en semer ez lieux palustres, & marécageux: mais c'est avec plus de frais, & moins de reuenu.

CHAPITRE XLIX.

Du saffran: comme en tous lieux il vient facilement, & sans culture.

IL n'y a gueres de contrees au monde, où l'on ne puisse s'engancer du saffran, tenant quelque rang d'honneur parmi les plus clairs reuenus de noz terres. A saint Maximin en Prouence se trouuent plusieurs, qui en recueillent tous les ans les cent cinquante liures, & son prix est à trois écus d'or la liure. Son herbe est fauchée en la Prime-verre; & le foin en prouenant mis desseicher en été, n'est pas à reiet-

ter pour son utilité. La nouuelleté
 d'un cas, qui m'arriua me meiten ad-
 miration, & me feit iuger avec quelle
 facilité il paruient en tous lieux. Estât
 à Paris i'achetay d'un iardinier quel-
 ques oignoncz de safran, pour les
 fourrer en vn coin de iardin, que i'y
 auois, enrichy de mille plantes curieu-
 sement ramassées: comme ie les eus
 mis reposer sur certains aiz dedans
 ma chambre, où par mégarde ie les
 laissel'espace de quelques iours. A peu
 de là m'en estât ramantéul, ie les trou-
 ueia tous germezz. En quoy admirant
 les effectz de la nature, & comment el-
 le à bon escient à faire les choses à pro-
 pos, & en son temps: (car c'estoit en Au-
 tomne) ie me resous d'attendre le suc-
 cez de ce germe. Vbyla qu'en peu de
 iours, tout autant d'oignoncz, que
 i'auois, quoi que rongez des souris en
 plusieurs endroits, poufferent de
 leurs

110

leurs

leurs iettons de tres-belles fleurs de
couleur bleue.

CHAPITRE XL.

Du Corail. L'Auteur, contre l'opinion du

vulgaire, fait le Corail étre dur au

si bien au dedans, comme au dehors de

sur l'eau. Raisons, & expériences de l'Au-

teur.

Au regard du Corail, noz Mers
selon le témoignage de Plin
mêmes, nous en fournissent des grâds,
& amples reuenus. Il écrit, que le plus
louable se trouue es Isles Stoécades. Je
pourray par auanture faire voir, que
ça esté yne pure temerité à tous ceux
de l'antiquité, lesquels sans prendre
la peine de s'éclaircir sur les épreues,
que leurs deuanciers auoient faites,
ou qu'ils eussent peu faire eux mêmes,
ont

ont indifferemment creu, & publié
 par tout, que le Corail étant dedans
 l'eau, est mol, & souple, cōme de l'her-
 be verte; & qu'à l'instant qu'il en est
 dehors, il deuiant aussi dūy, & solide,
 qu'une pierre. Ouide au quinsiesme de
 sa Metamorphose l'asseur fort libre-
 ment, en disant, *istomom aiul ol. d. g.*
Sōt iē encores mol croissoit deffous les eaux
ub Mais au premier mommant, qu'à l'air
el don fait paroître. tioue b. s. listo
Son brāchage tout frais, on reconest son être
-en se conuertir en pierre, &c. *istomom aiul ol.*
 Là banqueroute si frēquante, que ce
 Poète a fait à la verité qu'il a possible
 causé une telle effrōterie. Dioscoride,
 & Pline en ont parlé avec plus de mo-
 destie, qu'on a fait la cohorte des Me-
 decins, laquelle depuis tout ce tems là
 en a écrit tres-audacieusement: mais
 bon Dieu! avec quelle impudance!
 Pour moi, j'é suis l'adogé, que de croire

-m m

re,

re, qu'un, qui se mêle d'écrire ne fait
 iamaïs s'agenant de rien proposer, si
 de tout son pouuoir il ne tache de cre-
 diter son dire par des témoignages
 bons, & valables. L'experience des a-
 uoit peu instruire de ce fait, il s'en de-
 uoient donques seruir pour vn alle-
 gué. Je suis memoratif d'auoir autre-
 fois démaré du port de Marseille,
 pour m'égayer avec les pêcheurs du
 Corail, & d'auoir avec eux fourré la
 main bien auant dedans l'eau, afin de
 le toucher, & faire l'épreuve en le ma-
 niant de ce qu'il étoit au vray, d'autant
 que lorsqu'aux simples famelleres
 nous font à croire par vn bruit co-
 mune, que c'est. Mais ainsi Dieu m'a
 fait en l'ayde, ie le trouuay aussi dur
 que pierre. Ie vois là dessus les Medec-
 ins se leuer, & dire que la surface de
 l'eau est alteree par le trop d'air, qui la
 penetre. Vne inuention me vient

maintefois en l'Idée, & me repans de
 ne m'en être aydé en ce tems là, com-
 me de la meilleure, & plus asseurée de
 routes. C'étoit de la lauge des Plon-
 geons. La distance des lieux, qui me
 retient, à mon grand regret aujour-
 d'huy si éloigné, me priue, & me con-
 traint d'abstenir de telle experiance,
 & de la differer à vne autre occasion,
 pour la faire mieux à propos. La chō-
 se est aisée à épreuer, & attester à qui
 que ce soit; pourueu, que les Medec-
 ins subtilisans la matiere à leur ac-
 coûtumee, ne dient, que cet arbusse
 est de telle nature, que la priuation de
 l'eau le petrifie en vn momāt; & pour
 peu, qu'on le manie, l'eau se retire, &
 fait place à cet air, qui l'encerne, & par
 consequant, la partie touchée contra-
 cte cette pierreuse durté. Je ne fais
 quant à moy, y auoir rien en la natu-
 re, qui se produise en vn instant. Pos-
 sible,

d d

sible,

fible, qu'on m'opposera les coques
des œufs, moites, & molles à même,
que la poule les a pondus. Certes
pour ce chef là, les qualitez ne sont
pas égales, d'autant, que les coques
sont fort tenues & delices, & rien que
le froid (dont le propre est de rétrain-
dre) ne les peut mieux, ni plutôt pe-
netrer; où à l'opposite, la matiere du
Corail est massive, solide, & impene-
trable, à raison de ses pores mis si pres
à pres. En outre, ie me suis contenté
au possible de voir vne fois à l'œil, &
toucher au doigt ce, qu'on veut dire
des coques des œufs; tant ay-ie été
curieux de sonder les secretz de la na-
ture, avant, que d'en écrire; mais c'est
chose, que ie n'ay onc sceu apperce-
voir. Je feis faire contre la muraille
de mon Poullier des iûchoirs tirez en
bais, & avec vn peu de foin suspendu
en l'air par vn engin, lequel pour son
peu

peu d'importance ne se peut, & ne se doit representer. Je mis tant de sollicitude & de peine que ie pouuois afin de voir pondre la poulle; comme ie feis; d'autant que l'œuf par sa pesanteur, & mon artifice glissa assez auant dedans ce foin: & tout d'un faut ie me ruë sur la poulle, que ie chasse d'une main, & de l'autre ie prens mon œuf. Je sentis voirement, ie ne sais quoi, de moite, & delié, comme vne tendre fleur, que l'air voisin desseicha, & acheua de desaler. Or à mesure, que ie voulois rentrer, si l'œuf suiueroit ma main, que l'ouute, & serre souuant afin de voir, s'il obciroit, ie ne peux pour tout reconoitre autre chose. Je ne suis à sauoir, que les pœules outrees de graisse font des œufs, dont les coques sont si tenues, & molles, qu'elles ne contractent iamais aucune durté; cōme i'en ay veu plusieurs, mais avec

dd 2 tout

tout cela, elles retienent l'œuf. Possible, que cette humeur, que j'ay dit d'auoir senty, cōme yne tendre fleur sur cet œuf, fera croire aux mieux experimantez (comme si sans épreuve les hommes cuidoyent soulager la nature en ses trauaux) que les œufs sur le point de leur ponte, sont ainsi mols, à ce que la poule sente moins de douleur. Ce sont des raisons maintefois balancees à part moy. Ie ne veux pas decider, si cela est parfaitemant reconnaissable, ou non; mais c'est biē chose tres-claire, que riē n'est de si humain, & gracieux, que de secourir la nature en ses œuures, au moyen de noz opinions, quoi que vuides d'experiance. Or en la productiō du Corail, ce n'est pas soudre la question d'aider, ou de gratifier la nature, par des excuses cōme cela. Parquoy ie dis de rechef, que ie suis toujours en doute, si ce bruit vul-

vulgaire vole ainsi indifferamment,
 non cōtre le iugement rassis des seuls
 Medecins, ains par dessus toutes les
 coniectures possibles à faire. Pour mō
 regard, le fait me semble si inero-
 yable, que ie ne m'aduouëray iamais
 vaincu par aucunes ratiocinations, si
 ie ne touche au doit premierement ce
 de quoi il s'agit. La pêche memes du
 Corail est bastante pour les conuain-
 cre, & pour leur faire confesser sa dur-
 té. Car à même, que les filez l'ont ag-
 grassé, les pêcheurs appliquans toute
 leur force à l'arracher, le tirent tout
 par morceaux, & quelque fois entier
 adherat encores aux bris du Rocher.
 l'estime donc, que s'il étoit vne herbe
 molle cachée dessous les eaux eludat
 les trous des filez, il sortiroit tout re-
 doublé, & entr'ouuert. A tant i'estime,
 que le Corail rapporte ie ne fais quoi
 du naturel des Huîtres, des Coquilles,

vol

dd

3

&

& semblables, que l'on void comme immobiles, nonobstant leur accroissement. Toutefois personne que ie sache, n'a encores trouué leur test plus mol, ou plus souple au dedans, qu'au dehors de l'eau.

CHAPITRE LI.

La pêche du Corail. Engin à pêcher le Corail. Ruses des pêcheurs. Corail rouge, & blanc. Faculté du Corail.

TElle doncques est la pêche du Corail. Contre deux gros Leuiers d'un bois massif, & robuste, de la longueur de quatre pieds, vnis en croix, on attache des filetz bien forts, & longs de douze pieds; & en la commissure de ces deux bâtons, & comme au centre de la croisee, est suspendu vn plôb, pesant cét liures: chaque bateau a part
foy

foÿ entraine vn de tels engins iettez
 en mer à mesure, qu'elle est en bona-
 ce. Vous voyez démarer du port de
 Marseille cinquante, où cét pêcheurs
 de compagnie, portés des viures pour
 huit iours. En cét equipage, ils singlēt
 en haute mer, s'élôignans par fois de
 la terre quelques cent milles, & da-
 uantage. Cependant l'engin accro-
 ché à tout vn gros cable au bateau, ne
 faisant pour cela pas moins de che-
 min, suit toniours; de sorte, que ren-
 contrant les rochers, où s'engendre le
 corail, sans rien s'arrêter, il va frisant
 leurs crêtes pèlees, iusques à tant qu'il
 s'empêtre avec le corail, où le corail
 avec lui. Le vogueur sentant sa pêche
 asseuree, deuide en secret, & habille-
 mant, comme il à appris, sa maille,
 qu'on appelle, & en l'allongeant tant
 qu'il peut, vogue bien loin delà, dissi-
 mulant son bon-heur par sa conte-
 nance.

nance. Car à cet effet, ils portent quât
& eux prouision de longues cordes, &
assez deliees, pour en allonger les ca-
bles. A même, qu'ils sont auancez en
mer, sous couleur d'autre chose, ils fei-
gnent de faire alte, & se sentans hors
de veüe de leurs compagnons, à l'ay-
de de la maille, leur seruant de guide,
reprenēt leur route iusques à ce, qu'ils
ayent r'attaint leur cable. Cela fait, ils
tirent, hors de l'eau tout leur engin,
où le corail se trouue accroché. Ils ont
en ces affaires vne telle routine, que
sans auoir laissé aucun signal en mer,
ce qu'aussi bien ne peuuent ils faire,
ils recourent, comme il leur plait, vers
le rocher. Si l'vn deux se trouue vne
fois porté sur vne crête plantureuse en
corail, il est riche pour tout le tems de
sa vie; parmi ce, qu'il soit accort à mé-
nager sa fortune. Car s'il arriue, que
les autres en ayent tant soit peu de co-
nois-

noissance, en moins de deux iours la
foulle des pécheurs vous a épampré
ce rocher, pour toffu, & peuplé, qu'il
soit. Du Corail, nôtre mer ne conoit
sinon le rouge, & le blanc; tous deux
couuertz d'une croûte grise tres-de-
liee. On le polit, cōme nous le voyōs,
avec vne Brunissaire appropriee à ce-
la. La liure du Corail au cours ordinai-
re vaut trois écus. Galien & les autres
deuant lui, ont écrit, que le Corail ap-
pliqué sur vn estomac mal habitué le
soulage grandement. Les experiances
faites depuis par les modernes nous le
mōtrent encōres mieux. Noz gens le
portent attaché au col, pour vn pre-
seruatif contre plusieurs maux. D'au-
tres pour vn singulier remede baillēt
à boire aux malades de sa poudre biē
deliee, & avec des merueilleux effectz
font seruir le ius, ou il aura bouilly.

dd 5 CHAP.

CHAPITRE LII.

*Des Cannes de sucre. Du poiure, Cotton.
gérofle. Canelle.*

N'Auons nous pas donques assez de quoi admirer les raretez de nôtre Prouence, se montrant si indulgente, & liberale, que de nous faire germer tres heureusement les Cannes, dont on fait cuire le sucre, plantees cés dernieres années. C'est icy la deuxieme de leur accroissement, & ne les coupe-on, qu'à la troisieme. Par tant, ie n'ay encores peu sauoir la qualité du sucre, qu'elles nous rapporteront. Si bien ie n'ay veu l'arbrisseau du Poiure, ie fais neantmoins, que nôtre Prouence en a quelques vns, fructifiés en poiure si agreable, que ceux, qui en ont goûté, nous attestent celui des Indes lui deuoir ceder pour la valeur.

leur. Parce, qu'étant plus frais, & conséquamment de plus de substance, il n'offance, & ne brûle aucunement le palais. Nous pouuons pour le iourd'huy aller du pair avec d'autres contrées, pour auoir, comme elles, grande quantité de plante portant le Corton. Je ne fais point de doute, que notre terre n'agrest au Gerofle, si nous pouuions l'edifier par ses viues racines. Il ne tiendra à moy, ni à mes facultez, que nous n'en soyons engancez. Car quant à l'attante de la Canelle, ie la vois perir quant & nous; d'autant, qu'elle doit veritablement vne bonne partie de son excellace au support des grandes chaleurs. Combien de personnes y a-il entre les Medecins mêmes, qui nient, que l'on nous apporte la vraye canelle; Les autres au contraire repugnent à cela, dressans pour le soutien de cés deux opinions,

des

des escadrons ordinairement armez de parolles d'ignorance, avec lesquelles il leur semble de faire rages à contester. Mais laissons les riottes aux plus hargneux, j'ay veu, manié, & mangé souuant de la vraye canelle, trouuee maintefois parmi les morceaux moins prisez. Le nez, par la senteur du vin, m'en baillant les adresses, pour la rencontrer selon mon souhait. Ne seroit-ce pas vn cas bien ridicule de croire, que les anciens eussent mieux eu la bonne canelle que nous n'auons: nous di- ie, qui fauons, parcourons, & hantons le même monde coneu des anciens, & ce avec plus de pratique, & d'indulgence: qui sous la faueur, industrie, & bonne fortune des Portugais voyageons par ce nouueau monde, mil fois plus opulant, & plătueux en toutes drogues aromatiques, que n'étoit l'ancien pourpris du nôtre.

C H A P.

CHAPITRE LIII.

*De la Casse, Encens, Myrrhe, Storax,
Palmes.*

Si ie ne m'abuse, nous pouuons en
Speu de tems, voire avec moins de
solicitude éleuer la casse noire, & le
Gayac. Neantmoins plusieurs écri-
uains attestent cette casse noire ne
pouuoir pour tout frutifier en nôtre
Hemisphère, d'autant, qu'elle s'agree
d'auoir ses racines plus basses perpe-
tuellemant dans l'eau, d'où i'estime,
qu'elle retire cette grande humeur
aqueuse qu'elle à en soi. Mais s'il ne
tient qu'à cela, qu'elle ne porte son
fruit en nôtre pays, cet obstacle sera
bien tôt vuidé; car si elle n'a assés de
trempier ses racices pour vn arrouser
continuel, nous ferons viure dedans
l'eau la plante entiere. Perdrions nous
tout

tout à fait l'esperance de voir les arbustes de l'Encens, de la Myrrhe, & de l'odorante casse: non voiremant: car le tout dépend de nôtre volonté: Attandu, que Columelle au chap. 8. de son 3. liure. à couché d'en auoir veu à Rome en plusieurs endroitz, portans fleurs, & feuilles. Toutefois Plinē lui contredit avec tant de paroles, que le tems ne me permet de m'y arrêter. Il nie aussi, qu'en Italie, & par tout ailleurs, fors ez contrées excessiuemēt chaudes y ayt aucunes palmes fructifiantes; si est ce, que leur rapport nous est en ce tems assez frequent. Il y en a vne entre autres, au terroir d'Ieres admirable en beauté, & en portee; qu'on iustifie par les liures de raison à son Maître, auoir été plantee depuis quatre cens cinquante ans en ça. Noz gens trouuent ie ne fais quel goût à leurs Dattes. Je ne ferois quant à moy
les

lesagrecer tant soit peu, quand même
je me verrois pressé d'une mortelle
faim.

CHAPITRE LIV.

De l'Ellebore, Aloës, ou semper-viue.

*Olus atrum, dit Alexandre. Silen
Montain, ou le Selli de Marseille. Les
Turcs ont admiré les herbes, & plantes,
que nous auons.*

NOus sommes assortis de plu-
sieurs autres herbes differantes,
naturellement eleues parmy noz
champs, qu'il faut en autre climat soi-
gner, & prendre beaucoup de peine,
à les edifier par les iardins; encores n'y
peuvent elles viure, qu'avec difficulté.
Telle est l'Ellebore, & l'Aloës, nom-
mé de nôtre vulgaire, la semper-viue
de mer, croissant tres-largement és Iles
Stoë-

Stoëcades, applicable étant mise en poudre sur toute sorte d'ulceres, & de playes. La beauté de cett' herbe cueillie se void par vn signe tres-euidant: car elle se conserue verte vn fort long tems; & vous en verrez que on garde depuis quatre ans pendue a vn plancher, sans auoir contracté aucunes rides; ou que sa lisseure soit en rien décheute. L'Hypofelinum de Dioscoride, que les Romains appelloient, *Olu atrum*, les nôtres corrumpan le mot, ou bien en recherchant vn plus honête, le nomment Alexandre, & les Apoticairez (mal neantmoins) en leurs boutiques *Petroselinum Macedonicum*, est vne herbe ornee d'vne perruque plus longue, & d'vn feuillage plus rond, que l'Ache: sa fleur est verdâtre, & fort menuisée, sa graine est noire, & de qualité extrememât chaude, dont l'odeur est aussi tres-penetrée. Les laves

mes de noz fontaines, où elle croît par fois à la hauteur d'un homme, en sont toutes farcies. Purgee, qu'elle est de ses racines, nous l'accommodos à plusieurs vsages, & notammant aux salades; comme nous faisons des Asperges croissans avec elle, que nous mangeons souuant crudz: mais tous ceux cy sentent aucune ment la medecine. l'ay obserué, que cett' herbe à Paris ne pousse en tige, ni en graine, que deux ans après son ensemencement. Elle à la vérité s'approprie à maintes maladies des hommes, & des femmes. On croira, que c'est vne bourde, ou vn ieu d'enfant, si ie dis, que le reste du monde nous doit l'herbe du Siler montain, autrement dit le Sefelli de Marseille, que les anciens appelloient Stoëcas. Pendant, que l'armée nauale du Turc étoit à l'ancre & aduenues du port de Marseille, leurs galeres faisoient tous

c c les

les iours voile ez Iles d'Ieres, d'où vous les eussiez veuës retourner chargees d'herbes, & de plantes. Ces Turcs à tous momant nous reprochoient nôtre cecité, disans, que si nous auions la conoissance des vertus, & proprietez des simples de nôtre terre, nous deviendrions riches en moins de rien. Je fais quant à moi, qu'au moien des plâtres, on fait des merueilles, & des opérations incroyables, aux moins expérimentés. Quât à ces Turcs, nonobstât les herbes, qu'ils chargeoint à volonté, ils ne laissoient pourtant d'employer trois ou quatre heures du iour, à ramasser, & arracher des vieilles portes, & masures toute de ferrallerie, qu'ils pouuoient trouuer; & n'y auoit clou si chetif, ou rouilleux fut il, qu'ils ne fourrassent en leurs vaisseaux.

CHAP.

CHAPITRE LV.

*Scenographie d'une metairie de l'Auteur
au terroir d'Arles, appelée amour-
d'buy loyeuse-garde. Champaignons.
Cornelius Celsus. Bouletz.*

Quelle autre contree se trouue-il
au mode mieux pourueüe, plus
opulante, & plus magnifiquement pa-
ree de tout ce, qui surcroist de la sur-
face de la terre, pour les delices, & re-
creation des humains? Combien de
bocages auons nous planteusement
edifiez de Meurtre? Combien de bel-
les allees, & des berceaux couuertz de
Iossemins, & de roses de Damas? Quel-
les étandues de pays naturellement
parsemées de plantes odorates? Com-
bié de sources d'eau viue, fondans en
des grandes, & larges fontaines? Or
affin, qu'un iuste estimateur puisse
cc 2 plus

plus commodement mesurer le reste du pays à l'aune d'un petit coin de terre, & reconnoître, comme l'on dit le Lyon par les ongles; ie veux icy tirer le crayon d'une miene metairie, sise à huit milles d'Arles, pour servir d'épreuve, ou d'échantillon des richesses, que la nature nous a prodiguées. On y void du côté de midy les champs, & le fons d'un grand heritage, où les lieux plus âpres, & raboteux sont couuertz de lentisque; & leur pente de Rosmarin peleméle avec le Thym, pour les bouquetieres. L'affluance, & commodité de ces deux est telle, que n'y ayant là autre borree pour allumer les feux, on s'en sert outre la necessité du brûler, pour recreer l'odorat des assistans d'une senteur tres agreable. Que si l'on en fourre dans le feu par trop grande quantité, la fumee, & le parfum s'épand par le logis, lequel en reçoit beau-

beaucoup d'utilité , à l'avantage mêmes de la sâté. Vne chose m'a toujours extremement agréee, comme l'on peut inferer ; à savoir la bonne odeur , que le pain , ou autres viandes diuerses mât appareillees avec la fleur de farine , & tout ce , qu'ô met cuire au four chauffé de ce seul bois , en retirent : ioint à ce , la bonne haleine , qui s'engendre en nous par ce moyen. Je ne metz icy en ligne de compte les riches, & clairs boillons des eaux ruisselantes des préz de ces mêmes collines , lesquels lauâs les cailloux du fons , s'en viennent d'un doux murmure fondre tous ensamble en vne même pente , & s'accueillir en vn torrent cent fois plus pur, que l'ambre. Je me tais, sur les iardins, hélas trop incultes , & desfertz par la multiplicité de mes affaires , arroufables pourtant ez lieux les plus bas, edifiez de toute sorte d'arbres , ia laissez de

porter à raison de leur vieillesse. Je passe les belles prees, situées en la planure du côté de Septentrion, aboutissans à vn large Estan, regardant au couchât, peuplé de toute espee de poisson. l'abstiens de parler des bôcages non tant agreables pour le gibier, & venaison, que pour les truffes, & les champignons: esquels ie trouue, comme les autres, vn merueilleux goût. Je n'ay point ouy dire, qu'en noz cartiers les truffes proffitent gueres à la santé. Au regard des champignons, ie ne sais pourquoi les Medecins les vont si fort decrians; nous ne mangeôs quasi autre chose en nôtre ville, & notamment en la saison, sans qu'aucun se plaigne d'en auoir reçu du mal. Je ne sais si leur faculté nuisible se perd, ou se corrige de ce, qu'ils s'élèuent ez lieux secs & arides, ou bien de ce que communement les gens de nôtre pays font
d'vne

d'une temperature plus chaude. Ils ont à la verité ie ne fais, quelle humeur glutineuse, mais aisement amandable, en les faisant cuire avec à force huile, du sel, & du poiure. Cornelius Celsus, (le iugement duquel comme le plus equitable d'entre les Medecins me semble deuoir être suiui) écrit en son 5. liure, que les champignons sauvages, & inutiles de soi s'affranchissent, & se rendent comestibles par la cuisson. Car bouillis à l'huile, ou avec vn ietton de poirier, ils perdent leur malignité. Que devez vous doncques esperer des francs, corrigez par des antidotes plus efficaces. Les autres parmy nous mangent les boulets; leur ordure les fait abhorrer aux autres. Le gout d'une certaine race de bouletz est meilleur, & plus exquis, que de ceux là. Pour moi, ils n'ont point de nom. Ils sont faits en guise d'une pō-

ee 4 me

me de Pin, creusez neantmoins par le dedans. Pour les auoir bien assaisonez, leur vuide tourné contre-mont doit iusques au bord être rempli d'huyle, & de sel. Telles sont les moindres parcelles de nôtre Prouence, qu'aucun ne prisera voiremant, s'il n'estime les autres beaucoup plus opulantes à l'égard de cette miene metairie, que j'ay été cōtraint de laisser en friche, & desolée quelques annes, pendant que le reste de la prouince est heureusement cultivé.

CHAPITRE LVI.

*Comparaison de la Prouence aux autres
contrees du Monde. Le Pouliot.*

EN somme, quelle Prouince de l'univers osera preceder la nôtre: & sans passer plus auât se dire plus heureux-

reuse: Ce ne sera pas l'Italie, ni l'Espagne, quoi que douées de toutes les raretez desirables au comble de leur bon-heur. Ce ne sera, pour couper court, ni le Leuant, ni le Ponant, ni le Midy r'alliez, & vnis ensamble. Car pour ceux, qui viuēt, & sont habituez trop proches de l'un, ou de l'autre pole, c'est la verité, qu'ils ne peuuent cōcertier du prix de cette gloire: veu qu'ils en sont si éloignez, qu'ils n'ont pas mêmes à souhait ce qui leur est necessaire. Que si à ceux du Leuant, & aux autres la nature à départi des graces particulieres, que nous ne sariōs voir chez nous, elle en échange, nous àourny des choses, dont ils se trouuent des heritez. Qui ne retiēt la belle memoire de la Iudee heureuse à porter le baume, (car si les arbres le distillent encores pour le iourd'huy, ie n'en fais rien au vray) mais elle n'a

ni pommes, ni poires, ni cerises, ni noix, ni plusieurs de tels fruits. Ne vous semble-il pas, que la rareté du Baume est contrepesée, & comme eclipsée par la disette de tant de denrees. Vous m'opposerez, que les Provinces du Septentrion ont à regorger des pommes, des noix, & autres semblables fruits. Je le cōfesse voirement, mais en ce rapport mêmes, elles sont fort inferieures à la notre; ioint, qu'elles sont priuées des Citrōs, des figues, & des rares Melons, trois fruits certainement agreables à la vie de l'homme. Que dirai-je dauantage. Elles n'ont le vin, ni l'huyle de leur propre cru. J'ay appris, que le Pouliot aux Indes est vne chere marchandise, là ou la Prouéece en est quasi toute couuerte, & la France encores, comme j'ay obserué ez contrees d'Orleans, & de Limoges.

CHAP.

CHAPITRE LVII.

*Que la Prouence n'est defectueuse de di-
uerſes minieres. De l'or. Connoiſſances
pour les Minieres. L'Angleterre, &
l'Alemagne abondantes en metaux.
Ouvriers des Minieres.*

D'Vne choſe voiremant ne ſom-
mes nous tant en deffaut, que le
ſouuenir ne nous incite à la rechercher,
ſi nous voulons ; à ſauoir des Minie-
res, C'eſt la verité , que pour les tirer
nous ne mouuons la terre en aucun
endroit de nôtre pays ; mais en ſom-
mes nous pour cela deſtituez. Et pour
vſer des motz de Tacite excuſât l'Al-
lemaigne en même ſuiet, qui la fouil-
lee ? Bien que l'ignorance des choſes
humaines n'ait onques ſi fort abuſé
noz Prouençaux, comme iadis les Al-
lemans , qui ne ſait combien la terre
en

en ce tems est opulante, & magnifique en toutes ses parties ? Et qui peut ignorer les forces, & les vertus de l'or, & le pouuoir imperieux, qu'il à sur les mortels. D'où est ce, que les Rois empruntent leur a uthorité, que de l'or ? car à vray dire, ce ne sont pas les Rois, mais c'est l'or, qui commande auourd'huy. Ce pourquoy il est non seulement bien receu des venerables Rois, ains à la ruine totale de plusieurs, aux dépans de leur honeur, & au peril des des suplices, qui les attendent, ils beēt après luy. Or si la terre, que nous marchons est tres-grasse, & tout par tout heureusement feconde, se faut il étonner (pour me taire de la prudance, que c'est aux hommes de ne surdire iamais d'un prix asseuré à des esperances si vaines, & trôpeuses le plus souuant) si nous ne daignons seulement d'ouurir les entrailles d'une si douce,

&

& liberale Mere. Au reste, si par des conoissances, ou fortes coniectures il nous conuient épreuuer l'affluance des metaux, combien en auons nous, & des plus infailibles? Demandés-vous vne belle habitude de la nature, ou vne bonne constitution du Ciel: la temperature de cés deux ne se peut rencontrer ailleurs plus favorable. Cherchez-vous le riche Sablon au courant des Riuieres? le Rhône decoule sur nous des eaux toutes dor. Estimez-vous, que la hauteur des Montagnes nous soit necessaire? les croupes de quelques vnes des nôtres semblent baiser les nuës. Avec tout cela, nous refusons de nous fonder en des esperances si certaines. Car quant à ce, que les Allemans, & les Anglois font si âpres à mouuoir leur terre, ie dis, que l'auantage, ou le plaisir; qu'ils ont de se vanger par cette voye de la chicheté

ré de sa surface, les excuse assés honorablement. Et nous à l'opposite caref-
sez à toute teste par des copieux, &
amples reuenuz, n'étant d'ailleurs si
cupides qu'eux, ne voulons que l'im-
pieté soit le prix de nôtre auarice, en
faisant misérables tant de pources gés,
au hazard euidant de leurs propres
vies. George Agricola témoin ocu-
laire raconte, que les corps de tels ou-
riers sont surpris, & percez d'une si
pestilante haleine, que les femmes (si
la mémoire me sert) portent mainte-
fois le deuil de sept maris. Ce pour-
quoi les anciens à bon droit ne co-
mettoient telles œuures, qu'aux mal-
facteurs. Je fais bien, que ces mise-
rables arment leur visage de certai-
nes bourcettes de cuir, ou d'autres tail-
lons comme cela. Mais à quoi leur
reuiennent tous ces engins, puis
qu'aussi bien perissent ils de malle
mort;

mort ; rien ne pouuât reprimer la force du venin qui leur penetre les pores ouuertz, par l'ardeur du travail. Ores puis, que ces peuples de Septentrion font si peu de cas de l'infection de telles pestes, au prix de saouler leur faim d'en auoir, ie ne veux quant à moi les priuer du moyen de se perdre, le chemin d'enfer leur état si libre en mourant. Laissons leur (sans enuie) assouir la rage de desesperée, qu'ils ont emprainte de s'y en aller tous viuans. Nous ne tirons donques en nôtre pays aucuns metaux ; nous vsons de ceux, qu'on nous apporte : moins auons-nous de volonté de les fouiller en la terre. Dieu vucille, que ce desir immuable nous possede touiours.

CHAPITRE LVIII.

Des Salines. Salines de Berre, & Ieres.

Espa-

*Espaces appelez Aires, où se fait le sel.
 Pris du sel. Etang de Fos où se fait
 le sel. Salines de Sens.*

L'Invention du sel, & des Salines
 L'étoit ia coulee de ma memoire,
 mais deux raisons me meuent à ne
 les laisser en arriere. L'une est la file, &
 la suite de la matiere: car ayant cy de-
 vant traité de plusieurs confitures au
 sel, il failloit, s'il me semble, declarer
 de quel sel on les faisoit. L'autre est,
 qu'ayant ia discouru de tant de rare-
 tez de notre Prouence, il eut été mal
 seant de taire celle là seule, dont beau-
 coup d'autres prouinces empruntans
 l'abondance, se glorifient étrange-
 ment. Il n'y a pays en l'univers, où le
 sel foisonne mieux qu'au notre. Car
 la Sauoye, le Dauphiné, le Lyonois
 font gorge de noz restes, & la Côte de
 Genes, jusques à Naples en fait sa pro-
 uision.

uision. Le sel se fait voiremât en quelques endroitz de Prouence, mais la plus grande partie se fait à Berre (lieu situé ez extremittez de la Crau) & au terroir d'Ieres. Le moyen de le faire en est tel. On separe le long de la Mer des terres départies en plusieurs espaces appelez Aires, faites comme par carreaux, larges de cinquante pas en tout sens. Ces Aires, ou parterres bien vnis tout par tout avec des Cylindres, sont entourez de petites chaussées releuées sur leur plan à la hauteur d'un pied : & iusques à leurs ouuertures, on derine l'eau de la Mer, par le moyen d'un éparfier, ou batardeau creusé à cet effet bien près du bord. A l'entree du mois de May, trois ou quatre hommes avec des péles de bois fort creuses remplissent d'eau ces espaces, & ôuuerans la chaussée à suffisance, la font entrer d'une Aire en vn' autre, &

ff de

de celle la en l'autre, & ainsi en suite
 iusques à ce, que le remplage de tou-
 res soit paracheué. Trois hommes en
 quatre heures rempliront tout à leur
 aise cinquante de ces Aires. Le soleil
 venant à darder la dessus, fait attra-
 ction par sa chaleur de toute l'heumeur
 aqueuse, si que le sel s'abaisse toujours
 d'autant. Ce pourquoy cett'eau con-
 sumee, on y en remet d'autre de nou-
 uveau, iusques à tant, que le sel soit ac-
 creu à l'épaisseur d'une main ouuerte,
 lequel pour vn prealable bio & deuë-
 mant desseiché, est par après tire hors
 de là avec de péles de fer, & accumulé
 en des grans monceaux, qu'on appel-
 le Camelles, ou Gaueaux, demeurans
 entassez au bord de la Mer; où les
 Marchands les viennent enleuer. l'ay
 dit autrefois, que les cent liures font
 nôtre quintal. En ces denrees les trois
 quintaux font l'Oulle. Donques cent
 Oul-

Oulles, ou à l'équipollant, trois cens
quintaux de sel se vendent dix écus
solz. Il y a aussi vn Estan voisin du ter-
roir d'Arles, d'où le Roy prend vn
grand reuenu; le sel y croissant tres-
largemât sans artifice. D'autant, qu'en
hyuer les vagues de la Mer enflée s'é-
pandent sur le plat-pays, & remise a-
pres en bonace, l'Estan se trouuant
bouché de toutes partz, les eaux n'ont
point d'issuë; & par ainsi il faut par
necessité, qu'elles croupissent iusques
au tems d'Esté, qui les desseiche entie-
remant. Ce sel s'épaissit d'ordinaire à
la hauteur d'un pied, & est beaucoup
plus blanc, & plus pur que celui, qui
se fait es Aires à tout les engins ia desi-
gnés. On l'estime rapporter au Roy
quarante mil écus de rente annuelle.
Vn bruit commun m'apprend y auoir
en l'Eueché de Sens vne fontaine
doüce d'une admirable, & inouïe pro-
prieté.

priété. On la void incessamment re-
jallir, & bouillonner en des eaux tres-
salees, que les habitans eussent en des
grandes chaudières, dont par permis-
sion, qu'ils ont du Roy, ils retirent le
sel pour leur vsages domestiques, &
journaliers. Que ie vouldrois biē, que
route l'cole des philosophes, ou pour
mieux dire de cēs chercheurs de cau-
ses, me dit icy, non la vraye cause du
sel, mais vne approchante du vray
semblable. Car c'est chose coneuë de
rous, qu'un peu d'eau fait resoudre
vne grande quantité de sel. Ores pour
reprendre noz erres, tant que le sel é-
pars seiourne dans ces Aires, les plu-
yes sont grandement à craindre: Il est
vray, que durant l'Esté, nous ne les a-
uons autrement trop frequentes.

CHAP.

CHAPITRE LIX.

Strabo parlant de la Crau, & des Sarlines.

Opinion d'Aristote sur les cailloux de la

Crau. Celle de Posidonius sur le même.

Celle de Strabo. Fiction du Poëte Aes-

chylus.

Strabo au 4. liv. de sa Geographie
S va entrémelant ces matieres, en la
tifféure des autres, où il ne rencontre
pas si bien à mon gré, comme il est
prolix. Pres de là (dit-il) vous avez la
ville d'Agde, iadis edifiée par les Mar-
seillois. Au demeurant les rades de la
Mer, dont j'ay parlé cy deuant, ont ie
ne fais quoi, de rarement admirable
en ses poissons adherans aux rochers.
Ce qui me reste à dire n'est pas de
moindre pois, car entre l'emboucheu-
re du Rhône, & la ville de Marseille est
vne étendue de pays à côté de la Mer,

ff 3 large

large de cent stades, tel est son diamètre, à la prendre en rond, & en sa circonférence. On l'appelle le Champ pierreux à raison du fait illec anciennement arriué. Il est tout par tout farcy de cailloux gros à pleine main, sous lesquels croît vne certaine herbe, fournissant de fourrage au bétail, qui y va paissant. Le mittan de cette plaine est arrousé de certaines sources d'eaux salées, dont les Salines, & le sel se font tres-commodémât. Tout le pays circonuoisin est sujet à des vents tres-impetueux. Celui de Bise de son souffle violent, & cruel infecte étrangement la Campagne. On dit, que son impetuosité enleue les cailloux hors de leur place, que les hommes à naturez des coups de pierre passans par là sont abbatuz, & desarçonnez de leurs chariots, & montures, & que la violence les dépouille de leurs armes, & habil-

habilemans. Aristote voiremant as-
seure, que les tremblemans de terre,
qu'il appelle Bouillons ietterent pre-
mieremant cés cailloux sur son pour-
prix, & que par trait de tems, ils se sont
roulez, & éparpillez sur le plat pays.
Possidonius dit, qu'en cét endroit là
les vagues de la mer, longuemât agi-
tee des ventz, s'engelerent, & se dé-
partirent apres en plusieurs cailloux,
semblables à ceux du granois des ri-
uieres, ou à ces pierretes, qu'on void
égalemant formées, & lissées le long
d'une oree. Tant y a, que tous deux
ont rédu quelque raison de leur opi-
nion; & si avec cela leurs discours ne
tienét gueres du vray-semblable. Car
il faut necessairemât, que cés cailloux
ayent été illec ramassez par quelqu'un,
& n'ayant peu demeurer d'eux mé-
mes ainsi couchez, l'humeur les ait
colléz ensemble; ou bien, qu'on les

ff 4 ait

ait veu driller sur la plaine cōme des
bris, & morceaux separez des grands
rochers. Mais le Poëte Æschylus ne
pouuant penetrer en l'obscurité de ce
secret, ou médiant ses raisons de quel-
qu'un autre, les à commancees en vno
fable. Il vous fait parler ainsi, Prome-
thee instruisant Hercule du chemin,
qu'il deuoit tenir en allant du mont
Caucase aux Hesperides.

*Au cāp des Geneuois ta valeur se ioindra:
Où tu ne te plaindras du sort, ni du récontre
D'un Animal s'achant, qu'au vray ton
destin mōtre,*

Et cōclud, qu'au besoin ta Masse te fandra.

*En vain cercheras-tu des pierres pour
ta main:*

D'autāt, que le pays est tout de terre molle:

Celui te secourra, qui fait trembler le pole,

Te voyant denué de tout secours humain.

Defferrant vne nuë chargee de fureur,

Fera plouuoir ça bas de pierres toutes rôdes

Afin

*Afin que sans traual par elles tu confondes
Le Camp des Geneuois, & restes le vain-
queur.*

Quoi que c'en soit, dit Possidonius, ce
lui étoit bien plus court de dire, que
Iupiter fait plouuoir ces pierres sur les
Geneuois mêmes, dont ils furent as-
sommés, que de feindre Hercule en
auoir eu besoin en si grand nombre.
Que s'il est ainsi, il n'en falloit pas
moins, pour combattre vne telle mul-
titude de gés. Partant, l'auteur de cet-
te fable mériteroit plus de creance,
que celui, qui s'en veut gauffer. Tou-
tefois ce Poëte en disant tout cela (cō-
me plusieurs autres choses) auoir été
ordonné par les destinees, pense de
nous raur la liberté de nous plaindre.
Vous verrez au discours qu'il a dressé
sur le Destin, & la Prouidance beau-
coup de telles affaires arriuant natu-
rellement aux hommes. En sorte, qu'il

est

ff 5

est

est aisé à iuger des causes, pourquoy
cet accident est mieux aduenü, que
celui là. Comme par exemple, pour-
quoy les eaux, qui ne manquent ia-
mais d'inonder l'Egypte, n'arrousent
aussi bien l'Ethiopie; & pourquoy Pa-
ris faisant voile en Sparthe courut le
risque de naufrage; & pas moins ne
receut-il aucun châtimant de sa perf-
die aurapt d'Helene, cōmis cōtre tout
droit d'hospitalité: attēdu même que
ce sien forfait causa aux Grecs, & aux
Barbares tant de perte d'hommes,
qu'Euripide la veut referer à la seule
volonté de Iupiter disant, que

Iupiter a voulu ce malheur arriuer,

Ayant delibéré de miner les armées

Des Grecs, & des Troyens.

Ce sont-là les paroles de Strabo. En
ces premiers vers ie n'ay suiuy la me-
sure du Grec: tant pour ce, que telle
curiosité m'a semblé impertinante, &

hors

hors de propos; que pour ce que j'ay
veu y auoir autant d'œuure à les ver-
tir en autant de vers Latins sans alte-
rer ou corrompre le sens, qu'à en fai-
re de nouveau d'aussi bons, & possible
meilleurs. Quât aux derniers, ie tieles
ay non plus rendus au même pied,
pour telle n'auoir esté mon humeur.

CHAPITRE LX.

*Observations contre Strabo. Deux combats
d'Hercule. Pomponius Mela. Erreurs
d'Aristote & Posidonius. Contre la
vanité, & presumption des Philoso-
phes. Conclusion de ce deuxième liure.*

AVreste ie dis ingenuât de n'a-
uoir iamais veu tant d'erreurs, ni
si lourdes en si peu de paroles. Car bié
que j'aduoüe, que telles sources d'eau
falees, veuës iadis au mitan de la Crau
(n'en

(n'en étant pour tout resté aucuns vestiges apparans) ayēt été raries, & perdues: pourquoy, ie vous prie, cēs vers d'Æschylus? Strabon n'as-tu pas voirement bien logé les Geneuois entre Marseille, & la bouche du Rhône? y a-il bien de l'apparence? Mais ie ne fais riē tant a regret, que de raggerer les erreurs comme celles-cy. Donques ces deux autoritez, ou plutôt cēs fables des Anciens nous aprenent, Hercule auoir rendu deux grands combats en ces contrées de deça, l'un au territoire de Genes, & l'autre en la Crau d'Arles. Le Ciel les a fait si égaux en armes, & en fortune, que si les noms des ennemis n'estoient differans, ie tiendrois quāt à moy, qu'il y a de l'equiuoque, & que Hercule ne combatir, sinon vne seule fois. L'on dit à la relation de Pomponius Mela, qu'il eut affaire icy, avec Albion, & Bergion reputez
pour

pour enfans de Neptune; pource, peut
 être, qu'en mer ils étoient tres-puif-
 sants en forces, & en facultez; & qu'en
 la Lygurie il eut pour aduersaires cer-
 tains Geans appelez Lamons. Quoi
 que s'en soit, il faut necessairement,
 que l'un de ces deux soit arrivé, ou
 que Aeschylus ne saichât pas le pays,
 ait mal situé les Geneuois en nôtre
 Crau, qui s'en trouuent éloignez de
 plus de cent milles; ou s'il a écrit naïf-
 uement, comme il l'a creu en son cer-
 ueau, la Lygurie être vrayement sise,
 où elle est à presant, Strabo à tres mal
 a propos rapporté ces vers. En fin, s'il
 l'ya quelque saillie pour euader, ce
 pourra être, que les Grecs ont iadis
 appellé Lygurie toute la Côte de nô-
 tre mer, selon, que Strabo monstre de
 l'auoir pris en plusieurs endroits. Mais
 ie ne puis me persuader, que les
 Grecs, gens autrefois tres-subtils, bra-
 ues

ues Mariniers, & très-curieux, ayant si mal discerné les nations les vnes des autres, veu notammant, que tout ce, qui est depuis la riuere du Var en là, tirant au Leuant, est réputé Lygurie. Disons en outre Les Grecz n'ont ils eu le moyen de s'affaunter de telles affaires par les memoires des Marseillois? Leur libre navigation en Delphos ne les a elle peu éclaircir de ce doute? Telles erreurs ne se peuuent gueres bien couurir, moins encores les foibles raisons d'Aristote & de Possidonius. Aristote a estimé, que les cailloux portez par les tremble-terres au haut des collines, sont venus fondre sur leurs pentes, & qu'ainsi la multitude des pierres s'est éparpillée parmy la Crau. Pour moi ie pense si c'étoit là vn effect d'un tremble-terre, de n'auoir onc ouï dire, qu'autre soit iamais suruenü plus opportunément, que celui

celui là : ayant si bien disperfé sur la surface de cette plaine ces grans amas de pierres, & si artiftement arrangez, que vous les iugeriez auoir été ainfi parfemées de quelque industrieufe main. Quant à ce qu'il dit, qu'avec le laps du tems, elles ont roulé de haut en bas ; voyez comment cela est bien fôûtenable ; puis que les lieux plus eminans, & les terres de cette campagne font couuertz tout par tout de pierres innombrables, si que le plus bas, & les pentes de ce cháp s'en trouuans vuides, s'accueillent en des belles, & plaifantes piees ; telle étant la fituation, & la nature du lieu. L'opinion de Poffidonius se rambarre d'elle mêmes : car les eaux au moyen de leur pois, & fluidité coulent touiours ez lieux inferieurs, par confequant l'amas de pierres feroit plus grand l'endroit, où il y a apparance d'y auoir eu
dauan-

davantage d'eau. Admirez, ie vous prie, l'intelligence, la subtilité, & la finesse de ces deux; voyez comment ils ont domté droit au blanc. Contemplez les assis sur le globe de la Lune, dédaignans d'un œil sourcilieux le reste des affaires du Monde. L'humeur de cette race de Philosophes est ainsi faite; pleins de vanité, n'ayans en eux ni reigle, ni mesure, ils veulent, que leurs décisions libres, & audacieuses sur le naturel de châque chose, soient autant d'arretz; & ne fassent reconoitre leur propre portee. Ils se plaisent si fort en leurs travaux inutiles, qu'en publiant leurs erreurs trop euidantes, & grossieres, ils ne portent point tant le châtimant de leur corruption d'esprit, comme ils font par la complaisance de ie ne fais quels cerueaux morfondus, & trop credules, qui les anime, les entretient, & les échauffe davantage.

uantage. Ils pensent de vaincre le travail de leur étude par le changement d'un autre; leurs sueurs, par des nouvelles peines; leurs audace par leur temerité; & au bout, leur sottise, par une pure folie. Mais puis que l'ordre de mon dessein me semond de suivre les loüanges de la Prouence, non les erreurs des anciens Philosophes, esquels ie ne pretans de m'empêtrer, sinon, qu'entant, que la necessité m'y contraindra, si bien j'ay pris plaisir autrefois à les observer, & drapper sur eux. Apres auoir traité de ce, qui sembloit appartenir à l'honneur de nôtre Patrie; nous ferôs mieux de passer aux autres raretez, par nous plus prisees, comme les iugeans plus releuees, & plus dignes de nôtre discours: Car d'étaller icy generalemant tous les fruiz avec le comble des biens, que nous auons par dessus les autres, ce seroit voire-

mant augmanter le loz de nôtre Pro-
 uince : mais le traitté en setoit trop
 prolix, non qu'infini. Car mon la-
 beur est proprement bandé à ce, qu'au-
 jugéant des plus sages l'excez, ou
 le deffaut ne viene à luy être opposé.

Fin du second liure de la Prouence.

Après auoir traité de ce qui s'employe
 à l'honneur de nôtre Patrie;
 nous ferons mieux de passer aux autres
 parties, qui nous plus utiles; comme
 les plus riches, & plus di-
 gnes de nôtre honneur. Car d'estaler
 le compte des biens, que nous auons
 par dessus les autres, ce seroit voir

TROI-



TROISIEME LIVRE DE LA PROVENCE.

CHAPITRE I.

Le luxe, non la nécessité est cause, & que les hommes recourent aux drogues étrangères. Augmentation des hommes méprisans les remèdes familiers qu'ils ont au deuant d'eux. Abus des Medécins.



A vie des hommes exposée au flux de tant de pourretés, qui la minent, & consomment en toutes les parties, auroit sujet de dresser des iustes plaintes contre la nature, & lui reprocher meritoirement, d'être vne

gg 1 tres-

trés-ingrate Mere, si la necessité, & le
luxu deuoient partager égalemant l'v-
sage des drogues, qu'on nous apporte
de tous les coins du Monde. Mais si
tel n'étoit le châtimât de noz mefaitz,
cette accusation se pourroit voiremât
lauer, ou enruer avec d'autant moins
de peine, que nous voions le reste des
Animaux iouir en leur vie d'vne santé
plus assurée, que les hommes mêmes.
En voulez-vous sauoir la cause: ils ne
saueront, que c'est des medicamans é-
trangers; moins encores conoissent-
ils les Medecins; y a il, ie vous prie, au-
cun si dénaturé, qui parmy l'vtilité,
les honeurs, & l'affluence de tant d'odo-
rantes fleurs, osât ores avec la necessi-
té pallier l'ordure d'vn Animal si im-
monde, que l'homme: ores déguiser les
excremans, que le sale, & salé element
de la mer nous iette au dehors, pour
faire courre fortune à sa propre vie?
les

les pources gens à vôtres aduis dejeunent; ils tous les iours de drogues, & de Remedes? Tants'en faut, qu'ils les foulent aux pieds. Ils ne laissent pourtant à la moindre inuasion de fièvre, qui les attaque, de recourir à l'ayde du Medecin, le quel en gromelant quelques parolles de l'autre monde, souz pretexte de les purger de leurs mauuaises humeurs, & maintefois des bonnes, ne manque à leur saigner, & purger brauemant la bourse. Si vous n'accusez en ce fait insigne mechanceté des Medecins, direz vous, que la nature ne soit defectueuse en beaucoup de choses; & la condition des hommes d'autant plus chetive, & deplorable. Sauoir mon, si la ruine des maladies, qui nous accueüillent ne consiste qu'au plus haut pris des remedes? Si les ennemis de nôtre foy, & de noz vies, ne nous vouloient permettre de

CHAP.

gg 3

prendre

prendre terre ez pays étrangers, faudroit-il, que sans exception les Malades passassent indifferamment le pas; & que les autres iouissent longuement d'une santé asseurée à toute incommodité? le le veux croire ainsi, puis que la curiosité des Arabes l'a trouué bon. Si par exemple vn Cheual Barbe se rencontre plus paisible, & les nôtres plus rioteux, conseillerions-nous tout à l'heure à vn amy entreprenant vn voyage, d'acheter vn Barbe à quel prix, que ce fut, & laisser les cheuaux du pays, recouvrables à volonté, & domtables avec peu d'artifice? Bien que i'aduotie, que les drogues étrangères ont leur action plus prompte, & partant, qu'on leur doit deferer l'honneur pour la bonté; neantmoins en ces occurrences i'accuseray plutôt l'ignorance des Medecins, que l'imperfection, ou l'impuissance de la nature.

almsiq

z 33

C H A P.

CHAPITRE II.

*Remedes vulgaires, aujourd'huy ignorez,
sont tres-viles. Contre les Methodi-
ques. Admirable Vertu des simples.*

JE ne m'étonne de voir ignorer aux hommes de ce siecle les facultez de tant d'herbes, & racines, que nous auons en main; veu que les experian-tes faites par les anciens avec beaucoup de recherche, & de curiosité, & possible tres-infructueusement pratiquées, sont aujourd'huy perduës. Nos bonnes femmelettes les ont encores dans la manche, plus viles sans doute à la vie des humains, que n'est la Teriaque de cet Andromachus, composée d'une multiplicité de simples curieusement querez, & ramassez de tous les climatz de l'univers. Ou ce seroit, que quelcun fut si effronté, ou

gg 4 qu'a-

qu'ayant tant de bonne habitude de
reste, il aimat mieux pousser avec tout
le corps, que du bout du petit doit il
pourroit faire à son aise. Je ne fais si
certains Methodiques huëront point
apres moi, gens insolans, & infames,
lesquels ayant appris à tuer impuné-
ment les hommes, ou à saigner gail-
lardement leurs bourses, au lieu de les
soulager, osent dire, au partir delà, ne
les avoir fait perir à tort, par ce, disent
ils, que methodiquement ils les ont
dépechez. Nous ne rejettons autre-
ment leurs Reigles, ni leur Methode:
mais nous appellös chez nous d'autät
plus volontiers les mieux recomman-
dez, pour leurs experiances certaines,
que pour leur caquet. C'est vn étrange
fait d'imaginer à quels termes nous
porte nôtre croyance sur la variante
vertu de nos herbes vulgaires. Leur
frequente épreuue, & leurs effertz iour-
na-

naliers nous en fōr pleine foi. Les maladies des pōures gens abandonnez par lauarice des Medecins nous baillent assez de sujet, pour nous y arrēter. On n'est pas à sçauoir, que plusieurs des Anciens ont dedié des grans volumes à l'honneur d'vn seul simple, & ont d'vne même plume élevé les plantes cōmunes. Toutefois, qu'est cela autre chose, si ce n'est, qu'ils ont voulu faire voir par l'experiance, & par la raison qu'vne plāte seule à la faculté de guerir, sinon plusieurs maladies, à tout le moins quelcune priuatiuemant à toute autre. Mais si par fortune ie n'aduoue, qu'vne herbe marquant son excellence en vne, ou deux maladies, ait la même valeur en beaucoup d'autres, ie pourray aussi bien dire avec verité, qu'vne grieue maladie se guerit souuant avec vne herbe tres-petite, & de peu d'estime; & qu'ils n'est aucune for-

niam

gg s te

te de mal, pour grád, ou difficile, qu'il
soit à vaincre (parmy ce, que l'art de
Medecine le mette au rang des cura-
bles) qui ne se puisse expulser avec les
seuls remedes familiers, enseignés par
la nature. l'en diray parauanture trop
si ie dis, que la nature se suffit si bien à
elle memes, qu'il n'est ia besoin d'a-
uoir pour tout aucū égard aux diuers
temperamans des corps, ou le mal, &
les forces du malade les receuant nous
font naïuemant conceuz. Nul ne de-
niera sa creance à ces rares experian-
ces: ains quiconque la voudra deferer
à ce, que nous auons souuant admiré,
se laissera persuader d'autres épreuues
plus exquisés, que l'on ne peut propre-
ment coucher par écrit: Car i'ay veu
de mes yeux des maladies grandes,
étranges, inueterées, & plus que deses-
perées par les enfás d'Æsculape, auoir
été gueries en moins d'un tourner de
main,

main, avec des simples herbes viles, & de peu de valeur. Ils repartent là dessus, disans, que telles cures ne se font point par raison, ni par reigles, ains par sortileges, ou malefices, dont il conuient arreter le cours. Je fais quant à moy, que ce ne sont point malefices, ains autant de benefices, ni moins des sortileges, puisque la santé en prouenant n'est pas feinte, ou imaginaire, ains reelle, & veritable.

CHAPITRE III.

Imperfection de la Medecine. Auicenne.

Auarice des Medecins. La pratique,

& Theorique de la Medecine. La Pro-

uence tres-riche en raretez étrangères.

O Res si ie me veux conseruer,
loin, loin de moi, telles reigles
menans ma vie au bord de son preci-
picc:

pice: si ie viens à perir par ces raisons,
 sauoir mon si i'en seray bien soulagé:
 Qui ne rira du poure Auicēne, lequel
 en son propre fait n'ayant été autre-
 māt methodique, apres auoir, selō sō
 humeur, très-subtilemāt écrit des Illia-
 ques passions, n'a sceu si bien s'instrui-
 re soi-mêmes, ni ses disciples, qu'étant
 faisy d'une colique, n'ait en fin rendu
 l'ame toute de methode, avec des trā-
 chees & des tourmans intolerables.
 Souffriray-ie aupres de moy vn Cui-
 sinier, lequel faisant du discoureur sur
 la verité des sauces, ne fara au besoin
 s'accommoder vn bouillon? Admet-
 tray-ie à mon seruice vn écuyer, pour
 domter, ou dresser les ieunes cheuaux
 de mon haraz, qui n'aura encores lui
 même acquis vne ferme tenuē sur le
 sien propre? O auarice, vray siege, &
 repaire de tous malheurs? Iusques à
 quand tiendras-tu les consciences des
 hom-

hommes ainsi trompeusement gémées! iusques a quand ton insolence petillera la candeur, & l'intégrité des iugemens humains. Permettons-nous, qu'on traite si cruellement la vie des pources gens, la mettant au prix des remèdes, si cherement vendus? Qu'est ce, que ie ne diray dauantage, veu que nous voyons tant de Medecins, qui mesurent si iustement la nature à l'aune des bourées, qu'ils croient fermement n'y auoir aucun médicament profitable aux malades, s'il ne coûte bien cher? Estime qu'ils le font autant pour se signaler en folie, comme ils sont excellans en ordure. Les pources souffreteux, auxquels Dieu veut être soigneusement proueu, seront ils destituez des commoditez des choses salubres? Ha que l'obstinatiō des Medecins est pernicieuse, & charitable d'un exemple non cōmun; Autrement elle

elle enuieillira avec le monde, & au long aller lui sera tellement adherante, que tout l'Ellebore d'Anticyre ne fera bastant de la purger. Mais ou est ce, que le vent nous porte? Retour nōs doncques par ou nous sommes sortis, craignans d'employer aussi mal nōtre peine à rembarrer cette obstination, cōme ils portent temerairement leurs mains pleines de repantir sur ceux, qui les appellent à leur secours. Leur art est voiremant tres noble, & c'est le seul, que nous pouuons dire absolument necessaire, attendu les grans hazards de nōtre vie. Mais la pratique en est corropuē à pur & à plain, & souillēe d'une infame auarice: Ores s'il est question de parler franchement, nul n'oseroit soutenir avec verité, que nous ayons besoin de recourir aux desertz des Troglodytes, pour y fureter des drogues, puis que les remedes vulgai-

gaires nous sont si proches, & qu'il nous est permis de faire des experiances si certaines des simples de nôtre pays, & de leurs facultez, que ces vers d'Euripide alleguez par Galien.

Va t'en vers Inachus fleuve tât renommé,

Va chercher de Cadmus le pays estimé.

Ne nous doiuent être chantez pour reproche, ains pour preuue tres-veritable de l'excellance, & particulier pouuoir, qu'ils ont, dont les conjectures sont tres-exactes. Là où l'on n'oseroit rien ordonner sur des foibles indices, & des trompeuses apparences. Mais l'impieté s'en fait aujourd'hui si fort accroire, que nous ne leur pouuons souhaiter rien de meilleur sinon vne meilleure conscience, & vne vraye resipiscence. Donques deuëmant bandez à nôtre tache encommancee, nous môstrerons succinctement, qu'en matiere de telles

rare-

raretez étrangères, nôtre Prouence ne
cede pour la commodité d'en auoir à
aucune Prouince du monde.

CHAPITRE IIII.

*La Ville de Calicut, Alexandrie. Voya-
ges des Marsellois sur mer. Animaux
non communs fort frequantz à Mar-
seille.*

Les foires les plus celebres de tout
l'Orient se tiennent en la ville de
Calicut, à raison de ce reputée pour
l'une des plus illustres de l'univers. El-
le est située ez extremitez de la Pesi-
de, en vn port de Mer tres commode.
La porte on non seulement ce, que
des nations voisines peuent ouurer
de leurs mains; mais tout ce, qui croist
de precieux aux Indes, soit en la terre
ferme, ou ez Iles. Le trajet de là en la
mer

mer rouge n'est pas long: d'où en descendant en terre dans quatre yntz journées de chemin on se peut rendre en Alexandrie, laquelle certes tant à raison de sa situation, que de ses commoditez: deuant de bien lointoutes les villes du monde. La mer, qui la separe en deux l'ennoblit dauantage, & du côté de Midy, le flot d'une riuere tres-seconde l'enrichit de tant de fortes de biens, que de tant de villes iadis edifiees par ce grand Alexandre, celle-là seule iusques à huy betiégmeritoiremant son nom, & sa memoire. Bien que par la voye de Calicut, comme i'ay dit, les richesses du Leuant lui soient si largement communiquees, elle ne reçoit pourtant moindre abondance de drogues, & épiceries de l'Ethiopie (au moyen de l'heureuse navigation du Nil) & des denrees fortas de la Mauritanie, de la Getulie, des

hh

Tro

Troglodytes, & pour abreger de tout ce, que l'Aphrique a de nouveau, & d'exquis. Que diray-je de l'Arabie portant l'unique nom d'heureuse: où de la Palestine ornee de la rareté du Baume, de deux provinces limitrofes de l'Egypte mêmes à part soi très-fertiles. Toutefois ce n'est de mon dessein de traiter en ce lieu de loüanges de cette très-noble Cité: attendu notamment, qu'il n'y a nul doué de tant soit peu d'experience, qui ignore sa grandeur, & sa gloire. Je dis seulement, qu'étant ainsi opulante, & pleine de toutes les richesses du monde, rien n'est de si cōmode, que de nous preualoir de cette siene felicité, par la nauigation des Marseillois, ayans le commerce treslibre en ces contrées-là. Je fais bien, que de l'Amerique, & des Iles de Ponant nouvellemēt trouuees, on nous apporte beaucoup de
cho-

choses, que l'on ne feroit recouurer en
 Alexádríe. Mais tout cela vient com-
 modement aborder à Marseille, par
 la mer Méditerranée, qu'on va pren-
 dre tout contre les colonnes d'Hercu-
 le, en côtoyant les marches d'Espai-
 gne. Ce n'est pas aussi de ma vifée de
 deduire icy par le menu, quelles, &
 combien differantes drogues on ap-
 porte en nôtre Prouence, tant du côté
 de Leuant, que de Ponant. Le discours
 en seroit trop prolix, & conuiendroit
 mieux aux boutiques des Apothicai-
 res. Je cotteray bien plus volontiers
 quelques especes d'animaux plus fre-
 quans, qu'on a appris de nous faire
 voir. Celuy qui desire d'auoir vn Au-
 truche, vn cheual, vn chien de Barba-
 rie, ou vn mouton de Mauritanie (car
 ils y sont d'une taille extraordinaire)
 pactise d'une place libre en vn nauire
 avec le maître pilote, & met là dessus

h h

h h 2

son homme avec de l'argent, lequel
 au moyen du traict de trois iours tout
 au plus, ou de vint heures, si le vent de
 Bise soufflé gaillardement, se trouue
 porté en Affrique, où il remplit le vuid
 de de la palace louée de tel, qu'il lui
 plait, de ces Animaux; comme d'un
 singe, d'un Marmot, d'une Ciuette. Les
 marchans mêmes en font porter en
 leur propre; non tant pour le lucre,
 que pour en faire des presans à leurs
 amis. Les singes, & les Marmotz sont
 conueuz à tout le monde: mais non les
 Ciuettes. Ce pourquoy i'en tireray icy
 un crayon.

CHAPITRE V.

*De la Ciuette, sa taille, son poil, sa sueur, &
 comment on l'épraint, le prix de cette
 sueur, Brix, & viandes de la Ciuette.
 Castor mal pris, pour le Musc.*

La

LA Ciuette est vn Animal, dont les Anciens n'ont rien écrit ni traité. On en fait venir quelques vnes à Marseille de la terre ferme des Indes, ou des Iles. A la taille, à la couleur, & au poil elle est quasi toute semblable à vn chat commun. Sa queue, qu'elle va trainant à terre comme les Marmotz, est vn peu plus grande, que celle du chat, & a de long vne codee, & demie. Tout le plus precieux de cet Animal consiste en sa sueür; que quelques vns ont abusiuement logé es excréments de son ventre. La façõ de cueuillir cette sueür est telle. On fait faillir la Ciuette hors de la geole, où elle est tenue très chaudement: car rien ne l'engraisse si fort, & la met-on sur vne table, où deux hommes demeurent de côté, qui tour à tour, ou bien tous deux ensamble la pignent si rudement, & si drû, qu'ils ne lui baillét pour tout

31103

h h 3 au-

aucun relâche, ains la tourmantent de tout leur pouuoir. Il leur conuient neantmoins auoir les yeux a l'erte, & demeurer sur leurs gardes. Car à mesure, qu'elle se lance sur eux, pour les payer des peines, qu'ils lui font sentir, si des dentz elle leur peut accueuillir la main, les os en sont froissez; si auant penetrer sa morsure: chose, qu'Aristote écrit les Loutres auoir appris de faire. En fin ayant été si fort picotee, qu'elle en est toute moite de sueür, & se sent fort mouillée, rendant avec cette eau toute la graisse de son lōg séjour. Vn de cés hommes pour l'irriter, & l'encruellir dauantage lui presante vn lingge, que de rage elle prend à belles dentz. L'homme le tire, & retire à soi, & le lui relache si souuant, & si bien, qu'elle répond effrontémant à toutes ses feintes. Cepandant elle se donne en prinse à l'autre homme, lequel ia
tout

tout prest à tout vne cueuilliere d'argent, lui rade la suetir des aînes, & des parries moins veluës qu'elle à au dessous du vêtre, & avec vne spatule l'enferre en vne petite boëte d'yoire. Par ainsi vne fois du mois, que cette vendange se fait, on retire vne once de Ciuette, qui se garde par fois vint ans, mais c'est raremant. L'once en vaut deux écus d'or. Plusieurs preferrent l'odeur de la Ciuette à celle du musc, qu'en certain tens on fait sup-purer, & recuire en des petites vessies. Je suis quant à moy pour ce regard tout d'une autre opinion. Le lieu où la Ciuette à été fennee retient, & respire trois iours apres vne odeur incroyable. Le prix d'un de ces Animaux est couramment de quatre vintz écus. S'il est dûement soigné, il peut pour l'ordinaire viure vint ans. Ses viandes les plus propres sont les œufs

h h 4 cuitz,

cuitz, ou cruz, & parfois la chair, parmy ce, qu'elle soit cuitte. Ceux, qui ont redigé par écrit leurs nouueaux voyages sur mer, ont parlé fort sommairement de cet Animal. Loïs Patrice au 4. liure chap. 2. & au sixième liure chapitre second en fait mention vne ou deux fois, mais par tout assez maigrement. Vn point en cet Autheur, & aux autres traitans de ce même sujet, me fait de la peine: c'est, qu'ils louient à tour de rolle, & à qui mieux mieux, le Castor, pour vne drogue tres-odorante. I'estime quant à moy, qu'ils ont entendu le musc, ou quelque autre matière inconnue aux Latins, aux Grecs, a la Caballe des Arabes, & à nous mêmes; comme ils ont fait de cette race d'Aloës, sentât merueilleusement bon, que les gens du pays appellent, à son dire, du mot de Calampart. Car ce, que les Medecins

co-

conoiſſent pour Caſtor, rapporte ſi mal cette douce odeur, qu'il eſt reputé d'autant plus efficace, & valeureux, que plus cruellement il offance l'odorat; en quoi, ſans contredit, il emporte le prix par deſſus toute drogue, veu que nulle autre empoifone ſi fort par ſa ſentur, comme fait celle-là.

CHAPITRE VI.

Des Perles, & pierrieres ſommairement.

IE ſais que mon ſilance mêmes fera voir à l'œil, que nous ne ſommes en deffaut de perles, ni de pierrieres, veu que hors des Emeraudes de Scythie, & de quelques autres, on nous en apporte des plus belles, ſoit du côté des Indes, ou des Haures de la mer rouge; ſoit de l'Aethiopie. Au lieu qu'elles ſeruoient iadis de haut-parement aux

h h

5

iou-

Ioueurs de flûtes, & autres Menétriers;
ce sont aujourdhuy autant de leurres,
& des moyens tres-propres à piper,
ou engager les femmes, non les hom-
mes, fors ceux, qui en vanité, ou en
ignorance ne veulent onc ceder à ce
sexe inconstant,

CHAPITRE VII.

*De quelques villes de Prouence sommaire-
mant. L'Autheur employe quasi tout le
reste de ce liure au suiet de Marseille.
Marseille iadis une des plus illustres
villes du Monde. Comparaison de
Marseille à Athenes. Passage de Iustin.*

OR ayant mesuy quasi mis à fin
le denombrement des raretez,
que les villes, & les hommes possédēt
en nôtre Prouence, tant pour leurs v-
sages, & plaisirs, que pour leur decore-
mant.

mant. Que fera ce, si ie dis, & adioûte
que de toutes les villes, que le Monde
admire auourd'huy, Auignon ne ce-
de à aucune en beauté, ni Arles en an-
cieneté, & en nombre de noblesse, ni
Marseille en honneur, & reputation,
épandüe au reste de l'vniuers? C'est
celle cy (afin d'estre bref, & abstenir
sur la gloire, & merite des autres) la-
quelle à tant excellé ez exercices de
la paix, & de la guerre, que pour vn
prealegué, on ne me croira dire rien
de Paradoxe, si i'aduance, qu'apres
Rome, & Athenes elle a été la plus ce-
lebre ville du monde. C'est voiremât
vn Paradoxe, mais parleray-ie, ou si ie
me tairay? cela demeurera constant &
veritable. La Grece vne fois subinguee
par Q. Flaminius (ie parle ingenuât)
en fait de guerre vous avez été moins
que rien, O belles Athenes: si bien les
sciénces, & les lettres vous ayent tou-
iours

iours décoré de leur plus riche ornement. Je fais, que dès la naissance de votre état, le précieux don de liberté n'est onc demuré rière vous sacré, & inuiolable. Les Rois trop imperieux vous ont premierement opprimé, la violence de Pisistratus, & de Hippias vous ont mis souz le ioug. Les armées des Perles vous ont abandonné au feu, & au pillage : Ceux ci même, (quoy que long tems apres) vous ont affranchy de la seruitude des Spartiates, & des sanglantes mains des trente Tyrans, auquel état comme au plus pitieux de tous. Lyfander Lacedemonien se iouant trop effrontément devoz têtes, vous auoit ia afferuy. l'aduouie, que dès-lors vous auez conserué pour quelques annes l'honneur de votre liberté : mais hélas ça été avec de si diuers, & si tant étranges échez ? En fin Leosthenes deffait par Philippe de Mace

Macedoine, pere du grand Alexan-
 dre, vous auez été ruinees de fonds en
 cōble superbes Athenes. Ce seul point
 auez vous rapporté des victoires de
 Flamminius, qu'au lieu de la domina-
 tion des Grecs, celle des étrangers vous
 à rendu sujettes, en retenant plutôt le
 nom, que l'effet de votre franchise.
 Mais Marseille en sa naissance mêmes
 (selon les Autheurs) ayant honorable-
 ment deffendu ses immunitiez, con-
 tre les menees des Rois, & les inimi-
 tiez des Gencuois, a plus longuement
 vſé de sa pleine liberté, que piece des
 autres Citez. Puis, que les Historiens
 sont d'accort en cela, ie pense ne de-
 uoir interpellier icy l'autorité de Ju-
 stin, lequel souz l'adueu de Trogus
 Pompeius soutient faussement au 43.
 liure que Marseille étoit tributaire du
 tems, que Rome fut pillée par les Gau-
 lois. Les Ambassadeurs de Marseille
 (dit

(dit Iustin) encheminez, pour leur retour de Delphos, où l'on les auoit deleguez, pour offrir des presans à Apollon, eurent aduis, que la ville de Rome auoit été prise & brulée par les Gaulois. Dont les nouuelles receües chez eux, les Marseillois menerent vn deuis tres solemnel, & contribuerēt aux Romains l'or, & l'argent de leur communauté, & des particuliers, pour fournir au poids par eux promis à leurs ennemis. Le bien de la paix achetee de leurs facultez, fut tellement reconnu par le Senat, que pour ce service si signalé, on leur octroya toute sorte d'exemption. La seance es Theatres, & es spectacles leur fut baillee avec les Senateurs, & à des conditions égales; on iura alliance avec eux, &c. Dites-moi de grace, que se peut-il dire, ou croire de plus absurde, qu'en ce tems-là, les peuples de deçà les Alpes, ayent

ayent été sous la domination des Romains lesquels ne faisoient, que de naître, & se produire au monde, tenoient comme à gaiges d'une plus grande guerre le champ des Veïens, vny tout fraîchemant à leurs terres: eux dis- ie, qui n'auoient encor apprins, quels étoient les Ecques, & les Volsques, bié que leur nom fut assez celebre en Italie mêmes, & es pays circonuoisins, pour auoir ia baillé des grands échez aux cohortes Romaines. Au lieu de tout cela, ils se trouuoient pour lors assez empechez à démeler leurs fusées avec les Etruriens, qui par dessus le hazard des armes iournalieres iouïoient à beau ieu, beau retour avec les Romains, & leur donoient de cruelles etrettes.

CHAP.

CHAPITRE VIII.

*Marseille a toujours defendu sa liberté.
Repartie à l'autorité de Iustin. Strabo
parlant de Marseille. Marseille a con-
serué plus longuement sa liberté, que Ro-
me, ni Athenes.*

L'Histoire nous faisant voir si clair
En ces affaires, vn aucugle verra
que les Marseillois ne peurēt onques
être forcez d'abâdoner la liberté, que
ia avec tant de constance, de courage,
& de fidelité de leurs gardes ordinai-
res en pleine paix soutenuë, contre la
ialousie des Rois, & les aguez des peu-
ples circonuoisins. Il n'est pas croya-
ble, que de gayeté de cœur, ceux là se
soient voulu assuiettir, lesquels ani-
mez de cette louïable crainte, ont osé
apres vne longue trainee de siecles re-
pousser de leurs murs Cæsar le Dicta-
teur,

teur, domteur de Gaules, d'Allemai-
gne, & de la grand' Bretaigne; victo-
rieux d'une bonne partie de l'Italie, &
soigneux de la ville de Rome, qui ont
osé, dis-je, résister à un homme char-
gé de tant de lauriers glorieux, doué
de tant d'intelligence, suivi de tant de
troupes guerrières. Que si quelqu'un
vouloit prendre les paroles de Justin
en ce sens, & dire, que les Prouinces
deçà les Alpes suppéditées, Marseille,
par conséquent, de bellée, pourroit a-
voir été rendue seruite, & du depuis
remise en sa première liberté, en con-
sideration de ses anciens, & rares me-
rites. Il est aisé de repartir à cela, par
les textes des vieux auteurs. Bien que
ce n'ait été peu d'avantage aux Mar-
seillois, mais beaucoup de gloire de se
trouver obligez à l'Empire Romain
par des largesses, & bénéficences si si-
gnalées; veu qu'il ne se lit en aucune

part, qu'auant les guerres ciuiles de Cæsar, Marseille ait iamais permis l'entree aux armées ennemies. A quoi l'autorité de Strabo au 4. de sa Geographie nous sert de precaution. Or est-il, dit Strabo, que Cæsar, & ses successeurs à l'Empire memoratifs de leur ancienne confederation, vserent de plus de douceur à châtier les fautes par eux commises en guerre. Et la faculté de viure souz les loix par eux receües en la naissance de leur ville, leur fut si cherement conseruee, que ni la Cité memes, ni les peuples de leur obeïssance n'étoient en rien obligez d'obtemperer aux Gouverneurs enuoyez en Prouence. De là est-il arriué, qu'apres vne longue suite d'années, Marseille ne fut pas plutôt soubmise aux armes de Cæsar, que Rome memes: attendant, qu'on ne peut alleguer y auoir iamais eu en tout l'uniuers

uers vne ville, qui ait plus longuemāt
maintenu ses droits, que celle de Ro-
me, & qu'il est certain, que Marseille,
& sa franchise sont nees en memes
tems, à sauoir incontinant apres l'op-
pression soufferte par les Romains
sous le gouuernement de leurs Rois,
& notāmant sous la tyrannie de Tar-
quin. Je le dis derechef, & que ce soit
sans enuie. Il n'y a ville au monde, qui
se puisse mieux vanter d'auoir iouy de
sa liberte si longues annees, & sans au-
cune interruptiō. Ni Athenes, ni Ro-
me n'ont pas cet aduantage. Car si biē
depuis la victoire de Cæsar elle s'est
conseruee libre, vſant toujours de son
droit, neantmoins ayant mieux ete en
autorité par le benefice d'autrui,
que par la propre grādeur de sa puis-
ſance; elle ne semble auoir plainemāt
vſe de ses franchises, quoi que les Ro-
mains se mirent iadis à deliure des

François par vn accord assez indigne, l'or en ayant fait la raison : puis que souz l'Empire des Cæsars, comme i'ay deuant dit avec Strabo, eux n'i le peuple de leur domination ne reconoissoient les Gouverneurs de la Prouince. Ils ont voiremant retenu leur liberté avec plus d'honneur, & de lustre, que ne feirent les Romains, dont les plus apparans à mesure, que l'opulance, ou la faueur de quelcû d'entre eux prouquoit le desir, ou la terreur des Empereurs, se laissoiët égorger à belles troupes comme des pources victimes, au mépris de leur grand aage, de leurs dignitez, ou de leur innocence. Que si l'on nous oppose le dire commun des villes libres de ce tems, sur ce que les Marseillois n'yfent plus de leur ancienne liberré, supposé que la comparaison des plus grands maux en autrui, soulage aucunement les
no-

nôtres, ia assez sensibles d'eux mêmes, on peut faire reflection sur les Romains iadis Seigneurs de l'vniuers, & sur ces vieux Senateurs venerables en leur epitoges, qui ont maintefois depuis seruy plus miserablemât. C'est ce que i'auois à dire touchant la libeté de Marseille.

CHAPITRE IX.

Etymologie du nō de Marseille, Origine des Marseillois. Justin traitât de la fondatiō de Marseille. Strabo, sur le memes.

QVant à l'etymologie du nom de Marseille, & son origine, il eut possible été mieux decét, mais si comode d'en parler à l'entree de ce discours. Car bien que la libeté suiue l'ordre de l'origine, elle l'a deuance neantmoins en lustre, & en honeur. Le

ii 3 nom

nom leur a peu échoir au fort, & quāt ils auroient été les plus laches gens du Monde, il a peu être imposé en comū à ceux de cette nation : Mais l'aduan- tage d'être touiours libres ne leur fut conserué, sinon par la rare police, & les douces influances du ciel enclināt heureusement à leur protection. Dō- ques à la relation d'Estiene, ou d'au- tre, qui le redit apres luy, la raison de son nom se peut donner en cette for- te ; & vous prendrez plus de goût aux propres mots de cet Auteur. Marseil- le, dit il, la terreur de l'Europe, Colo- ine des Phocenses est située en la mer Lygustique voisine de la Gaule Celti- que. Timee raconte, que le condu- cteur de cette Coloine côtoiāt le bord de la mer, s'apperceut d'un certain pé- cheur, auquel il commanda d'attacher le cable de son nauire à un pieu, qu'il y auoit cet endroit là. Le mot de *μασ-*

μόν

σα

τὰ aux Aeoliens signifie *lier*, & ἀλιεύς
 vn pécheur. Donques de ces deux
 morz μασσαί & ἀλιεύς faisaient *μασσαλία*,
 Marseille à pris son nom. Son origine
 descend de la nauigatiō, & entrepri-
 se, que les ieunes Phocenses natifs
 d'Asie firent ez mers de deça, comme
 Strabo l'atteste au 4. de sa Geographie.
 Mais pourquoi est-ce, que ie m'attans
 à cueuillir ici par morceaux ce, qui
 dait à mon suiet, puis qu'il se treuve
 couché tout au long, & tres exacte-
 māt, dans l'histoire de Iustin. L'aisant
 donc en arriere les écritz d'Herodote
 sur les mêmes Phocenses, & de ce
 grandvieillard Arganthonius, de peur
 que la licence trop effrenée de cet
 Auteur coûtumier à mentir vienne à
 fouillir les miens d'une miene tache.
 Voyons ie vous prie le propre texte
 de ce laborieux Ecrivain (titre qu'il
 s'est voulu approprier lui mêmes)

alder

ii 4

assez

assez ancien, & non impertinant. Au liur. 43. il dit ainsi. Du temps du Roy Tarquin la ieunesse des Phocéens sortant d'Asie, vint aborder la riuere du Tybre, & contracter amitié avec les Romains: Et de là montee sur des nauiresprint la route dans les goulfes, bornans la Gaule, où ayans prins terre commancea d'edifier Marseille entre les Lyguriens, & les rudes peuples François, & fit de tres-beaux exploitz de guerre, soit en se deffandant contre la cruauté de cette Nation, soit en deffiant ceux mêmes, qui les y auoient prouoquez. Car les Phocéens se voyans reserrez dans les limites d'un terroir si petir & si maigre, se rendirēt plus curieux de hanter la mer, que la terre. De sorte, que pour passer leur vie, les vns se firent pêcheurs, les autres marchands, & la plus part écumeurs de mer, profession tres-honorable

rable en ce tems là. Entrepreneurs de
 courre, & de faire progrez iusques
 aux extremités de l'Océan, ils entre-
 rent dans le détroit de Frâce par l'em-
 boucheure de la riuere du Rhône. Re-
 tournez, qu'ils furent chez eux ia ale-
 chez par la douceur du lieu, & annon-
 çans à leur Nation ce qu'ils auoient
 veu, ils en debauchèrent plusieurs. Fu-
 rurius, & Prothus élus chefs de ces
 gens r'alliez, s'en vindrent à Serianus
 Roy des Segoregiens, & lui remôn-
 trans le desir, qu'ils auoient de fonder
 vne ville en ses terres, le recherchèt d'a-
 mitié, & d'alliance. Ce iour là par bo-
 ne fortune, le Roy se trouua occupé à
 faire les noces de sa fille Gyptis, qu'il
 auoit pourpensé de bailler en maria-
 ge à celui, qui selô la coûtume du pays
 seroit élu pour son gendre. Comme
 les seruiteurs de cette Princeffe furent
 conuiez à la fête, ces hostes Grecs y

furent aussi priez. On fait entrer la fille en la salle, où le Pere lui commande de presanter à lauer à celuy qu'elle voudroit choisir pour Mary. Elle daignant le reste des conuiez, se tourne cōtre les Grecs, & s'adressant à Prothus, lui baille à lauer. Cetuy cy d'hôte deuenu gendre de Senanus, obtint de son beau-pere la place, & le pouoir de bâtir vne ville. Marseille donc fut ainsi fondee pres de la bouche du Rhône, en vn lieu écarté, & cōme en vn recoin de mer. Ce sont là les termes de Iustin. Toutefois Strabo refere ce tant illustre commencement de ville au concours, & à la faueur des Dieux de ce tems là. Marseille, dit-il, sise en vn pays pierreux a été edifiee par les Phocéens. Là s'acueille vn port de mer, sous vn rocher fait proprement en figure d'un theatre, regardant au midy. L'enceinte de ces murailles est
tres

tzes-belle ; Le rocher , & la ville sont
d'une tres-large , & memorable étan-
duë ; au plus haut de la forteresse sont
bâties les temples de Diane , d'Ephese,
& d'Apollon Delphique. Celuy-cy est
égalemant comun, à ceux du nom Io-
nien ; mais l'autre est notamment de-
dié à Diane d'Ephese, car on dit , que
les Phocenses voulans faire voile , en
resolution d'abandonner leur pays en-
tendirent ce mot de la bouche de leur
chef, qu'ils eussent à prendre la route,
que Diane d'Ephese leur diroit. Amé-
me qu'ils furent descendus en Ephese
ils voulerent sauoir en quoy ils de-
uoient obeir aux commandemens de
la Deesse. Ce fut là, disent ils, que Dia-
ne se laissa voir en songe à vne femme
des plus honorables de la ville , nom-
mee Aristarque, & luy commanda de
déloger tout à l'heure, & s'embarquer
avec les Phocenses, & porter quant &
foi

foi vne certaine statuë ; ce qu'elle feist
 Ainsi dit on, que la Colonie conduite,
 & arriuee à Marseille, ce temple y feut
 edifié, & du depuis cet' Aristarque y fut
 fort honorée, & constituée Prêtreſſe.
 De là ſucceſſiuement la Deeſſe Diane
 fut ſeruite avec grande veneration par
 les Colonies ſubrogées à celle là ; Et la
 ſtatue retint le même habillemant,
 qu'elle portoit en la Metropole d'E-
 pheſe. Marseille établie par tels fonda-
 teurs, & ſous les faueurs de cés Dieux
 tutelaires n'a eu pour moindre ſur-
 croît d'une ſi heureuſe fortune, le nom
 & l'honneur de la Juſtice, de la mode-
 ration, de la vaillance, de l'ornemant
 des ſciences ; & tout cela éminent, &
 releué à l'egal de ſon origine.

CHAP.

CHAPITRE X.

*Strabo sur l'ancienne police de Marseille. Les
Timuches, ou Honorables de Marseil-
le. Strabo sur la frugalité des Marseil-
lois. Les Ecrivains de Marseille perdus.*

LEs paroles de Strabo sur l'excellence de la Justice, & des loix de Marseille sont telles, qu'il est fort vraisemblable, que leur intégrité a voirement été quelque chose digne d'une immortelle mémoire. Toient que, Cicéron & autres anciens Auteurs innombrables admirent la belle police de cette Cité. Mais il vaut mieux entendre Strabo mêmes. Finalement, dit-il, les principaux de la ville de Marseille vivent sous une Aristocratie, vfans des loix les plus équitables du monde. Leur conseil est composé de six cens hommes, qui ne renoncent
ia-

iamais à l'honneur d'en être, qu'à la fin de leurs iours. On les appelle *τιμῆς*, c'est à dire Honorables, ou tenans les honneurs. Les chefs de ce conseil font quinze personnaiges tres-graues, auxquels est commise l'entiere administration des affaires publiques, tant afin de prouuoir indifferammât à tout ce, qui peut arriuer d'inopiné, où la celerité, & la promptre expedition est plus necessaire, que le conseil; qu'afin de traiter les choses ordinaires de leur maniment, ou celles qui se presentent de iour à autre. En outre on souloit nommer trois de ces quinze, auxquels comme ayans riére eux l'autorité supreme, tous les autres cedoient la place, & l'honneur de preceder. Au reste nul ne peut être fait Timuche, qui n'ait des enfans, & que ses progeniteurs n'ayent en trois races continuës esté habitez en la ville. Ce sont là

là des constitutions des Ioniens mêmes, émologuees en leur communauté, dont ils vsent encores pour le iourd'huy. Bien, qu'on puisse alleguer icy plusieurs beaux titres concernans la frugalité, & moderation des Marseillois. On fera neant-moins illation du demeurant par ces parolles de Strabo, écriuant du reiglemant par eux étably, en vn si puissant état, sur le fait des douaires, ou des paremans des épouſees, qu'aucun n'eut osé transgresser. Celuy là, dit-il, pourra asseoir vne ferme coniecture sur la frugalité de vie, & sur la moderation des Marseillois, qui sera, que le plus grand douaire constituable à vne fille n'excede la somme de cét écus: qu'elle n'en à que cinq, pour ses robes, & autāt pour ses dorures, & ioyaux: & que hors de cela, on ne lui baille autre chose en mariage. Mais avec quelle patience parleray-

ray-ie de la generosité des Marseillois? N'est-ce pas vn cas étrange de voir des petits bourgs d'Asie, ou de la Grece si haut loüiez d'as l'histoire, que la memoire en a duré iusques à noz iours, & que les gestes glorieux de cette Cité, celebrent partout le monde, exactement redigez par les écrits de ses concitoyens (ce qui nous reste seulement à croire) soient comme extirpez en ce siecle? la poussiere, & le relent cachent par aduature en quelque coin les œuures des doctes personnages, où pour neant ils se complaignent de l'iniure du tems. Helas peuvent-ils dire, on charge de iour à iour les presses des Imprimeurs de tant de rapsodies d'écrits grossiers, ineptes, insipides, & souuent tres-pernicieux? & nous, qui auons été la iolieté, & l'ornement de l'ancienne eloquance, on nous laisse croupir, & pourrir dans
l'or

l'ordure, sans nous pouuoir garantir
de la tigne qui nous va deuorant. l'es-
pere quant et moy de voir ramenez
au iour tous ces volumes, & ne pense
point, que mon souhait veritable, &
tres-iuste me puisse deceuoir.

CHAPITRE XI.

*De la gloire, & du pouuoir des anciens
Marseillois. Des Carthaginois. Les
Marseillois iadis superieurs aux Car-
thaginois.*

IE vois cependant, que les Auteurs
Etrangers ont inferé en leurs cayers
(quoi que Marseille n'ait onc été en
deffaut d'écriuains) ie vois dis-ie com-
me par la montre, qu'elle a été la gloi-
re, & la puissance des Marseillois, &
souz quels auspices de la vertu ils ont
attraint le sommet de ces deux. Qui

kk ne

ne fait aujourd'huy, quelles furent l'opulance, les ruses, & l'audace des Carthaginois? quelle par consequant leur reputation? qui prenant l'essor iusques aux extremittez de l'Oriât, comme vollant d'un monde à l'autre, paruint iusques à Alexandre le Grand. Je ne dis mot de la vaillâce, avec laquelle ils ont debellé tout l'Occidât, commandé à tant de Prouinces, en Afrique, & en Europe, rendu tributaires tant d'Iles maritimes, puis que tout cela est plus clair, que le iour. Je ne dis non plus, combien ils ont harassé le peuple Romain par vne longue trainee de guerres, par tant de victoires, & decôfitures si frequantes. Que diray-ie des fleaux par eux cruellement faits fourtir à Rome, montee au plus haut fête de son Empire, n'ayant manqué qu'à l'enterrer tout à fait dedans ses propres ruines. Mais comme ce peuple

ple de Carthage cuidoit d'auoir gagné le montant de sa gloire, & de voir son état le plus florissant, qu'il fut iamais, le voyla mi-party. Les Marseillois informez, que l'armee Naualle par lui dressée étoit en mauvais termes, commencent à luy courre sus, & en pleine mer mirēt à vauderoute cette puissante flotte des Carthaginois. Et tous vaincus & supplians, qu'ils étoient, encores leur fut il ottroyé toute paix & amitié. Moins est à priser la chasse par eux touiours donnée aux Lyguriés, & à ces Royteletz leurs voisins, desireux de les surprendre. Moindres aussi furent les victoires acquises sur les François, nonobstant la relation de Iustin; disant ces guerres auoir été trop sanglantes. Ce qui n'est autrement decroyable, puis que d'une part, les Lyguriens tout vn tems ont fait litiere de la puissance des Romains, nō

kk 2 sans

sans des échecs, & pertes reciproques; & d'ailleurs, qu'il est tres-notoire, que par la ruine de tant de nations diverses, le nom des François fut iadis formidable, non aux Romains seuls, auxquels il fut trop funeste, mais à toute l'Europe, & à l'Asie ensamble.

CHAPITRE XII.

Texte de Iustin pour Marseille. Tacydide, parlant des Phocenses. Strabo, des Marseillois.

MAis il sera bon d'attester toutes ces choses par les paroles, & propres autoritez des Anciens. Iustin au lieu sus-allegué dit ainsi. Les Lyguriens jaloux de l'accroissement de cette ville, harceloient les Grecs par des continuelles courses, mais ceux cy seulement armez pour la deffensive,

ue, & s'opposans aux dangers, s'acquirent tant de gloire, qu'ayans terrassé leurs ennemis, logerent plusieurs Colloines dedans les terres par eux occupées. De sorte, que les François dépouillez de leur barbarie naturelle, & apriuoisez par les Grecs, commencèrent à viure plus civilement, cultiuer les champs, enceindre les villes de murailles, non avec les armes, mais avec les loix. Alors ils apprirent à tailler la vigne, & planter l'oliuier. Les hommes, & l'état acquirent deslors vn tel lustre, qu'il sembloit, que la France se fut changée en la Grece, nō la Grece en la France. Or decedé Senanus Roy des Legoregiens, duquel ils auoient eu la faculté de fonder leur ville, Conanus son fils lui succeda. On raconte, qu'vn certain Lygurien alloit trompétant, que Marseille seroit vn iour la ruine totale des peuples circō-

kk 3 uoi-

uoisins : partant qu'il estoit expediant de l'extirper en sa naissance , de peur qu'étant en bref accruë en moyens, & en pouuoir elle ne vint à les opprimer : & à cela adioutoit-il vne fable. Disant , qu'une chienne étant sur le point de chieneter, pria vn pasteur de l'accommoder de quelque lieu en sa cabane , afin d'y décharger ses petits. L'auoir obtenu , elle lui demanda de les nourrir là mêmes. Et au bout, les petits chiens agrandis, elle se sentant ia appuyee de la faueur du logis, voulut alleguer possession, & tenir en propriété ce gîte emprunté. De mêmes en deuoient vser les Marseillois, lesquels contrefaisans pour vn tems les louïagers , se rendroient en fin Seigneurs fonciers de tout le pays. Ces discours inciterent le Roy à brasser vne partie contre ceux de Marseille. A cés fins le iour solennel des fêtes de
la

la Deesse Flora, il r'allia vne bonne troupe des meilleurs, & plus determinez soldats, qu'il eut, & souz pretexte du droit d'hospitalité, qu'on ne leur eut osé dénier, on enuoye les vns à la ville, on fait mussier les autres dedans les ioncs d'emmy les chams, on commande aux autres de monter sur des chariotz, & les fait on couvrir de fucil les d'arbre, luy memes avec s^a armee se tient aux aguets dedans les montagnes prochaines, à ce que la nuit les portes étans ouuertes à ces hôtes supposéz. Il se peut ioindre à point nommé à ceux, qui menoient l'entreprise, & vnîmant avec eux s'emparer de la ville enterree dans le sommeil, & le vin. Mais vne certaine Dame, belle-sœur du Roy, découurit tout ce dessein. Car ayant apris d'abuser d'un beau ieune homme Grec, le tenant cette nuit là cherement embrassé, sa

sup k k z beau

beauté la meut à pitié, & la porta à lui
deceder le fait, le coniurant de se sau-
uer à la fuite, & se dérober à ce dâger
euidant. Ce ieune homme s'en va tout
de ce pas denoncer l'affaire aux Ma-
gistratz. La mine ainsi éuâtee, les Ly-
guriens furent tous colletéz vn à vn,
& fit-on passer au fil de l'épee tous
ceux, qui s'éroient cachez dans les
ioncs. De là vne cõtre-partie fut dres-
see, pour surprendre le Roy étant en-
cores à l'embuscade; si bien, qu'avec
lui sept mil des ennemis furent tail-
lez en pieces. Depuis ce tems là les
Marseillois ont de coûtume ez iours
de fête de fermer leurs portes, entrér
en garde, faire le guet sur les murail-
les, reconoitre les étrangers, départir
les offices, & garder leur ville en tems
de paix, comme s'ils auoient la guer-
re sur le bras: tant ils sont soigneux de
faire obseruer les bons reiglemans,
que

quel'accoutumance à bien faire, non la neccessité du tems leur a fait établir. Ils ont encores eu des grandes prises avec les Lyguriens, & les Gaulois ; Ce qui a augmenté la gloire de cette ville, & à mis en vogue parmy les voisins la valeur des Grecs, accompagnée de tant d'heureuses victoires. Ils ont maintefois mis à vau-deroute la flotte des Carthaginois, lors que pour certains navires pilliez sur quelques pêcheurs, la guerre se meut entre eux. Ils ont contracté des alliances, avec les Espagnolz. Dés la fondation quasi de la ville de Rome, ils ont d'une foy inviolable chery l'amitié iurée avec les Romains, & ez occurances, ils ont toujours été tres-jaloux d'assister, & secourir les confederez de leur ville. Cés étrançons ont affermy la grandeur de leur état, & ont contraint les ennemis à faire la paix avec eux. Or

au

kk 5 com

comme Marseille étoit au zenit de sa gloire, en la moisson de ses richesses, & au période de sa puissance, les peuples d'alentour comme accourans pour éteindre le feu ia épars au pays, se r'allient vîtemant affin de faire perdre le nom des Marseillois. De sorte, qu'à peu de là pour assieger cette ville ennemie, vne armee de gens d'élite fut mise sur pied, dont vn Roytelet nommé Caraniindus fut le chef. La visio, que ce Roy eut en dormât d'une certaine femme horriblement affreuse en ses regars, soy disant vne Deesse, le meit en tel effray, qu'il fit promptement vne paix volontaire avec les Marseillois, & leur ayant demandé permission d'entrer en la ville, & y adorer leurs Dieux, il vint au temple de Minerue, où au porche il reconeut l'image de la Deesse veüe en songe, & se print à crier la dessus

fus, que c'étoit vrayement celle, qui
luy auoit fait peur la nuit precedante,
& lui auoit commandé de leuer le sie-
ge. Il cōmance tout à l'heure à se con-
iouir avec les Marseillois de ce, qu'il
auoit reconeu le soin particulier que
les Dieux auoient de leur ville. Et a-
pres auoir baillé en offrande vne chai-
ne d'or à la Deesse, il iura alliance per-
petuelle avec eux. Ce passage de Ju-
stin duisoit si bien à mon suiet, que
tous en suite i'ay trouué bō de le cou-
cher au long, comme il est, auquel ie
veux inserer encores quelques morz
de Thucydide, à ce, qu'un habile esti-
mateur de telles matieres obserue en
passant le loz des victoires des Mar-
seillois, auoir été en effet extrememāt
grand, & glorieux, puis qu'en peu de
tems il porta si loin le vol de sa renō-
mee. Les Phocenses, dit-il, habituez à
Marseille, étoient superieurs aux Car-
tha-

thaginois en guerre nauale : car en fait de marine, ils auoient des forces tres-puissantes. Strabo pareillement par les parolles suiuant les loue de leurs gestes bellicueux, de leurs courses, & exploitz sur la mer. Ils habitent dit-il, vn pays plantureux en vignes, & oliuiers. Mais parce que la terre y est tres dure, & par consequat moins propice à fructifier, se confians de faire mieux leurs besoignes sur la mer, que sur la terre, tournerent toute leur adresse, & industrie au fait de la marine. Augmanté que fut leur état d'hommes, & de munitions de guerre, les chams circonuoisins leur furent tous de bonne prise, & les empietarent par même ambition, qu'ils auoient fondé les villes pour leur seureté, & conseruation. Ils en edifierét quelques vnes en Espagne, esquelles conformemāt aux coutūmes du pays, ils feirent re-

ce

ceuoir le culte de Diane d'Ephese, afin qu'on y sacrifiât selon les ceremonies des Grecs, & permirent, que le courant de la riuere du Rhône contribuât aux nations barbares les mêmes commoditez, que les fleuves ont accoustumé de porter. Cet Auteur parlant peu apres des Coloines des Marseillois, dit ainsi. Fonderent aux pays des Saliens, & Lyguriens habitans des Alpes, les villes de Tholon, Ieres, Antibes, & Nice. Il y a en chacune d'icelles vn haure, & vn arsenal où l'on reserve vne grande quantité de nauires, d'armes, & d'engins seruans à la marine, & à battre les villes. Car au moyen de telles munitions, ils résisterent aux incursions des Barbares; & entrèrent en confederation avec les Romains, qui les ayans reconeuz pour gés. tres-vtiles à leur état, sous l'ayde & faueur de l'amitié contractee avec eux, receu

ceurent des grans auantages en leurs propres affaires. Iusques là sont les paroles de Strabo.

CHAPITRE XIII.

De l'ancien patrimoine de la ville de Marseille. Pompee, & Cesar desireux de l'obliger. Limites des appartenances de Marseille. La ville d'Aix edifiee, & ainsi appelee par Pub. Sextus. Villes fondees par les Marseillois.

QVand tout est dit, les Marseillois ne s'acquirent tant d'honneur, & d'opulance en terre, & en mer par leurs faitz bellicueux, mais fauorisez de la bien-vueillance du peuple Romain, & des liberalitez de se chefs, ils possederent des fonds de grande étendue, & des terroirs infinis. Cela se peut iuger à veuë d'œil par la propre confession faite à Iules Cesar,
par

par les Ambassadeurs de Marseille. Car comme il eut prins la route d'Espagne, pour pied a pied suivre Affran-
nius, & Petreius, & les dénuier de gens,
& de pouuoir, empieté qu'il eut la vil-
le de Rome, & contraint Pompee d'en
vuider, les Marseillois craignās, qu'il ne
leur en voulūt faire de memes, lui fer-
merēt les portes. Cesar les feit sommer
de les lui ouurir. Au lieu de ce faire, ils
depecherent de leurs citoyens avec
charge de lui remōtrer, qu'ils étoient
tres-bien aduertis, que le peuple Ro-
main étoit diuisé en deux partialitez,
& factions. Que ce n'étoit de leur co-
noissance, ni de leur portee de iuger,
lequel des deux auoit la meilleure
cause, mais, qu'ils reconoissoient Ce-
sar, & Pompee pour protecteurs, &
biē-facteurs de leur ville, être les chefs
de ces partis, dont l'un leur auoit ot-
troyé les terres de Montpellier, Nis-
mes,

mes, & Viarez, pour les appliquer à leur République, & l'autre ayant sup-
pedité par armes les Gaules, les leur
auoit attribuees, & fort augmenté leur
reuenue, & leurs droitz de Gabelles. Par
ainsi leur étant égalemant obligez, ils
deuoient témoigner à tous deux vne
affection égale. Voyla en substance
le sujet de leur commission. Ces pa-
rolles font voir assez clair les limites
des terres, que Pompee leur donna;
car ceux de Montpellier, Nismes, &
Viarez, sont ceux, qui habitent dé-
puis le bord du Rhône iusques à Nar-
bone, tirant au couchant. Au regard
du don fait par Cæsar, en suite duquel
ils publient les Gaules par luy subi-
guees, leur auoir été remises, ie ne fais
bonemant, comment cela se doit en-
tandre. Car ie ne suis pas à sauoir, que
les Gaules ne furent iamais toutes à
l'obeïssance des Marseillois. Quoi que
c'en

c'en soit, il est à presumer, qu'une grande partie de ces Prouinces fut donnée aux Marseillois, d'autant plus libremant par Jules Cesar, homme tres-obligeant, & tres-liberal, qu'il étoit natu ellemant plus porté à la profusion, que Pompee. Ores voyant que celui-ci auoit donné si largemant à ce peuple, il en fut fâché, & au feu d'ambition, qui le brûloit, ne pouuant souffrir de se voir caualé en cette qualité, il est croyable, qu'il voulut signaler les premiers traits de ses victoires sur Pompee, par des largesses, & des bien faits du tout excessifs, mêlans l'ostentation de son pouuoir parmi telles profusions : si bien qu'à peu de là, s'étant rendu Maître de la ville de Rome, s'appuyant de la seule grandeur de ses merites il esperoit, qu'un iour les Marseillois deserteurs de la Republique, du peuple Romain, & de la foy gar-

ll dec

dee, tant de siècles adhereroient librement à son party. Quant à la portion des Gaules, qu'on peut pretendre auoir été par la liberalité de Cesar transferee au pouuoir des Marseillois, elle se doit prendre depuis Marseille mêmes, iusques à Lyon, tirant au Septentrion; attendu, que de ses portes du côté du couchant vers les Pyrenées, elle commandoit déjà à ceux de Montpellier, Nismes, & Viarez par la donation de Pompee, & auoit fondé ces endroitz là la Colonie d'Agde. Car pour le pays situé au Leuant, & les Geneuois, borné d'une part par les Alpes du côté du Septentrion; & de l'autre, par la mer vers le midy, dont les peuples sont par Cesar nommez Saliens, & les Montagnars Albiens, les Marseillois en auoient d'eux mêmes conquête la meilleure portion, & obtindrent l'autre de la beneficence,
de

de Pub. Sextius, fondateur de la ville d'Aix, lui faisant porter vne partie du nom des eaux chaudes, qui y étoient, & l'autre du sien propre, l'appellant par là. *Aqua sextia*. Et edifierent en ces contrees d'autres villes tres-celebres, à sauoir Tholon, Ieres (bien que l'opinion de Solin, pour regard d'Ieres, soit autre) la Napoule, Antibes, & Nice. Marc Caton en ses origines; Pomponius Mela, au 2. Plin au 3. & Strabo au 4. liure nous seruent de témoins authentiques. Strabo neantmoins passe plus auant, & marque, qu'ils edifierent ces villes pour ce defendre des incursions, & voleries des Pyrates desireux, que tout par tout la mer fut libre. En quoi l'immensité de leur pouuoir est admirable; comme leur generosité a vouloir obliger par leurs bien faitz tout le monde en general, est digne d'une loüange incom-

-nou

ll 2

para

parable, eu égard, que s'estoit le passage d'Espagne, & de tout le Ponant en Italie, & au Leuant.

CHAPITRE XIV.

De Nice, & Antibes. Jugement de l'Auteur. Opulence, & pouuoir des Marseillous, ez contrées de Midy, Leuant, & Couchant. Iles des appartenances des Marseillous. Pouuoir, & richesses des Marseillous du Côté de Septentrion. La grandeur de Marseille iadis cause de sa ruine.

CEt Auteur parlant d'Antibes, & Nice fait vne ratiocination, qui nous donne (comme il aduient ordinairement ez choses inconeues) sujet d'étonnement, sauoir est, que Nice située en la Lygurie, & Italie voire mêmes hors de la riuere du Var en Pro-

uen-

uence, soit pas moins des appartenances des Marseillois; & Antibes construite par eux, laquelle se trouue dans l'enceinte des Saliens de deça le Var, & consequemment enclauée dans la Prouence, ait esté déclarée libre, & exempte de leur Iurisdiction, & adiugée au territoire d'Italie. Puis qu'il est permis de forger vne opinion sur vn fait non encores resolu, ie tiendrois quant à moy, qu'Antibes par succession de tems fut habitée par les Romains, & que d'autres villes au pays des valees furent baillees en échange aux Marseillois, n'étant gueres honorable aux Romains, Seigneurs de l'univers, d'vser d'autre droit, que le leur propre. Car Arles, & Oranges assez proches de Marseille pour auoir esté colonies des Romains, ont touiours vécu en leurs libertés. Ores la grandeur des facultez, & puissances des

ab 38

ll 3

Mar-

Marseillois du côté de midy, & bien
auant dedans la mer est aisee à com-
prendre, tant par les écherz si souuant
donnez (ainsi que j'ay dit) aux flottes
Carthaginoises, contraintes à leur de-
mander la paix; que par le nombre
des Iles du côté de Prouence par eux
tenuës sous des bonnes garnisons, &
fortes citadelles. Telles furent les Sta-
cades, la Planasie, Lerins, & autres, qui
ne sont tout a fait si celebres. Cela
donques soit dit, pour nous appren-
dre, qu'après que les Marseillois eurent
d'eux mêmes conqueté assez de mer,
& de terre ferme sur les Saliens du
côté de Leuant, ils gaignerent le de-
meurât par la benedicence de Sextius
Caluinus; Et pour regard de ce qui
est bien auant en la mer vers le Midy,
& d'une bonne partie des peuples
Gaulois, tirant au Couchant, ils le sup-
pediterent au moyen de leurs vaisseaux,
& de

& de leur autorité. Celle part aussi ne fut moindre, qu'ils obtindrent par la donation de Pompee, en consideration de leurs seruices, & grans merites enuers le peuple Romain. Reste doncques la liberalité de Cæsar, qu'il faut necessairement comter en ces peuples, qui habitent du côté de Septentrion tirant au Lyonois, & de Marseille iusques au mont Senis. En quoi ne pouvant inferer des anciens rien de certain, ni de limité, ie ne veux dire, ni porter mon iugement (possible trop odieux à tant de peuples) pour décider comment c'est, que les Gaules acquises par Cæsar, & deslors conferees aux Marseillois, se doiuent mesurer: considéré qu'eux mêmes craignans de se trop flatter, ou de primer cette insigne beneficence, n'en ont osé parler plus claiement. Mais vn iuste estimateur trouuera ma coniecture tres-

-uoit

ll 4

bien

bien prise, s'il iuge, que Cæsar, dom-
 reur des Gaules, & le plus liberal prin-
 ce du Monde, apres la mort de Cra-
 fus parmy les Parthes, n'ayant rié plus
 à démêler, qu'avec Pôpee, seul ému-
 lateur, & rival de sa grandeur, voulant
 au moins le contre pointer en l'excez
 de ses largesses, afin d'eclypser les o-
 bligatiōs de Pompee enuers les Mar-
 seillois par les sienes plus grandes. De
 là peut on colliger le nombre de ces
 peuples auoir esté infini, puis qu'étant
 les Marseillois comme offusquez d'y-
 ne telle multitude, ils ont en cette do-
 nation de Cæsar obmis de les compter
 en détail, comme ils auoient fait en
 celle de Pompee: ains avec le seul mot
 des Gaules conquêtes, ils ont euité le
 trop importun denombrement. C'est
 ainsi, qu'un franc courage ne pouuât
 être ébranlé par les promesses, ou les
 menaces des Tyrans à faire banque-
 rou-

route à la vertu, & s'abandoner au vice, la honte ne le fait pas moins rougir à mesure, qu'on lui remet en mémoire les dons, & presans par luy receuz, & comme s'il n'y auoit encor assez de tems, pour renoncer aux obligations contractées par voye des presans, ou aux presans mêmes, il se va complaignant, que la vertu semble ne pouuoir subsister en telles rencontres sans quelque vent d'ingratitude, pour petit qu'il soit. Il est doques permis à vn chacun d'imaginer, quelles viues pointes vne si opulante ville, celebre pour ses bonnes meurs, si bien meritaute du peuple Romain, pouuoit lancer au courage, & à la profusion d'vn homme si liberal.

II. CHAP.

CHAPITRE XV.

Quels ont peu être les services des Marseillois rendus au peuple Romain. Paroles de Cicéron à l'avantage de Marseille. Strabo, sur le mêmes.

IL reste pourtant fort étonné, de quoi tant d'auteurs anciens comme Valere le grand, Strabo, Justin, & semblables ont si souvent chanté les services rendus par les Marseillois au peuple Romain, & que piece d'eux n'ait couché au long, ni assez dignement, quels ils ont peu être, pour obliger si étroitement un si grand Empire. Je n'ay rien d'assuré pour mettre en avant sur ce fait. Toutefois, ces paroles coulerent de la bouche à Cicéron meu de cholere en sa huitième Philipique, desquelles il resulte clairement, les Marseillois n'auoir iadis
eu

eu la moindre part aux victoires des Romains. Cicéron se laissa aller à tels propos. Je n'ay plus de patience de t'écouter, voyant ton aigreur augmenter toujours contre le peuple Marseillois. Jusques à quand te verray ie ainsi acharné contre Marseille? la guerre, pour ton regard, n'a elle point pris de fin avec le triomphe? en atterrissant vne cité, sans laquelle noz maieurs n'eussent oncques triomphé des peuples de delà les Alpes? Celui de Rome n'en a peu retenir les larmes; car bien, qu'vn chacun ressentit en particulier, l'échee de ses propres affaires, pas moins ne se trouua-il vn seul citoien, qui ne cuidât les miseres de cette tres-fidelle ville, lui toucher au vif, & de bien pres. Cæsar mêmes épointonné de son respect, & de sa fidelité, fut veu relacher de iour à iour quelque peu de son indignation; quoi qu'il fut

uoit

ex-

extremement irrité; & vne si fidelle
cité, ruinee de fons en comble, & si de-
solee ne peut encores assouir sa rage.
Tu me diras de rechef, que la cholere
me transporte; ie le dis sans passion,
cōme toute autre chose, mais nō sans
douleur, i'estime aucun ne pouuoir estre
ennemi de cette ville là, qui soit amy
de la nôtre. C'est ce qu'en dit Cicerō;
si bien apres la mort de Cæsar l'état
de Marseille ne fut tant ebiffé, qu'on
ait peu dire la ville entierement per-
due; Mais aduotions, que ce braue O-
rateur ayt enrichy, & exaggeré son
discours, pour rendre d'autant plus o-
dieux Marc-Antoine, & le party de
Cæsar. Strabo lequel à peu voir en vie
Cæsar, & Ciceron à écrit, qu'avec la
guerre ciuile les Marseillois décheu-
rent beaucoup de leur autorité: mais
pas moins, qu'ils retindrent plusieurs
marques de leur ancien bon-heur.

Toutes choses aupareuant, dit Strabo, leur succedoient tres-heureusement, tant pour autres raisons, que pour l'obseruance de leur confederation avec le peuple Romain, dont ils peuuent encores montrer, les crâces. Car l'image de Diane, qu'on auoit accoutumé de reuerer au mont Auentin toute habillee, comme elle étoit fut consacrée à Marseille par les Romains. Mais parmi les contentions de Cæsar, & de Pompee, ayant épousé le plus foible party, elle perdit le meilleur de sa felicité. Ce fut neantmoins avec telle qualité, que les reliques de son état, & de l'industrie de ses citoiens se voient encores aujourd'huy en la fabrique des engins, & ez munitions, ou armemens pour la mer, qu'ils ont en leur ville. Voila ce, que i'auois à dire sur l'ancienne valeur, & opulance de Marseille.

C H A P.

CHAPITRE XVI.

*De la discipline, sciences, & constitutions
des Marseillois. Ciceron parlant pour
Marseille. Trois passages de Valere le
grand, sur le fait de Marseille. Villes,
& peuples ruinez pour ne suivre la ri-
gueur, & autorité de leurs fondateurs.*

ORes ayant à parler tout en suite
de la discipline, du lustre des
sciences, & des constitutions des Mar-
seillois, il n'est ia besoin d'y aller avec
tant d'artifice, & de circonspection:
veu que les Latins, & les Grecs ont si
librement publié leur prudance, leur
autorité, & l'austerité de leurs loix.
Laisant pour être bref plusieurs cho-
ses en arriere, ie me seruiray des écrits
des anciens. Ciceron en l'oraison, qu'il
fit pour Flaccus, vſe de cés termes.
Marseille, ie ne passe ton nom souz
silence.

silence, pour auoir reconeu Flaccus bon soldat, & bõ Questeur. le ne fais, si ie dois à iuste titre preferer la police, & la magesté de cette ville-là, non à la Grece seule, ains à toute autre nation. Car étant reculee, comme elle est, des prouinces de Grece, de leur discipline, & langage, située és extremitez du monde, enceinte des penples Gaulois, lauee des barbares flotz de la mer Mediterranee, se trouue pourtant si bien administree par le conseil des plus apparans, qu'il est plus aisé au reste des humains de louer, que imiter son établissmant. I'vse tres-volontiers du témoignage de Ciceron, par ce qu'il presse des mieux, ceux qui se laissent porter à la volée hors des limites de la moderation, pour se louer eux-mêmes, sont de ce naturel, que publians la verité sur le merite des autres, semblent en porter vn témoignage

ge

ge tres-assuré: & à l'opposite, les plus moderez ne cuidans tant de soy, sont ordinairement d'autant plus libres à louer autrui, qu'ils sont chices, & reseruez à se vanter eux-mêmes. Or afin, que l'allegué de ce personnage soit encores plus agreable, voyez comment il redit souuant les honeurs des Marseillois, en les appelant tres-fidelles, & valeureux confederez: comme il releue l'autorité de leurs témoignages; comme il amplifie les seruices par eux rendus à la Republique Romaine. En l'oraison pour Fonteius: A ce pource innocent, dit-il, accourut toute la ville de Marseille, qui ne tache seulement à montrer le desir, qu'elle a de reconoître les obligations à celui, duquel elle tient son salut; mais de ce, qu'elle s'estime fondée sous cette condition, & sous ce destin, en vn pays par voye duquel les peuples des Gaulles

les ne peuuent endommager les nôtres. Je preuois, que vous m'opposerés tels eloges de Marseille être des discours exaggez par cét Orateur, afin de faire sa cause meilleure, & releuer d'autant les mœurs de ceux, qu'il vouloit apres lui seruir de temoins. Je n'empêche quant à moy, que l'on prene les parolles au sens, qu'on voudra; si ie ne fais voir par les plus graues historiens, combien les témoignages des anciens Marseillois sont ereditz par tels iugemens de Ciceron. Valere le grand au liur. 2. Dessors, dit-il, iusques à presant, les Marseillois notamment recommandez par la bienvueillance du peuple Romain, vsent d'une grande seuerité en matiere de leur état, par tout, où il est question de l'obseruance de leurs anciennes coustumes. A vn même serf ils permettent la rescision d'une manu-mission ius-

m m ques

ques à trois fois ; s'il leur apert de la
 deception du maître , autant de fois
 encouruë, estimant la quatrième fau-
 te ne meriter aucune excuse ; d'autant
 que celui là n'est vrayement offan-
 cé, que de soy-mêmes, lequel s'y ex-
 pose si souuant sans le sauoir éuiter.
 Certes les Marseillois ont tres-iuste-
 ment ordonné là dessus ; veu qu'il n'est
 rien de si hebeté, qu'un tel maître, le-
 quel apres auoir doné par trois fois la
 liberté à son serf, & remis tout autant
 en seruitude pour sa felonie, encores
 n'a-il seu se faire sage à ses dépans, en
 des experiances si souuât pratiquées.
 Le même auteur peu apres dit ainsi.
 La seuerité est merueilleusement ob-
 seruée en cette ville là. La siene n'est
 onques libre à ceux, qui ont pour la
 plus grande partie des argumans de
 leurs Comedies les sales actions des
 stupres ; de peur, que l'accoutumance
 d'af

sup

m m

d'affister à tels spectacles, ne se change en licence de les imiter. De là se decouure l'inigne sottise de ceux, qui interpretent les mœurs des Marseillois, pour des mœurs dissolus, & lascifs, puis que les anciens les ont tirez en prouerbe, pour les plus honorables, les plus aulteres, & les mieux épurez du monde. Le même Valere dit encores: Ils ferment la porte à tous ceux, qui sous le manteau de quelque religion simulée, vont quérans les alimans de leur fetardise, iugeans tres-expediant de bannir d'une ville tout le fard, & le masque d'une trompeuse superstition. Le même poursuit ainsi: Au reste dès la fondation de la ville, une épée se void pédué en vn lieu public, seruant à démembrer les malfaiteurs, couuerte voiremant, & quasi toute vsee de rouille, ne pouuant voiremant plus être employée à tel vfa-

31101

mm 2 gc,

ge, mais elle y est reseruee, pour mon-
trer, commant ez moindres affaires
mêmes, l'obseruâce de tous les points
d'une vieille coûrume est tres-neces-
saire. Ce n'est d'une chose digne d'é-
tonnement, si leur liberté fut d'une si
longue duree, veu, qu'ils furent si ia-
loux de leur ancienne vigueur. Les La-
cedemoniens ont-ils iadis allegué v-
ne plus iuste cause de leur totale rui-
ne, que d'auoir renuersé les constitu-
tions de Lycurgue, souz pretexte de
les moderer? N'est-il pas aduenue aux
Atheniens de voir leur liberté étainte,
par vne infame seruitude, pour auoir
alteré les loix, lesquelles prinsees nuë-
mant, & au pied de la letre, auoient eu
tout vn tems leur pleine vigueur, &
entiere force. Car ores en les chan-
geant, ores en leur tordât le nés à leur
mode, ores amadoüans & pallians le
tout de leur rare elegance, ils recou-
roient

roient aux plus austeres; de là ils se glissoient derechef aux plus douces; ainsi l'état de leur fortune rouloit toujours apres vne telle inconstance, qu'à tous momans, & en fort peu de tems ils se virent libres, & serfs tout ensemble. A mesure, que la ville de Rome desista d'appeller ses gouverneurs de la charrue, & du foyer; le feu d'enuie, & de partialité ne commença il pas à se prendre en son propre sein, qui la mit en fin sous le ioug des Cæsars, ia toute ébranlée, honnie, & déchirée, comme elle étoit: le rougis de dire ce, qu'elle endura sous les pesantes, non que cruelles machoires de Tibere, combien lâchemant elle souffrit la cruauté de Caligula, & patiamment les sottises de Claudius. Combien de tems elle tolera, ie ne dis pas ce Nerô, mais cét horrible, cruel, & infame prodige de la nature. C'est ainsi, que

m m 3 la

la race des hommes mortels, cuidans pour vn prealable moderer l'autorité des anciens, voyans, qu'il ne leur en à autremât mal pris, vient à la contemner tout à fait. Ce mépris les rend plus inuentifs, & plus frais en leurs maluerfations, & leur fait excogiter d'autres nouueaux moyens, pour alterer cette loüable ancieneté. Parmi l'orage de l'inconstance, qui les agite, leurs esprits sentans vn peu de calme dédaignant telles inuentions. Si qu'ils se glissent insensiblement à vne licence demesurée, & en deuiennent par apres si effrontez, que le mal leur semble doux, & familier, & au bout, à droit, ou à tort se laissent emporter à des passions étranges.

CHAPITRE XVII.

Deux decretz des anciens Marseillois, tirez

rez

rez de Valere le grand. Autre decret
pris du même auteur. Tacite parlant de
Marseille.

A Dioutons à ce que dessus deux
decretz des Marseillois, tirez du
même Valere le grand. Il y a, dit-il,
deux bieres à l'entree de la ville, dont
l'une sert à reposer les corps des per-
sonnes franches, & libres, l'autre ceux
des cerfs, & esclaves, pour les porter
sur une charrette au lieu de leur sepul-
ture, sans deuil, ni pleurs, ni conuoy.
Le iour des funerailles se passe avec
vn seul sacrifice fait dedans le logis,
& vn banquet à tous les parans, & a-
mis du deffunct. A quoi sert, disent-
ils, de se laisser aller à des douleurs trop
sensibles aux humains, ou d'étriuier, &
murmurer contre Dieu de ce, qu'il n'a
voulu partager avec nous son immor-
talité? On reserve en vn lieu public de

cette même ville de la poison, broyée avec de la ciguë, pour en bailler à quiconque a fait entendre aux six cens (ainsi appelle-on ce Senat) les raisons, qui le meuvent à rechercher la mort: Chose que la connoissance, & iugement des preud'hommes ménage le plus charitablement qu'il se peut. Car ils ne permettent à aucun de se dégager à la volée, & prendre congé de sa vie mal à propos: ains ouurent le chemin le plus court à celui, qui d'un courage mieux rassis, & d'une action bien composée a enuie de déloger, à ce que sa trop mauuaise, ou trop heureuse fortune (c'est par ces deux faillies que la vie trouue moien d'euader) arrive à sa fin, par une fin approuuée des plus sages. Quant au premier de ces deux decretz si la mort n'est pas une iniure, mais un tribut de la nature, que se pourroit-il excogiter de plus humain, de

de plus honorable, de plus prudent
 y a-il rien de plus lâche, de ne vouloir
 accorder liberalement à la raison ce,
 qu'avec le laps du tems nous ferons
 contrains de remettre? y a-il rien de si
 impertinant, qu'en pleurant la fin pre-
 cipitée des autres, faire hâter la nôtre?
 Mais c'est en fin, pour nous apprêter
 toujours à pleurer, par quelque nou-
 uveau sujet. Quant à l'autre de ces de-
 crets, auquel si bien la religion Chre-
 tienne est directement contraire, ne-
 antmoins ayant égard à ces vieux
 tems, ie suis en doute, si ie puis soute-
 nir à bon droit, cetui-cy auoir esté le
 plus utile de tous les decrets obserua-
 bles non seulement à Marseille, mais
 en tout autre pays du monde. Et pour
 superceder à la douceur du remede,
 prouenant de tel decret, à ceux qui
 sont iournellement à mort, & à mar-
 tyre, languissans sous vne maladie in-

m m s cura-

curable; que se peut-il trouuer de plus
conuenable, pour reprimer l'effron-
terie d'aucuns, lesquels à l'imitation
du vieillard d'Æsope tâchent à prix
d'argent de prolonger les derniers a-
bois de la vie? Et bien que parmy les
flots de ces imaginations confuses,
l'on n'appete vrayement la dernière
fin, si est-ce pourrant, que le degout
de la vie les saisit en telle sorte, que
leurs humeurs, leur embonpoint, leur
condition, leur sont à ie ne fais quelle
charge, que leurs esprits ia flettris, &
cariez, venans peu à peu à se refoudre,
& aneantir, se rendent en fin tout à
fait inhabiles au maniment des affai-
res, & les abandonent cōme des lourds
fardeaux de terre infructueux, & inu-
tiles. l'acheue (pour être bref) ces deux
decrets de Marseille, en y adioûtant
encores celui cy, tiré du même auteur.
Il n'est pas permis d'entrer dans la vil-
le

le de Marseille avec des armes. Il y a
des gardes es portes, pour les receuoir
à l'entree, & les rendre à l'issue: afin,
que comme ils sont tres-courtois à
faire bonne chere, & éberger les étrā-
gers, ils puissent aussi pour leur regard
être exants de crainte, & de soupçon.
L'ordonnance en étoit tres-iuste, ô
Valere; Car bien que sous le nom de
franchise, & de seureté, elle eut été
tresbien fondée, toutefois il n'étoit
point expediant, que le port des ar-
mes fut indifferamment permis dans
vne ville, où tu as dit peu auant, l'au-
torité des loix, & de la police être si re-
ligieusement obseruee. Avec tout ce-
la, leur commandement ne tenoit rié
de l'importun, du cruel, ni du trop im-
perieux. Tacite publie leur courtoisie
au liure qu'il a fait passer sous le nom
de la vie d'Agricola, disant: Outre le
bon, & franc naturel, qu'il auoit, vn
seul

seul point l'auoit seuré des allechemens des mauuaises compagnies; c'estoit l'education, & instruction aux bonnes lettres, qu'étant ieune garçon il auoit pris à Marseille, ville vrayement bien mêlée de cette Grecque douceur, & frugalité Prouença le.

CHAPITRE XVIII.

Du pouuoir des Marseillois acquis au moie de leur police. Strabo sur ce sujet. Liures des anciens Marseillois perdus. Crinas celebre, & tres-riche Medecin Marseillois; Charmis autre Medecin Marseillois.

AV regard du pouuoir, que les Marseillois acquirent au moien de leur Police; dont l'état tres-parfait les met en admiration aux François demy-barbares, leur ayant fait prendre

dre le train d'une vie plus civile, & connue à la noblesse Romaine les études d'Athenes en leur ville. Cela étant ainsi couché au long des livres de Strabo, ie feray mieux d'inferer icy ses propres termes. Les Barbares ia subiuguez dépouillerent dès aussi tôt cette fierté de courage, & voyans, que les Romains chargez de tant de triomphes étoient les maîtres tout par tout, leur ambition de faire la guerre se convertit aux affaires de ville, & à l'Agriculture. Ce pourquoi les Marseillois prindrent sujet de ne s'attandre plus à tels exercices. L'état presant de leurs affaires en rend suffisante preuve. Car les plus apparans s'appliquent tous aux études de Rhetorique, & de Philosophie. De sorte, qu'il n'y à pas long tems, que cette Cité permet aux Barbares de hanter ses Colleges, dont les François deuindrent tellement amateurs

teurs de la lague Grecque, qu'en traitant de leurs affaires, les pactes, & les qualitez des contracts s'écriuoient en Grec. De là il aduint, qu'il n'y auoit pour lors gentilhomme Romain, qui ne laifsât l'ancienne route d'Athenes, pour venir à Marseille. Les François d'accord entr'eux, admirans l'état de cette ville furent curieux d'employer tout le tems de paix à cette manière de viure. Ce qu'ils feirent en public, non qu'en particulier. Si bien qu'ils entretenoiét chez eux des Professeurs de Philosophie, & outre ce ils en faisoient venir d'autres aux dépans de la communauté, auxquels ils decernoïét des bons salaires en argent, selō qu'ils auoient apprins de faire aux Medecins. Voila ce qu'en dit Strabo. Mais ie ne puis me retenir, que ie n'admire encores vne fois, considerant où ce peut être, que les volumes de tant d'écri-

criuains Marseillois ont passé, & où
c'est qu'ils croupissent pour le iour-
d'huy, dont nous n'auons appris les
noms, qu'à la relation des autres. Où
se peut être fourré cet insigne Cosmo-
graphe Eudimene, qui a

*De tant de peuples ven, & les mœurs,
& les villes?*

Où est Pytheas? où sont Timarche,
Androcide, Tarcon, Aristocle, Me-
nechme, Aristodeme, Hypparchon?
Je mets icy sur les rangs deux perso-
nages tres-illustres en l'art de Mede-
cine, que les écrits de Pline nous ont
mis en euidance. Le nombre des au-
tres est trop excessif: ce pourquoy ie
ne veux pas m'attandre à les comter.
Pline donques au liur. 29. cha. 1. ayant
porté son aduis sur le fait des Mede-
cins, lesquels apres Hyppocrate, natif
de l'Isle de Lango, ont tenu le premier
rang d'honneur en leur Art, en Grece

old

pre-

premierement, en Italie, & à Rome
mêmes, mōtrent en fin, que toute la re-
putation de cette science veint fon-
dre sur vn certain Theffalus, & que
Crinas, ou Crinias Marseillois s'ay-
dāt des Mathematiques, pour mieux
enrichir, & faire valoir la medecine,
lui ôta tout le credit, & les grāds pro-
fits, qu'il faisoit. Environ ce même
tems, dit-il, a l'auoir du regne de l'Em-
pereur Neron, Theffalus emporta le
bruit à tous les Medecins du passé,
contre lesquels il crioit comme vn
desesperé: de sorte, qu'il abbatit, &
renuersa toute leur doctrine, & ce par
vne grande prudence, & dextérité,
ainsi, qu'on peut voir à son sepulchre,
qui est sur la chaussee d'Appius, où
pour inscription il a pris le titre de *la-
tron*, le Medecin. Et de fait il n'y auoit
bâteleur, ni coche à trois cheuaux
mieux veüe, & suiuie sortant en pu-
blic

blic, qu'étoit ce Thessalus. Et neant-
moins Crinas de Marseille le passa en
bruit, & en autorité par deux grans
moyens qu'il inuenta. Car voulât pa-
roître plus specularif, & plus ceremo-
nieux, que les precedans Medecins, il
obseruoit le cours des Astres, & choi-
sissoit les heures bones, selon les ele-
ctiōs des Ephemerides, & Almanachs
en tout ce, qu'il ordonoit; iusques au
boire, & au manger de ses malades.
Par ces moyens il paruint à vn si grad-
pouvoir, qu'il legua par son testamēt
dix millions de sesterces pour les re-
parations des murailles de Marseille
sa Patrie: & feit d'ailleurs fortifier, &
emmanteler plusieurs autres villes, ou
il dépandit bien autant. En somme, il
attira si bien le monde à son opinion,
que rien ne se faisoit que par le cours
des Astres. Sur quoi vn autre Marseil-
lois nommé Charmis se icetta en cam-

n n

pai

paigne, lequel meit bas non seulement la pratique des anciens, mais aussi deffendit les bains & étuves, & vouloit, qu'on se baignast en eau froide, mêmes en plein hyuer, & ne craignoit rien d'ordonner à ses malades des bains d'eau froide. Et de fait j'ay veu des vieux Senateurs hommes consulaires, qui transissoient de froid en leurs bains, & les enduroient par ostentation. Mémes nous auons encores vn liure d'Annee Seneque sur ce sujet, par lequel il approuue cette maniere de traittemant. L'amour de Crinas envers sa patrie est autant digne d'admiration, comme la somme leguée est immanse, & incroyable, fors à ceux, qui voudront mesurer l'opulance des anciens à l'égal d'un si grand Empire, non de l'indigence des Princes de nostre tems. Car selon nostre supputatio, qui ne reuiert tout a fait, & n'est aussi trop

trop éloigné de celle de Budé, les *Centes Sestertiūm* des Latins, qui veulent dire cent fois, cent mil sesterces, au fur de nôtre écu, valant quarante cinq sols, ou bien cinquante cinq sesterces, font vne fois cent, quatre-vints mil; huit cens, dixhuit écus. Et si quelcun en veut faire le calcul plus exacte, il y trouuera enuiron sept sols, six deniers d'auantage, faisans la sixième partie de l'écu.

CHAPITRE XIX.

Marseille tres-opulante, & tres-grande apres le triomphe de Cesar. Marseille calomniee par quelques Historiens, excusée par l'Auteur.

DEux consequences pouuōs nous tirer des choses susdictes. L'une, ie depuis la victoire de Cesar, l'état

nn z de

de Marseille ne fut si foible, ni si chetif: veu qu'elle auoit pour Citoyen vn Medecin, qui en matiere de finances pouuoit aller du pair avec les Rois de nôtre siecle. L'autre, que les écrits de Strabo ont acquis d'autant plus de creance, alleguât que cette ville étoit pour lors d'une admirable grandeur, nonobstant qu'elle se voye auourd'huy mise au rang des moyenes, & ne mōtre aucuns vestiges de son enceinte iadis plus grande; puis que ce personage legua vne telle somme de deniers pour la reparation de ses murailles, en ayant fait d'autres à quasi autant de fraiz. C'a donques été l'honneur, & l'integrité de ses mœurs inimitables au reste des nations; la belle reputation de tant d'honorables citoyens, qui pouuoient rendre glorieux le moindre village, ou hameau, l'ornement des sciences, captiuant à son amour

amour les Romains Seigneurs de l'univers, qui ont étagé, & affermy aux Marseillois la durée d'une liberté si celebre, le lustre nōpareil, & le comble de ses richesses si memorables. Mais comme es choses plus haut mōtées sont ordinairement le plus mal assurees, & comme rien de fort releué n'est de beaucoup de durée, comme il faut en fin, que la vertu cede souvant à la mauuaise fortune, la ville de Marseille tresfidele, iamaï sūiette, rōiours bonne amie au peuple Romain a veu sa felicité entamee sous les armes de Cēsar, & a fait naufrage d'une bonne partie de sa puissance, sous vn Neptune mal fauorable. Toutefois le lustre de la vertu, & la bien-vueillance du peuple Romain l'ont si heureusement accompagnée en ses pertes, que, (comme nous auons iā dit apres Ciceron) ses propres ruines lui

nn 3

four-

fournissant d'ailleurs assez de larmes, ne l'ont sceu engarder de pleurer, & de plaindre le déchet, & l'infortune de cette belle Cité. Cene lui fut encor assez de voir en ce même tems affoiblir son état, cōblé de tous biens sous la rigueur, & la violence de Cæsar; il fallut, qu'elle sentit par dessus les viues pointes des miserables flateurs murmurans à belles troupes: comme voulans tirer en cause la vertu de celle, dont ils ne conoissoient seulement le crayon. Et le prenoient voirement bien, d'en demeurer au iugement de la fortune. Ils disoient, qu'une ville confederée, & si bien appuyée de l'amitié du peuple Romain ne deuoit iamais s'opposer aux volonteiz de Cæsar, puis que Rome mêmes s'y étoit soumise. O la belle ruse! Ha troupe de chiens eshontez non hômes, iugez vous ainsi des beaux exploits par les

cuc

euenemens? braue sang Romain, estes
 vous si peu versé au point d'honneur?
 Or si vous harcelez ainsi la vertu, &
 les sages conseils à mesure, qu'ils ne
 reüssissent si heureusement, ie vou-
 drois vous interroger, & sauoir de
 vous, ou c'est qu'il y a plus d'infamie,
 où de résister genereusement à la ra-
 ge desesperee des tyrans, pour deffan-
 dre l'état, la liberté, & la foy iuree, &
 perir là dessus: où bié apres auoir em-
 pieté vne tres-iniuste domination par
 vne multiplicité de forfaits, par la per-
 te d'une infinité de concitoiens, sui-
 uis d'un bon nombre de ses propres
 allies: apres auoir prostitué son ho-
 neur, mis en proye sa reputatiõ, pour
 ne m'emanciper à dire ce, que les ser-
 uices de Bythinie, & le concubinage
 d'Egypte ne me peuuent honêtement
 permettre; apres auoir suivy sa pointe
 sous la faueur des soldats enrichis des

dépoüilles de tant de citoyens occis, qu'il n'entretenoit pas moins d'espérances de les eleuer aux honeurs, apres auoir pippé le Senat voiremant incorruptible; fors la creuë de tant de fortes de gens r'alliez, que l'ambition de Cēsar y auoit introduits; & au bout se sentir assailly des plus apparās de la ville, ie n'ose dire de son propre enfant (puis qu'en mourant, Cēsar, tu l'interpellas de ce nō) auteur d'une si iuste vindicte; voir driller sur son chef tāt d'épees nuës, & ne pouuoir être enleué d'un seul coup, ains se laisser hacher en pieces, & languir gemissant sous des morrelles blesseures. Mais il n'est ia besoin de répondre si exactemāt aux clameurs de tāt de gens, qui deuenus insolans par la recente victoire de Cēsar, grondoient contre Marseille: veu que parmy ceux là memes, qui lui étoient plus affidez, aucuns nageoient
entre

entre deux eaux, allans selon le tems,
& les affaires; & que plusieurs poussez
de lacheré, ou d'un mouuement de
perfidie, pour flatter le party de Cēsar,
harceloient les Marseillois, & leur for-
tune avec des paroles, & des reproches
intolerables.

CHAPITRE XX.

*Paterculus accuse les Marseillois. Apologie
des Marseillois contre Paterculus.*

Velleius Paterculus Historiē tres-
gentil en tout, fors en l'elegance;
car quant à Florus (qui pour auoir en-
trepris le même sur le modèle des au-
tres, n'a pas été en son tems en trop
grande estime) ie ne daignerois l'alle-
guer. Velleius dis-ie, affranchy de la
peur, par le long trait du tems, comme
ie pense, & par la mutation des Cæ-
sars,

nn s fars,

fars, a tres-indignement harcelé la condition de Marseille. La fidelité, dit-il, des Marseillois fut plus loüable, que leur conseil ne fut bon; en ce que prenant tres-mal leur temps, pour se rendre arbitres du differant de ces Princes armez, ils retarderent aucunement le voyage de Cæsar. Vellee, Rien autre, que ta lache flaterie t'a fait deguïser la verité, en si peu de mots: car ailleurs tu en as parlé plus à plein, & en eusses peut être dit davantage; si l'on t'eut laissé iouïr plus longuement de ton infame seruitude. Ores, quels points prendray-je à rembarrer les premiers? Ce seront voirement les deux derniers, attendu qu'à la relation de Cæsar mêmes (si toutefois Cæsar est l'auteur des liures de la Guerre civile) ils sont inscrits de faux. Touchât le premier sçavoir mon si la foy promise est preferable aux conseils plus as-

fu

seurez, & la liberté à la vie. Je vois déjà combien tu feras du retif, pour me l'aduoüer ; puis que vilain serf, que tu es, corrompu, & souillé en toute espèce de soumission, tu incites les autres par tes propres écrits à se captiuer, & seruir de gayeté de cœur. Je te demande donques, si ces Commentaires de la Guerre ciuile, courans sous le nom de Cæsar sont pieces authentiques, ou non? Je veux croire qu'ouï, puis qu'ils ont été faits par l'Empereur mêmes, ou du moins par vn des chefs de ces partis. Or est-il, que tu as peu assez comprendre, par eux, que Marseille ialouse de se conseruer en son ancienne fidelité, en l'integrité de ses mœurs, & en la forme de sa police, adherant aux volontez du Senat, & du peuple Romain n'est en rien blâmable, d'auoir eu l'ambition de se rendre hors du tems l'arbitre de ces Princes armez,

en

en deniant l'entrée à vn homme beau
apres la Royauté, refractaire des loix
du pays, qui brasloit de s'affuettir
tout l'vniuers. En outre, la confession
de ses Ambassadeurs auoient ià témoi-
gné, qu'elle n'étoit nullement auide
de tels honcurs, veu qu'elle n'auoit in-
tentiō d'admettre aucun de ces deux
Princes. Qu'elle ne retardast non plus
le voyage de Cæsar en Espaigne, cela
est tout notoire par les mêmes Com-
manditaires : si vous n'appellez retar-
der, ne se vouloir mettre à la discretiō
d'un vainqueur si insolant. Parquoy
disoit elle, ouuriray-ie mes portes à
l'ennemy du peuple Romain, faisant
ses approches avec vne armee de de-
my barbares ; Moy qui ne fus onques
forcée à donner l'entrée à vn Magi-
strat bien legitime, & qui ne fut selon
mon gré. Mais c'estoit diras-tu, iuste-
ment affecter l'arbitrage des partis,
refu-

refusant les portes à César. Voila pas, bon Dieu, vn grand arbitrage, & bien douteux, qu'une ville s'offrit à la mercy d'un homme, pour la crainte, & haine duquel, le Senat auoit abandonné Rome, & tout ce qu'il y auoit de plus cher? C'est, s'il me semble, assez satisfait à ces deux derniers points; non confortables en iugement, étans tref-euidans, & notammant auerez par des bons écrits, & attestations variables. Car tout ce que le relent du tems, ou tō mauuais courage ont fait alterer, ou ce que plein de grand loisir, tu as fureté au contraire, ne me fait point de peine, puis qu'il se trouue rembarré par les paroles des parties mêmes.

CHAPITRE XXI.

L'Auteur poursuit son Apologie pour Marseille

seille contre Patérculus. Comparaison
des Marseillois aux Atheniens. Mar-
seille admet les Partisans de Pompee.

JE ne veux pourtant laisser couler si
legerement ce premier point, tant
pour mettre Marseille à deliure de ra-
calomnie, bien qu'elle ne soit de grâ-
de importance, que pour te faire ouïr
les dignes honeurs de tō humeur fer-
uile. En quoi ie n'apporteray rien
moins que les inuentions des Philo-
sophes, vrayes chymeres, ou pures i-
maginations d'un, ou de deux vieux
babillards, & pour l'ordinaire tres-
ignorans, mais des bons exemples at-
testez, & receuz par les resolutions, &
iugemens solides d'un millier d'hom-
mes. Sus dōc, dis moi, Vellee, puis que
tu estimes, rien ne se deuoir entreprā-
dre en faueur de la liberte. Mais, qu'est
ce que ie dis, tu embrasses si serré la
fer-

seruitude, tu la fomantes par des ser-
uices si abiets, & des soubmissions si
contempribles, & qui pis est, engeâce
bâtarde que tu es, tu la releues par des
écrits transferables, & permanans à la
posterité. Dis moy ; les Atheniens te
semblent-ils auoir fait sagement de
doner iournée aux chams de Mara-
thon avec onze mil hommes sous la
conduite de Miltiades, contre six cens
mil Perles? Voire, répondrastu, d'autât
qu'ils ont par ce moien garanthy leur
ville, & atterré les forces de leur enne-
my. Que si d'avanture (comme rien
n'est de si iournalier, que les armes) ils
fussent demeurez vaincus sur la place,
n'eussent ils pas selon ce tien iugemât,
été tres impudant, & mal entendus en
leurs affaires ! O la grande finesse
d'homme ! Dis moy encores. Le con-
seil nous peut il assseurer, ou non du
sucez des affaires du monde ? S'il le
peut,

peut, la ville de Marseille est doncques d'autant plus digne de gloire d'auoir preferé l'autorité, la fidelité, la franchise, ou tel autre poinct à sa ruine toute appaiée, & ineuitable. Si à l'opposite il ne le peut, qu'est il de plus impertinant, de plus grossier, de plus temeraire, que d'accuser vne ville de n'auoir sçeu preuoir le cas, ou toute la preuoyance humaine se va perdant ou bien, de n'auoir vsé des prognostics, à la certaine sciance desquels, les hommes n'ont onques sçeu attaindre, ou bien, pour couper court, de n'auoir veu les choses auant, qu'elles fussent faittes. Toutefois noz Marseillois ne pouuoient à bones enseignes esperer vn meilleur succez, qu'eurent iadis les Atheniens. Car les nôtres auoient affaire avec les Romains, ennemis mortels des Romains mêmes, ayans sur pied vn puissant exercite, qu'ils
pou

pouuoient à toute heure appeller à leur secours, qui du bruit de leur nom, & du seul éclat de la noblesse Romaine pouuoient offusquer ces soldatz de my barbares de Cēsar. Les Atheniens reduitz à leurs dernieres pieces, forcez de combattre par l'extreme necessité, auoient à se mêler avec vne grande, & forte armee, menee par le Roy des Roys en Orian, portant avec ses armes l'orage, & la terreur du genre humain. Et ne furent avec tout cela si oublieux de leur honneur, que de postposer selon l'aduis de Vellee, les conseils plus honorables aux plus vtiles, ou mieux asseurez. La genereuse, & haute entreprise des Marseillois, quoy que surchargee d'ailleurs de titres, & de trophées glorieux n'auoient manque de pretexte, pour pallier la recherche de leur seureté. Que s'ils se fussent ralliez au party de Cēsar, outre la bre-

ab

o o

che

che faite à leur honeur, & la perfidie, dont ils se rendoient coupables, l'equité, & la raison gaignent vn iour le dessus avec Pompee, vne grosse guerre sur les bras leur estoit infailible, & eust été d'autant plus cruelle que Rome trāquille, & offancee l'eut peu mener avec les forces de son Empire vnies ensemble. Ils pouuoient iuger, que pour lors Cæsar se trouuant fort occupé ailleurs, & pressé d'accelerer son voyage, ne consumeroit gueres de tems à reconoître ses meurs. Et iāçoit, que les chefs du party Pompeyan se fussent iettez avec ceux de Marseille, ia d'eux mêmes assez portez d'honneur, ne demandans rien moins, que leur assistance, apres les auoir exhortez par leurs braues persuasiōs, cōme s'ils eussent eu besoin d'esperon, au milieu de la course, ne les sceurent d'abordee si bien remettre, qu'à peu
de

de là ils ne les abandonassent d'une honteuse fuite: Les Marseillois neantmoins, ne perdirent jamais courage, ains saillis deux fois du port pour donner sur les vaisseaux de Cæsar, au lieu que Nasidius Pôpeyan gaigna au pied, avec une bône partie de ses galeres, ils firent alte avec le residu de leur flotte, & rendirent en ce combat tant d'épreuues de leur valeur, que parmy ce, qu'ils étoient beaucoup plus foibles d'hommes, & de vaisseaux, ils firent acheter bien cher la victoire aux Romains; de sorte, que non tant vaincus, que recreus, & lassez de tuër, & opprimer de la trop grande multitude, laisserent au vainqueur l'honneur d'une tres-sanglante victoire. En quoy, l'on ne saroit assez admirer la valeur, & resolution de ceste ville, qui eut tant de courage de reste, que où les villes d'Italie branloyent de peur, & à l'enuy

dois

00 2 les

les vnes des autres congedioient leurs garnisons, où Pompee fuyoit de Rome mêmes, suyui des principaux gentis-hommes que la faueur auoit corrompus, & engourdis, n'osans seulement faire retirer quelques compagnies logees au pied de ses murs. Marseille seule n'abandonna point Rome, qui ia de crainte, & d'effray s'estoit abandonnee elle même.

CHAPITRE XXII.

Contre Paterculus. Reddition de Marseille à Cesar. Marseille soutint le siege, & fit honorablement sa composition. Il est toujours bon de consulter avec la vertu.

OR si l'on blasme les Marseillois de ce, qu'apres auoir couché leur relte pour conseruer l'honneur, ils ne sceurent en fin se desdire de ceder à l'ob

à l'obstination, & aux exploitz de Cefar, & d'entrer en composition pour se rédre. Que Vellee face icy vn peu de reflexion sur le iugement, qu'on fait des Romains, lesquels au premier assaut des François, n'eurent pas seulement le courage de les contempler entre deux yeux, ains ce grand Senar, ces tres-illustres races de Papyrius, de Fabius, d'Appius, leur tournerent bravement le dos pour se faire battre; & n'osant pas mêmes deffendre les portes, au lieu de soutenir la charge, faisoient parade aux François de leurs belles, & grandes barbes, & se les faisoient amadouër, comme si iamais au parauant les François n'eussent veu des barbes plus toffues, ou mieux che-nues. Quoy que s'en soit, les Marseillois ont repoussé leurs ennemis par guerre ouuerte, & en des chaudes escarmouches, sans s'aider de l'or. Era-

fin de faire voir par la cōfessiō des ennemis mêmes, si les Marseillois ont succōbé par faute de courage, écoutōs les paroles du second des Cōmentaires de la Guerre ciuile. Les Marseillois accablez de toute sorte de maux, & reduits à vne finale indigence de viures, defetiz en deux rencontres par la mer, rōpus & rembarrez en plusieurs, & diuerses faillies, molestez avec cela d'une griefue pestilance, pour auoir été si longuemant renfermez, ioint le changement des viandes, car tous n'étoiet soutenus d'autre chose, que de viel panic, & d'orge corrompu, & gatté, dont ils auoient de longue main fait reserue, pour s'en ayder en semblables extremitez. L'une de leurs tours sapée, & mise par terre, & la pluspart de leurs murailles demolies, & réuersees, hors de tout espoir deormais d'auoir plus de secours de ses prouinces,

&

& armées, qu'ils auoient sçeu être venues ez mains, & pouuoir de Cæsar, deliberent de se rendre à bon esciant, sans plus de fraude ni d'artifice. C'est ce que Cæsar en a dit. Les Marseillois auoient souuent eludé les soldats de Cæsar, & partant leur auoient baillé des mauuaises venues: car en matiere de guerre,

La Ruse, & la valeur marchent d'un pas égal.

Mais pourquoi est-ce, que ie va épluchant tout ceci, comme s'il y auoit onques eu ville au monde, qui n'ait quelquefois esté la proye des plus forts: Mais iamais aucune, que i'esçache n'a soutenu le siege pour la defence de sa liberté avec plus de resolution, & de perte des assiegeans, que Marseille, & ne s'en trouue gueres, qui la puisse égaler en ces deux points. Nulle autre encores, comme ie crois,

prise avec tant d'exploits, d'affauts, & de fatigue, n'a été si bien rétablie en son ancienne liberté comme Marseille. Bien qu'elle ne se fut onc promise tant de courtoisie de son ennemy, ni d'heureux succez en ses affaires. Elle esperoit la faueur des Dieux en vne meilleure cause, qu'en celle là. Mais à ce que ie vois, il n'y a guerre si iuste aux iugemens des hommes, que Dieu encores plus iuste ne l'ait à contrecœur. Or puis que l'entendement humain ne peut atteindre à cette perfection, de prevoir les choses à venir, nôtre meilleure consolation en celles, qui arriuent contre nôtre opinion, est d'auoir consulté avec la vertu, qui de son doux regard attire, & flechit les cœurs genereux de noz ennemis, pour offâcez, & irritez, qu'ils puissent être. C'est celle, que les Marseillois firent scoir es plus honorables lieux de leur conseil.

Et

Et en tant que le iugemât humain à peu penetrer, ils ont sous sa conduite tenu le chemin plus asseuré, bien que l'issue n'en ait été par trop heureuse.

CHAPITRE XXIII.

Contre Paterculus encores. Leonidas de Sparte accomparé aux Marseillois. Les Sagonthins. Les Petiliens. Ceux de Pelestrine, & de Numance. Les Grecs sous la conduite de Xenophon. Conclusion de ce discours.

VS donc Vellee homme noble, de l'ordre des Tribûs, le plus qualifié de tous les historiens de ma conoissance; ie ne rougis, & ne me lasse de traiter plus longuemant avec toy. Sus donques, dis moy: La belle reputation de Leonidas de Sparte est elle point venue à tes oreilles? Je le crois de vray. Mais quel nom accommo-

oo 5 deras

deras tu à cete siene grande constan-
ce, faite voir en vne occasion si hasar-
deuse; luy doneras tu celuy de la ver-
tu, ou du vice? si c'est celuy ci, les écrits
de tant d'historiens, d'Orateurs, & de
Poëtes huëront tout à l'heure apres
toy; lesquels à l'enuy ont par leurs e-
loges logé ce personage dans le Ciel,
& l'ont eu en estime, & en admiration
du plus superbe vainqueur, qui fut ia-
mais: si c'est celuy de la vertu, le iour
ne paroît pas si clair, que cete valeur
se produit trop hardie; & s'il est per-
mis de dire tout, elle ne se trouuera
exante de temerité. Tu fains d'ap-
prouer la vertu en telles affaires (car
c'est la prudence si ie ne m'abuse)
ayant pour appuy les sages con-
seils, & les constantes resolutions.
Nous auons ia montré, qu'entant, que
la preuoyance humaine se pouuoit é-
tandre, les Marseillois auoient suyui
le

le chemin plus assuré, en adherât au Senat, & au peuple Romain, & se ioinât au party de Pompee, l'honneur & le chef de la Noblesse Romaine, pour se debander de celuy de Cæsar, hôte factieux, & remuant. Vois-tu maintenant ce, qu'on peut inferer par là? C'est, que si Leonidas, & les siens ont par vne valeur temeraire merité tout vn monde de gloire, celle des Marseillois se deuoit celebrer, non par les langues d'un seul, mais de plusieurs mondes, s'il y en auoit autant, comme ces roques Philosophes du passé, pour être les bien-venus, faisoient accroire à Alexandre. Car ils n'ont été en rien inferieurs aux Lacedemoniens en grandeur de courage, d'affection à leur liberté commune, & d'honneur, & de zele enuers leur Patrie, n'ayant rien obmis à entreprendre, ou à épreuer en leurs exploitz. Et si à ton compte la
ver-

vertu se doit attacher aux choses, qui esloignées de la temerité sont soutenues de la preuoyance de quelque seurété, les Marseillois ont tres bien faict de iouer au plus seur, & tu les as tres-lourdement noircis de cette tache d'imprudance. Il y a des exemples innumerables sur ce subiet, que les moins versés en l'histoire pourront rencontrer. Car si ceux de Sagonte n'eussent si honorablement exploité leur frâchise enuers les Romains, trop retifs (à leur ruine) à leur enuoyer du secours, il étoit à craindre, qu'Anibal passant par les Alpes avec plus de celerité, n'eut emporté d'affaut la ville de Rome; là ou les Sagonthins entreprenans par dessus leurs forces, après auoir temporalé l'espace de six mois, ne pouuoient esperer autre chose. Que diray-je des Petiliens? Ne firent-ils pas à la iournee de Cannes vn retrâche

chemant de leurs corps, pour reprimer l'insolance d'Annibal, & lui empêcher les approches de Rome? Ceux de Pelestrine, Casilin & tant d'autres peuples, que ie neveux alleguer, meuz de ce même zele de fidelité, n'ont ils pas à leur propre dá cōserué l'état de Rome? Mais au iugemāt de Vellee toutes telles actiōs seront autāt d'imprudances. Je le voudrois encore interroger, si cēs conseils n'ont été reputez tres-sages, tres-utiles, & tres-agreables aux Romains, tremblans de peur en l'attente d'Annibal? Vellee, comme ie pèse, prifera encores moins la valeur, & la resolution de ceux de Numance; où quatre mil des leurs mirent sous le ioug trente mil Romains, avec le Cōsul Manein. Et où sont eēs dix mil Grecs si celebres, & si desirez parmy les souhairtz des plus grans capitaines de ce siecle? Certes, s'ils eussent eu Vellee

lee pour leur chef, au lieu de Xenophon, leurs trauaux eussent bien tost prins fin. Car au premier rencontre de l'ennemy, ils se fussent plutoft renduz esclaves, que de hasarder vne bataille, si les chefs ne leur eussent tenu la bride. Qu'est ce qui me retient? Répondsmoy. Cuides-tu, que l'honneur ait été plus grand, d'auoir tiré des plus puants cachotz vingt quatre mil esclaves, les acheter à beaux deniers comptans, & se les obliger par serment, enrroller au Senat, six mil Criminels ja condamnez à mort, & commettre à telles gens le maniement de la chose publique, les armes de la ville, & l'autorité de l'Empire: ou bien par l'entremise des plus califiez, & honorables habitas de la ville s'opposer pour la manutention de la liberté, à la violence d'un homme factieux. Or est-il, que le premier à la relation de Valere le

re le grand, Romain, comme toy, fut
prattiquee par les Romains tes Ma-
ieurs, & le dernier, comm'a esté dit,
par les Marseillois. Estimant, que ces
exemples suffiront, i'abstiens d'en al-
leguer d'autres, de peur, que ton lan-
gage fardé ne iette de la poudre aux
yeux des nouices, & mal entendus en
noz affaires, & en l'histoire. Cette seu-
le tache d'une infame seruitude à cor-
rompu, & honny la candeur de ton
ame: Et ne se faut étoner, si tu as eu en
si mauuaise estime la generosité, &
l'excellance d'une condition libre,
puis que tu fus élevé en vn siecle le
plus déreiglé que l'Empire Romain
ait oncques veu; Car ce qui augman-
te, ou diminue le prix des vertus, c'est
le tems, qui les produit. Comman est
ce que tu r'es laissé aller si lachement
à la faueur? si effrontément à l'ambi-
tion, si salement à la flatterie? Ha, que
la

la domination, & la liberté cōuersent mal ensemble. Vn franc courage est toujours en détresse parmy les grandeurs, & n'admire rien tant à contre-cœur, que le sommet de cés dignitez releuees, & les seruices de tant de flatteurs, que le respect va ores retenant, ores pleins de confusion les atterre tout à fait, ores l'humeur de complaisance les chatouille; & telle humeur se changeant imperceptiblement en habitude; voyla la forteresse d'honneur demolie. Et comme la faueur, le respect, ou la force leur baillent du relâche, vne Manie les saisit, & leur fait dire, ou écrire des choses, que la langue, ou l'oreille auroient honte de passer. Voy tu, Vellee, ou ie me suis porté, pour rembarrer, & confondre la bassesse de ton ame. l'auois possible ia trop differé vn discours sur le faict de Marseille, qui ne se peut obmettre sás quel-

quelque soupçon d'impiété. L'ordre des tems me guide, & mets premier en rang ce qui precede en aâge, non en dignité. Je ne pouuois dire à l'entree ce, qui se trouue dernier, sans preuertir l'ordre. Ainsi quiconque sera mon intention ne m'accusera d'ingratitude, d'irreligion, ny d'inconsideration, d'auoir reietté ce discours, à la fin du liure, où le champ se descouure plus large. Vellee, ie te mets donques mes-huy en pleine liberté, & décharge ton ame de toute tache d'infamie, quoy que tres-encline, & naturellemant vouëe à la seruitude. Je te declare libre, & deuëmant emancipé; car

*Voicy qu'un nouveau Prêtre entre
dedans mes temples;*

qui de sa pureté, innocence, & amour me met à deliure de tous ces étrifs, & te baillera, si ie ne m'abuse assez beau-
loisir aux enfers, pour y amadoüer, &

pp

flater

CHAPITRE XXIII.

Prouençaux heureux d'avoir été les premiers hôtes des plus proches de nôtre Seigneur Iesus Christ. Sainte Marie Magdaleine; Sainte Marthe, &c. aborderent en Prouence. Les Prouençaux ont reçu la foy de ces saintes Ames.

OR il est questiō de sçavoir, si ceux de Marseille, & du reste de Prouence ont plus à se glorifier, d'avoir eu l'honneur de loger en leurs hautes, villes, & deserts ces tresheureuses Ames, si cherement aymées de nôtre Seigneur Iesus Christ, où bien d'avoir été doüez d'en haut de tant de grace, que les voyant bannies de leur sol natal, cruellement exposées par ceux de leur nation à la mercy des vents, & de

de la mer, portans comme des nou-
 uaux Dieux, professâs vn culte inoui,
 & enuié, selon qu'il est croyable, ne
 leur ayant neantmoins fait aucun dé-
 plaisir, ains au contraire ayent accou-
 ru à elles, pour receuoir cette celeste
 lumiere de la foy: y a-il aucun ie vous
 prie, qui n'ait ouy parler de Marie
 Magdaleine, iadis autant infame par
 la multiplicité de ses offences, que re-
 commandee apres, par la penitence.
 Qui est le Chrestien, qui ne sache tres-
 bien le particulier amour, que Iesus
 Christ nôtre Dieu lui porta: le degout
 qu'il auoit d'ouyr murmurer de ses a-
 ctions vertueuses le soin, & la deffan-
 ce, qu'il prenoit de son honneur. Ce
 sont choses trop euidantes pour les
 éplucher icy en detail. Ce fut elle, a-
 uec Marthe sa sœur, Lazare son frere,
 Maximin, l'un des disciples, & autres,
 que les Iuifs exercans leur rage insa-

Dica

pp 2

ria-

riable, & décochant les traits enuenez de leur mortelle enuie, meirent dedás vn vieil vaisseau, carié, vermoulu, entr'ouuert, faisant eau de tous côtez, sans voile, sans auirons, sans gouuernail, & les abandonerent à l'auenture de la Mer. O que la garde du Ciel est fidelle. Le fust, non ces ames tranquilles, asseurees, pures, & sainctes, sentit l'effort de la tormante. En fin pour argumant de la bonté de Dieu enuers nous, elles vindrent par sa permissiõ aborder au port de Marseille. N'ensuiuans toutefois l'exemple de S. Pierre, de S. Paul, des autres saincts Apostres, & disciples en ce, qu'ils alloient de ville en ville, & d'une Prouince à vne autre, ains firent election de nôtre Prouëce pour s'y habiter tout le tems de leur vie, l'ensemencer des celestes fruits de la pieté, conoissance, & veneration du vray

Dieu

Dieu, & l'affranchir des carnages, & pauvretez, dont les Animaux monstrueux molestoient le pays. Par quel bon-heur diray-ie donques, que cela aduint, sinon par vne particuliere faueur du Ciel, qui voulut que ce petit Esquif, chargé de ces Ames si cheries du Tout-puissant, expulsé du port de Iudee, ietté en pleine mer, porté à trauers de tant de goulfes, & écueils tres-dangereux, frisé tant d'Iles, & de terres fermes, qu'ils rencontrèrent sans s'y arreter, vint fondre, & décharger sa pretieuse robe en nôtre Prouence, deserte, & retirée comme en vn recoin du monde; où ses ports semblent fuir la terre. L'autre gloire, que les nôtres ont par dessus celles là, n'est pas moindre; c'est, que Dieu les inspirant ainsi, tant s'en faut, qu'ils ayent mal mené ces saints, qu'au contraire ils n'ont iamais desisté de les honorer, & seruir

tres religieuses mœurs ; où les Juifs auoient
 ia assommé saint Etienne à coups de
 pierre. Neron fit après mettre saint
 Pierre en Croix les pieds contre mont,
 decapiter saint Paul. En tous autres
 lieux les Apôtres, & disciples furent in-
 humainement traitez, & mis à mort.
 Que diray-je, de l'horrible, infame, &
 sanguinaire nation des Huns, lesquels
 ayant planté le siège deuant Colbigne
 (bien que c'ait esté assez loing de ces
 premiers siècles) firent passer au fil de l'é-
 peë onze mil vierges, dont sainte Ve-
 sale étoit le chef, que les Lyons d'A-
 phrique, les Tygres d'Hyrcanie, &
 tout ce qui est de plus cruel en l'un-
 uers eut épargné.

O Dieu, ôtes du monde une telle ver-
 mine.

CHAP.

CHAPITRE XXV.

*Marseillois conuerts à la foy par sainte
Magdaleine. Saint Lazare Euesque
de Marseille. Magdaleine se retire en
la solitude de la sainte Baume, où elle
demeure l'espace de trente ans, & y
meurt.*

EN fin Magdaleine faisant plusieurs
miracles, donne en ses leures d'un
parler, plus doux coulant que miel.
Acquit préalablement les Marseillois
à notre Seigneur, & porté qu'elle eut
la lumière de la foy au reste de la Pro-
uence, s'en retourna à Marseille, où el-
le laissa pour Eueque Lazare son frere.
Et deslors aspirant à vne vie plus cele-
ste, ne respirât autre sinō ces sublimes
intelligēces, cherchant les solitudes, en-
tre dans vne grotte tres-vaste, lieu cō-
me il est à croire ia preparé des Anges

pp 4 pour

pour loger cette sainte Dame. L'autre étoit si vuide du terrain, & du coulant des eaux, que rien de vegetable pour servir de nourriture aux hommes, ou de viande à aucune espee d'animaux, ne s'y pouvoit élever : car l'air mêmes n'y étoit pas épuré. Vn rocher tres-dur, & humide, l'encernât de tous côtez. Telle est la confiance des Chrestiens, resignans leurs volontez à celle de Dieu, telle est l'allegresse de leurs ames, qu'ils se priuent, & s'éloignent d'autant plus gayement de tout secours humain, que pour plus certaine épreuve de leur foy, ils recherchent vn aise plus essentiel, & solide, & non vn vain voirement. Car au besoing ils apprenent d'esperer, & se promettre d'avoir toujours de quoy sustenter le corps, de la main liberale de celuy, qui donne vn si heureux accroissement aux lis des chams. Magda-

daleine donques demeura renfermee
 en cette grotte l'espace de trente ans
 cōtinuz seule, nuë, ny veuë de perso-
 ne : Aussi n'estoit il permis d'en ap-
 procher. Les cayers des anciens nous
 attestent, qu'elle étoit élevée en l'air
 par le ministère des Anges, & portée
 sept fois le iour dedans le Ciel, où ayât
 pour tout alimant goûté les douceurs,
 & consolations celestes, elle étoit rap-
 portée en son logis par eux mêmes.
 Vn bon Chrestien ayant la vie soli-
 taire, edifia vne petite loge sur les ad-
 uenues de l'antré : A mesure, que cer-
 te tres-heureuse Dame étoit proche
 du iour, que le corps, & l'ame cherchèt
 à se résoudre en leurs principes, Dieu
 fit apparoir (à ce qu'on dit) vne lu-
 miere à cet homme, affin, qu'il vit di-
 stinctement, & clairemant l'office,
 que les Anges lui rendoient. Poullé
 d'vn ardent desir de sauoir la verité du
 pp s fait,

faict, comme vn homme, qui n'auoit
iamais ouy rien de pareil, se met en
prieres, & se recommandant à Dieu,
s'achemine droit à la grotte. En me-
me tems, qu'il fut à vn iect de pierre
pres de Magdaleme, il se sentit mi-
raculeusement retirer les membres
d'effray, entr'ouurit le cœur d'appa-
rehension, & ses espritz mêmes perclus
de langueur. A rebrosser chemin, &
retourner en son buron, tout lui fa-
isoit iour, & n'auoit rien qui le mole-
stat, mais le point qu'il vouloit re-
prendre la route tirant droit à l'autre,
il sentoit la même peine. Soudain cet
homme tout diuin s'imagine, que
quelque chose de celeste, & de surna-
turel étoit là retiree, & en composant
vn peu ses espritz. Je t'adore, dit il, par
le Dieu viuant, soit que tu sois vne in-
telligence, ou vn homme pétry de ses
mains, ou autre creature, qui habites
cette

cette grotte, que par tes réponses, & relation véritable de ton être tu mettes mon ame à deliure de telles détresses. Ces paroles trois fois réitérées, il ouyt vne voix, disant: Approche hardiment, à ce que tu saiches qui ie suis, & que tō esprit ait ce qu'il desire. Luy tout tremblottant s'en va d'un pas inégal & inconstant, iusques au milieu de l'esplanade, qui est la bouche de l'autre, où il entendit ces courtes paroles. To souuiens il de Marie, cette insigné pecheresse, qui de ses larmes l'aua les pieds de son maistre. Me voycy elle memes; qui ay vescu en ce lieu, que tu vois, l'espace de trent' ans reuolus, inconnue, & cachée à toute ame viuante. Puis, qu'il à pleu à Dieu m'annoncer par sa grace l'heure de mon départ de ce monde, va t'en de ce pas trouuer l'heureux Maximin, & dis luy de m'attendre seul en son Oratoire.

Di-

Dimanche prochain, où il me verra
portée des mains des Anges. Elle pro-
nonça ces motz d'une voix tres-claire,
& tres-belle, sans que l'homme l'ap-
perceut aucunement; Il s'en retourne
tout en courant, & vient annoncer à
Maximin ce, qu'il avoit entendu. Ma-
ximin entre dès le point du jour en
son Oratoire, où il trouva cette sainte
Dame entourée d'une compaignie
d'Anges. A l'abord les éclairs lancez
du Ciel de son beau visage l'étonnèrent,
mais à un instant elle l'ayant douce-
ment remis, luy demanda, & receut
de ses mains le precieux corps & sang
de nôtre Seigneur Iesus Christ. Cela
fait, cette belle Ame toute divine s'en-
vola au Paradis, pour y jouyr du logis,
que ses merites, comme fourriers du
Ciel luy avoient ja marqué. Le corps
respirant une odeur incroyable resta
gisant en terre, auquel Maximin ren-
dit

dit les honeurs deuz à sa sepulture.
 Quant à Maximin, lequel dès son ar-
 riuée en Prouence étant institué Euef-
 que de la ville d'Aix, enseigné, qu'il
 eut avec beaucoup de fruitz la doctri-
 ne de salut à ce peuple, assisté en ce
 saint miniftère de la coopération de
 l'aueugle nay, auquel nôtre Seigneur
 auoit restitué la veuë (car il estoit ve-
 nu de compaignie avec eux) peu de
 tems après se reposa d'un heureux
 sommeil.

CHAPITRE XXVI.

Sainte Marthe vient precher à Tarascon.

*Erreur populaire sur l'etymologie de Ta-
 rascon. Quelques hommes illustres de
 Prouence sommairement recensés par
 l'Auteur. Excuse de l'Auteur.*

SAinte Marthe ayant ia conuer-
 sty à la foy vne bone partie du
 peu-

peuple Prouençal, interpellée par des gens de bien, s'achemine à Tarascon. Cette cōtree là étoit lors infestée d'un Dragon merueilleusement grand, & horrible; lequel se tenant à couuert dedans la forest proche de là, guetoit si bien l'oree du Rhône, que les passans par terre, ou par eau en étoient desfertez. Marthe luy uie des habitans, n'eut pas si tôt mis le pied en la forest, qu'elle eut en rencontre cet animal, faisant encores gorge d'un homme demy uiuant; & l'amadoüant par ses prieres, l'arrête tout court, le meîne en main attaché de sa ceinture; & tout de ce pas le liure au peuple, qui l'accueillant à coups de piques, le fait perir là sur le champ. Cet animal au langage du pays se nommoit Tarasque: d'ou la plupart des Modernes ont estimé, que la ville de Tarascon iadis autrement appelée, auoit tiré l'origine de

ce

renouveau nom. A quoy soubferir
encores pour le iourd'huy le cōsente-
mant des habitans. Je suis quāt à moy
sout d'un autre aduis. Car Strabo
mōtre claiement cela ne pouuoir
sublister; veu qu'en la description de
la terre, qu'il nous a laissē, il fait sou-
uant mention de Tarascon. Or il n'y a
que les nouices en l'histoire, qui igno-
rent que Strabo a composé ses liures
de la Geographie assez long tems a-
uant la mort de nôtre Seigneur. Je di-
rois plutôt, que cet Animal n'ayant e-
té veu en cēs contrees iusques alors,
& par ainsī n'ayant point de nom, on
lui imposa celui de la ville, où il fut
defait. Car on n'a gueres veu, que les
villes changent leurs noms anciens.
Que si cela est; ceux, qui les ont restau-
rees, aggrandies, & decorees de quel-
que chose de rare, & magnifique, en
font la cause: biē que cela ne leur reus-
cisse

cisse toujours à souhait; ainsi en prit-il à Neron, qui ne sceut onques faire appeller Neropolis la ville de Rome. Il n'est pas vray semblable, qu'une ville assez celebre d'ailleurs, ait emprunté le nom d'un animal si dangereux. Ces discours liez avec les eloges de Marseille me font faire retraite. l'en auray possible au goût de quelques vns parlé trop sommairement: A l'égard des affaires, dont ie me sens surchargé, j'estime d'avoir excédé. D'une chose, quand tout est dit, faisois ie reste; à la-voir des personnes illustres en sainteté de vie, & en doctrine, qui des ce tems là ont seruy d'ornement à nôtre Pro-nence. Mais si quelqu'un s'attand à mon labeur là dessus, certes il n'y perdra que son attante. Ce n'est de mon dessein de refaire le catalogue de ces homes releuez, que tout chacun peut trouver dans Gennadius, saint Hierô-me,

me, & autres. Par même cas, mais pour
 differante raison, i'abstiens de traiter
 en particulier des qualitez, & merites
 des autres villes. Car bien qu'Arles, &
 Auignon ayēt iadis eu tant d'honneur,
 & de gloire, qu'ils en sont encores re-
 commandez; toutefois leurs gestes se
 trouuēt si fort mi-partis avec ceux de
 Marseille, qu'il faudroit ou redire tout
 ce que nous auōs dit, ou bien faire en
 sorte, que ce que nous en dirons fut
 beaucoup inferieur à leur merite. I'ay-
 me donc mieux m'en rapporter à l'e-
 stime d'un iuge fauorable, que tracas-
 ser dauantage mon entendement ia
 attedié par tant d'importunes redites.

CHAPITRE XXVII.

*Mœurs des Prouençaux. Vne belle Ame
 logee en l'homme est plus à priser, que tou-
 te autre qualité. Digression de l'Auteur
 sur cette matiere. De l'eloquence. Le Ses-
 gneur Pic de la Mirande.*

q q

Après

A Pres auoir traité iusques icy des belles qualitez de nôtre pays; les humeurs, & les mœurs de noz Prouençaux meritent à leur rang d'être mises sur le tapis. La briefueté, & le temperamât, que ie porteray en les épluchât, les exemtera, s'il me semble, de toute enuie. La plus eminante, & supreme qualité essentielle, & particulièrement souhaitable aux hommes, consiste à posséder vne belle Ame. Bien que le naître en vne fortune, & conditiô tres releuee paroisse à la veüe des Ambitieux quelque chose de magnifique, on ne void pourtât reluire en cela aucune gloire propre, ou particuliere: car le comble en reuiert tout à celuy seul, lequel par ses actiôs honorables à acquis la noblesse à sa race, & les richesses à sa maison. Je ne veux pas dire, que la noblesse ne soit vne qualité tresbelle, & tres-agreable entre les hommes. Laquelle anime les bons à la
ver-

vertu, & sert de glace aux méchans, pour y mirer la turpitude de leurs méfaits; mais l'ô en doit tout l'honneur aux progeniteurs. Quant à vne belle Ame, nous ne pouuons dire la tenir d'autre, sinon de Dieu souuerain, & apres de ceux, qui nous donent la naissance: les bons precepteurs y participent pour quelque carat, & la meilleure partie est de nous mêmes. Son excellance donques est le plus grand, & supreme bien, comme i'ay dit, des biens vrayemât essentiels à l'homme. Elle ne se doit neant moins mesurer à l'aune d'un, qui n'a en la tête, que les vieilles bribes de Grammaire, qui fait deüemant ergotiser à la mode des tétus Logiciens; qui est tout confit, & pourry és reigles de Rhetorique. Rien ne peut être de plus lâche, inutile, & grossier, qu'un homme comme cela. L'entans la beauté d'une Ame, celle, qui consiste en la conoissance de tou-

-379

qq

2

ces

res choses en leur être, & perfection. Celle qui en paix, ou en guerre ne laisse jamais son homme dépourvu d'un bon & prudent conseil. C'est en fin celle, dont quiconque se trouve orné se peut dire vraiment armé à crû, contre le mépris, les offenses, & la honte, qui contre son gré ne feroient avoir aucune prise sur lui. Une belle Âme femôtre toujours supérieure aux choses d'icy bas. Son habilité, sa force, & sa tolérance sont telles, que comme l'on dit par commun proverbe, elle est capable de mettre aux ceps la fortune mêmes. L'éloquence voire même est une autre partie très-excellente, magnifique, inventive; mais avec tout cela, elle est quasi infructueuse, & si elle ne se rencontre en un sujet proportionné, comme en un esprit hardy, actif, tout de feu, pour debaquer à toute hâte contre les paroles, & les effets insolés, rien n'est de si froid, & insipide. Les

203 s pp pre

preceptes ne profitent rien pour l'acquiescer, au iugement de tant d'anciens orateurs tresdiserts, parmy lesquels peu s'en trouue, qui ayent écrit des Reigles du bien dire; si est-ce, qu'ils auoient si heureusement atteint à la perfection de cet Art, qu'il est aisé de iuger leur eloquence, n'auoir oncques esté puissee des preceptes; mais bien les preceptes de l'eloquence mêmes. Vn bon naturel y est requis, vn genie fauorable, & vne inclination libre, & portee d'elle mêmes, c'est à dire, qui n'ait rien d'affecté, ni de contraint. La grande exercitation apres tout cela y peut beaucoup. L'imitation baille l'adresse aux esprits mediocres. Quât à ces grands cerueaux, n'aymans rien moins, qu'à pilloter sur les autres, elle leur porte plus d'incommodité, que du soulagement; Et comme ils cuidēt s'y estre ia deüement accrochez, l'auteur inuité, leur propre stile, & les le-

q q 3 tres

tres mêmes leur viennent à contre-cœur ; d'autant qu'en adioutant leurs conceptions, & leur genie contrainct, & accroché aux libres inuentions des Anciés, pour les enduire, & pallier aucunement, ne sauent neantmoins arriuer à leur naïfueté ; non plus que la peinture n'approche iamais de tout point le teint, ou les traitz du corps naturel. Tant s'en faut, qu'on puisse deuenir eloquent par la lógue obseruance des preceptes, qu'à l'opposite, i'oserois asseurer, qu'ils ne seruent qu'à cōfondre, & embarasser les plus beaux espritz. Nous auons pourtant de tout telles petites reigles plus, qu'ils nous en faut: chacun se mêle d'en forger, mais pour tout cela aucun n'en produit gueres de gráds effertz. Ha pointilleux, vains, & babillards sophistes que vous estes. Sauoir mon si par la multiplicité des preceptes, que vous me baillez pour me dégourdir à ia dâ-
ce,

ce, vo⁹ m'acquerrez en dix ans entiers
 l'adresse, & la force de tout le corps
 à bien courir, qu'avec l'exercitation
 d'un mois ie n'en aye d'avantage? Vo-
 yez, où l'ambition d'écrire a porté les
 hommes. Ne m'est il pas depuis peu
 venu en main, vn certain liure de la
 sciēce, & adresse à manier toute sor-
 te d'armes. O Dieu, si vous permettez
 iamais, qu'un ennemy entreprenne sur
 ma vie, ie vous supplie me mettre en
 tête vn homme, qui ait employé ses
 ieunes ans à se façonner sur le model-
 le des liures cōme cela. La bone grace,
 & l'habileté naissent avec l'homme
 memes. L'usage, & l'exercice lui bail-
 lent l'accroissement, pour le rendre
 bien disert. La conoissance vniuerselle
 des choses lui forme par apres cette
 parfaite eloquēce. Rien n'est de si effi-
 cace, que l'ornement naïf, & sous les
 affections d'autrui aucun ne deuiēdra
 iamais persuasif, cōme il faut. Le fard

1101

q q 4 em-

emprunté blanchira voiremât le cuir pour vn iour, mais le lendemain il cō-
uiendra recourir à l'écuelle de la ceru-
se, ou du sublimé. Cependant le teint
naturel n'amande pas, ains se ternit, &
empire de iour à iour. Par ce point là,
nous iugerons comme au niueau, la
différance, qu'il y a de ce, qui se pro-
duit naïfement, & sans artifice, à ce
qui se tire sur le modèle ou imitation
d'autrui. Si mon opinion peut credit-
ter vne chose; i'en diray vne voiremât
admirable, mais tres-veritable. J'ay
autrefois manié des liures d'amour, é-
critz en vulgaire Espagnol, ne portās
au frontispice le nom de l'Auteur, le-
quel comme l'on peut voir, n'étoit au-
trement versé en diuertes sciences, mais
hors de là, ils étoient si disertz, sentan-
tieux, inuentifs, pathetiques, qu'il ne
me souuient d'auoir oncques rien leu
de si persuasif. Je meure si Ciceron fut
iamais tel; quoy, qu'en sa diction il se
soit

soit plus souuent metamorphosé, que
 les faces de Prothé; & que d'ailleurs,
 i'osasse tenir contre lui, & condamner
 Milon d'auoir avec vne troupe d'es-
 claues indignement attanté sur la vie
 de Claudius, gentil-homme fort qua-
 lifié. Quant à l'auteur de ces amours,
 il flatte si bien le suiet de sa recherche, il
 fonde si gentiment ses offances pour
 le mouuoir à pitié, il releue si effronte-
 mant son merite, & raualle l'ingrati-
 tude de sa Dame, qu'il ne faut s'esto-
 ner, si les femmes, naturellemant tres-
 rusees, se laissent piper à tels appastz,
 puis que l'eloquence de Ciceron, qui
 ne surpassa iamais celle là, en à peu
 faire tant accroire à vn Empereur si
 grand, comme étoit Iules Cesar. Que
 s'il s'en trouue d'aucuns tant redeua-
 bles à la nature, qu'ils ne se laissent en-
 ferrer au hameçon des voluptez, pour
 grâdes qu'elles soient, nous les voyôs
 ordinairement enleuez en la fleur de
 leur

qq s

leur age, miserablemant fauchez rez
 pied, rez terre, cueuillis, comme vn
 fruit primerain, qu'une ambitieuse
 sollicitude contrepointant la nature
 fait pousser en maturité deuant le tems.
 Parmy les homes de nôtre siecle l'in-
 fortuné seigneur Pic, Prince de la Mi-
 rande en a esté tesmoin tres-signalé.
 L'excellance de son entandement ad-
 mirable étoit bastante de cōciter tant
 de ialousie, à Appollon, aux Muses, à
 Minerue, que ces trois à l'enuy sem-
 blent auoir conspiré, pour auancer ses
 iours.

CHAPITRE XXVIII.

*Suite de la digression. Cōtre les mœurs des
 Courtisans. Sciances qui n'acquirent à
 leurs possesseurs des honeurs, des facul-
 tez, ou du repos d'esprit, sont toutes
 vaines.*

IE fais bien que plusieurs, cōme sont
 les Iurifconsultes, & les Medecins,

ont au moyen des lettres acquis des grandes facultez. Bien que les Medecins (s'ils n'ont tout à fait perdu la honte) ne se doiuent ainsi abandonner à tout prix, & se rendre si mercenaires, cōme ils font. Quāt aux Iurifconsultes pour l'ordinaire mieux entendus au droit particulier, qu'au droit cōmū, ce n'est pas de merueille, s'ils accumulent tant de richesses. Les Mathematiciens attachez à la varieté de leurs lignes, ont toujours plus de loisir de prendre les mesures de leur indigāce, que de l'or & l'argent, qu'ils feroient encoffrer. Au rebours du iugement, qu'Albinus faisoiet des Scipions, vous appellerez ces gēs là plus robustes, que fortunez: Et pourquoi non? puis, qu'a l'exemple d'Athlas des épaules ils soutienēt le firmament. S. Pol ne passa iamais le troisiēme Ciel, & ceux cy se guindent iusques au huiētiēme. Ce n'est pas donc un cas nouveau, si leur famille crie par
fois

fois à la façon, veu qu'ils font des voyages si longs. Neantmoins tout leur est vray semblable, véritable ie ne l'oserois dire, sans scrupule de conscience. Ces autres Astrologues ont eu beaucoup moins de grace, forgeans vnciel cristalin, i'eusse mieux aymé dire diamantin, affin de le faire plus solide, & plus riche. O Dieu souverain! que vous auez heureusement melangé la variété des esprits avec celle de voz œuvres. Nôtre genie nous va poussant avec tant de vehemence à ce, que vous nous auez mieux proportionnez, que nous laissons plutôt pericliter noz fortunes, reputatiō, facultez, & sâté, qu'éluder, ou frustrer en rien nôtre inclination naturelle. Les Mathematiciēs, & toute telle autre race de gens s'accommodent moins à l'ignorance du vulgaire: quoy qu'ils s'estimēt être bien aiguz, & clairuoyans; ils sont toutefois ordinairement si vilipédez, que si l'ap-
pa-

parâce d'un peu d'honneur particulier
 ne les alloit amadoüant, & ne rendoit
 souples leurs ames si reueches, vn re-
 partir eternal seroit la suite, & le prix
 de leurs sueurs, car bien, qu'ils n'entre-
 prennent rien sans vn conseil tenant
 plus subtil, que du prudât, ce nonob-
 stant ils ne veulent iamais démordre
 de leurs fantasies, & se couvrans du
 manteau de la vertu, feignēt de reiet-
 ter tout ce, qui leur peut faire obsta-
 cle. Et de vray, c'est genereufemēt fait
 à eux. Toutefois vne certaine engeâce
 de courtisans les admire, & va discou-
 rant sur ce que ces grans étudiâs peu-
 vent tant faire en leur priuē, & com-
 mant ils ne s'hontoyēt quelquefois de
 leur longue, & vile solitude. Ils les pre-
 nent voire tant bien, mais que des A-
 strologues les admirent de memes, &
 faisâs à beauieu beau retour, qu'ils les
 interrogēt pourquoy c'est, qu'ils sont
 si soigneux de cacher les oreilles, qui
 - id est y monter. auan-

auacent si fort hors de la tête à ces
gransafnes de cour, & pas moins ils
font parade des leurs encores plus lō-
gues. Pourquoi (étans commandez) ils
sont si prompts à torcher avec la lan-
gue le cul de leurs dames, à quoile pa-
nicault comme le plus cōuenable fe-
roit vn meilleur effet. Pourquoi de ga-
yeté de cœur, ils se contraignent d'a-
greer par signes les gestes, & fortes cō-
tenances des gens fols, le plus souuāt,
à vint quatre caratz. Et lors mêmes,
que le parler leur est interdit, cōmant
est qu'il conuient d'vn sous-rire des
yeux, & de la bouche? Pourquoi c'est,
qu'après auoir fait tous leurs efforts,
encores cherchent ils les moyens d'en-
gager leur foy à vne infame seruitu-
de? Pourquoi avec tant de noms de
Monsieur, & de Maîtres, ils lassent la
patiance de tant de persones libres?
Commant sans ceremonie, ains avec
tant de gentile adresse, d'humbles
bai-

-DEUS

baïsemains, & de belles reuerances à l'étree même du logis, ils croissent autant de fois leur genereux genoüil cō-il y à des grains de sablon agitez des Zephirs. Mais quel ordre y fariezvous mettre? la corruption du siecle surpasse de bien loin la patience de ce taire, & la force de parler. Heureux dōques noz Prouençaux, que pour le plaisir des champs, & de l'agriculture abhorrent autant l'idolatre ainsi les hōmes, que le valeureux chagrin de ces sciātifiques. Rien n'est de moins vtile, ni de plus vain, que les lettres, quant elles n'acquièrent à leurs sectateurs des honeurs, des cōmoditez, de santé, ou de repos d'esprit, pendant qu'il est pelerin en ce monde. C'est chose s'il me semble assés confesse d'un chacun, que les sciāces ne seruent de rien pour meriter le ciel. La pureté de vie, la charité, la foy, que les lettres demolissent bien souuant sont les vrayes eschelles pour y monter.

CHAP.

CHAPITRE XXIX.

*Des mœurs, exercices, & qualitez des Pro-
vençaux. De la valeur des anciens
Provençaux.*

Les commoditez, la santé, l'aise, &
le repos très agreables sont les
fruits, que les nôtres recueillent de la
vie champêtre. La belle reputation,
qu'ils ont à la guerre n'est moins à pri-
fer: car les gens du monde mieux duits
à ce métier, sont les habitas des chaps.
Et si de cette condition il s'en trouue
par tout des robustes, à tolerer les fati-
gues, & la charge du soldat, porter va-
leureusement la vie à toute sorte d'oc-
casions, & ne faire point de cas des da-
gers, & hafards, les nôtres sur tous ont
naturellement ces qualitez, regorgeas
en tous biens. Ils sont si passionnez de
la Chasse, qu'ores à pied, ores à cheval
ils gravissent les plus âpres rochers,

fautent à corps perdu les plus larges fosses, & trauesent à nage les profondes riuieres, & étans; ou montez, & collez sur des bons cheuaux, les gayent sans difficulté. Ces points baillét l'adresse, le courage, & les forces à ceux de nôtre nation. Car à courre, à sauter, ietter la pierre, luitter, aucune ne peut raur le prix à la nôtre. Ornez de ces belles parties, dégourdis qu'ils soient tant soit peu au fait de la guerre, en bref ils reüssissent bons soldats. Leur fidelité en paix, & en guerre a esté fort recômandee des anciés, & n'est deflors en rien décheute; d'autant, que vous n'en fariiez nommer vn traistre. Les desertours du party, qu'ils ont vne fois épousé, sôt fort clair-semez, moins trouuerezvous des espions. Ils sont si prôts, & ialoux d'obseruer les promesses, & la foy iurce à leurs Princes, qu'ils ne veulent aussi être deceus en la leur. Pour des gue-reurs de pas, qui pillent, & infestent ordinairement les autres Prouinces, ils sont

rr fort

fort peu frequēts en la nôtre: & ne voyōs
gueres de leurs corps perchez par les gi-
bets. On a obseruē, que la pluspart de
ceux, qui ont etē apprehendez étoient
étrangers de natiō; & si quelcun du pais
s'alloit par malheur r'allier, pour voler
auec eux, leur plus grand mechef étoit
d'auoir deualisé les passans, oté leur ar-
gent, leur laissant bien souuant de quoy
faire leur dépanche en chemin. Donques
le sōl natal de ce pays a iadis produit, &
éleué des hommes, qui ont eu le coura-
rage de couper le pas aux troupes d'An-
nibal, & lui bailler l'estrete en même tēs,
que Scipion Consul de Rome avec son
armee auoit pris la fuite. Cet exploit est
d'autant plus digne de memoire, qu'on
peut se represanter la terreur, que les ar-
mes d'Annibal portoient en ce tems là,
ayant le bruit, d'être le plus caur, hardy,
& sanglant ennemy, qui fut iamais; for-
tifié d'une grosse armee, triomphante, &
cruellement animee. Celui là en iugera
en-

encores mieux, qui se ramenteuta, comme tout vaincu, qu'il étoit, fugitif de sa patrie, vagabond, & errât par le monde, tint neantmoins sous la seule grandeur de son nom les Romains en telle haleine, que preuoyans qu'ils ne feroient iamais quittes à bon marché d'un tel ennemy, ia aggraué de vieillesse, ils entreprirent de le faire perir, comme ils firent, par vne insigne méchanceté. Et toy Q. Flaccus ministre d'une telle perfidie, ie ne fais voiremant, si tu t'étois persuadé, qu'une trahison te peut tenir lieu d'un signalé seruice à ta Patrie; Mais tu fis tant par tes iournees, & tes desseins pernicious, que la vie d'Anibal n'acquit iamais tant de bruit parmy les hommes de l'effusion du sang de tant de citoyens Romains, comme sa fin obscure au commandement, fit voir aux iours de la posterité l'horrible effroy, que l'Empire Romain auoit eu de ses armes. Or pour couper court, il ne se peut quasi dire, si

les

les cruelles nations des Cymbres, Theutons, & Ambrons porterent moins de terreur à Rome, que les troupes d'Annibal. Ceux cy auoient ia defait en bataille rangee tant de braues capitaines, comme vn Carbo, vn Syllanus, vn Cepion, occis le Consul Manlius, & à peu de là Aurelius Scaurus avec vne troupe innombrable de gens de marque, rompu tant de puissantes armées, & au bout auoient en tant de rencontres ébranlé la majesté de l'Empire Romain, où noz Maieurs assistez de C. Marius, chargerét ces Barbares pres de la ville d'Aix, & là les taillèrent en pieces.

CHAPITRE XXX.

Mommolus, Hugon d'Arles, & autres illustres personages Prouençaux. Entree de l'Empereur Charles cinquième en Prouence. Deffaitte des troupes de l'Empereur. Retraite de l'Empereur.

CE ne seroit pas vn grád chef d'œuvre, de mettre icy sur les rangs les

belles prouesses de ce grād Mommolus, bien qu'en merite il ait égalé celuy des anciens Empereurs, que vous sariez alleguer. Il fut si moderé en ses actions, si iuste, si prudent, sa resolution, & son courage si genereux, qu'avec vne poignée de Prouençaux il donna la chasse à des Rois trespuissās, & à leurs armées. Le passe en même silance Hugon d'Arles, lequel par sa valeur, & sagesse s'acquit le nom de grand, & auant que mourir transférā à son fils la superintādance de l'Empire Romain, par luy lōg tems administrée. Telle matiere voiremāt n'est pour tout traittable, ou il cōuient s'en acquitter selon son merite. Or pour en parler à l'equipollant, tant s'en faut, qu'un liure entrepris sur autre sujet le peut contenir, & que l'auteur ia depourueu de loisir, hargneux, & chagrin s'y voulut appliquer, qu'à peine vn grand, & particulier volume pourroit il suffire. Mais feroit on rien denier à la vertu? Mes propres affai-

res n'ont encores eu rât de pouuoir, que de m'égarder de vous appeller au moins par voz noms Heros tres-illustres, comblez d'honneur, & de gloire en toute sorte de vertus, Honoré, Felix, Acharille, Laurens, Focas, Romain, Leonee, Pierre. Je me vois ia offusqué de la multitude, si ie ne retire les voiles, & ne me mets en veüe du port. Donques ie retourne tout tremoussant à nôtre siecle, craignant, qu'en la recherche de ces grans personages, trop de mer ne me reste à singler, auant que de pouuoir surgir à la riuë; cōme il en prend à ceux, que l'orage a vne fois enleué. Acheuōs. Les belles troupes de l'Empereur Charles V. si biē étrillees par noz Prouençaux ne fourniront elles pas d'aslés amples, riches, & magnifiques preuues du haut courage de nôtre natiō? Il n'est que trop notoire, que l'armee de l'Empereur pillant tout ce qui lui venoit en rencontre, & mettant le feu tout par tout, fut prealablement acculee par la seule
le

le valeur des gens du pays; & qu'apres auoir perdu vn bõ nõbre de gens de pied & de cheual, vne pestilente dissenterie la mit en telles detresses, qu'elle fut cõtrainte de regagner promptemãt les galeres. L'empereur entra en Prouẽce avec cinquante mil hommes, & à peine en sortit il avec vingt mil. Le Roy François pour lors regnant, n'obmit vn seul point de saprudace, comme Prince, qu'il étoit doué de rares vertus, & versé en la varieté de l'histoire. Je ne fais de vray, quels siecles pourrõt iamais r'allier en vn Prince seul tant de pieté, de iustice, d'integrité de mœurs, de magnamité, & toutes si sublimes, cõme elles se trouuoient en luy. La nonchalance des Chefs étoit la cause du piteux état de noz affaires. Quine se fut laissé piper aux artifices des flatteurs? Qui est celui si huppé, que ces intelligens esclauues de cour n'eussent fait méprendre! les nôtres, au partir de là, n'eurent les cœurs si stoïques, pour ne se remuer en

2010

tr 4 ce

ce point, voyas piller leurs facultez, bruler leurs granges, mettre à mort ce qu'ils auoient de plus cher. Tous sans exceptiō prennent les armes, & cōmançans de s'acharner, lauent la rouille, que leur fer auoit pieça cōtracté à force de chommer au râtelier, dedans le sang de l'ennemy. La fortune œillada si fauorablemāt leurs courages, animez d'une iuste douleur, qu'une petite poignée de païsans armez à la leger, tailla maintefois en pieces des compagnies toutes entieres, & bien en conche. L'empereur partroublé de la resolution des nôtres, piqué des pertes si frequātes des siēs, & outre ce l'infectiō de la maladie régregeāt de iour à iour, cōsulte de sauuer le residu de son armee; tēpētant, & grondant de ce voir décheu de son attāte, du côté mêmes, qu'il craignoit le moins. Il commande de leuer le cry du trouble-bagage, & fait marcher ses troupes en rāg. A l'heure, les païsans se ruant à corps perdu sur eux, chargent
ores

ores les coureurs, ores s'étans par des petits détroits emparé des passages, donnent sur la queue, ores voyas fondre sur eux le gros des ennemis, ils grauissent habilement les lieux plus âpres, & montueux, & des crêtes des rochers faisoient rouler en bas des gros cartiers de pierre, lesquels cheâs ez fôdrières, & barriques, par où ils passoient, du hurt, qu'ils donnoient contre les cailloux éparpillez au chemin, faisoient reiallir les bris contre les ennemis; de sorte, qu'ils se sentoient doublement offancez. Ces pources gensomboient par cy, par là, sans faire aucune deffiance. La condition de ceux, qui demeuroient couchez sur le champ, tous froissez, & écrasez, destituez de toute aide, & secours humain étoit beaucoup plus lamantable, que celle des mourans. Le courage, & l'esperoir croissoit aux nôtres cōtre eux, à mesure qu'ils voyoient leur rester encores quelques coutaux de mauuaise auenuë: Et ce qui glaçoit

rr s le

le cœur aux ennemis, étoit l'apprehension de se voir accrauâtez là sur la place. Voilà sur ces entre-faites arriuer l'Edit du Roy, nous inhibant de les pourfuyre plus outre. l'estime, que ce fut de peur, que le desespoir ne portât en fin l'Empereur à cōbattre. Nos gens obeïrent, mais vous pouuez vous imaginer de quel courage; Car a même, que les gentilshōmes, redoutans la confiscation de leurs biens, se furent debandez, la populace, qui n'a point d'yeux pour se voir cōduire, quitte la besoigne à demy faire. L'Empereur ne porta pas plus amercmât l'infortune, qui lui demolit tous ses deffains, par vn si sinistre accidât, comme les nôtres de sentir en vn momant leurs affaires ruïnez, qui commençoïent à reüssir selon leur souhair, & voir rōpre le cours de leur bon-heur, par des Editz si cōtraïres à leurs volōtez. Le plus grand mal, que ie voye arriuer par la tolerance des hōmes est, que où les Princes meuz,
pour

pour le plus, d'une cholere d'enfant, ou d'une pure bizarrie étriuent, & entrent en guerre les uns cōtre les autres. Le pauvre peuple, qui n'en peut mais, est contraint d'exposer sa vie, & s'engager le premier aux dangers, & aux malheurs, qui en arriuent.

CHAPITRE XXXI.

Journée de Cerisoles. Don de la Memoire.

Es gestes belliqueux ont tellement animé nôtre Nation, que comme les autres abhorrent d'oïr parler de guerre en leur patrie, les nôtres des lors ne desirēt rien tant, que de l'auoir pour hôtesse. C'est pourquoi voyans, qu'elle auoit pris fin chez eux, ils la sont allez chercher sur les Estrangers, & ont laissé des grandes marques de leur valeur en terre, & en mer, vers l'Angleterre, & l'Ecosse. A quoy sert il, de coucher au lōg commât iusques au iourd'huy, ils se sont gerez en Piémōt, veu qu'il n'y à, que les
igno

ignorans de ce qui se fait par le monde, qui n'en ayent entendu le bruit. Car ie n'é sache pas vn, qui ne defere l'honneur de la victoire rapportee ces dernieres anneés, à la iournée de Cerisfolles, aux nôtres sôutenans les premiers, & les seconds rangs. Que si la valeur, non le nôbre des combatâs, doit être la iuste mesure des victoires, i'estime, que la reputation de celle-là ne cederà à piece des anciens. Il y auoit du côté des Aduersaires douze mil Lansquenetz, six mil Espaignols d'élite, & huit cés Maîtres. Notre armée étoit composée de treze mil hommes de pié, & six cés cheuaux. Il est croyable, qu'il y faisoit bié chaud pour les vns, & les autres, puis, qu'en moins d'un'heure tout l'affaire fut vuidé. Les Allemans trouuez en la mêlée étoient gés choisis, & courageux. Entre lesquels furent reconeuz plusieurs gentilshômes parlâs tres-bien latin, couuerts au reste le plus richement, qu'on eut seu voir.

Vous

Vous les eussiez pris pour de gēs de che-
ual armēs de toutes pieces. Voyans noz
gens en si petit nōbre , ils estimarent de
les auoir ia fripez. On entēdoit de part
& d'autre, des cris si horribles, faisans
signe de venir à la charge, qu'il leur sem-
bloit de ne deuoir iamais pl⁹ auoir autre
tems pour cōbatre. L'Ennemy n'oublia
rien pour bien faire , ny les nōtres pour
vaincre. D'abordee nōtre premier ba-
taillō faisoit mine de branler, mais tout
à l'heure, il se r'encouragea, & en redou-
blant sa pointe accula tout ce , qu'il eut
en tête. L'estrette porta bien plus loin.
Car de dix huit mil hōmes de pié, qu'ils
estoint, à peine six cens se sauuerent ils
à la fuite. Sept cens des nōtres tout au
plus, & parmy eux quelques gentilshō-
mes qualifiez demurerent sur la place.
Ma quela condition des viuans est de-
plorable! qui ne sauent longuemāt du-
rer en la possession des biens excellans,
que la beneficence du ciel leur influē,

sa is

sans l'interrompre d'une longue traînée de pourretez. Dieu nous a baillé le dō de la memoire ; Dō certes qui nous oblige infiniment, au moyen duquel le souvenir des plaisirs passez recree, & contante souvant noz espritz, les amadoüant, cōme par des nouueaux allechemās; mais, qui égratigne aussi beaucoup plus sensiblement les vlceres de noz vieux maux. Car tout ainsi, qu'ez corps mal habituez les mauuaiseshumeurs augmātent d'autant mieux, que vous les cuidez remplir de bons alimens. De même vn'ame ia adueillée, se sent plus pressée à mesure, que vous luy allés rememorant à toute heure le suiet de ses ennuis. Et le pis est, que si vous prenez resolution de mettre vne chose en oubli, il la conuient tout prealablement grauer en la memoire. Mais pour ne pointer icy l'enuie contre la nature, reconnoissant l'obstinee lacheté des hommes, maintefois suiuite d'une pure ambitio, y aiant des personnes ainsi
faites,

faites, qu'elles pleurent à volôté, & pour plaisir, comme font les femmes sur tout, & d'autres, qui pour rien du monde ne feroient s'affliger. Je n'ay quant à moy tant de regret de sentir mon ame vlee-ree du souuenir de cette bataille de Cerisolles, comme les aduis receuz des Manes à feu mon Oncle, qui y mourut honorablement, m'ont allegé.

CHAPITRE XXXII.

Conclusion de l'Oeure.

VOyla, ma chere Prouence, ce que mon ieune age, & incommodité de mes affaires m'ont permis de contribuer à ta gloire. Peus'en est fallu, que nō la conduite de ma plume, mais la contemplation de tes merueilles, ne m'ait offusqué. L'excellance, & la grandeur de tes merites prises en bloc, & en rache, s'augmente tellement tout à coup quād i'y pense, que ie n'en ay osé exaggerer, que les moindres parcelles. Aussi ay ie estimé de deuoir cela à ma deffiance. Ma

640 *Troisième liure de la Prouence.*

narratio pour ce regard a esté toute nue,
 & tres-simple, à ce qu'en icelle, comme
 dans vn clair miroir, les autres prouin-
 ces du Monde iugent de leur portee. Je
 ne doute pas d'y auoir obmis beaucoup
 de choses dignes d'estre dites. Car en é-
 criuant de ces matieres ie me suis trouué
 hors du pays. Par ainsi ne les voyant,
 qu'en imagination, & comme à trauers
 de la montre à guise d'v passant, ie n'ay
 peu coucher sur le papier, que celles que
 ma memoire auoit pieça retenues, non
 toutefois cy deuant obseruees pour vn
 tel dessein. Vn autre passible, meü de pa-
 reille affection, iouissant d'vn meilleur
 loisir, que le mien, supplera, nō au def-
 faut de ma volonté, mais de mon bon-
 heur. Si en cecy i'ay fait vn chef d'œu-
 ure, ou non, i'en demeure au iugement
 du Lecteur, qui ne peut faillir de louer,
 ou d'excuser mon labeur, tel qu'il est, s'il
 fait tant soit peu d'état d'aimer sa Patrie.

*Fin du Troisième de la Prouence de Pierre de Quinquem de Beaujeu.
 Euesque de Senés, Gentil homme d'Arles.*

